

Julie Legrisson



Toi, moi et nos traumas



Toi, moi
et
nos traumas

OceanofPDF.com

***Toi, moi
et
nos traumas***



Roman

Julie Legrisson



CYGNUS
LIBRIS

OceanofPDF.com

Mentions légales

Ce livre est une œuvre de fiction. Tous les personnages et événements évoqués, autre que ceux qui relèvent du domaine public, sont fictifs, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou non serait purement fortuite.

L'ouvrage ne peut être reproduit en tout ou partie, stocké sur un système de récupération, ou diffusé, sous aucune forme et notamment sous une forme, une reliure ou une couverture différentes de celle de l'original, ni par aucun moyen, sans le consentement préalable et écrit de l'éditeur.

Une telle interdiction s'impose à tous acquéreurs et sous-acquéreurs de l'ouvrage.

Crédits :

Illustrations intérieures : Julie Legrisson

Couverture/graphisme : Bones Vercetti

Correction : Julie Legrisson

Copyright © février 2023 Julie Legrisson

Tous droits réservés.

ISBN-13 : 978-2-494301-05-4

Edition Cygnus Libris : julie.legrisson@gmail.com

OceanofPDF.com

Trigger Warning/ Avertissement :

Ce livre est une fiction, les réactions de certains personnages sont voulues par l'auteur comme telles, hors du commun, ou à contre-courant, relevant du domaine de la fiction et de l'imaginaire (ou non... allez savoir, la nature humaine est pleine de surprises). **Ce livre traite de relations toxiques.**

Lecture vivement déconseillée aux moins de 18 ans.

OceanofPDF.com

Sommaire :

[CHAPITRE 1 LIBÉRÉÉÉÉ... DÉLIVRÉÉÉÉ](#)

[CHAPITRE 2 ET ABANDONNÉE](#)

[CHAPITRE 3 ŒDIPE S'EST FOURVOYÉ](#)

[CHAPITRE 4 BATAILLE NAVALE](#)

[CHAPITRE 5 RÉCONFORT](#)

[CHAPITRE 6 ÉPANCHEMENT](#)

[CHAPITRE 7 LA VIE CONTINUE](#)

[CHAPITRE 8 RETOUR AU BOULOT](#)

[CHAPITRE 9 PANNE ET DÉFIS](#)

[CHAPITRE 10 PLONGÉE](#)

[CHAPITRE 11 LE FIL ROUGE SUR LE BOUTON ROUGE](#)

[CHAPITRE 12 DOUBLE EFFET KISS COOL](#)

[CHAPITRE 13 UN SI DÉLICIEUX RÉVEILLON](#)

[CHAPITRE 14 LES FEUX D'ARTIFICE DE NOËL, VOUS CONNAISSEZ PAS ?](#)

[CHAPITRE 15 PRÉSERVER SON PRÉ CARRÉ](#)

[CHAPITRE 16 SOLITUDE](#)

[CHAPITRE 17 SALETÉ DE NOUVEL AN](#)

[CHAPITRE 18 RECHUTE](#)

[CHAPITRE 19 REDÉMARRAGE DIESEL](#)

[CHAPITRE 20 UNE TRAQUE PLEINE DE SURPRISES](#)

[CHAPITRE 21 QUAND LE DESTIN A UNE IDÉE EN TÊTE...](#)

[CHAPITRE 22 LE SUPPLICE DE TANTALE](#)

[CHAPITRE 23 FAUSSE NOTE](#)

[CHAPITRE 24 C'ÉTAIT PAS PRÉMÉDITÉ](#)

[CHAPITRE 25 POURQUOI FAIRE SIMPLE ?](#)

[CHAPITRE 26 UNE PARENTHÈSE NE DURE JAMAIS... DOMMAGE](#)

[CHAPITRE 27 DOUCHE FROIDE](#)

[CHAPITRE 28 JE SAVAIS QU'IL Y AVAIT UN LOUP !](#)

[CHAPITRE 29 RETOMBER COMME UN SOUFFLÉ](#)

[CHAPITRE 30 RÈGLEMENT DE COMPTES](#)

[CHAPITRE 31 CREVAGE D'ABCÈS](#)

[CHAPITRE 32 TRAVAIL DE FOND](#)

[CHAPITRE 33 ON PEUT FAIRE DE LA KINÉ POUR RÉAPPRENDRE À VIVRE ?](#)

[CHAPITRE 34 HANDICAPÉ DE LA VIE, MAIS MAESTRO DES ÉMOTIONS FORTES](#)

[ÉPILOGUE](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[UN MOT SUR L'AUTEUR](#)

[DE LA MÊME AUTEURE](#)

[*OceanofPDF.com*](http://OceanofPDF.com)

Chapitre 1

Libérée... délivrée

« Un de perdu, dix de retrouvés ». Proverbe.

Ah non ! Pitié ! Je ne m'en sors déjà pas avec un, alors avec dix, vous imaginez ?! Foutez-moi la paix !

Et voilà ! Encore un fiasco monumental ! Ma vie amoureuse est un naufrage perpétuel... Comment est-ce que je me débrouille pour n'attirer que des tocards ?

Bon, je fais la maline, mais c'est avec un mélange de soulagement et de désespoir que je regarde Franck charger les dernières valises dans le coffre de sa voiture. Son air de chiot abandonné dissimule en réalité un entêtement digne d'une mule indienne particulièrement obstinée et un côté obtus très irritant.

Après quatre ans de bons et loyaux services, ou plus exactement de manipulations vicelardes qui n'avaient pour objectif que de me rendre chèvre, il a décidé que nous n'avions rien à faire ensemble. Il part s'installer temporairement chez sa mère. À quarante ans... Ça ne va rien arranger à son cas déjà pathologique. Enfin, je dis ça moi...

Alors, oui, effectivement, je le concède volontiers, nous n'avons rien à faire ensemble, c'est certain. Ce ne sont sûrement pas mes parents qui diront le contraire puisque ça fait quatre ans qu'ils me le rabâchent très

consciencieusement. Nonobstant, j'ai la tête un peu dure, et certaines leçons sont visiblement trop compliquées pour pénétrer dans mon crâne imperméable à tout bon sens en amour. Ceci étant dit, je ne peux que me rallier à l'évidence, Franck est un cas désespéré. Et moi aussi...

J'en suis encore à me demander comment j'ai pu me laisser embobiner par ses boniments lorsqu'il claque le coffre avec force. Je sursaute, agressée par la hargne qui ressort de son geste. Je fronce les sourcils en le voyant se diriger vers moi d'un pas déterminé. Mon cœur se serre brutalement et l'air vient à me manquer à la pensée de ma très imminente solitude. Je déteste être seule, je tremble rien qu'à l'idée de mon impuissance à gérer tout un tas de trucs. Parce qu'il faut bien avouer que ce con a réussi à se rendre super utile pendant quatre ans. Entre la plomberie, l'électricité, les divers ennuis qu'on peut avoir quand on est propriétaire d'une maison individuelle. Bref, il a pris en charge tous ces petits tracasseries à mon plus grand soulagement. C'est assez pratique de vivre avec un gars qui travaille dans le bâtiment, il faut bien le reconnaître.

N'empêche qu'avant lui, j'étais parfaitement capable de faire tout ça. Ou presque... En tous cas, je savais contacter des entrepreneurs pour faire le nécessaire. Aujourd'hui, je doute. Oui, même passer un coup de fil est devenu compliqué pour moi. Voilà le résultat de quatre années à m'entendre dire « attends, je vais le faire », « t'inquiète, je vais m'en occuper » ou « laisse, j'irai bien plus vite que toi ». Tout cela trouvant un écho parfait à tout ce que j'ai entendu dans mon enfance parce que ma mère ne me trouvait pas assez précautionneuse ou appliquée. Même s'il me faut bien reconnaître que je n'ai jamais été un foudre de guerre en matière de finitions, ça n'est clairement pas ma tasse de thé. C'est long, c'est pénible et on a l'impression de ne jamais avancer. Le tout pour des fanfreluches que personne ne va remarquer.

Je suis obligée d'interrompre mes plaintes intérieures lorsqu'il se plante devant moi, sa prestance et son aura néfaste déployées à leur maximum avec un visage fermé.

C'est toujours étrange de se trouver face à un corps que l'on a chéri qui, brutalement, dégage plein d'animosité et est vierge de toute affection résiduelle. La sensation de vide dans ma poitrine augmente au fur et à mesure. J'ai l'impression de suffoquer.

Il plante ses iris noisette dans les miens. Aucun sourire ne vient adoucir ses traits toujours séduisants, mais d'une dureté impressionnante. J'ai toujours été déstabilisée par ses mille et un visages passant de la plus grande douceur à l'hostilité farouche en une fraction de seconde.

— Tiens, tes clés, cingle-t-il froidement en me tendant un trousseau.

Je tends la main, fébrile. Il les dépose dans ma paume. Le métal glacé renforce cette impression que je suis en train de geler de l'intérieur.

— Merci, murmuré-je, incapable de produire autre chose qu'un filet de voix ridicule.

— Judith... je... entame-t-il, hésitant, le regard soudain fuyant.

Je me crispe, mais ne parviens pas à empêcher tout mon corps de se tendre vers lui, dans l'expectative. Je suis tout ouïe, un infime espoir d'un retournement de situation in extremis continue à faire battre mon cœur sourdement. Je me déteste ! On dirait un chien battu qui vient quémander une caresse à son bourreau de maître. Je me fustige et me morigène intérieurement, mais mon corps n'en fait qu'à sa tête. À ma plus grande consternation, je m'entends l'inviter à poursuivre, avide de savoir ce qu'il veut me dire. Est-il réellement possible d'être aussi stupide ?!

— Oui... ?

Pathétique, on est d'accord...

— Non, rien. Laisse tomber, élude-t-il en se redressant avec une expression qui provoque la chute d'un camion entier de parpaings dans mon estomac et une certaine irritation face à son rétropédalage.

Pas que je n'en ai pas l'habitude, hein... Mais tout de même, j'avais espéré que, n'ayant plus rien à perdre, il se déciderait à communiquer. Ouais, au temps pour mes ridicules espoirs qu'il vient d'écraser violemment sous sa botte comme un vulgaire cafard. Cafard qui m'envahit d'ailleurs avec beaucoup de virulence.

— Bon, ben j'y vais. Salut... finit-il par déclarer sobrement, l'air aussi empressé qu'embarrassé.

— Ouais... heu... OK... salut... bafouillé-je lamentablement, encore une fois déstabilisée par son attitude réfrigérante et sa versatilité très agaçante.

Après un dernier échange de regards plein d'un malaise grandissant et de non-dits qui resteront en l'état, il tourne les talons sèchement pour se diriger vers son véhicule. Mes épaules s'affaissent devant l'inéluctable dénouement

de cette sordide histoire. Mais voyons le bon côté des choses, cette fois-ci, je fais l'économie d'un divorce. C'est toujours ça de pris...

Sans même se retourner, il grimpe dedans, démarre, puis disparaît au bout de la rue. Je sens les larmes envahir mon champ de vision. Une bouffée d'émotions nauséabondes me submerge face au vide béant qu'il vient de laisser derrière lui. Et du vide, il en laisse un sacré stock. Parce que dans le genre « j'envahis tout l'espace », c'était un cador.

Je laisse les larmes couler sur mes joues et soupire profondément. Voilà, j'ai le cœur en miettes et je suis seule. Encore...

Chapitre 2

Et abandonnée

« Il faut être pris pour être appris ». Proverbe.

Mouais, OK, mais au bout de combien de fois ça marche ce truc ?

Au bout d'un laps de temps que je ne saurais définir avec exactitude, il me vient à l'esprit que, même si les graviers sont un terrain propice aux mauvaises herbes, ça serait ballot que je prenne racine sur mon parking. J'ai beau habiter au bout d'une impasse, quelqu'un finirait par s'en apercevoir. Et comme dirait ma mère, on ne se donne pas en spectacle, ça fait mauvaise genre.

Abattue, les épaules affaissées, le dos voûté, je fais demi-tour et rentre chez moi à pas pesants. Tout le poids du deuil que je vais avoir à faire s'écrase sur moi brutalement. Une fourmi écrabouillée par une caillasse de trois kilos se déplacerait plus vite que moi. Je ferme la porte à bout de forces et me laisse glisser le long de celle-ci en gémissant mollement. Affalée sur mon paillason, je laisse libre cours à mes effusions émotionnelles envahissantes. Pourquoi donc chaque émotion doit-elle prendre chez moi la forme d'un tsunami dévastateur. C'est d'un pénible...

J'évacue donc mon trop-plein sans m'appesantir sur le pathétique de mon comportement. Mon côté dramaturge aime se manifester dans ces occasions-là. Néanmoins, personne n'est là pour le voir, je ne vois pas

pourquoi je ferais des efforts pour sauver la face et contenir mes élans de tragédiennes grecques. Les enfants sont encore chez mes parents pour quelques heures en ce dimanche après-midi aussi morne et grisâtre qu'une vieille souris rabougrie. Donc je peux me laisser aller encore un peu. Il sera toujours temps d'user des artifices cosmétiques pour dissimuler les traces de mon chagrin. Même si mes yeux de mouche passés au gaz lacrymogène risquent de me donner du fil à retordre. Dans le pire des cas, je peux toujours dégainer mes lunettes de soleil. OK, il fait gris et moche, on est en novembre, et il fera probablement nuit, mais je ne suis plus à ça près question crédibilité. J'ai déjà fait des trucs bien plus bizarres. Enfin je crois...

Hum, bref... passons... Où en étais-je déjà ? Ah oui, ma vie sentimentale est un désastre perpétuel. D'aussi loin que je me souviene, jamais, ô grand jamais je n'ai réussi à être en couple avec quelqu'un de sain d'esprit. À croire qu'il n'existe que des mecs détraqués. Ou alors, c'est moi qui suis irrésistiblement attirée par les branques. C'est possible aussi. À ma décharge, au début, ils semblent tous séduisants, attentionnés, à peu près équilibrés. Je suis une victime du marketing et de la publicité mensongère !

Franck en est le plus criant exemple. Il m'est tombé dessus comme la vérole sur le bas clergé. Pourtant à ce moment-là, j'étais bien décidée à donner une autre tournure à mon existence. Bon, techniquement, c'est ce qu'il s'est produit si on n'est pas trop regardant sur la qualité du changement en question... Néanmoins, en toute objectivité, cette expérience fut encore pire que toutes les précédentes réunies. En conclusion, à la prochaine envie de changement, je partirai me terrer au fond d'une grotte jusqu'à ce qu'elle soit réduite à néant, voilà ! Dussè-je m'attacher avec des chaînes en métal au besoin. On ne m'y reprendra plus jamais !

N'empêche que je me sens seule, vide, abandonnée et profondément désespérée. Je pousse un soupir à fendre l'âme en jetant un œil humide à la pendule de l'entrée. Il me reste moins d'une demi-heure avant que ma horde de Huns miniatures débarque. Ouais, je sais, une horde de deux, ça n'est pas bien violent. Je suis une femme adulte, mûre, solide... et mes enfants sont des concentrés de vie à l'état brut.

Ladite horde va, en plus, revenir chapeautée par mon dragon de mère. Nouveau soupir à fendre l'âme. Ma mère n'est pourtant pas juive, mais elle

a tout du cliché en vigueur, à moins que ça soit celui de la mama italienne... allez savoir... Je penche cependant pour la première option, car je la soupçonne d'avoir pris des cours du soir pendant des années avec sa voisine de palier, la charmante, mais très envahissante et grandiloquente Madame Blitz. Il suffit d'entendre ma mère prononcer « Il est beau, mon fils » à chaque fois que mon frère franchit le seuil de leur appartement pour se retrouver instantanément propulsé dans le film « la vérité si je mens ».

Alors, ouais, OK, mon frère est effectivement un très beau spécimen de mâle ténébreux hyper charismatique, sûr de lui, limite arrogant. Il n'empêche que, voir ma mère se gargariser perpétuellement et glousser comme une dinde en se rengorgeant de fierté à la simple vue de mon aîné, est hyper agaçant. Surtout quand sa théâtrale emphase est suivie par un geste sec et irrité pour enlever les traces de chocolat sur mes joues, accompagné de moult marmonnements sur mon manque d'habileté. Bon, d'accord, aujourd'hui, je sais manger du chocolat proprement. Il n'empêche qu'elle trouve toujours quelque chose à redire.

Re re soupir. Résignée à affronter l'imminent déferlement, je me relève péniblement, parce qu'il faut que je persuade mon adorable et très affectueux chien occupé à me consoler du mieux qu'il peut en se vautrant sur moi de tout son long. J'essuie le reste de mes larmes qui n'a pas encore échu sur mon pull, avec ma manche. Je renifle bruyamment et fort peu élégamment. Je ricane toute seule en pensant à ce que ma mère en dirait. « Judith, enfin, ce n'est vraiment pas distingué ! » et gnagna gnagna... Judith, 38 ans, au top de sa maturité...

Je grimpe l'escalier, suivie à la trace par mon très fidèle Fnouf, mon beagle. Ouais, je sais, Fnouf, ce n'est pas un nom... Certes. En vérité, il s'appelle Ulysse, mais Rosalie, ma fille, dès qu'elle a su parler, s'est trouvé pour mission de rebaptiser toute la famille. En conséquence, mon fidèle compagnon qui a une fâcheuse tendance à renifler constamment à la recherche de la moindre miette de bouffe s'est vu attribuer le sobriquet de Fnouf, onomatopée extrêmement proche du son qu'il produit en soufflant violemment par la truffe. Ce qui se produit très très souvent puisque ce chien est un ventre sur pattes. D'ailleurs, l'un de mes amis, OK, l'un de mes deux seuls amis, Sacha l'a surnommé l'aspidog. Et je dois bien avouer que mon Fnouf est le plus perfectionniste des assistants ménagers.

C'est grâce à lui que ma tendre maman ne trouve jamais rien à redire sur la propreté de mes sols ou la brillance de mes souliers. Il suffit d'une miette à terre pour que mon chien lèche la zone jusqu'à la faire scintiller de mille feux. Et il n'est pas économe sur sa bonne volonté. Une miette égale un mètre carré nettoyé. Je n'ai jamais révélé à ma génitrice mon petit secret, hein, elle s'en étranglerait d'indignation. Bon, d'accord, pendant ce temps-là, aucun reproche ne fuserait, mais ça serait reculer pour mieux sauter. Je préfère qu'elle pense que Monsieur Propre a élu domicile chez moi, plutôt que la Royale Beagle Ménageforce. C'est toujours ça de gagné.

Un coup d'œil à mon reflet dans la salle de bains et c'est la consternation qui m'envahit. Nouveau soupir déchirant. Mais pourquoi donc est-ce que je me mets dans un état pareil ? Franchement, être libérée de Franck, c'est un soulagement. C'est même, si j'osais, la fin d'une malédiction. Enfin, si tant est que, cette fois-ci, il me fiche vraiment la paix... Une boule d'angoisse se coince dans ma gorge. Pitié ! Faites qu'il ne revienne pas gratter à la porte cette fois ! Je suis faible, je suis lâche, je n'ai jamais réussi à le virer. Il arrive toujours à me faire culpabiliser. Je scrute mon reflet avec détermination. Non, cette fois, ça n'arrivera pas ! Je vais faire ce qu'il faut pour qu'il n'ait plus aucune prise sur moi.

Mouais, c'est super facile à dire... À faire en revanche... Il suffit de voir à quel point les remarques de ma mère me blessent toujours aussi facilement pour comprendre que se défaire d'emprises négatives n'est pas à la portée de tout le monde, à commencer par moi.

Allez, ne nous décourageons pas. Une chose à la fois. D'abord, récupérer ma progéniture. Sauver la face, montrer une image solide, être forte... Mouais, je vais commencer par essayer de trouver l'énergie de faire à dîner, hein !

Face à mon visage ravagé et aux yeux de merlan trop cuit qui me contemplent dans le miroir, je pousse un énième soupir et décide de laisser tomber l'opération camouflage. Ça ne sert à rien, et franchement, je n'ai plus envie de faire semblant. Je ne vais pas bien, je me sens malheureuse, et je ne vois pas pourquoi je devrais le cacher. Ahah, très drôle. Les réflexions acerbes de ma mère sont une raison très objective et très convaincante de dissimuler mon mal-être, mais franchement, je n'en ai pas la force. Ni l'envie. Et puis crotte ! Je suis une grande fille ! Il serait temps que je me rebelle contre la tyrannie maternelle ! Ouais, et pour ça, faut de l'énergie...

Nom d'un chien, je suis un vrai yoyo mental ! Ça va être fun dans les prochains jours...

J'échange un regard avec mon Fnouf chéri qui m'observe avec un amour éperdu, une patience infinie et une indulgence sans faille. À moins que ça soit avec impatience et espoir que je fasse un détour par la cuisine pour lui donner un biscuit. Mouais... Je parie pour la seconde option. Cruelle désillusion ! Bon, OK, je ne m'en faisais aucune.

Allez, il va être l'heure, courage moi-même ! On est dimanche soir, Maman ne va pas s'éterniser, le tyran Yvan attend son dîner.

J'initie un début de mouvement. Le regard de Fnouf s'éclaire, il file vers l'escalier.

Ce chien n'est qu'un estomac sur pattes...

Chapitre 3

Œdipe s'est fourvoyé

« Reculer pour mieux sauter ». Proverbe.

Ouais, et à force de reculer, on finit, soit dans le fossé dont on vient de s'extirper, soit la tête dans le mur parce qu'on n'a plus assez d'élan...

Après un détour inévitable par la cuisine et un lâcher de biscuit aussitôt gobé, je pars m'installer dans mon canapé, histoire de faire un peu le vide et retrouver un semblant de calme avant le débarquement. Fnouf, toujours aussi prévisible, grimpe en vitesse et s'installe à moitié sur mes genoux. D'une main, je lui gratouille l'arrière de la tête. Il se met à émettre des drôles de grognements, à mi-chemin entre un hoquet irrépressible et un grattement de gorge maladroit. C'est l'inconvénient de l'avoir adopté alors que nous avions un chat. Du coup, ce balochard s'est toujours pris pour un félin, et il essaye de ronronner. Sa tentative vouée à l'échec m'arrache un sourire amusé. Ses pitreries me réchauffent toujours le cœur.

Enfin, certaines seulement. D'autres peuvent se révéler bien plus agaçantes et inquiétantes. Comme la fois où j'avais mal refermé le baril de croquettes après l'avoir rempli, et qu'il a profité de mon absence pour s'enfiler les deux tiers des quinze kilos fraîchement déposés. Ce jour-là, j'ai retrouvé un chien en forme de tonneau ! Toutefois, et c'est une chance, mon

beagle a la constitution d'un sanibroyeur. Donc, à part quelques allers et retours supplémentaires dans le jardin, aucun autre incident ne fut à déplorer. À part que j'ai dû racheter un sachet de croquettes évidemment...

Repenser aux frasques de mon canidé me fait toujours marrer. Ce chien est d'une créativité ! Et malgré les années, sa capacité d'apprentissage ne faiblit pas. Le seul problème, c'est que toute nouvelle compétence acquise n'a comme but que de faire des conneries... En revanche, question rappel, c'est le néant le plus complet. Après moult recherches sur cette race, j'ai fini par en conclure qu'obstiné était encore bien trop faible pour les décrire, et que cette race est proprement indressable. Ou alors je suis nulle en éducation canine. Probablement un combo des deux. La seule chose que j'ai réussi à lui apprendre, c'est à donner la patte pour avoir un biscuit. En conséquence, à chaque fois que je fous un pied dans ma cuisine, j'ai une statue de beagle patte levée dans l'expectative qui est aussi immobile qu'un marbre grec. À part les yeux, qui ne me lâchent pas d'une semelle.

Mes cogitations sur la domestication très aléatoire du beagle sont interrompues par le son des graviers qui crissent sous les pneus de la voiture de ma mère.

Allez, courage, ça va bien se passer...

Fnouf, qui a oublié d'être sourd et stupide, se relève d'un bond et fonce vers l'entrée. Ouais, il espère toujours un moment d'inattention de ma part pour filer fureter à l'extérieur à la recherche d'un gibier potentiel. Poubelle, crotte... Mouais, ma comparaison avec un sanibroyeur n'est pas due au hasard. Mon chien ne chasse que les choses inertes. Sinon, c'est beaucoup trop de sport pour lui. J'ai un chien de chasse de compétition...

Je l'attrape par le collier et le fais reculer dans le salon, dont je ferme la porte, histoire de m'épargner une course poursuite dans le voisinage. Je n'ai aucune énergie pour ça. OK, je n'ai pas d'énergie du tout, raison de plus pour ne pas tenter le diable.

J'entends un « Wouf » indigné derrière la porte, suivi des « fnouf » récurrents indiquant qu'il a collé sa truffe contre l'interstice sous le battant. Je secoue la tête, blasée, tout en ouvrant celle de l'entrée pour accueillir mes enfants.

Je tente de rassembler tout le stoïcisme dont je suis capable pour donner le change pendant que ma mère s'extirpe de son véhicule. Elle ouvre une portière, libère William, puis fait le tour pour délivrer ma fille.

La tignasse brune de mon fils se penche pour récupérer son sac à dos, puis il se retourne et se dirige vers moi avec l'impassibilité et l'air guindé d'un homme d'État, ou d'un banquier... complètement anachronique, et pas du tout de son âge, on est d'accord. Mon fils est l'antithèse de l'extraversion. Ce que ma fille est venue compenser avec brio puisqu'elle a dû être croisée avec un bulldozer et un boulet de démolition. J'observe donc la scène très prévisible qui se déroule d'un œil attendri.

— Coucou mamaaaaan ! s'écrie ma fille d'une voix puissante, bien qu'encore fort aiguë.

Quoique supportable, contrairement à la plupart de ses congénères sur lesquelles on a envie de pratiquer une ablation des cordes vocales immédiate dès qu'elles se mettent à piailler.

Elle s'élance en courant, bouscule son frère en passant avec son propre sac à dos. Celui-ci, déséquilibré, fait un écart et tâche de se rattraper pour ne pas se vautrer. Sa tentative pour récupérer sa dignité est entravée par ses protestations véhémentes à l'encontre de sa sœur.

J'ancre mes pieds dans le sol pour réceptionner ma mini tornade. Rosalie se jette sur moi, enserrant mes cuisses de toutes ses forces. Son câlin ressemble à s'y méprendre à une tentative de placage de rugby. J'encaisse le choc, puis me penche pour embrasser le visage poisseux de ma fille. J'identifie à vue de nez des restes de fondant au chocolat, et peut-être des résidus de sucette à la fraise, allez savoir...

— Ça va ma puce ? C'était bien chez mamie ?

— Oh oui !!! Troooooop bien ! Mamie, elle nous a fait son succulent fondant au chocolat, c'était trop bon !

Je rigole, amusée par la faculté de ma fille à utiliser des mots qui ne sont pas du tout de son âge. Non, mais, quel gosse utiliserait le mot succulent ? Je glousse, néanmoins fière qu'elle n'ait utilisé que deux fois le mot trop dans sa phrase. Lily, c'est un concentré d'énergie, de joie de vivre et de créativité à l'état brut. Et beaucoup de superlatifs aussi.

— Il est où Fnouf ?

— Dans le salon, ma chérie, mais fais att...

Et merde. Mon mini cyclone s'est précipité sur la porte et l'a ouverte à la volée. Je plonge en un réflexe bienvenu issu d'une longue et pénible pratique, et attrape le collier de Fnouf in extremis avant que ce roublard ne se carapate ou n'ait la bonne idée de sauter sur ma mère pour lui dire bonjour. Elle ne l'accueillerait pas comme il mérite. Elle ne lui a jamais

pardonné qu'avec son enthousiasme juvénile, il ait ruiné son pantalon blanc tout neuf lors d'un déjeuner dominical. Ma mère avait passé la journée avec un imprimé patte de chien d'un remarquable réalisme, il fallait l'avouer. Bizarrement, elle n'a pas apprécié tout le sens artistique de mon animal de compagnie... Étrange...

Rosalie, après avoir salué Fnouf de façon très démonstrative, a filé vers le salon avec je ne sais quelle nouvelle idée saugrenue en tête. Habitée à sa capacité d'attention qui frise celle d'un moustique apoplectique, je ne m'en formalise pas. Encombrée par mon chien qui tente malgré tout de poursuivre sur sa lancée, je tâche d'accueillir mon fils avec dignité.

— Bonsoir Maman, tu as besoin d'un coup de main ? me demande-t-il avec un sérieux désarçonnant et une prévenance émouvante.

— Bonsoir mon chéri. Non, je te remercie, va poser ton sac et dis à ta sœur de ranger le sien aussi, s'il te plaît.

— Oui, maman, me répond-il avec obséquiosité.

Mon aîné est déroutant... Il se faufile à l'intérieur, me laissant sur le perron pour accueillir ma mère. Consciente que j'ai l'air d'une mère débordée, au bout de sa vie, dépassée par la situation, je me dépêche de faire rentrer mon chien et de refermer la porte du salon.

Je me redresse, adoptant une attitude qui se veut désinvolte et décontractée. Ma mère, engoncée dans sa doudoune hors de prix, disparaissant à moitié sous son écharpe, arrive enfin sur le seuil de ma porte. Grande, brune, une crinière de lionne pourtant parfaitement disciplinée, ma mère met toujours un point d'honneur à être chic et distinguée. À côté, j'ai l'air d'une souillon.

— Bonsoir, ma chérie, me salue-t-elle en s'attardant sur mon vieux jean's et mon sweat-shirt oversize.

— Bonsoir Maman, je t'en prie, entre, l'invité-je à pénétrer dans le hall, ignorant souverainement l'éclat critique qui brille dans son regard. Tout s'est bien passé ?

J'essaye d'embrayer sur le sujet des enfants pour ne pas lui laisser l'opportunité de digresser. Malheureusement, elle ne l'entend pas de cette oreille.

— Oui, très bien. Ces petits sont des amours. Je ne comprends pas pourquoi tu te plains.

Je lève les yeux au ciel, déjà exaspérée.

— Ils sont si créatifs, s’extasie-t-elle en se regorgeant de fierté.

— Oui, c’est bien ça le souci, soupiré-je en me disant que si je gagnais une pièce à chaque soupir que j’ai poussé aujourd’hui, je serais riche comme Crésus.

— Mais ce n’est pas un souci, voyons ! me réprimande-t-elle avec un regard lourd de reproches. C’est merveilleux, bien au contraire ! Ça montre qu’ils sont intelligents, vifs, pleins de...

— Oui, maman, je sais tout ça. Mais...

— Tiens ! me coupe-t-elle, n’ayant visiblement aucune envie d’écouter un point de vue qui diffère du sien. On a trouvé ça au magasin de loisirs créatifs, ta fille adore. Je me suis dit que ça serait dommage qu’elle n’en profite pas avant de revenir à la maison.

Elle me tend une boîte que j’attrape avec appréhension. Je jette un œil sur le dessus et un début de panique m’envahit à la vue de l’image. Des tampons, des boîtes d’encre de toutes les couleurs avec des motifs de chevaux, la grande passion de ma fille. Je blêmis et frémis par anticipation à l’idée de tout ce qu’elle va pouvoir faire avec ces engins de destruction.

Moui, parce que, fidèle à son tempérament un poil excessif, ma fille est incapable de se contenter des limites d’un support. Ça déborde toujours de partout, comme son énergie...

— Merci, maman, grincé-je, tâchant de ne pas avoir l’air d’une ingrate forcenée. C’est vraiment gentil de ta part d’encourager le potentiel créatif de Lily.

Oui, c’est complètement hypocrite. J’ai d’ailleurs un mal de chien à comprendre comment mes sarcasmes peuvent à ce point glisser sur ma mère comme un pet sur une toile cirée. Pourtant, elle ne relève pas. Elle m’adresse même un sourire débordant de fierté.

Je n’ai cependant pas le temps de m’en irriter. Ma mère, ses yeux de lynx, son côté fouine et sa tendance mêle-tout embrayent directement sur le sujet brûlant du jour. À savoir la raison pour laquelle mes enfants sont allés dormir chez mes parents : le déménagement de Franck.

— Alors, ça y est ! Le parasite est parti ! Tu as une mine affreuse, Judith. Ne me dis pas que tu pleures son départ ? Si ?

Je grimace. Entre critiques acerbes et piques acérées, j’encaisse du mieux que je peux la diatribe vindicative de ma mère. C’est-à-dire mal. Je choisis néanmoins d’adopter une approche diplomatique.

— Écoute maman, ce n'est pas le soir. On en reparlera un autre jour si tu veux bien, là c'est un peu frais...

— Humpf, se renfroge ma mère. Tu devrais ouvrir le champagne plutôt que de te morfondre. Ce type est un...

— Oui, maman, je sais tout le bien que tu penses de Franck. Et je n'ai jamais dit que tu avais tort. Cependant, si tu veux bien remettre cette discussion à plus tard... Papa doit t'attendre, non ? esquivé-je subtilement, ou du moins tenté-je de feinter ma mère.

Ce qui est vain, je devrais le savoir depuis le temps.

— Ne crois pas que je sois dupe, ma p'tite fille ! Ce bonhomme ne te méritait pas ! Il n'aurait jamais dû...

Et blablabla... Je ferme les écoutilles, la laissant déverser son trop plein de fiel à l'encontre de mon désormais ex. Aïe, ça pique. Oui, ce n'est plus mon compagnon, c'est mon ex. Il va falloir que je m'y fasse. Depuis le temps que j'attends qu'il acquière enfin ce statut...

— ...tu m'écoutes ? me harangue-t-elle avec une moue suspicieuse.

— Oui, maman, bien entendu.

— Tu n'es qu'une vile menteuse, ma fille ! me réprimande-t-elle en fronçant les sourcils.

J'affiche une moue coupable.

— Bon, je te laisse, un bon bain ne fera pas de mal à Rosy. Et fais-moi le plaisir de ne pas déplorer le départ du cancrelat. J'espère d'ailleurs que, cette fois, il ne reviendra pas. Tu as fait changer la serrure, j'espère ?

— Il m'a rendu mes clés cette fois, maman, soupiré-je en lui désignant d'un coup d'œil le trousseau sur la console de l'entrée.

Oui, ce procédé est devenu monnaie courante avec Franck. Toujours conserver les clés pour être sûr de ne jamais me laisser recouvrer la liberté de lui fermer la porte au nez. Et matraquer avec obstination ma peur de l'abandon, de sorte qu'en revenant la queue entre les jambes, il me prouvait ainsi que jamais il ne m'abandonnerait. Oui, c'est pervers, on est tous d'accord là-dessus...

— AH ! Très bien ! Excellente nouvelle ! se réjouit-elle en arborant un air revanchard, me coupant cavalièrement la parole. Qu'il ne s'avise pas de revenir ou c'est moi qui...

— Maman, s'il te plaît...

Elle me toise avec contrariété. Moi, je suis profondément lasse. C'est ce moment que choisit Will pour ouvrir la porte, laissant Fnouf se faufiler.

Mon fils tire ma fille par le dos de son sweat-shirt. Celle-ci pousse évidemment de véhémentes protestations et vocifère tous azimuts.

— Allez, Rosalie, Maman a dit que tu devais ranger ton sac. Et on va aller au bain, n'est-ce pas maman ? T'es dégoûtante Rosalie, t'as même encore un bout de sucette collé dans les cheveux, beuuuurk !

J'avise ledit morceau de sucre poisseux. J'avais raison, c'était bien une sucette à la fraise. La couleur rose est un très bon indicateur. L'odeur sucrée caractéristique aussi. J'opine du chef à l'attention de mon fils. Ce faisant, évidemment, je ne vois pas mon chien, pourtant si bien élevé et plein de bonnes manières, se ruer pour saluer gaiement ma mère. Peu ou prou, il possède la même technique que ma fille.

— Rhaaa ! CHNOUF ! On saute pas ! JUDITH ! Ton chien, bon sang ! Regarde mon pantalon ! vocifère-t-elle en reculant brutalement.

Je ne relève pas, ma mère n'a jamais été capable de prononcer fnouf. J'attrape Ulysse par le collier puis le maintiens fermement hors de portée de ma mère. J'inspecte le pantalon bleu ciel en question. Il n'y a qu'un peu de bave et quelques poils, ça va. Il a déjà fait bien pire...

— Ça ne tache pas maman, la bave...

Je ne sais pas pourquoi mes paroles n'ont pas l'effet apaisant escompté. Elle me jette un regard furibond, puis embrasse ses petits-enfants rapidement avant de filer sans demander son reste.

— Je te téléphone demain ! Et repose-toi, t'as une tête de macchabée ! Bonne soirée ma chérie, crie-t-elle en grimpant dans sa voiture.

Je lui adresse un petit signe de la main, espérant qu'à cette distance, elle ne perçoive pas mon soupir de soulagement.

J'en profite pour gratifier mon chien d'une bonne dose de caresses, reconnaissante qu'il ait abrégé cet échange complètement improductif. Ce couillon remue la queue, hyper fier. Je m'esclaffe. Mon preux chevalier Fnouf est toujours là pour venir à ma rescousse.

Je referme la porte, soulagée d'un poids, puis envoie mes enfants à l'étage. Allez, étape suivante. L'épreuve quotidienne du bain ! Niveau de difficulté plus plus, car retour de chez mamie où c'est toujours bonbons à profusion et gâteaux à volonté. Courage, je peux y arriver. Bientôt, je pourrai aller me coucher...

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Bataille navale

« Un morceau avalé n'a plus de goût ». Proverbe.

Celui qui a décrété ça n'a jamais eu affaire à ma mère... Ses paroles me laissent toujours un arrière-goût amer dans la bouche... comme le fenouil, ou les chicons alias les endives pour le reste de la France... Ouais, beurk, on est d'accord.

Je me hâte d'aller retrouver ma horde de Huns à l'étage. Lorsque j'arrive en haut de l'escalier, je marque un temps d'arrêt. Ma fille est en train d'esquisser des pas de danse en remuant du popotin, toute nue sur la moquette de l'étage en direction de la salle de bains en chantant à tue-tête la chanson phare du dernier Disney. Sa gaieté à toute épreuve me fait un bien fou, même si, parfois, c'est un poil exubérant. Toujours talonnée par mon pot de glue à quatre pattes, je pousse gentiment mon petit rat de l'opéra nudiste vers la baignoire. William est déjà à pied d'œuvre, de l'eau jusqu'à la taille, en train de charger son bateau pirate de divers passagers. Mon fils n'est absolument pas sectaire, c'est ça qui est bien. Il y a un poulpe, un buzz l'éclair, un Mario, un Luigi, un Yoshi et une Barbie sirène miniature dans son embarcation qui ressemble désormais au radeau de la méduse. L'arrivée de Mobi Dick, alias ma tendre et délicate fille, dans l'équation provoque un naufrage sans précédent. Tout

ce petit monde sombre gentiment alors que mon fils râle en envoyant des gerbes d'eau au visage de Rosalie.

On note que Fnouf observe tout ce remue-ménage d'un œil morne, bien à l'abri derrière le seuil de la porte. Courageux, mais pas téméraire hein ! Ou juste prudent, ça marche aussi...

— Rosalie ! T'es casse-pied ! Mario s'est noyé ! Regarde, il est tout vert maintenant...

— Pfff, c'est normal, t'as pris Luigi ! rétorque ma fille, hautaine.

— Ah ouais... Mais il est où alors Mario ?! Lève-toi, je suis sûr que t'es assise dessus. Mamaaaaaan !!!! Rosalie a mis la tête de Mario dans ses fesses ! C'est dégueulasse !

— Même pas vrai d'abord ! T'es un menteur ! se défend ma fille avec une moue scandalisée.

— William, ton langage ! On dit dégoûtant.

— Mais maman... Il va être plein de caca, Mario...

— Mais non, regarde, attends...

Je pars à la recherche du pauvre noyé, manche remontée à fond sur mon biceps. Le nez en l'air, le cerveau occupé à sondé les profondeurs abyssales de ma baignoire, je me fais la réflexion que mon sort n'est finalement pas si catastrophique par rapport à ce pauvre jouet...

C'est à ce moment que mon téléphone émet un bip me signifiant l'arrivée d'un message. Désespérée, j'attrape l'engin de la main gauche, tout en poursuivant mes infructueuses recherches. J'ai déjà sorti Barbie, une pieuvre et Buzz. Je vais bien finir par trouver ce satané plombier !

D'un œil, j'avise l'expéditeur. C'est Stéphanie, ma meilleure et unique amie. La seule qui ait résisté, avec Sacha, au nettoyage par le vide effectué par Franck dans mon entourage. À sa décharge, il n'a pas eu beaucoup de boulot, mon cercle était déjà famélique à la base.

Occupée à lire le message qu'elle m'a envoyé, m'informant qu'elle compte débarquer dans une demi-heure avec fast food à la clé, je ne prête pas attention aux chamailleries usuelles qui se déroulent à côté de moi.

C'est donc complètement prise au dépourvu que j'encaisse le tsunami qui s'est formé dans la baignoire. Une montagne de flotte se déverse sur moi, me trempant instantanément de la tête aux pieds, téléphone inclus.

— Non, mais ça va pas ?! éructé-je, furieuse en me relevant, dégoulinante. Mon téléphone !

Je secoue frénétiquement mon téléphone, comme si ça allait changer quoi que ce soit et le faire sécher plus vite. On a vraiment des réflexes débiles des fois... Je change de tactique et l'essuie précautionneusement avec une serviette. Mes enfants me fixent apeurés, l'air coupable, en affichant de concert une lippe contrite parfaitement assortie. Oh les fourbes ! Je suis sûre qu'ils se sont entraînés derrière mon dos ! C'est pas fair-play !

Je tourne les talons après avoir essuyé le gros de la flotte que mes vêtements détrempés sont incapables d'absorber.

— Je vais me changer. Lavez-vous pendant ce temps. Et sans inonder à nouveau la salle de bains ! C'est clair ?

— Oui maman ! scandent-ils en chœur sur un ton innocent.

J'arque les sourcils, pas franchement convaincue. Ils me renvoient des airs angéliques qui pousseraient n'importe qui à leur donner le Bon Dieu sans confession. Mouais, mes enfants ont clairement hérité de mon côté dramaturge. Je devrais peut-être les inscrire au théâtre... J'affiche une moue sévère, puis m'en vais avec précipitation. Je n'ai aucune confiance, c'est clair !

Fnouf s'écarte prudemment lorsque je passe près de lui, tel un escargot trop généreux déposant des litres de bave dans son sillage avec des bruits spongieux pas du tout mélodieux.

Tout en maugréant, je me déshabille, me sèche, puis enfle mon pyjama pilou. Celui que Franck m'avait interdit de porter parce qu'il était, je cite, « un tueur de libidos ». Comme si mon innocent pyjama était responsable de son manque d'attrait pour moi... Bref. Je glousse, jubilant de cette liberté fraîchement recouvrée. J'enfile les chaussons assortis. Je pousse un profond soupir de contentement. Il n'y a pas de petits plaisirs, n'est-ce pas ?

Une fois au chaud et sèche, je jette un regard navré à mon téléphone. Le pauvre n'a pas apprécié le raz-de-marée. C'est bien la peine d'avoir un modèle soi-disant étanche. Pffff... C'est comme les ouvertures faciles ça ! C'est fait pour appâter le client... Mais à l'usage, on se rend compte que c'est de la forfanterie ! Bon, ben il ne me reste plus qu'à le plonger dans mon bocal de riz, en espérant que demain, il n'y paraîtra plus. Sinon, je suis bonne pour changer de téléphone...

Voyons le bon côté des choses, j'aurai une très bonne excuse pour ne pas répondre à ma mère...

Après avoir joué à Cendrillon, à quatre pattes sur le sol pour éponger les traces humides de mon passage et effacer tout trace du cataclysme dans la salle de bains, j'attrape ma fille pour la sortir de l'eau.

— Pourquoi c'est toujours Rosalie en premier ? ronchonne mon fils.

— Parce que tu fais beaucoup moins de bêtises qu'elle dans la baignoire, l'informé-je avec honnêteté.

— Ah ? Donc je suis puni parce que je suis sage ?

Interloquée, je marque une pause dans le séchage de ma fille.

— Mais c'est pas une punition de sortir en second, rétorqué-je, désarçonnée par son raisonnement.

— Si, parce que c'est toujours elle qui choisit le programme télé du coup !

— Ah... commenté-je, dépitée, n'ayant visiblement pas poussé mon raisonnement aussi loin.

Je reprends l'opération « vêtir un asticot cocaïné » avec un calme olympien. Je rattrape machinalement ma fille avant qu'elle ne s'écrase le visage dans le meuble vasque. Puis, une fois le pantalon de pyjama licorne enfilé, je lui brosse les cheveux en réfléchissant.

— Bon, très bien, tu as raison, ce n'est pas juste. À partir de maintenant, ça sera un jour sur deux.

— C'est pas juste non plus ! Elle a au moins deux ans de programme télé d'avance ! proteste mon fils, beaucoup trop matheux pour moi.

Sérieux, c'est quoi ces comptes d'apothicaires là ? Je souffle, exaspérée. Du haut de ses neuf ans, William a un sens très poussé de l'égalité, surtout quand il s'agit de faire des ratios entre sa sœur et lui. Mais très honnêtement, je suis prête à faire des compromis, pas à renoncer à tout pragmatisme. Et attendre patiemment que mon fils ait fini de se pomponner en surveillant Rosy afin qu'elle ne fasse pas déborder, enfin pas trop, la baignoire en se prenant pour une sirène qui veut explorer les profondeurs tous les soirs, c'est au-dessus de mes capacités.

— Eh bien, c'est le mieux que je puisse te proposer. Je sais, c'est dictatorial, mais c'est comme ça. Et si ça ne te convient pas, on en reviendra à ma façon de faire initiale, finis-je par trancher arbitrairement.

Mon fils affiche une moue scandalisée, la bouche ouverte en un O offusqué. Je lui lance un regard de défi et d'avertissement mêlés. Il referme la bouche en un clap sonore, mais n'ajoute rien. Inutile, son air renfrogné et bougon parle pour lui.

Rosy s'enfuit vers l'escalier avec un sourire triomphant. Mon fils lui jette un regard vindicatif, puis repose les yeux sur moi, l'air de dire « t'as vu ? C'est ça tous les soirs... ». Je soupire, fatiguée. Je n'ai aucune envie d'argumenter.

— Je te promets que je vais réfléchir à une solution. En attendant, dépêche-toi, y a Tata Steph qui arrive avec le fast-food.

— Oh !? s'extasie-t-il, les yeux écarquillés. C'est vrai ?! Troooooop biiiiieeeeeen !

Il sautille de joie sur le tapis de bain, oubliant instantanément ses griefs. Je lui tends une serviette, ressentant une pointe de satisfaction mesquine. Rien de tel qu'une bonne diversion pour éviter les conflits, hé hé ! Puis je sors de la pièce après avoir effacé toute trace résiduelle de l'inondation quotidienne, rangé les serviettes et emporté le linge détrempé que je déposerai dans la machine à laver.

Je descends l'escalier, soudain rattrapée par une forte vague de lassitude. L'avantage des enfants, c'est que ça ne nous laisse pas le temps de nous apitoyer. Toutefois, la morosité nous guette sournoisement, attendant tapie dans l'ombre, le moindre instant de flottement. Ceci en est indubitablement un. Après un rapide coup d'œil pour m'assurer qu'ils sont bien sagement installés devant un dessin animé dans le canapé en attendant le repas, je me dirige vers le garage, irrésistiblement attirée par mon paquet de clopes de secours. Oui, j'avais arrêté, et oui, je cède lamentablement parce que je ne suis pas en état de faire preuve de volonté. Ni de maturité d'ailleurs... Et de toute façon, je devais y aller pour déposer le linge. Mais c'est qu'en plus je me trouverais presque des excuses ! Ça sent bon le surmenage et la mauvaise foi, tout ça.

C'est en expectorant avec volupté la fumée de mon poison personnel que j'entends le bruit d'une voiture en approche. Cool, Steph ne s'est pas formalisée de mon absence de réponse. Voilà au moins un truc qui se passe bien ce soir. J'écrase ma cigarette dans le cendrier, puis me dirige vers l'entrée pour accueillir ma Wonder Woman personnelle.

Chapitre 5

Réconfort

« On a toujours besoin d'un plus petit que soi ». Morale de Jean de la Fontaine.

Ou d'un plus grand, plus gros, plus fin... Pourquoi juste petit ? Hein ? Tout dépend du point de vue, c'est très relatif tout ça. Le seul dont on se passe aisément, c'est d'un plus con !

Steph arrête sa voiture sur mon parking avec un empressement notable. Je fronce les sourcils, intriguée par son attitude. Elle attrape à la hâte les sachets en papier et se précipite vers moi. Ses cheveux blonds bouclés coupés au carré rebondissent à chacun de ses pas. Ma copine est grande, élancée, et super bien foutue. D'un œil amusé, je m'émerveille de sa capacité à courir vers moi en talon aiguille dans les graviers sans se péter une cheville. Ses yeux bleus se posent sur moi avec un soupçon d'inquiétude et une bonne dose de reproches.

— Ju ! Dis, tu m'as fait peur ! Pourquoi t'as pas répondu à mon message ?

— Oh... ça... Je... bafouillé-je, comprenant enfin pourquoi son attitude avait l'air fébrile et empressée. Les enfants ont trempé mon téléphone en

prenant leur bain. J'ai à peine eu le temps d'en prendre connaissance qu'il s'est éteint. Je suis désolée. Je ne voulais pas t'inquiéter.

— Quoi ?! T'as plus de téléphone ?

— Ben, je l'ai mis dans le bocal de riz, j'espère qu'il va sécher et redémarrer demain...

Elle m'observe avec une moue sceptique.

— Au pire, j'irai en racheter un... ou je ressortirai mon ancien. Arrête de t'en faire comme ça, maman poule, rigolé-je en voyant sa mine préoccupée.

— Mouais... Bon allez, viens, c'est déjà pas de la grande gastronomie, mais c'est quand même meilleur quand c'est chaud, déclare-t-elle en me désignant les sacs de nourriture.

— Qu'est-ce que t'as fait de Léon ? m'enquiers-je en avisant l'absence de son rejeton.

— Il est chez son père. C'est sa semaine, et pour une fois, il n'a pas eu un empêchement de dernière minute, m'explique-t-elle sur un ton grinçant dégoulinant de sarcasme. Ouais, ô miracle, effectivement...

Je referme derrière elle alors qu'elle se dirige vers la salle à manger. Je lui emboîte le pas tout en me faisant la réflexion que je ne suis pas la seule à avoir des ex « gros connards », c'est rassérénant. D'autant que le mien n'a pas choisi les prénoms de nos enfants, chance ! En outre, fort heureusement, moi, je n'ai pas d'enfant avec Franck ! Je n'ose imaginer l'enfer le cas échéant. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'imaginer, je l'ai vécu de l'autre côté de la barrière pendant quatre ans, puisque ce Don Juan s'est pris pour le petit poucet en disséminant sa semence tout au long de son trajet. Trois femmes, trois gosses... Et pas des prix Nobel, hein ! Ni les femmes ni les gosses... Je l'ai échappé belle.

Rosalie et William l'accueillent avec force cris et exclamations de joie plus ou moins exubérantes. Oui, c'est ça, on n'entend que ma fille, qui couvre tous les autres bruits avec son coffre de poissonnière... Cette enfant a un mégaphone intégré au fond du gosier, c'est invraisemblable ! Elle n'aurait besoin d'aucun sort pour commenter un match de Quidditch et être entendue par toute l'assemblée. Je suis sûre que ça peut être un atout dans la vie, hein ! Je n'ai juste pas encore trouvé lequel.

Mes enfants se précipitent à table comme s'ils n'avaient pas mangé depuis des jours. Ce qui est totalement faux évidemment, puisqu'ils ont été gavés par ma mère une bonne partie du week-end. J'ai cependant pu

observer que, lorsqu'il s'agit d'ingérer les pires trucs en matière de diététique, les gosses ont un estomac étirable à l'infini. Un peu comme Fnouf d'ailleurs, qui s'est immédiatement posté aux pieds de ma fille. Ce chien a tout compris dès le départ, à savoir quand Rosalie a commencé à vouloir manger toute seule. Étant donné que la plus grosse partie de son assiette finissait soit par terre, soit sur ses doigts, son bavoir ou dans ses cheveux, mon rusé de clébard a immédiatement pigé qu'il y avait là un emplacement stratégique à s'approprier.

Conclusion, ma fille a beau manger comme un cochon sauvage, aucun aliment n'a réellement le temps d'atterrir sur le sol. Mon chien est d'une exceptionnelle vivacité et d'une adresse improbable lorsqu'il s'agit de chopper de la bouffe au vol. Nombre de sportifs envieraient ses incroyables facultés.

— Tata Teph ! Tu viens là ! À côté de moi ! intime ma fille avec autorité, n'ayant toujours pas réglé ses problèmes de prononciation du son S.

— Et pourquoi ça serait toujours à côté de toi ?! proteste mon fils. Moi aussi je veux manger à côté de Tata Steph !

— OK, OK, je vais me mettre là, comme ça je suis à côté de chacun, ça vous va ? transige mon amie avec un flegme admirable en désignant la place en bout de table, à l'opposé de la mienne.

Ça a le mérite de mettre tout le monde d'accord. Chacun prend place. Steph distribue les pitances. Je n'ai même pas le temps d'ouvrir ma boîte de nuggets que déjà, ma fille lorgne dessus avec avidité. Inutile de préciser qu'elle a la bouche pleine de frites bien entendu.

— Môman, che pou'ai en p'end un ? postillonne-t-elle en montrant du doigt mes beignets.

— Mais laisse maman manger ! s'insurge Will, qui a réussi à décoder miraculeusement les propos inintelligibles de sa sœur. T'as même pas fini ton assiette !

— C'est gentil mon chéri, le remercié-je, touchée par sa volonté de défendre mon dîner. Mais ça va, je n'ai pas très faim. On verra quand tu auras fini, Rosy, si tu as encore faim, d'accord ?

Ma fille opine du chef les yeux brillants. Nul doute qu'elle aura encore suffisamment de place dans l'estomac pour boulotter mes nuggets. Steph se marre ouvertement.

— Tu la nourris pas ta fille, on le sait tous, ricane-t-elle.

— Ouais, je sais, c'est flagrant... Elle est rachitique, je suis vraiment une mère indigne, renchéris-je.

— Je vais appeler la protection de l'enfance, c'est inadmissible.

Ma fille me jette un regard hésitant.

— C'est pour rire ma chérie, la rassuré-je. Tata nous taquine.

— Ah, ponctue-t-elle, en engouffrant son hamburger dans sa petite bouche vorace sans plus tenir compte de nos délires.

— Maman...

— Oui, mon chéri ?

— Il est parti pour de vrai, Franck ?

Tout le monde se tait. Seuls subsistent les bruits de mastications. Steph plonge le nez dans son cornet de frites. J'inspire profondément, puis hoche la tête.

— Oui, affirmé-je sans m'étendre, ne sachant absolument pas quoi ajouter.

— D'accord, accepte-t-il simplement en mettant plusieurs frites dans sa bouche.

Nouveau silence pesant. Je suis hyper mal à l'aise. Je ne sais pas quelle conduite adopter. Steph, qui avait fait son possible pour ne pas aborder le sujet devant eux ne sait pas non plus comment se comporter. Heureusement, ma fille n'a aucun complexe et aucune conscience de la bienséance, et se trouve à des années-lumière de débats moraux encombrants.

— Du coup, ça veut dire que je pourrai venir faire dodo avec toi ? Et il mangera plus nos goûters ? Wahh ! Trop bien ! À moi tous les kinders !

Je fixe ma fille avec un air hébété. Steph explose de rire, projetant des bouts de burger un peu partout autour d'elle.

— Ehhh ! Moi aussi je veux ma part ! intervient Will, en lançant une œillade écœurée au morceau de pain à moitié mâché qui a atterri non loin de lui.

Son regard revient immédiatement se poser sur sa sœur.

— Mais oui, on partagera ! De toute façon, s'il en mange plus, y en aura bien assez pour nous deux ! le rassure Rosy, sur un ton docte en hochant la tête d'un air entendu.

Rassuré sur ce point, Will se replonge sur son hamburger avec férocité.

— Tu vois ? Y a pas lieu de s'inquiéter, se marre Steph en me jetant un regard pétillant d'amusement. Rien de tel que le pragmatisme des enfants pour remettre les pendules à l'heure.

Je lui renvoie un sourire tordu, partagée entre un intense soulagement à l'idée que mes enfants n'en soient pas traumatisés, et un pincement au cœur amer en réalisant que je leur ai infligé sa présence beaucoup trop longtemps.

Nonobstant, ma fille ayant eu le mérite de désamorcer la bombe, du moins temporairement, le dîner se poursuit dans une ambiance plus légère. Et comme prévu, Rosy termine mes nuggets avec un appétit sidérant. Puis, Steph s'occupe de ranger pendant que je procède au rituel du coucher.

Je commence par mon grand poussin. Assis sagement dans son lit, il m'attend, faisant preuve d'un calme qu'encore une fois je trouve déplacé chez un enfant de neuf ans. Je m'assois sur le bord du matelas.

— Maman...

— Oui mon poussin ?

— Ça va aller, tu sais ? me déclare-t-il solennellement en me prenant par la main. On s'en fiche que Franck soit plus là. Nous, on est là, Rosalie et moi, et on t'aime très fort plus l'infini, tu sais ?

Submergée par une bouffée d'émotion d'une intensité ravageuse, je hoche la tête, incapable de prononcer un mot sans fondre en larmes. J'attrape mon petit bonhomme d'une maturité désarçonnante pour lui faire un câlin taille mammoth. Je n'ai pas les mots pour lui exprimer tout ce que je ressens, toute ma gratitude et ma reconnaissance. Et mon admiration également pour sa compréhension innée de mes émotions. Mes enfants sont mon oxygène, ma vie, ma raison de me lever le matin. Je les aime tant... William me serre fort contre lui.

— Merci, mon chéri, murmuré-je à son oreille. Et moi je vous aime aussi plus l'infini, méga giga plus !

S'ensuit alors un concours d'éloquence pour décrire le plus grand infini possible à grand renfort de superpositions de préfixes de démesure. Je lui laisse le dernier mot. Il se rengorge de fierté. Je l'embrasse tendrement, puis me relève. Je le borde, dépose un dernier baiser sur son front en lui souhaitant une bonne nuit et de beaux rêves, puis j'éteins la lumière et ferme la porte doucement.

Je passe ensuite dans la chambre de ma fille. Rosy est assise sur son lit, ses magnifiques boucles brunes, souples et épaisses cascadedans son dos. Elle lève ses grands yeux verts hérités de moi dans ma direction et un immense sourire illumine son visage.

— T’as vu maman ? Monsieur pinpin dit comme moi ! C’est trop bien qu’on soit que tous les trois avec Wiwi, m’énonce-t-elle avec ravissement en brandissant son doudou déjà bien élimé.

Je lui retourne un sourire que j’espère convaincant.

— Oui, ma chérie, monsieur Pinpin a raison. C’est bien mieux ainsi.

Elle se blottit dans mes bras avec la délicatesse qui la caractérise, à savoir aucune. J’encaisse le choc avec attendrissement et dépose une pluie de baisers sur ses cheveux. Débordant d’un enthousiasme effrayant, elle me lâche et bondit pour sauter sous sa couette. J’évite de justesse le coup de tête dans la mâchoire. Ouais, le fruit d’une longue et douloureuse expérience... Après moult tendres effusions et une averse de bisous aussi sonores que mouillés, je quitte la pièce de la même façon que pour Will. Une fois tout ce petit monde bien bordé, je redescends afin de rejoindre mon amie. J’avoue humblement que, rien que le fait de savoir que quelqu’un m’attend au rez-de-chaussée provoque en moi un élan de gratitude infinie pour la prévenance de Steph. À défaut de me faire oublier mes déboires, ça va me permettre d’amortir le choc du premier soir. Et c’est déjà pas mal.

Chapitre 6

Épanchement

« Il vaut mieux être seule que mal accompagnée ». Proverbe.

Oui, en effet, mais essayez donc de porter un canapé ou un frigo tout seul et on en reparle, hein !

Lorsque j'arrive dans mon salon, point de Steph. OK, bon, comme je n'ai aucun doute sur l'endroit où elle se cache, nous avons les mêmes vices... Je file aussi sec dans mon garage, « fumoir attitré » quand les températures descendent en dessous de dix degrés, donc une bonne partie de l'année... Ah ben oui, la banlieue lilloise n'est pas réputée pour sa chaleur et ses plages de sables blancs pleines de cocotiers, hein !

Je la trouve effectivement, installée confortablement dans un des fauteuils que j'ai installés là parce qu'un congélateur, ce n'est pas super moelleux comme assise.

— Alors, les monstres sont bien couchés ? me demande-t-elle avec un sourire en coin.

Je hoche la tête, puis m'affale dans le deuxième fauteuil en me saisissant de mon paquet.

— T'avais pas arrêté ? s'enquiert-elle, sourcils levés en me voyant allumer une clope.

— Si. J'avais... marmonné-je.

— Décidément, même parti, il te pourrit encore la vie, constate-t-elle avec un air dédaigneux.

J'exhale ma fumée en un long soupir épuisé.

— Ça va ? Tu tiens le choc ? poursuit-elle en me scrutant attentivement.

Je hausse les épaules, puis soutiens son regard avec un cruel manque d'assurance.

— Faut bien... J'ai pas trop le choix...

— Certes, acquiesce-t-elle sans argumenter plus avant.

— Je sais que je devrais sauter au plafond, depuis le temps que j'attends ce dénouement. Mais...

— Mais t'y arrives pas, j'ai bien vu. Tu sais, je pense que ce n'est pas lui le problème...

— Je sais, soupiré-je, consternée. J'ai bien compris que, quel que soit le modèle de mec, je me retrouve toujours dans la même situation pourrie, et le rôle peu enviable de la plante verte qui porte tout le foyer sur ses épaules.

— Ju, on a déjà eu cette conversation des dizaines de fois... Le jour où tu arrêteras de t'oublier dans l'équation et que t'auras appris à dire non, tu verras, ça ne se produira plus jamais.

— Oui, mais je ne sais toujours pas comment on fait...

— Eh bien, pour commencer, occupe-toi de toi, et surtout, ne replonge pas. Ta relation avec Franck est complètement malsaine, on dirait une droguée en manque.

— Mouais, je devrais peut-être aller consulter. Si ça se trouve, je souffre de dépendance affective...

— Si ? ricane mon amie en me jetant un regard mi-moqueur, mi-compatissant.

— Ah ça va, hein ! Je sais très bien que t'as posé ce diagnostic sur ma tronche depuis des lustres.

— Nan, mais sérieusement, Ju, ça date pas d'hier ton problème. Va falloir que tu creuses pour trouver l'origine du dysfonctionnement.

— Je sais, l'horloge tourne, et j'ai un peu trop d'échecs critiques à mon actif en la matière. Un divorce, une quantité hallucinante de placages en règle, et à chaque fois, j'ai l'impression que je vais crever de douleur...

— Commence par apprendre à dire non à ta mère, rigole-t-elle.

Elle s'esclaffe de plus belle face à mon air horrifié.

— Ouais, OK, on va commencer par quelque chose de plus accessible. Mais il faudra y venir un jour. Nos comportements d'adultes sont le résultat de nos traumatismes d'enfants.

— Oui, docteur... singé-je, en me moquant de sa tendance à laisser son boulot envahir nos relations. Mais je peux pas me farcir les douze travaux d'Hercule à la place ? Ça me paraît moins hors de portée...

Elle éclate de rire. Je l'imité, avec beaucoup moins d'entrain toutefois. Ouais, mettre des limites à ma mère ne va pas être une partie de plaisir.

— Allez, viens, on caille ici, on va aller se mater un film, me lance-t-elle en se levant et en se blottissant dans les pans de son blouson.

Je me lève à mon tour afin de gagner le salon et nous installer confortablement sous le plaid.

Je me laisse tomber comme un sac à patates sur le canapé. Steph me lance une œillade moqueuse. Je lui tire la langue, au top de ma maturité.

— Bon, alors, on regarde quoi ?

— Un thriller sanglant ou un truc apocalyptique, mais surtout pas de truc romantique par pitié...

— OK. Et arrête de te morfondre, tu sais aussi bien que moi que c'est une libération, me sermonne-t-elle.

— Je sais. Faut juste le temps que j'accuse le coup. Et que je réalise, que je me réapproprie ma vie, tout ça... Pourquoi est-ce qu'une rupture chez moi prend toujours des proportions dantesques ? me lamente-je, franchement lasse de ces états d'âme à l'amplitude abyssale.

— Parce que t'es dysfonctionnelle ma belle.

— Ah ben merci, avec ça je me sens vachement mieux, maugréé-je en lui jetant un regard assassin.

— Mais c'est pas une fatalité, rigole-t-elle. Tiens, je t'ai ramené ça, mange, tu diras moins de conneries, m'ordonne-t-elle en me fourrant un paquet d'oursons en guimauve dans les mains.

— Mowwww ! C'est trop gentil, fonds-je en l'enlaçant. Heureusement que t'as attendu que les morfals soient couchés.

— Ah ben qu'est-ce que tu crois ? C'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces, s'esclaffe-t-elle alors que j'enfourne goulûment un ourson dans la bouche. Bon et sinon, concernant ton problème de manque, je ne vois qu'une façon de régler le problème.

— Ah bon ? Lequel ? articulé-je difficilement, les yeux pétillants d'espoir et de curiosité.

— Fais comme moi, prends-toi un plan cul.

Je m'étrangle sur mon ourson. Une quinte de toux me secoue violemment, alors que je la fusille du regard.

— Inutile de me regarder comme ça. Comme dirait Sacha s'il était là, il n'y a rien dans ta situation qui ne pourrait être réglé avec un bon coup de b...

— Stop ! la coupé-je, après avoir enfin réussi à avaler mon bout de guimauve récalcitrant.

— Mmh, trop tôt, c'est ça ? ironise-t-elle avec un sourire en coin.

Je réponds par un hochement de tête virulent et un regard que j'espère intimidant.

— Je sais très bien ce que Sacha dirait, embrayé-je fermement avant qu'elle n'ait le temps d'argumenter. Mais il est hors de question de soigner le mal par le mal. J'ai bien l'intention d'aller au fond du problème pour que ça ne se reproduise jamais. Puisque visiblement ce n'est pas en changeant de mec que ça provoque un résultat différent.

— Eh bien, reste plus qu'à t'acheter un gode, ma chérie. T'auras ton coup de bite, les emmerdes en moins.

Je lève les yeux au ciel, exaspérée et légèrement blasée.

— Quoi ? Pourquoi tu fais ta prude ? Noooooon ! Ne me dis pas que tu n'as jamais... hoquette-t-elle, vraisemblablement choquée.

Je la fixe avec une lueur assassine dans le regard. L'effet produit n'est pas du tout celui attendu. Elle éclate de rire. Humpf !

— Nan, mais Ju ! En trente-huit ans, t'as jamais utilisé un gode de ta vie ?! se marre-t-elle à mes dépens. C'est dingue ! Je pensais pas que c'était possible...

— C'est bon, t'as fini ? grogné-je, agacée.

— Non, mais comment t'as tenu toutes ces années de vaches maigres avec tes bouffons cyclothymiques ?

Je lui jette un regard par en dessous, puis sors la main de sous le plaid et agite mes doigts devant son nez.

Nouvel éclat de rire.

— Ah ! Tu me rassures ! Au moins, t'as le minimum vital. M'enfin il faudrait passer au siècle suivant ma chérie, C'est super bien la technologie, tu sais ?

Rouge comme une pivoine, je lui tire la langue pour toute réponse. Un sourire sarcastique étire ses lèvres pleines.

— Tiens, regarde, y a plein de trucs incroyables, m'invite-t-elle à jeter un œil sur son portable.

Atterrée, je fixe l'écran, bouche bée. Elle fait défiler un nombre invraisemblable de modèles de vibromasseur, dont les différences de taille sont aussi variées que les formes, couleurs, et tout un tas d'autres spécificités. Y a même des « suceurs »... Dire que je suis sidérée est très loin de refléter mon niveau d'effarement.

— Non, mais, sérieux, y en a qui se servent vraiment d'un gode T rex ?

Steph hausse les épaules.

— Faut de tout pour faire un monde, hein.

— Ouais... non, je suis sûre que le monde n'a pas un besoin irréprensible de voir se développer autant de vibros aux effigies aussi grotesques qu'improbables, contré-je, en fronçant le nez, dégoûtée par certains modèles satanistes. Ni de gens qui se masturbent avec des godes T rex... Y a vraiment des gens qui sont payés pour inventer des trucs pareils ?

— Ouais, et d'autres pour les fabriquer. Et dis-toi que, si y en a qui sont payés pour ça, c'est que ça se vend, se gausse-t-elle, hilare.

Je blêmis fortement en imaginant la mise en situation. Grands Dieux, le monde est vraiment sur une mauvaise pente !

— C'est bien ce qui m'inquiète... dis-je d'une voix blanche en essayant de concevoir quel degré de perversité il faut atteindre pour utiliser un vibromasseur en forme de crucifix clouté.

— Bon, OK, je t'accorde qu'il y en a certains qui font froid dans le dos, reconnaît-elle tout de même en fronçant le nez face à un modèle tricéphale particulièrement répugnant.

— Et toi, tu... enfin... ?

— Mais depuis quand t'es aussi coincée, Ju ? s'esclaffe-t-elle. Tu ne vas pas me dire qu'avec cet obsédé de Franck, vous n'avez fait que vous regarder dans le blanc des yeux. C'est tout sauf un saint, ton pervers d'ex...

Je pique un nouveau fard. Y a vraiment des choses que je ne souhaite pas voir sortir de ma chambre à coucher...

— D'abord, je ne suis pas coincée ! Je ne m'étales pas, c'est tout. Et non, on n'a pas toujours fait que jouer aux dés... Bref... donc toi... ?

— Ben évidemment ! Ce n'est pas mon genre d'attendre le bon vouloir de ces messieurs. Et puis on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Crois-moi, l'indépendance n'a pas de prix...

Je suis encore en train de méditer ses sages paroles lorsqu'elle reprend, l'air concentré :

— Bon alors, vu ton niveau de dépravation, on va y aller soft. Tu préfères le modèle bisounours ou le mignon petit pingouin ?

— Arg ! m'étranglé-je à nouveau. Mais je veux pas de ces engins ! Un pingouin, sérieux ?!

Elle hausse un sourcil, perplexe, affichant une moue boudeuse.

— J'en suis pas encore à ce stade... me repris-je, ne voulant pas la vexer. On peut remettre ce débat à plus tard ?

— Comme tu veux, accepte-t-elle de mauvais gré. Mais tu ne sais pas ce que tu rates.

Je pousse un soupir de soulagement. Mon célibat tout neuf n'est pas encore bien acté dans mon crâne, donc l'étape du vibro, ça sera pour plus tard. Voire jamais. C'est bien jamais. Steph secoue la tête avec un air désespéré. Oui, bon, je ne suis peut-être pas aussi désinhibée que je voudrais le croire. Il n'empêche que je ne vais pas tout révolutionner d'un coup, ça risquerait de me traumatiser. On va y aller doucement, hein !

Steph finit par lancer un film catastrophe quelconque. De toute façon, je ne suis pas très concentrée. La morosité me gagne au fur et à mesure que le film avance. Et lorsque Steph finit par s'en aller, parce que, bon, demain c'est lundi, boulot, école, tout ça, j'ai le moral au fond de mes chaussons pilous. Alors il est bien au chaud, certes, mais il est également très sombre et très très bas.

Chapitre 7

La vie continue

« Quand faut y aller... ». Adage.

Nan, vraiment, je peux pas rester au lit à la place ?

Mon fidèle et loyal Fnouf s'installe confortablement sur mon lit. Voilà au moins un point positif, mon chien revient dormir avec moi. Il faut dire que face à son regard plein d'espoir, je n'ai pas su résister. D'autant qu'il faut bien avouer que l'idée de me retrouver seule dans mon lit m'angoisse. Enfin, pour être exacte, seule dans mon lit, en sachant que je suis la seule adulte de la maison. Parce que Franck ronflait tellement que ça faisait déjà des plombes qu'on faisait chambre à part. Il n'y avait que lorsque l'un de ses enfants venait à la maison qu'il regagnait le lit conjugal. Pour mon plus grand malheur, parce que je ne fermais pas l'œil de la nuit dans ces cas-là. Dans le genre tue-l'amour, on fait difficilement mieux que des ronflements si puissants qu'ils en font trembler les cloisons en placo. Je ne pensais même pas cela possible avant de dormir avec Franck.

Je me pelotonne dans mon lit, roulée en chien de fusil. J'ai préalablement ressorti mon ancien téléphone pour faire office de réveil matin. Je ferme les yeux. Je suis épuisée, vidée, vannée. Je pourrais dormir une semaine complète tant je me sens au bout du rouleau. Pourtant, le

sommeil me fuit. Ouais, il fallait s'en douter... Ce n'est pas comme si mon cerveau masochiste n'allait pas trouver le moment idéal pour ressasser et repasser en boucle tous les détails de ma vie amoureuse cataclysmique.

Me voilà donc à éplucher mes échecs à répétition, bercée par le doux ronflement de mon chien. Contrairement à celui de Franck qui me déclenchait des envies d'homicides violents, celui-ci me rassure. Il n'empêche que je ne trouve quand même pas le sommeil. Je tourne, et retourne, et ratatourne.

Éplucher les causes de mon divorce, les raisons qui m'ont poussée dans les bras de Franck, ou celles qui m'y ont retenue prisonnière ne m'aident absolument pas à apaiser mon mental tourmenté. D'autant que toutes ces conclusions, je les connais déjà pour y avoir mille fois abouti. Non, là, je sais que la seule chose à faire, c'est de faire le deuil de ma relation, comme pour tant d'autres par le passé. L'avantage d'avoir été larguée un nombre incalculable de fois, c'est qu'on connaît le processus par cœur. Je sais donc exactement par quelles phases je vais passer. Ce qui me chagrine, c'est la durée du phénomène, et savoir que je vais être au plus mal encore un moment. Si seulement on pouvait appuyer sur un bouton « accélérer », passer tout ça en avance rapide comme on le faisait avec les magnétoscopes.

Mouarf. À cette pensée, je me fais l'effet d'un dinosaure préhistorique. Voilà, mon cerveau vient de bifurquer sur un compte rendu exhaustif des progrès technologiques en matière de vidéo. Et sur la conclusion inéluctable qu'un jour il va falloir que je me remette sur le marché... Je ne suis plus de prime fraîcheur, j'ai deux enfants, ce n'est clairement pas vendeur. C'est presque aussi démoralisant que la perspective de devoir refaire un CV... Je suis physiquement aussi énergique qu'une momie fossilisée, mais mon esprit est en ébullition et tourne à la vitesse de la lumière. Je me fatigue, mais d'une force !

Enfin, pas suffisamment pour m'endormir apparemment, humpf ! C'est au comble de l'exaspération que je finis par redescendre au bout d'un laps de temps interminable pour gober un anxiolytique sans autre forme de procès. Il m'en reste encore de ceux que m'avait prescrits mon médecin lors de notre dernière rupture pour contenir mes crises d'anxiété de plus en plus prégnantes.

Je n'aime pas la solution de facilité, mais il faut savoir s'incliner devant les cas de force majeure. Et accepter une béquille, le temps de rebooter le

système afin de continuer à avancer. Je n'ai pas d'autre solution pour réussir à emmener mes enfants à l'école demain matin. Et surtout pour ne pas m'enfermer dans un cercle vicieux de fatigue, déprime, manque de sommeil, et donc encore plus de déprime... Je ne connais que trop bien ce mécanisme, et je refuse de me faire avoir encore une fois.

Une fois mon cachet avalé, je retourne me coucher. Fnouf n'a pas bougé d'une oreille. J'envie son sommeil paisible. Je sais d'ores et déjà que je vais passer une nuit de merde. Néanmoins, je suis rassurée à l'idée de passer une nuit tout court, même si elle est pourrie. Ça voudra dire que j'ai dormi...

Le sommeil m'emporte enfin, une fois mon système nerveux récalcitrant correctement anesthésié.

L'horripilante sonnerie de mon réveil retentit. D'ordinaire, je déteste les réveils. Mais alors ce matin, c'est le pompon sur le gâteau ! J'aurais dû être moins obstinée et aller prendre ce foutu cachet plus tôt. J'ai l'impression qu'un régiment d'infanterie au grand complet souffle de la trompe directement dans mon cerveau. Je suis officiellement en manque cruel de sommeil.

Je m'extirpe de mon lit telle une limace en hypoglycémie. En revanche, Fnouf, lui, pète le feu. Il saute, bondit, tourne autour de moi comme un possédé. Je sens qu'atteindre la chambre des enfants sans me vautrer va être d'un niveau de difficulté olympique. Dans un brouillard d'une densité qui ferait pâlir d'envie une brique d'osmium^[1], je me dirige vers la chambre de Will. Quant à mes pieds, ils n'ont rien à envier en termes de poids à un bloc de plomb. Je tiens une forme de compétition... Heureusement, le couloir est en ligne droite.

Ligne droite contrariée à l'extrême par les pas de danse que je suis obligée d'esquisser pour éviter de me prendre les jambes dans mon beagle surexcité. Je réveille Will, puis Rosy sans encombre, ce qui est un petit miracle en soi. Je retourne dans ma chambre m'habiller en hâte au grand désespoir de mon chien qui continue son manège infernal. Après un brossage de cheveux sommaire et un brossage de dents au résultat nettement plus satisfaisant, je quitte la salle de bains sans un regard supplémentaire pour mon pauvre visage fatigué.

Je prépare le petit déjeuner des enfants pendant que mon café coule. Je retombe ensuite aussi sec dans mes vieux travers et fonce dans le garage pour griller la fameuse clope inséparable du café. C'est dingue, c'est

comme le vélo ! Il suffit d'en fumer une et tous les réflexes sont réactivés comme si on ne les avait jamais déconstruits. De là à conclure que le vélo c'est mauvais pour la santé...

Ouais, il n'y a qu'un pas que je franchis allègrement, parce que, clairement le sport est extrêmement dangereux pour mon intégrité physique. Les nombreuses cicatrices sur mes genoux, vestiges d'un temps où je pensais naïvement que l'équilibre et la coordination pouvaient s'acquérir en s'obstinant, sont là pour en témoigner. Force est de constater que non, quand on n'a pas de coordination, on n'en a pas, c'est tout !

Après avoir laissé mes quelques neurones encore en état se connecter, je retourne voir les enfants. Le petit déjeuner est terminé, le lait est à moitié renversé sur la table, la pâte à tartiner initialement sur les tartines est bien étalée sur ma nappe et sur les joues de Rosalie, tout est normal. Un petit déjeuner comme tous les jours donc. Je débarrasse bols et cuillères pendant qu'ils se brossent les dents. Derrière mon dos, l'aspidog est à pied d'œuvre. Bientôt il ne restera aucune trace des méfaits matinaux. On devrait me réduire la taxe sur les ordures ménagères tellement ce chien me fait faire des économies de poubelle !

Je me poste au pied de l'escalier. On enfile tabliers, manteaux, chaussures. Dernières vérifications d'usage...

— Rosy, ma chérie, t'as pas l'impression d'oublier quelque chose ?

Ma fille se retourne, regarde ses pieds, puis me jette un regard méfiant.

— Ben non, me répond-elle avec un aplomb impressionnant.

— Ton cartable peut-être ? suggéré-je avec un sourire moqueur.

Elle tourne la tête, se contorsionne, puis me regarde les yeux ronds en posant ses mains sur sa bouche qui forme un o surpris. Je me marre. Elle court vers la maison récupérer l'objet en question puis repasse devant moi avec un sourire extravagant.

— Rholala, je suis distraite, rigole-t-elle en gesticulant avec emphase.

Mon fils lève les yeux au ciel, blasé. Moi, je ne peux que rire de plus belle en me disant pour la deuxième fois en moins de vingt-quatre heures que je devrais inscrire ma fille dans un cours de théâtre. Ça serait un super moyen d'exploiter toute cette grandiloquence visiblement innée...

Les ceintures sont bouclées, on peut y aller. C'est maintenant que le calvaire commence. Enfin, si l'on passe sous silence l'épreuve mortelle du réveil évidemment. En effet, celle de la route aux heures d'école et celle de

l'école à proprement parler caracolent en tête des challenges les plus redoutables à relever, surtout quand on manque de sommeil. Comme moi ce matin, quoi !

Après avoir remonté la rue à la vitesse d'un escargot tétraplégique, cul à cul avec les autres voitures, ô miracle, nous atteignons notre but. À savoir le microscopique parking de l'école primaire. Outre le fait que je n'ai jamais compris qu'on ait pu construire un parking aussi petit pour une école qui regroupe pas moins de 450 élèves, je reste complètement hermétique à la confusion régulière que font diverses mères de famille avec un dépose-minute.

Non, mais c'est vrai, quoi ! Je pourrais encore comprendre si elles pratiquaient le jeté au vol, mais ce n'est évidemment pas le cas. La plupart du temps, au contraire, le même est sur la chaussée, la voiture arrêtée portière ouverte pendant que la délicieuse maman pas du tout égocentrique dresse une liste de recommandations à son rejeton aussi longues que mon bras. S'ensuivent donc inévitablement un bouchon colossal et un concert de klaxons de parents tous plus stressés les uns que les autres, pressés de faire exactement la même chose.

Autant dire qu'entre ma sursensibilité aux bruits et mon intolérance à ce type de comportements, mes grincements de dents intempestifs sont au paroxysme de leur puissance.

Je râle encore une fois sur le père de famille qui fait jaillir sa berline juste devant le nez de ma voiture, manquant d'emboutir mon parechoc parce que, évidemment, on est à la seconde près... Puis, enfin, je me stationne, non sans avoir au préalable, attendu très patiemment que la pouf' siliconée dissimulée derrière ses Rayban en plein mois de novembre, c'est important de le souligner vu qu'il pleut, ait terminé ses trente manœuvres au bas mot pour garer son tank. Tank hyper tape-à-l'œil qu'elle a emprunté à son crésus de mari, mais qu'elle ne sait absolument pas manier et dont elle ignore complètement l'empâttement. Sa charmante progéniture également... Puisqu'en ouvrant les portières qui cognent allègrement les véhicules adjacents, la mère et ses rejetons refont la carrosserie des uns et des autres façons art contemporain. Pas sûr que les propriétaires desdits véhicules apprécient à leur juste valeur le sens artistique de la famille...

Comme tous les matins de conduite d'école, je finis par sortir de ma voiture, excédée, les yeux au ciel en quasi-permanence tout en soufflant

d'exaspération. Rien de tel que de conduire à ces heures-là pour transformer n'importe quelle personne en rottweiler caractériel ayant développé tous les symptômes de la rage au stade ultime. Un enfant dans chaque main, me voilà partie en direction de ce savoureux moment de socialisation qu'est l'école primaire.

Arrivée au seuil du bâtiment, mes enfants m'embrassent et me souhaitent une bonne journée. Je fais de même, fière de mes bambins qui sont si autonomes et indépendants. Parce que ce n'est pas le cas de tous... Je croise en sens inverse un nombre incalculable de mamans empressées, qui vont aller squatter devant la porte de la classe pour donner leurs recommandations du jour à la pauvre maîtresse. Vraiment, j'admire la patience de ces hommes et femmes qui, chaque jour, doivent composer avec des parents angoissés qui souhaitent attirer leur attention pour qu'ils délivrent un traitement de faveur à leur rejeton probablement surdoué et hyperactif. Ces gens sont dans un déni incroyable. Pour ce que j'en ai vu, et compte tenu de ma connaissance du phénomène, puisque les miens sont effectivement diagnostiqués neuroatypiques, leurs mioches sont justes chiants et mal élevés...

Je compatis donc de tout cœur puisque les maîtres et maîtresses ne peuvent malheureusement pas se permettre de repositionner un diagnostic et éclairer les pauvres parents qui se bercent d'illusions. Les mêmes vont donc se construire avec un ego surdimensionné et une arrogance qui n'a d'égal que leur talent pour se victimiser. Ce sont en général ces enfants-là qui persécutent avec beaucoup d'acharnement les enfants comme les miens. Et qui mentent éhontément aux surveillants avec un aplomb qui ferait pâlir d'envie nos politiciens les plus retors. Détruisant inmanquablement et très efficacement notre confiance en la justice et l'autorité. Est-ce que ça sent le vécu ? C'est possible, hum...

Je n'interviens que rarement, car je suis convaincue qu'il est important d'apprendre à s'accommoder de ce ramassis de cons, le monde en étant rempli, quel que soit l'âge ou la catégorie sociale. La bêtise humaine est probablement le seul véritable domaine où le concept d'égalité s'exprime dans toute sa pleine potentialité... Néanmoins, je me dois d'apprécier l'évolution récente qui voit en ce type de comportement un certain degré de harcèlement. Ainsi que l'attitude de la plupart des professeurs qui sont très sensibles et réceptifs à ce genre de désagréments. Ce qui n'était absolument

pas le cas quand j'étais moi-même à l'école. J'ai donc dû m'appliquer avec plus ou moins de convictions le précepte « ça forge le caractère ».

Force est de constater que ça forge un très mauvais caractère... Enfin, si l'on tient compte de l'opinion de ma famille. Famille qui n'hésite pas à franchir le pas entre avoir du caractère et en avoir un mauvais pour confondre systématiquement ces deux notions. Alors, OK, la frontière est mince, mais elle est fondamentale.

Je regagne donc ma voiture perdue dans mes conjectures philosophiques matinales. J'affronte la bataille quotidienne pour réussir à sortir de mon stationnement avec un stoïcisme remarquable. C'est à peine si je souffle et grimace lorsqu'une maman dont la courtoisie est très certainement restée sous l'oreiller, ayant probablement rendez-vous avec la Banque de France vu son arrogante précipitation, force le passage pour faufiler sa berline rutilante devant moi.

Non, franchement, la jungle à côté d'un parking d'école primaire, c'est une promenade de santé...

Enfin, je regagne le délicieux abri qu'est ma maison. Une grotte confortable où le grizzli que je suis va pouvoir se réfugier et rester bien à l'écart du monde agressif et effervescent qui lui donne le tournis.

Chapitre 8

Retour au boulot

« Qui veut aller loin ménage sa monture ». Proverbe.

Au train où je suis partie, je vais aller hyper loin dans la vie...

Fnouf m'accueille comme à son habitude, avec un enthousiasme et une joie infaillibles. Un petit tour d'horizon pour vérifier qu'aucune bêtise beaglesque n'est à déplorer. Ce chien est presque aussi créatif que ma fille en la matière. Mais non, RAS. Je me dirige donc vers la cuisine, histoire de me refaire un café, car aujourd'hui je suis absolument certaine qu'il va m'en falloir une quantité scandaleuse pour tenir la journée. Un petit détour par la boîte à biscuit, puis je laisse mon chien aller gambader gaiement dans le jardin.

Je souffle sur mon café brûlant lorsque des aboiements autoritaires me signifient que mon limier de compétition a trouvé une proie. Je me dévisse le cou pour identifier la pauvre victime et pousse un soupir aussi amusé que consterné. Mon chien est à l'arrêt devant une crotte, sous le regard mi-ahuri, mi-timoré d'une bonne dizaine de lapins qui finissent par recommencer à brouter le gazon avec impassibilité. Effectivement, ils ne craignent rien, un lapin, ça court beaucoup trop vite pour mon chien de salon...

Je reprends là où j'en étais. Je bois une gorgée de café tout en avisant mon bocal de riz. Il est temps de vérifier si mon portable a survécu à la noyade d'hier. Contre toute attente et à mon plus grand soulagement, l'engin s'allume docilement. Bien, un souci de moins à gérer, c'est toujours ça de pris.

Quoique... je remets immédiatement la pertinence de mon avis en question lorsqu'il se met à émettre des bips frénétiques et à trembler comme un parkinsonien en phase terminale, alors que le voyant clignote comme un spot de boîte de nuit. Je pousse un gémissement désespéré. Ma main à couper que Franck a encore frappé. Il n'y a que lui pour s'acharner de la sorte sur un téléphone éteint.

Poussant un soupir à fendre l'âme, je consulte mes notifications afin d'évaluer l'ampleur du carnage tout en avalant le reste de mon café pour me donner du courage. Effectivement, j'ai plus de trente SMS et quinze appels sans messages. Ce type est complètement psychotique.

Le courage se faisant désirer, je privilégie des tâches plus à ma portée présentement, comme faire rentrer mon chien et aller m'installer dans mon bureau. À défaut d'avoir envie de prendre connaissance du contenu de sa diarrhée messagère, au moins je serai assise pour amortir le choc. Et je gagnerai du temps en démarrant mon ordinateur. Forte de cette résolution, je me dirige vers la pièce en question, non sans avoir préalablement pris soin d'embarquer un troisième café.

Lorsque Gérard ronronne, je me renfonce dans mon fauteuil. Et oui, j'ai donné un surnom à mon ordi, c'est vachement plus chaleureux. Bon, d'accord, travailler seule chez soi peut avoir quelques effets pervers, je veux bien le concéder... Nonobstant, Gérard et moi entretenons une relation parfois houleuse, mais plutôt satisfaisante dans l'ensemble. Ce qui fait de Gérard le meilleur partenaire à ce jour que j'ai eu dans ma vie... On fait ce qu'on peut, hein !

Je me saisis prudemment de mon smartphone qui me fait l'effet d'un bocal de nitroglycérine. Les messages de Franck peuvent avoir un effet dévastateur sur moi, c'est aussi pitoyable qu'incontrôlable malheureusement. J'aspire avidement à voir arriver enfin le jour où j'y serai complètement imperméable. Il me faut admettre que, compte tenu du chapelet de boules qui obstruent ma gorge et mon estomac, sans compter la

tension que je sens dans ma nuque, ce jour est loin d'être arrivé. À mon plus grand désespoir bien entendu.

J'inspire à fond, essayant de dissoudre les prémices de ma crise d'angoisse dans un bon bol d'oxygène, puis ouvre les messages les uns après les autres. Mes dents grincent au rythme de mes lectures. C'est une montée crescendo de demandes de plus en plus pressantes pour passer récupérer des affaires qu'il aurait oubliées. Je ne mets pas en doute le fait qu'il ait pu laisser derrière lui quelques objets, non. Le problème, c'est ce lien qu'il continue à m'imposer au travers de diverses requêtes. Je me demandais bien ce qu'il allait inventer, puisque cette fois-ci il m'a rendu les clés. Je n'aurai pas eu longtemps à attendre...

Et non, je n'en suis pas à mon coup d'essai. S'il ne m'a pas quittée vingt fois, il ne m'a jamais quittée. C'était son grand jeu, lorsque nous étions en désaccord, ce qui arrivait très régulièrement. « Puisque ça ne va pas, je me casse ». Une phrase que j'ai entendue un nombre invraisemblable de fois et qu'il a mise en application presque systématiquement. Se rappelant après coup, qu'il habitait chez moi, et qu'il n'avait nulle part où aller. Grotesque, en effet. Ça ne m'empêchait pas d'avoir à chaque fois le cœur en lambeaux et l'anxiomètre au max avec générateur incorporé de scénarios catastrophes en chaîne complètement azimutés. C'est un truc à rendre dingue... Toutefois, lassée de cette torture et de ce chantage perpétuel, je lui ai signifié lors de la pénultième incartade, que c'était la dernière fois et que, la prochaine, il faudrait aller au bout du processus. Ce qui s'est produit, comme prévu.

Visiblement, il vient enfin de prendre conscience de l'irréversibilité de la manœuvre. Et, fort du premier prétexte qui lui est tombé sous la main, il réattaque afin de faire machine arrière. Car, même si ce n'est pas formulé en ces termes, le stratagème est éculé à force d'avoir été utilisé. Je ne suis plus dupe et ne me fais plus aucune illusion. J'ai pris une décision, il va falloir que je trouve la force de m'y tenir. Enfin, pour être plus précise, il a pris une décision, et j'ai sauté sur l'occasion pour mettre ma menace à exécution. Oui, la dépendance affective est une vraie saloperie ! Et c'est pire lorsqu'on en est conscient et qu'on ne parvient pas à contrer le mécanisme. Enfin, pas sans avoir l'impression de se faire crucifier et écarteler tout à la fois...

Je commence à taper une réponse lorsque mon téléphone se met à sonner. Ouais... Franck, évidemment... Ce bonhomme est un harceleur né. Alors, oui, la persévérance est une qualité, mais à ce niveau, son opiniâtreté et son entêtement frôlent la pathologie clinique. Je pousse un soupir à fendre l'âme puis décroche en me redressant dans mon fauteuil, comme si ça allait m'aider à faire preuve de fermeté et d'inflexibilité lors de la conversation qui va suivre. C'est beau de rêver...

— Ah ben enfin ! Mais qu'est-ce que t'as foutu ? Pourquoi tu ne répondais pas ?! J'étais inquiet ! débite-t-il sans préambule, ni même un bonjour, attaquant direct dans le registre de la fausse empathie parfaitement maîtrisée.

— J'ai eu un souci avec mon téléphone, c'est bon, détends-toi, me défends-je pour couper court à son laïus passif agressif.

— Quel souci ? Toute la nuit ? J'ai pas fermé l'œil, j'ai cru qu'il...

— Franck, s'il te plaît arrête. Les enfants ont mouillé mon téléphone, il ne démarrait plus. Je l'ai laissé toute la nuit dans le riz. Voilà, il n'y a pas mort d'hommes. Et de toute façon, ce n'est pas comme si tu ne savais pas où j'habitais. Si tu étais aussi inquiet, t'avais qu'à passer. Comme ça, t'aurais récupéré tes affaires en même temps.

La dernière pique que je lui lance contrebalance fort heureusement la honte qui me submerge à l'idée que je viens encore d'user ma salive pour me justifier alors que j'aurais dû l'envoyer promener. Ouais, j'ai du travail si un jour je veux pouvoir mener la danse...

— Oui, mais... non, enfin... je voulais te laisser tranquille, tu vois, bafouille-t-il, pris de court par ma rebuffade.

C'est tristement et banalement toujours la même chose quand je le place face à ses contradictions. Il fait machine arrière, trouve des excuses sous prétexte de me ménager, prendre soin de moi ou que sais-je encore. Son imagination en la matière est illimitée !

— C'est remarquablement réussi, grincé-je, caustique, soulignant que pour quelqu'un qui voulait me foutre la paix, il n'aurait pas pu s'y prendre plus mal.

— Ah ça va ! se rebiffe-t-il aussitôt, montant dans les tours. Si je m'inquiète, ça va pas, et si je m'inquiète pas, ça va pas non plus... Je dois faire quoi ?!

— Mais plus rien, Franck, tu ne dois plus rien faire. C'est fini je te rappelle.

Ouais ! Là je suis fière de moi ! Bravo Judith ! Fermeté, inflexibilité, froideur, c'est parfait !

— Ouais, je sais. On a décidé de se séparer, il faut qu'on s'y tienne, se radoucit-il, sur un ton où la déception est palpable.

Je m'étrangle brutalement en entendant cette version de l'histoire à peine retravaillée... Il ne relève pas les borborygmes peu élégants que j'émetts.

— Bon, écoute, si tu peux rassembler les trucs dont je t'ai fait la liste, je passerai les chercher dans la semaine.

— OK. Quand ? accepté-je, n'ayant aucune envie de le voir parcourir ma maison en long en large et en travers.

Il a brassé bien assez de vent chez moi pendant quatre ans. Je ne supporterai plus le moindre courant d'air sur mon territoire. Et j'ai encore moins envie de les déposer chez sa mère. Je mets un point d'honneur à ne plus faire le moindre effort pour cet homme, ah, mais !

— J'en sais rien, quand je pourrai. Je te dirai.

— Non, Franck, soupiré-je, exaspérée par son manège. J'ai besoin de savoir exactement, j'ai des choses à faire...

— Ah oui ? Quoi ? m'interrompt-il sur un ton hargneux. Tu bosses de la maison et tu n'en sors jamais. Je connais ton planning, hein ! Donc, ne t'inquiète pas, je sais à quel moment je peux passer sans te déranger.

Ouais, c'est bien ce qui m'inquiète en vérité.

— Franck... tenté-je de protester, sans grande conviction, car malheureusement, il a parfaitement raison, je suis hyper routinière, et je ne sais pas mentir.

Donc, inventer des prétextes bidons pour l'obliger à clarifier l'emploi du temps est hors de ma portée, du moins pour le moment.

— Quoi ? Je fais ce que je peux, j'ai un métier, je ne peux pas faire ce que je veux. Et tu connais ma mère... donc je peux pas te dire mieux, il faudra t'en contenter.

— OK, eh ben, tiens-moi au courant alors. Faut que je te laisse, j'ai du boulot. Bonne journée, capitulé-je, étouffée par un sentiment de frustration écœurant.

— Bonne journée.

Nous raccrochons de concert. J'ai envie de pleurer de dépit et d'agacement. Je hais viscéralement cette emprise qu'il a sur moi. Et je hais encore plus l'idée de vivre cette semaine avec le spectre de sa visite impromptue. Je ne sais même pas avec certitude si tout cela n'était pas

calculé. C'est parfaitement son genre d'avoir délibérément oublié des affaires pour avoir un prétexte pour s'immiscer dans ma vie et vérifier que ses griffes sont toujours bien implantées en mon sein.

Je ravale ma colère avec difficulté. Cette conversation me laisse un goût amer dans la bouche. Quand est-ce que je serai vraiment libérée de cet enfer ?!

Fébrile, j'attrape ma tasse de café et décide de me changer les idées en démarrant ma journée de travail. J'ai l'immense chance de pouvoir travailler depuis mon domicile, et clairement en tant que mère célibataire, c'est un luxe qui sauve l'existence... Je commence par faire le tour du net, boîte mail, compte en banque, rapport des ventes de la veille. Après avoir exercé pléthore de métiers qui ne me convenaient pas, allez savoir pourquoi puisque j'ai fait à la base une école de management, j'ai changé de voie, encore... En même temps, gérer l'humain, vu mon degré de sociabilité, voilà... Donc depuis trois ans, je suis romancière de fiction et j'ai monté ma société d'édition. Je suis une indépendante forcenée légèrement maniaque du contrôle et pas patiente pour deux sous. Je suis donc comblée par mon activité. Mes histoires me servent de catharsis. Il est tellement plus facile d'écrire que de discuter avec les gens... Et au moins, on n'a jamais l'impression de ne pas être écouté, ou d'être incompris.

Je constate avec satisfaction que mon dernier roman mettant en scène une femme victime d'un pervers narcissique qui finit par s'en libérer et devenir une héroïne badass marche plutôt bien. C'est très réconfortant. Il faut dire que ce sont des thèmes très à la mode. Personnellement, les nouvelles étiquettes me font bien rigoler. Les manipulateurs de tous bords n'ont pas attendu d'être ainsi baptisés pour faire des ravages.

Je me remémore les trames de mes différents ouvrages déjà parus. Je passe en revue mes personnages. Et soudain, une évidence me frappe à nouveau. Nombre d'événements survenus dans la vie de mes personnages me sont arrivés également. Ce qui est particulièrement intrigant, c'est que je les ai écrits avant qu'ils se produisent dans ma vie. Ce n'est pas la première fois que cette pensée naît dans mon esprit. J'avais toujours mis ça sur le compte de coïncidences, ou de ce que certains appellent la loi de l'attraction. Néanmoins, la récurrence de ce genre de manifestations m'interpelle, en particulier ce matin, car ma situation actuelle présente bien

plus que quelques points communs avec celle de mon héroïne au début de mon dernier roman.

Si j'étais mystique, je dirais que j'ai un don de prémonition. Si je croyais en la magie, j'y verrais un super pouvoir. Or, je ne suis ni l'un ni l'autre. Je ne sais que penser de ces phénomènes. Ça ne cadre pas du tout avec ma vision cartésienne de l'existence. Néanmoins, une pointe de crainte irrationnelle se loge dans mon crâne à l'idée de certains épisodes que j'ai écrits. En effet, s'ils devaient advenir dans ma propre vie, ça serait une catastrophe. Et si j'avais vraiment la capacité d'écrire en avance des morceaux de mon existence ? Ça voudrait dire que je suis condamnée à écrire des histoires de bisounours si je veux un jour être heureuse ? Est-ce seulement possible ou bien est-ce que ça ne marche qu'avec les tragédies et les drames ?

Ces dernières hypothèses m'angoissent encore plus que les autres. Un besoin vital de tester mes théories commence à me tarauder. J'ouvre mon manuscrit en cours. Une fiction fantastique qui se déroule après une apocalypse écologique. J'ai d'autres projets aussi. Mais, à ma plus grande consternation, ils sont tous aussi sombres les uns que les autres. Décidément, je suis un vrai boute-en-train comme auteur... OK, qu'à cela ne tienne, je me lance un défi : écrire une histoire gaie, drôle et légère. Je sens que ça va être une partie de plaisir, vu mon état d'esprit !

Bon, d'accord, il faut avoir de l'ambition dans la vie et se fixer des objectifs. Mais bon, s'ils sont réalistes, c'est bien aussi...

Chapitre 9

Panne et défis

« C'est un mal pour un bien ». Adage populaire.

*Alors, personnellement, je n'en suis qu'à la première moitié de la phrase...
Vous êtes sûrs qu'il y a une suite ?*

Enthousiasmée par mon idée, animée par un fol espoir complètement irrationnel qu'il puisse y avoir une once de vérité dans mes élucubrations abracadabrantesques, je ferme le document de mon manuscrit en cours et en ouvre un vierge. Voilà, je vais écrire quelque chose de joyeux. Ça me changera de mes idées noires et de mon marasme perpétuel que j'entretiens avec force visions d'apocalypse.

Non, parce que c'est bien de concevoir mille et une façons d'anéantir l'humanité, puis de les coucher sur le papier, mais ce n'est pas très constructif... et ça n'aide clairement pas à faire preuve d'optimisme. D'autant que passer mon temps à fouiller les recoins les plus noirs de l'âme humaine pour créer des antagonistes crédibles et à la hauteur de mes ambitions, ça ne m'encourage pas à m'ouvrir au monde.

Or, je dois bien avouer que, si un jour je souhaite refaire ma vie pour la énième fois, il va falloir que je sorte de chez moi et rencontre des gens. Nom d'un chien, comment on fait ça déjà ? Fortement désappointée par ce

constat et par mon incapacité à trouver un moyen à ma portée de rencontrer des personnes que je jugerais intéressantes, je fixe ma page blanche, dépitée.

Eh bien, je dois me rendre à l'évidence, il y a du boulot pour me resocialiser. Faudrait-il encore que j'en aie envie. Et très honnêtement, je ne suis pas sûre que ça soit le cas. J'ai même la certitude du contraire. OK, je ne suis pas sortie de l'auberge...

Découragée par ces affligeantes constatations, je décide de passer un coup de fil à Steph. Vu l'heure, elle ne doit pas encore être en consultation. Ça a des côtés pratiques d'avoir une psy en meilleure amie... Surtout quand on est un cas pathologique comme moi.

Elle décroche à la dernière sonnerie avant déclenchement de la messagerie.

— Mmmh...

— C'est moi, pépié-je aussi joyeusement que possible.

— Ju... Mais t'as vu l'heure ?

— Ne me dis pas que tu dormais encore ? T'as pas conduit Léon à l'école ?

— Rhaaa... Ju... grogne-t-elle, mécontente. On voit que tu m'écoutes, ça fait plaisir... Léon est chez son père...

— Oh ! Mince ! C'est vrai, j'avais complètement zappé ! Je suis désolée !

— Ouais, j'ai vu ça... Bon, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de cet appel dès potron-minet qui fait royalement foirer mon plan machiavélique de grasse matinée ?

— Heu... hé bien... Je voulais te demander quelques conseils pratiques pour régler mon problème de dépendance affective. J'en peux plus de l'emprise de Franck.

— Pourquoi ? Il a déjà récidivé ? Mais il n'est parti que depuis hier...

— Ouais, ben, comme tu peux le voir, il progresse... ça monte un poil plus vite au cerveau désormais...

— Tu sais qu'en tant qu'amie, je n'ai pas le droit de te suivre, n'est-ce pas ?

— Oui, je le sais parfaitement, c'est contre le code de déontologie, conflit d'intérêts, manque d'objectivité, tout ça... Mais si tu pouvais m'indiquer quelques points de méthodologies, genre par quoi commencer...

— Au réveil, comme ça, c'est trash, râle-t-elle pour la forme. Mais OK, si tu veux te défaire de ça, faut aller régler le traumatisme initial qui a provoqué ce dysfonctionnement.

— Et comment je fais pour le régler ?

— Eh bien, commence déjà par l'identifier, se marre-t-elle. Parce que t'as le choix... Et quand tu sauras d'où ça vient, je t'expliquerai comment on l'évacue, OK ?

— D'accord, maugréé-je, moyennement convaincue.

Et carrément dans le brouillard, en fait. Je vais devoir me transformer en spéléologue pour aller explorer les entrailles de mon psychisme afin de déterrer un traumatisme dont j'ignore même que c'en est un... facile...

— Essaye de noter tes idées sur un carnet ou un truc, bref, c'est toi l'auteur, donc t'as forcément de quoi scribouiller. On en reparle ce week-end, OK ?

— OK...

— Allez, je te laisse, j'ai besoin d'un café. Bisous ma belle.

— OK, bisous et merci pour les conseils.

Son « de rien et bye » est étouffé par un bâillement digne d'un hippopotame en phase digestive. Je raccroche et pose mon regard sur l'écran de Gérard. Eh bien, me voilà bien avancée avec ça !

La fin de la semaine est arrivée, et avec elle, une sourde angoisse qui n'a fait que croître et embellir à mesure que le temps passait, rendant le spectre de la visite de Franck inéluctable.

Je n'ai pas avancé d'un poil sur mes manuscrits. Ni les anciens ni le nouveau. En revanche, j'ai désormais une très longue liste d'événements traumatiques qui pourraient potentiellement être à l'origine de ma pathologie. J'ai hâte de pouvoir en discuter avec Steph. À défaut d'avoir réussi à travailler professionnellement, j'ai au moins bien défriché le terrain pour assainir le marécage boueux de mon psychisme en perdition. Ce qui n'est pas une mince affaire !

J'ai en outre réussi à brillamment esquiver ma mère toute la semaine. Ce qui est une petite victoire en soi, mais également un acte d'indulgence et de bienveillance avéré envers ma personne. Je ne suis pas peu fière de l'exploit. Apprendre à me préserver et à me protéger fait partie de mes nouveaux mantras. Même si, pour le moment, je n'en ressens aucun des bienfaits censés en découler. Il paraît qu'il faut du temps. Or, je n'ai plus

aucune tolérance pour ces états dépressifs latents qui suivent toujours une rupture. J'aimerais pouvoir appuyer sur un bouton ou claquer des doigts, et hop, un coup de pliz^[2] et tout est propre ! Malheureusement, ça ne fonctionne pas comme ça. C'est fort dommage d'ailleurs...

Je me perds gentiment dans la rétrospective de ma semaine en regardant, d'un œil torve et distrait, une série policière. Bien au chaud sous mon plaid, les enfants couchés, je somnole tranquillement parce qu'il faut bien avouer que cette série n'est absolument pas passionnante. Néanmoins, je n'ai ni l'énergie ni l'envie de sortir un bouquin. Mon niveau de concentration ne me le permet pas. J'ai l'impression qu'un colibri cocaïné cohabite avec un mollusque en coma de stade 4 dans mon cerveau, et qu'ils se passent le relais sans aucune considération pour moi. J'ai donc renoncé à entreprendre quoi que ce soit de cérébral qui nécessite l'utilisation de plus d'un neurone à la fois... C'est plus sage.

Je commence à me détendre, persuadée que Franck ne passera plus cette semaine. Il a dû oublier, ce qui me va très bien. Même si c'est un poil vexant puisqu'en ce qui me concerne, il n'a que rarement déserté la trame de fond de mon esprit. Peu importe, ça me laisse un répit avant de l'affronter, et je ne vais pas cracher dessus, vu à quel point je ne me sens pas solide sur mes bases. Il va falloir du temps et beaucoup de travail sur moi pour atteindre un résultat satisfaisant dans ce domaine. En conséquence, plus il s'écoule dudit temps avant de le revoir, plus mes chances de me défaire de ce cauchemar augmentent.

C'est donc sur cette conclusion que je décide de gagner mon lit après avoir essuyé quelques larmes tant je baille à m'en décrocher la mâchoire devant la télé.

Je me lève et m'apprête à réveiller mon chien pour nous diriger vers notre destination lorsqu'on toque à ma porte. Mon cœur loupe un battement. Tous les sens en alerte, je me raidis et me crispe instantanément. Je réalise que mes espoirs de répit viennent d'être réduits à néant en une fraction de seconde. Il ne m'a pas oubliée. Il a juste parfaitement calculé son coup ! Attendre suffisamment tard pour être sûr que les enfants dorment... Saloperie de roublard retors !

C'est donc la gorge obstruée par une boule de billard et l'estomac plombé par un parpaing de 10 livres que je vais ouvrir la porte pour me

trouver sans surprise nez à nez avec Franck. Je fronce les sourcils, dégainant mon air le moins avenant possible. Ce qui doit faire l'effet terriblement impressionnant d'un chaton tout mouillé qui n'a pas encore de dents.

— T'as vu l'heure ? T'aurais pu me prévenir, cinglé-je en guise de salut, tâchant de mettre dans mon ton toute l'animosité que je suis incapable d'afficher physiquement.

— Je sais, je suis désolé, s'excuse-t-il humblement. J'ai eu plein de boulot cette semaine, et... J'ai pas eu le temps de venir avant. Mais là, je passais dans le coin. Je me suis dit que c'était l'occase, et comme j'étais en voiture, j'ai pas pu t'appeler, tu comprends ? Le téléphone au volant... J'ai vu que ta voiture était là donc...

Ouais, bien sûr, on passe souvent par hasard au fond d'une impasse... Tout ce cirque est complètement prémédité. J'enrage. Ses yeux perçants d'une teinte indéfinissable entre le bleu et le gris me scrutent avec incertitude. Je déteste quand il fait cette tête-là. Je suis bien trop réceptive à toute tentative d'attendrissement.

— Ça va, toi ? Je te dérange pas ? tente-t-il de m'amadouer avec une prévenance loin d'être désintéressée, en se massant l'arrière du crâne comme s'il été embarrassé.

C'est quand même dingue ! Je connais ses ruses par cœur, et pourtant ça marche quand même. Je me radoucis au moment où il s'enquiert de mon état, tout son faciès reflétant sa préoccupation. Il est fort, il est très très fort...

Il hésite, retient au dernier moment un élan de tendresse qui a pour but de me prendre dans ses bras. Je me fustige intérieurement, me maudissant de remarquer chaque microgeste, chaque microsigne émanant de lui. Je finis néanmoins par m'effacer pour le laisser entrer. Puisqu'il est là, autant qu'il récupère ses affaires, ça sera fait. Mon pragmatisme me tuera un jour...

Nous pénétrons dans le salon dans un silence gênant. Sa présence m'écrase littéralement. Il se poste au beau milieu de la pièce tout en ne me lâchant pas des yeux. Je suis en pyjama et chaussons pilous, l'antithèse de l'excitation et du glamour. Parfait. Ça ne l'empêche pourtant pas de me transpercer du regard comme si j'étais nue comme un ver. Un éclat de concupiscence y brille avec impertinence, me déclenchant très

involontairement des papillons dans le bas ventre. Franck a toujours eu sur moi un effet dévastateur. Il est capable de provoquer la fusion instantanée de toutes mes cellules en un seul regard. Ce qui est un avantage tactique indéniable...

— J'ai rassemblé tes affaires comme tu me l'as demandé, je les ai stockées dans le garage, démarré-je, pressée d'en finir.

Et surtout terrifiée à l'idée de ce qui est en train de s'amorcer. Je sens le dérapage malsain arriver à la vitesse d'un TGV.

— OK, je vais aller les chercher. Tu permets ?

Je hoche la tête pour toute réponse, désarçonnée par sa prévenance. Il se rend dans la cuisine. Je reste plantée là comme une godiche, incapable de savoir quoi faire, et encore moins quoi penser. Mon cerveau est en panne sèche, parasité par les infos que mon corps lui envoie. C'est la tempête sous mon crâne. Des vents furieux mugissent véhiculant des émotions contradictoires d'une puissance incontrôlable. Franck est un homme grand, bien bâti, comme souvent dans le bâtiment. Il est bourré de charme et de sex appeal, et il le sait. Il en joue en permanence, plus ou moins consciemment.

Je m'ébroue intérieurement, lasse de ces pensées impies qui me font choir systématiquement. Juste au moment où Franck revient avec le carton que j'ai préparé dans ses bras. Il le dépose sur le canapé et se plante à dix centimètres de moi. Ma respiration se bloque instantanément face à cette invasion barbare de mon espace vital. Les émanations brutes de son magnétisme irrépressible me paralysent.

Je m'apprête à reculer après avoir rassemblé tous les lambeaux de ma volonté particulièrement malmenée lorsque sa main agrippe mon bras et me retient près de lui. Bien trop près... Son autre main vient se plaquer sur ma joue avec une délicatesse qui m'a toujours subjuguée. Mes prunelles sont ancrées dans les siennes. Un millier d'interrogations fusent dans mon cerveau et doivent se refléter dans mes yeux. Rhaaa ! Quand il me regarde de cette façon, il parvient toujours à court-circuiter ma raison, mon bon sens, et la totalité de mes hémisphères cérébraux en fait.

— Je suis désolé, Ju. J'ai réagi comme un con. Tu me manques, me murmure-t-il en un souffle que je sens sur mes lèvres tant il est proche de moi.

Je me crispe. Il est gonflé quand même ! Mais pas un mot ne sort de ma bouche. Je suis trop interdite par ce soudain élan de tendresse et cet aveu

inattendu.

Il en profite pour me voler un baiser. Je ne réagis pas, complètement pétrifiée, le cerveau à l'arrêt complet. Merde ! Mais pourquoi est-ce qu'il me fait encore autant d'effet ?

— Franck, écoute... tenté-je en reculant légèrement.

— Tu sais ce que je ressens pour toi, n'est-ce pas ? Rien n'a changé. Mes sentiments sont toujours aussi forts. Et je sais que c'est pareil pour toi.

Il fait une pause dans ses déclarations, le temps de me faire frémir en caressant ma bouche de ses lèvres, en mordillant les miennes, et en me noyant sous une tonne de stimuli hautement perturbants pour ma capacité de réflexion.

C'est absolument intolérable de voir ainsi sa raison muselée, s'égosiller en vain, observer, impuissante, tout le reste de mon être se précipiter au cœur du brasier qui va encore me consumer et me réduire à néant. Parce que je le sais avec une certitude absolue, je ne dois pas céder. Je dois le repousser impérativement. Et pourtant je me laisse faire, comme paralysée. Aucune partie de mon corps ne répond aux alertes que ma raison envoie en vain. Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi bon sang ?!

Il continue son baratin, projette sur moi une foule de sentiments qui me font encore un peu plus perdre le contrôle. OK, en fait, je n'en ai déjà plus aucun. Ma volonté, mon courage, et mon libre arbitre ont été réduits à néant. Je sais que je fais une énorme connerie...

— Je suis sûr que t'en meurs d'envie autant que moi... susurre-t-il dans le creux de mon oreille en glissant ses mains sous et dans mon pyjama.

Ma raison hurle de plus belle. Mon corps se liquéfie. Ouais, après quatre années de vie commune, il sait exactement quoi faire et où aller, et quelle ficelle il faut tirer. C'est fourbe ! C'est...

Sa langue se fraye un passage dans ma bouche, capturant la mienne en un long baiser passionné. De ses doigts dont la dextérité ferait pâlir d'envie un orfèvre aguerri, il anéantit toute rationalité dans mon cerveau.

— Ce n'est pas... hasardé-je une ultime fois par acquit de conscience.

Ma tentative sonne comme le baroud d'honneur d'un kamikaze avant la défaite fatale.

— Ça va, Ju, on est des adultes, hein... Tais-toi et profite, m'ordonne-t-il les yeux brûlants de désir en faisant tomber mon pantalon de pyjama sur mes chevilles.

J'ouvre la bouche pour protester à nouveau, parce que c'est une très mauvaise idée. C'est probablement la pire qui soit d'ailleurs... Mais il me pousse sur le canapé. Entravée par mon pantalon, je m'affale sans aucune grâce. Le temps que je me restabilise, me faisant l'effet d'un éléphant de mer échouée sur un bout de banquise, Franck a fait disparaître pantalon et culotte avec l'habileté et la fulgurance d'un prestidigitateur. Avant que la moindre microprotestation ne puisse se former sur mes lèvres, il se positionne entre mes jambes avec un air affamé, me privant de toute capacité de résistance. De sa langue experte, il anéantit mes ultimes velléités de faire preuve de bon sens. Je capitule, complètement submergée par les sensations qu'il provoque en moi et plonge les mains dans sa tignasse brune.

Lorsque je croise son regard enfiévré, alors qu'un orgasme dévastateur m'a laissée pantelante sur le sofa, c'est toute notre complicité et notre passion qui refont surface pour nous éclater au visage en un instant. C'est bien la seule activité qui n'a jamais vu le moindre conflit éclore entre nous ! Enfin, quand il voulait bien s'y adonner, évidemment...

Franck se redresse, déboutonne son jean, puis s'approche de moi, les yeux fiévreux, me déclenchant mille et un frissons d'anticipation. Il se penche sur moi, m'embrasse à pleine bouche alors qu'il me pénètre avec empressement. Je chavire complètement, noyée par mes émotions et mes sensations d'une intensité ravageuse. Je m'accroche éperdument à son cou, submergée par le plaisir physique qu'il me procure qui n'a d'égal que la douleur psychique que je ressens en cet instant. Notre étreinte a un goût d'indélébile, mais aussi d'adieux. Il y met toute sa fougue, son impétuosité, sa passion. Je me perds dans cette rémanence de feu notre histoire qui n'a été qu'un long fiasco généralisé, mais d'une intensité inégalée.

Lorsqu'il explose en moi en un rôle irrépressible, je me sens brutalement vide. Il pose son visage dans mon cou. M'embrasse. Caresse ma peau de ses lèvres. Soupire de contentement en me murmurant des mots qui me vrillent le cerveau.

Il se redresse, dépose un dernier baiser sur ma bouche, puis se relève sans un mot. Il se rajuste. Je rassemble mes affaires et me rhabille, mortifiée par ma propre faiblesse.

— Ne culpabilise pas, Ju, me lance-t-il avec une œillade complice.

Je lui lance un regard agacé. Il me connaît beaucoup trop bien, c'est affligeant.

— Je te connais par cœur, se marre-t-il, faisant écho à mes pensées. Tu vas ruminer, ressasser, tourner le truc mille fois dans ta tête.

Je grimace, irritée. Il a parfaitement raison, mais je ne lui ferai pas le plaisir de le reconnaître.

— On est des adultes, on a le droit de se faire plaisir, sans pour autant s'engager dans un contrat de mariage, détends-toi, et arrête de bloquer. Ça ne change rien entre nous, tu sais ?

Je le fixe avec animosité.

— OK, fais comme tu veux. Mais ne te torture pas trop. Bon, je dois y aller, on m'attend...

Et voilà ! Un instant, on se sent comme une déesse idolâtrée, comme le soleil au centre de son univers, et l'instant d'après, on est dépossédée, abandonnée comme un insignifiant déchet usagé sur le bord de la route. Mon cœur se brise à nouveau en mille morceaux face à ce désintérêt brutal. Je hais cet ascenseur émotionnel dans lequel il me trimballe contre ma volonté.

— T'es sérieux ? Non, mais c'est invraisemblable, réagis-je enfin, choquée par sa goujaterie que je ne connais que trop bien. Tu te pointes, tu me baisses et quoi ? C'était en tout bien tout honneur, on reste ami ? Ça ne veut rien dire ? C'est ça ?

Un air offensé se peint sur ses traits. Je tremble de rage en sachant que c'est parfaitement factice.

— Va-t'en, Franck. Prends tes affaires et va-t'en. Et laisse-moi tranquille par pitié...

— Le jour où tu comprendras que si tu te prenais moins la tête, tout irait mieux... cingle-t-il, avec un mépris palpable.

— Casse-toi, Franck ! Maintenant ! lui intimé-je, coupant court à sa mesquinerie en lui fourrant son carton dans les bras.

Sentant le vent tourner, il se laisse faire. En même temps, je suis lucide, il a obtenu ce qu'il voulait. Pourquoi faire l'effort de temporiser ? Je le pousse en direction de la sortie sans avoir beaucoup d'efforts à faire puisqu'il y met une franche bonne volonté. Ouais, clairement, ça l'arrange bien, ça lui évite d'avoir à justifier son comportement scandaleux. Je referme la porte à clé dès qu'il en a franchi le seuil. Une sourde colère mugit en moi. Et surtout contre moi. Mais que je peux être faible ! C'est insupportable ! Un sentiment de honte à me filer la nausée m'étreint. Je

siffle mon chien qui ne se fait pas prier, et file dans l'escalier. Je laisse Fnouf s'installer dans ma chambre et fonce prendre une douche.

Non, je ne conserverai pas une once de lui sur moi ou en moi. Son odeur musquée s'attarde, ramenant au premier plan une foule de souvenirs empreints d'une douloureuse vivacité que je préférerais enfouir très profondément. Genre au fin fond de la fosse des Mariannes...

Il est vraiment temps que je m'attaque à ces foutus traumatismes ! Ça ne peut vraiment pas continuer comme ça ! Je suis pitoyable !

Mais en attendant, c'est avec un cachet d'anxiolytique pour calmer mon système nerveux au bord de l'explosion que je trouve le sommeil. Car, vu mon agitation intérieure, il est illusoire de penser que je puisse m'endormir avant au moins le surlendemain !

Chapitre 10

Plongée

« C'est un mauvais moment à passer ». Adage populaire.

Est-ce qu'on pourrait revoir ensemble la définition de moment s'il vous plaît ? Dans ma perception, un moment, c'est temporaire...

Bien évidemment, j'ai mis un temps infini à trouver le sommeil, assailli par une multitude de questions rhétoriques dont j'avais déjà les réponses depuis un bail. Est-ce que Franck est dénué du moindre sens moral ? Bien entendu. Est-ce qu'il est à ce point aveuglé par son égoïsme qu'il n'a aucune conscience des dégâts que son comportement inflige aux autres ? Encore oui, absolument. Est-ce que je suis une cruche décérébrée pour tomber systématiquement dans tous les pièges qu'il me tend ? En effet.

Comment expliquer que, pourtant dotée d'un cerveau en état de marche, et plutôt haut de gamme la plupart du temps, je me fasse avoir à chaque fois ? Que dès qu'il y a un tapis sur mon chemin, je me prenne les pieds dedans ?

Ce mec a un don pour faire des dommages collatéraux infinis, en toute inconscience. Est-ce que si quelqu'un se noie, il appuie sur la tête de l'infortuné pour être sûr du résultat ? C'est exactement la sensation

étouffante qui m'opprime actuellement. J'étais déjà à terre, il a réussi à me mettre encore plus bas... Non, vraiment, il est doué...

Résultat des courses, je me sens encore plus mal qu'avant. Une irrépressible envie de me terrer au fond de ma coquille comme un escargot trop cuit, tout rabougri et ratatiné, me tenaille. Donc, quand mes enfants me sortent du lit à une heure qui ne devrait même pas être autorisée sur un cadran, je me traîne comme un phoque au bord de la catatonie jusqu'à ma cafetière et m'empresse d'annuler mes rendez-vous avec mes amis. Je ne suis absolument pas prête à assumer ce qu'il s'est passé hier. J'ai trop honte, et je sais parfaitement ce qu'ils vont me dire. Voilà, je fais économiser de la salive et de l'énergie à tout le monde. C'est hyper altruiste de ma part...

Les semaines qui suivent, je me terre chez moi comme un lapereau en période de chasse. Je ne sors que pour le strict nécessaire, à savoir les courses, et les conduites d'école. La seule exception que je tolère, c'est d'emmener mes enfants visiter les différents marchés de Noël du coin. Il y en a quelques-uns de sympas, et surtout, ça me permet d'avoir l'impression de faire ce qu'il faut pour ma nichée. Je suis au moins droite dans mes bottes concernant mon rôle de mère. Néanmoins, force est de constater que ça ne me change pas les idées. Bien au contraire.

Frayer au beau milieu des foules de familles joyeuses et unies me renvoie en pleine face cruellement que je suis seule à la tête de mon foyer. Je finis toujours l'après-midi à deux doigts de l'apoplexie tant ma cage thoracique est rigidifiée par l'anxiété et le stress.

En revanche, il faut noter un réel progrès. Depuis l'incident, Franck me fiche une paix royale. Ce qui est très positif. Cependant, il me faut admettre que, loin de me soulager, ce silence m'opprime et mes crises d'angoisse se multiplient à l'envi. J'ai tellement souhaité qu'il me laisse tranquille afin que je puisse me reconstruire correctement... Le comble, c'est que, maintenant que c'est le cas, je ne sais pas quoi faire de cet état de fait. Tout ce que je sais, c'est que je ne parviens pas à le mettre à profit et que je vais de plus en plus mal.

Ce qui ne laisse pas de m'étonner, car, par le passé, mon processus de deuil post-rupture a toujours été le même. Colère, déni, dépression, pétage de plomb, remontée fulgurante à la surface, et c'est reparti mon kiki. Là, je stagne dans un état dépressif doublé d'une anxiété paralysante qui grignote petit à petit tous les pans de ma vie. J'ai l'impression de couler au fond

d'abysses infinis. Du coup, l'expression « quand on a touché le fond, on ne peut que remonter » me laisse dubitative. Je vais le toucher quand, ce foutu fond ?!

Noël approche à une vitesse effrayante. Et en conséquence, la réunion de famille traditionnelle qui va avec. Ce qui me génère des crises d'angoisse d'une violence encore jamais égalée. La perspective de me retrouver avec mes parents, mon psychorigide de frère et sa dinde de femme m'emplit d'un effroi grandissant. Le pressentiment qu'une catastrophe sans précédent est imminente ne me lâche plus. Mon système nerveux pète complètement les plombs. Comment vais-je parvenir à supporter cette mascarade une année de plus ? Et dans ces circonstances ? L'idée de m'enfuir sur une île déserte à l'autre bout du monde me tараude avec de plus en plus d'insistance.

C'est le premier week-end des vacances que je déclenche certains symptômes qui m'inquiètent au plus haut point. De guerre lasse, je me résous à passer un coup de fil à Steph. Elle n'est pas médecin, certes, mais elle est psy. Or, je soupçonne fortement une somatisation virulente de mon état mental général qui s'est grandement et surtout très rapidement détérioré. J'espère qu'elle pourra me rassurer. Je ne suis pas hypocondriaque, mais la limite ne doit pas être loin...

Fort heureusement, j'ai des amis en or qui ne me tiennent absolument pas rigueur de ma phase huître hermétique colmatée au ciment. Steph accepte de venir en début d'après-midi le samedi. Et comme on chasse le naturel, il revient au galop, elle sera accompagnée de Léon. Son ex a repris ses travers de père fantomatique aux abonnés absents. La dernière fois, il s'agissait donc, comme nous le soupçonnions, d'un malentendu... L'avantage, avec les gros cons, c'est qu'ils sont très prévisibles...

Après un déjeuner rapide à base de steak haché-purée, un grand classique qui fait toujours recette, Rosy et Will repartent jouer à l'étage, et moi, je m'affale dans le sofa avec un café, épuisée. J'ai l'impression que ma jauge d'énergie est toujours en réserve. En conséquence, la fatigue est devenue comme une seconde peau, elle ne me quitte plus, telle une sangsue possessive. Mon boulot en pâtit sévèrement. Mon manuscrit n'a pas progressé plus vite qu'une tortue apathique. Mon projet de roman joyeux est mort-né. Je n'en ai même pas trouvé le titre... Il faut dire que ma

morosité absolue n'aide pas à se projeter dans des personnages débordants de joie de vivre. Je suis donc en train d'accumuler un retard colossal, sans compter que je néglige complètement ma communication, n'ayant aucune envie de parler à qui que ce soit. Ce n'est pas comme si j'avais des choses intéressantes à dire. « Bonjour, je suis dépressive, au bout de ma vie, je n'ai aucune perspective, aucun rêve et aucun objectif... » ce n'est pas très engageant pour dialoguer.

Steph arrive enfin, me sortant immédiatement de mes pensées maussades et déprimantes. J'ai à peine le temps de dire bonjour que la tornade Léon fonce à l'étage rejoindre mes enfants.

— Ouais, il est toujours aussi calme, soupire Steph avec fatalisme.

— Je vois ça... Je me demande bien de qui il tient toute cette hyperactivité, ricané-je avec un sourire en coin.

— Je décline toutes responsabilités, se défend-elle, faussement outrée.

— Ouais, c'est sûr, ce gosse ne te ressemble pas du tout...

— Pas du tout, je ne vois vraiment pas pourquoi tu dis ça, s'offusque-t-elle, à fond dans son rôle de mère aveugle dotée d'une mauvaise foi indestructible.

Je me marre ostensiblement.

— Allez, trêve de plaisanterie. Docteur Steph est là. Alors... J'en déduis que ce petit mois de repli sur toi n'a pas eu les effets que tu escomptais, me raille-t-elle avec un regard compréhensif qui atténue sa moquerie.

Je lui adresse un sourire tordu, avec une expression à mi-chemin entre l'air désolé d'un chien battu et la mine coupable d'un Fnouf qui vient d'avalier son baril de croquettes ni vu ni connu. Ou presque. Oui, parce que son tour de taille, dans ce cas, l'accuse irrémédiablement et très efficacement.

Je me ressaisis rapidement avant de m'égarer dans le listing de toutes les conneries que mon chien a accumulé en six ans d'existence. Puis j'invite Steph à venir s'installer dans le salon. En bonne victime d'addiction qui se respecte, elle refuse mon offre et se dirige vers la cuisine pour se faire un café.

Je me mords les lèvres, honteuse. Je fais vraiment une piètre hôtesse ! Même pas foutue de proposer un café à mon amie qui vole à mon secours plus vite qu'un faucon pèlerin. Je suis mortifiée.

En revanche, Steph, complètement imperméable à mes états d'âmes volatiles, s'empare de sa tasse et se dirige d'un pas décidé vers le garage. Je

la suis, me sermonnant afin de retrouver un minimum de savoir-vivre. D'autant que ça va m'être indispensable, voire vital lors du réveillon chez mes parents...

— Bon alors, vas-y, raconte-moi tout, m'invite-t-elle en soufflant sur son café.

Je prends place, soupire profondément, puis me lance dans le récit de ces dernières semaines, n'excluant aucun détail ni aucun symptôme. J'ai besoin de comprendre ce qu'il m'arrive pour pouvoir remonter la pente.

Steph médite mes propos un long moment, entretenant un suspense quasi insoutenable. Trépignant d'impatience et d'angoisse, je n'y tiens plus.

— Alors, c'est grave docteur ? ironisé-je, essayant de dédramatiser la situation et de camoufler mon angoisse grandissante.

— D'après ce que tu me racontes, tu es clairement victime de crise de panique.

— Ah...

— C'est le stade ultime de l'anxiété. Toutefois, je me risquerais bien à avancer un autre diagnostic qui, au vu de ce que je sais et de ce que tu as vécu avec Franck, ne serait pas incohérent. Et serait parfaitement compatible avec des attaques de panique répétées.

— À savoir... ? la pressé-je, tremblant autant de crainte que d'impatience face à ce verdict qui se fait attendre.

— Tu sais ce qu'est un SSPT ?

— Un syndrome de stress post-traumatique ? Oui, je sais ce que c'est, mais quel est le rapport avec moi ?

— Eh bien, ce que tu me décris, y compris les attaques de panique, me fait penser à ça.

— Non, mais y a pas eu de traumatismes majeurs dans ma vie, je n'ai pas fait la guerre... Ce n'est pas une affection qui touche les soldats, ce truc ?

— Eh bien, principalement, mais pas que. On a pas mal avancé dans le domaine, et on s'est rendu compte que le SSPT pouvait également se retrouver dans d'autres cas. Notamment des cas de violences psychiques, ou des petits traumatismes, mais répétés sur une longue durée. Il me semble, sans trop grand risque de me tromper, que tu corresponds parfaitement aux deux derniers. Et que tes symptômes sont caractéristiques.

— Et comment on soigne ça ? accepté-je ce diagnostic surprenant.

— Eh bien, normalement, on se fait aider... Tu es sûre de ne pas vouloir te faire suivre ? C'est quelque chose de très difficile à réaliser seul. J'ai des collègues qui...

— Non, la coupé-je catégorique. Tu connais mon point de vue sur la question. Tu sais très bien qu'avec mon profil, je vais mettre des plombs à trouver le bon, et...

— Non, mais, c'est pour ça que je te propose des recommandations triées sur le volet.

— Oui, mais non. Je veux d'abord essayer par moi-même. Il sera toujours temps de faire appel à un professionnel si j'échoue. Et puis, tu es là...

— T'es têtue bourrique, c'est dingue ! Très bien, mais je ne te lâcherai pas d'une semelle. Tu me feras des comptes rendus hebdomadaires...

— Oui, chef, bien chef ! jubilé-je au garde-à-vous. Alors, comment on soigne ce SS-machin là ?

— Comme la dépendance affective, soupire-t-elle de guerre lasse, avec une moue désabusée. En allant creuser le traumatisme initial, avec différentes techniques, des thérapies comportementales, de l'EMDR...

— Tu me parles chinois là, ronchonné-je.

— Commence par tester tes émotions. Quand tu évoques ta rupture récente d'avec Franck, qu'est-ce que tu ressens ?

Je grimace. Tout mon corps se crispe lorsque je pense à son départ, à notre dérapage et à son silence depuis. OK, je crois que j'ai un début de réponse...

— Inutile que tu développes, je vois ta tronche ma chérie. Maintenant, il va falloir comprendre à quoi ce choc-là fait référence dans ton passé pour te provoquer des réactions aussi virulentes. T'as fait la liste que je t'avais suggérée ?

Je hoche la tête en signe de confirmation.

— Et ?

— Eh bien la liste est beaucoup trop longue...

— Laisse-moi deviner... ça a un rapport avec ta mère, et avec l'accident de ton frère, n'est-ce pas ?

Je la fixe avec un regard perçant. Steph connaît toute ma vie, donc forcément, elle sait parfaitement où et quels sont les points d'achoppement.

— Je dirais même que ça a un rapport avec ma mère tout court, grogné-je, consciente que notre relation houleuse et chaotique est à l'origine de

bien des failles chez moi.

— Eh bien, t'as la réponse. C'est de ce côté-là qu'il faut creuser et qu'il faut rétablir des bases saines.

— Ah ben, me voilà bien... ça va être une vraie partie de plaisir... Il faudrait déjà qu'elle veuille bien reconnaître qu'elle a des torts... me lamenté-je, découragée par avance à l'idée d'affronter l'équivalent de l'ascension de l'Himalaya à main nue en matière de défi psychique.

— Une chose à la fois ! Allez, viens, Sacha ne va pas tarder. Il t'emmène chez ma masseuse.

— Hein ? Quoi ? Mais... et les enfants ? Et...

— Arrête d'hyperventiler, se marre-t-elle. Je ne t'envoie pas au pilori, je t'envoie te faire masser. Crois-moi, ça te fera le plus grand bien. Et les enfants, je m'en occupe.

— Mais, je suis pas épilée, et je...

— Mais on s'en tape ! Franchement, ton niveau d'anxiété est affligeant. Faut vraiment te détendre !

J'affiche une moue vexée. Bon, OK, c'est de l'esbroufe, parce que, clairement, mon niveau d'anxiété est plus qu'alarmant. C'est indéniable malheureusement.

Nous sortons du garage et allons patienter dans le salon, en attendant que mon taxi personnel arrive. Je n'en reviens pas que Steph m'ait pris rendez-vous chez sa masseuse sans même m'en parler... Une bouffée de reconnaissance infinie m'envahit et je me confonds en remerciements jusqu'à l'arrivée en fanfare de Sacha.

Chapitre 11

Le fil rouge sur le bouton rouge

« Je ne fais jamais la même erreur deux fois, je la fais plutôt cinq ou six fois, histoire d’être sûr ». Même.

Absolument ! Rien de tel que la démarche empirique et le rabâchage systématique, c’est hyper fiable comme méthode d’apprentissage...

Fidèle à lui-même, Sacha arrive à la bourre. Mon pote est absolument incapable de tenir un horaire. C’est limite pathologique... Notre ami est un tout juste quadra séduisant à la chevelure châtain parsemée de quelques fils blancs épars qu’il conserve précieusement sous prétexte que ça lui confère un air mature. Il peut bien conserver tous les cheveux blancs qu’il veut, la maturité le fuit comme la peste. Boute-en-train infatigable, Sacha est un rayon de soleil perpétuel.

Il franchit le seuil de ma porte avec son air arrogant habituel.

— T’es prête ? Parce qu’on va être en retard si tu continues à traîner comme ça ? me houspille-t-il avec un immense sourire.

— Mais bien sûr, rigolé-je. Tu te pointes avec une demi-heure de retard, mais c’est à cause de moi qu’on va être en retard ?

— Ben justement, avec autant de marge, tu aurais dû être prête depuis longtemps, me taquine-t-il en lorgnant sur mes chaussons pilous.

— Gnagnagna, ronchonné-je en enfilant une paire de chaussures.

— Ouais, t'as plus d'arguments, je le savais ! Tu t'es mise sur ton trente et un dis donc ! C'est quoi ce look de serpillière ? embraye-t-il en fixant mon jean's troué et mon sweat oversize avec une moue dégoûtée.

— C'est mon look de « j'avais pas prévu de sortir », rétorqué-je en lui lançant un regard provocateur.

— Encore un peu et je te filerai bien une pièce dis donc, se marre-t-il.

Je lui lance un regard assassin. Il rit de plus belle.

— Bon allez, t'es prête là ? On a un horaire à respecter quand même.

Je m'étrangle d'indignation. Évidemment, Steph et Sacha éclatent de rire. Je le suis jusqu'à sa voiture, puis monte côté passager. Il démarre sans attendre et prend la direction du centre-ville.

— Alors, prête pour l'opération « réhabilitation des zones sinistrées » ?

Je lève les yeux au ciel en entendant le délicieux sobriquet utilisé.

— T'avais pas plus flatteur en stock encore ?

— Bof, j'avais pensé à « sauvez Willy », mais ça manquait d'originalité...

Je lève à nouveau les yeux au ciel. Compte tenu de la fréquence de ce geste quand je discute avec Sacha, je ferais mieux de garder les yeux au plafond... j'économiserai de l'énergie...

— Et donc, vous avez manigancé ça dans mon dos ? Ça fait combien de temps que vous complotez comme ça ? Et si je refusais ? Ou si j'avais quelque chose de prévu ?

Sacha éclate de rire. C'est vexant...

— Comme quoi ? Un rencard ? me provoque-t-il en agitant sa langue de façon suggestive.

Je lui lance un regard assassin, en grognant comme un roquet susceptible. Évidemment, il rit de plus belle, avant de reprendre avec un air suffisant :

— Alors, oui, ça fait un moment qu'on réfléchit à notre plan machiavélique. Et, oui, évidemment qu'on a fait ça dans ton dos ! Tu ne nous aurais jamais laissé faire le cas échéant. Bon, on a dû repousser un peu la cérémonie de célébration de ta libération du camp de forçats, mais...

— Attends, quoi ?! Quelle cérémonie ? Quel camp de forçats ?

— Ah ben, on a toujours dit que le jour où Franck quitterait enfin ta vie, on fêterait ça comme il se doit. C'est un petit pas pour l'humanité, mais un pas de géant pour toi...

— Non, mais vous êtes complètement branques... soupiré-je, consternée.

— Non, très lucides au contraire. Et accessoirement, on savait que tu ne refuserais jamais un massage gratuit, offert par tes deux meilleurs amis qui ne pensent qu'à ton bien-être et ton épanouissement...

— Ça va, c'est bon, j'ai compris, le coupé-je, agacée de ne rien avoir vu venir. Vous êtes les meilleurs... ! Content ?

— Je pense qu'il faudrait développer un peu et le faire graver sur un blason en or, qu'on accrocherait à la façade de ta maison...

— Mais t'es infernal, rigolé-je. Pas étonnant que tu n'arrives pas à te caser...

— Mais, je t'arrête tout de suite. Tu sais très bien que ce n'est pas que je n'y arrive pas, c'est que je n'en ai pas envie. Pour finir comme toi ? Dépressive, avec des mioches sur les bras, au bout de ma vie ? Merci, mais non merci...

— Je suis flattée, grincé-je, avec acidité.

— Vaut mieux être seul que...

— Mal accompagné, ouais, ça va, je connais la rengaine, grommelé-je. Mais je ne pense pas qu'il soit irréaliste d'imaginer qu'on puisse un jour être bien accompagnée...

— Tu m'accorderas que les cas illustrant ce doux rêve ne sont pas légion... Cite-moi un couple qui réponde à cette description, vas-y ! Je suis tout ouïe.

Un ange passe, un deuxième, un troisième se foutant ouvertement de ma poire et de ma candide naïveté.

— Voilà, on est d'accord, ça se bouscule pas au portillon, me raille-t-il, arborant une expression triomphale hyper énervante.

Je me renfroge, vexée. Je continue néanmoins à éplucher la relation de tous les couples que je connais, dans l'espoir de trouver un seul foutu exemple pour lui rabattre son caquet. Bon, hormis le fait que je ne fréquente plus grand monde, ce qui peut expliquer le manque de succès de ma démarche, je me dois de reconnaître que tous ceux que je connais sont partiellement ou totalement dysfonctionnels. Et les parties sont toutes frustrées à des degrés divers. Mouais, monde de merde...

Sacha rit sous cape en me voyant m'obstiner. Enfin sous cape... Il se fend la gueule ouvertement. Et c'est avec un air goguenard qu'il m'annonce

que nous sommes arrivés à destination. Et je n'ai toujours aucun exemple à lui opposer. Crotte !

— Allez, sois bonne joueuse. Promis, la prochaine fois je te lancerai un défi que tu pourras relever, me taquine-t-il en me faisant un clin d'œil. En attendant, va profiter. Envoie-moi un message quand t'as fini. Je vais aller faire un tour au café.

— Ça marche. À tout à l'heure... et merci... lui lancé-je en sortant de la voiture.

— Mais avec plaisir ma cocotte, me répond-il en m'envoyant un baiser théâtral du bout des doigts.

Dès que je suis sur le trottoir, il fait vrombir son moteur et démarre comme un pilote de rallye. J'entends les basses de sa musique électronique faire vibrer la carrosserie. Ouais, top maturité, comme d'hab donc. Au moins, il y a des choses qui ne changent pas, c'est agréable, ça fait des points de repère... Avec un sourire attendri, je me détourne et fais face à la maison qu'il m'a indiquée. Une petite bâtisse peinte en blanc derrière une petite cour en graviers s'élève sur deux étages à l'abri d'une haie de conifères. C'est charmant et très inattendu en centre-ville.

Timidement, je m'avance vers le perron et repère une sonnette. Je presse le bouton, puis patiente. Au bout de quelques instants, j'entends le bruit d'un cadenas qu'on déverrouille sur ma droite. Je me dirige dans cette direction. Une femme d'environ mon âge, soit une trentaine très bien tassée, m'accueille avec un sourire aimable. Ses cheveux blonds attachés en queue de cheval encadrent un visage harmonieux à l'expression extrêmement bienveillante. Je me sens immédiatement en confiance. J'en prends vivement conscience, car c'est un sentiment que je n'ai pas connu depuis fort longtemps... le spécimen « gens inconnus » étant devenu par défaut quelqu'un qui va indubitablement au mieux me décevoir...

Elle m'invite à la suivre au travers d'un petit jardin. Nous contournons la maison, passons devant un joli coin de verdure où caquettent sagement quelques poules. C'est champêtre, bucolique et dépayçant. Très bonne entrée en matière !

Néanmoins, je reste sur mes gardes, on ne sait jamais... Elle pourrait très bien être comme beaucoup, intéressée uniquement par le pognon et n'en avoir rien à faire de moi. Après tout, elle a bien fait de l'art de procurer du bien être une activité rémunérée. Elle a donc tout intérêt à rendre ses clients

accrocs à ses services... Ouais, je sais je vais loin. Mais on ne revient pas facilement sur presque 40 ans de relations désastreuses avec autrui. D'autant qu'à mon corps défendant, je sors d'une relation où mon empathie, ma gentillesse, ma compréhension et ma patience sont devenues mes pires faiblesses... il y a clairement de quoi devenir parano, n'est-ce pas ? Je veux toutefois bien admettre que quelqu'un qui passe ses journées à donner de sa personne pour apporter détente et relaxation à des inconnus puisse ne pas être entièrement mauvais. Allez, je veux bien lui accorder le bénéfice du doute. Ouais, je sais, ma bonté me perdra...

N'empêche, c'est une inconnue. Je n'ouvre donc qu'une microbrèche dans ma carapace. Ma mère m'a toujours dit de me méfier des inconnus. Voilà ! C'est donc de la faute de ma mère si j'ai développé une telle phobie sociale ! Je savais bien qu'elle était responsable de tous mes maux ! Et je fais pareil avec mes enfants... Grands Dieux, c'est affreux ! Je dois très rapidement circonscrire cette voie tendancieuse et anxiogène. Je me fais un post-it mental, remettant ces considérations à plus tard sous l'œil bienveillant et d'une louable patience de Sophia, puisque c'est comme ça qu'elle s'est présentée. Je ne suis pas là pour m'autopsychanalyser, mais pour me détendre. Ouais, c'est pas gagné...

Après un court laps de temps où un silence plus ou moins gênant s'est étiré, elle le rompt pour m'inviter à lui exposer les raisons de ma visite. Prise au dépourvu puisqu'il ne s'agit pas de ma démarche, je bafouille quelque peu. Néanmoins, je suis tout de même en mesure de lui expliquer pourquoi j'avais comme projet de me lancer dans ce genre de pratique comme une cure de réhabilitation de moi-même. En effet, je m'étais juré que lorsque tout serait bel et bien terminé, que je ressortirais un peu la tête de l'eau, j'appuierais ma remontée avec des séances de ce type afin de faire autant de bien à mon corps qu'à ma tête. Je n'ai juste pas encore eu l'occasion de mettre cette idée en pratique puisque je me sens toujours au fond d'un seau très profond et très sombre. Mes amis m'ont donc coupé l'herbe sous le pied en avançant mes projets.

Toujours avec douceur et bienveillance, elle me pousse à aller plus loin dans mes explications. Je lui relate donc succinctement mon parcours lamentable en matière de vie amoureuse. Les conséquences sur ma vie, sur ma santé, sur mes espoirs anéantis, sur mes perspectives portées disparues... Puis, sans que je ne le voie venir ni même que je me rende

compte de ce qu'il se produit, tout y passe. Ma mère, mon père, mon frère, ma vie tout entière. Mon choix de métier le un tard.

Elle m'écoute ainsi dégueuler mes ressentis pendant un temps infini. À la fin, j'ai presque honte d'avoir autant pris de son temps pour vomir toute la noirceur qui m'habite. Aucunement gênée, Sophia, au contraire, échange avec moi sur différentes notions. Un concept que je ne connaissais pas, les flammes jumelles. Je l'écoute avec attention me détailler ce concept qui, à mon plus grand étonnement, semble correspondre en tous points à ce que je viens de vivre. Une âme scindée en deux, dont les deux moitiés se trouvent, et agissent en miroir, révélant les plus grandes faiblesses de chacun. Un truc bien mystique en résumé, qu'en général je fuis comme la peste, mais qui, à ce moment précis, trouve un écho agaçant en moi.

Néanmoins, je dois bien avouer que l'idée même que mon âme, si tant est que j'adhère à ce concept, ce qui est loin d'être le cas, puisse être liée d'une quelconque manière à celle de Franck me rebute au plus haut point. Je ne peux néanmoins pas nier qu'il a réussi à faire de chacune de mes qualités une abominable faille dans laquelle planter ses griffes acérées pour mieux me torturer et m'asservir. Me poussant par la force des choses à faire d'une question de survie la capacité à remodeler mon caractère pour m'opposer à lui et à ses abus de faiblesses.

Je prends alors conscience que, contrairement à lui, j'ai entrepris depuis longtemps un long et pénible travail sur moi-même afin de ne plus lui offrir de prise. J'ai déjà beaucoup accompli puisqu'il est enfin sorti de ma vie, non sans dommages, certes, mais il en est sorti. Je suis maintenant face au cœur du problème. Je dois affronter l'origine de ma dépendance affective pour enfin pouvoir espérer que ma vie soit autre chose qu'une longue et douloureuse suite de déceptions, de déchirements et de deuils affectifs.

Je finis par ranger cette notion de flammes jumelles qui me déplaît dans un coin lugubre et négligé de mon esprit. D'une, parce que mon esprit cartésien refuse catégoriquement tout ce qui est tant soit peu mystique ou ésotérique, domaine que je considère comme la voie de la facilité pour surtout ne pas se remettre en question. Et de deux, parce qu'elle sous-entend qu'il peut sortir quelque chose de positif d'une relation avec lui. Ce que je ne suis pas prête à admettre.

Oh, je sais bien que tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts... Nonobstant, ça laisse des cicatrices de plus en plus flagrantes. Et ma collection desdites cicatrices est digne d'un accumulateur compulsif

particulièrement névrotique. Donc, si je pouvais arrêter de livrer des batailles sanglantes, ça me ferait des vacances...

Finalement, quand je résume tout ce que je viens de déblatérer à mon propos à la pauvre Sophia, je réalise que je suis une mine d'or pour un psy... Entre ma dépendance affective, ma phobie sociale, mon anxiété généralisée, mes crises de panique, mon SSPT et j'en passe, je collectionne les étiquettes de pathologie comme certains les timbres ou les pièces de monnaie. Consternée, je soupire profondément.

Hyper réceptive, Sophia m'invite à débiter la séance. J'acquiesce et me déshabille, puis la suis dans la pièce attenante.

Je m'emplis immédiatement de la sérénité qui se dégage de ce lieu. La table de massage est au centre d'une petite pièce seulement éclairée par quelques lampes tamisées. La pénombre règne ici, invitant à se relaxer. La température est délicieusement agréable. Je m'allonge, inspirant à plein poumon, ou presque, les senteurs d'huiles essentielles qui se diffusent en continu. Une musique légère entre brise et tintements de cymbale étouffés me plonge dans un état à la limite de la catatonie. J'ai clairement un besoin vital de lâcher prise, et mon corps s'est jeté sur cette opportunité avec une voracité surprenante...

Elle me recouvre avec délicatesse d'une couverture en pilou. Je suis au comble de la béatitude. Quoique, ce n'est encore rien comparé à ce qui suit. Je ferme les yeux. Le massage commence. L'heure suivante ne sera pas développée ici, l'extase et le calme intérieur que j'éprouve sont absolument indescriptibles. Moi, la romancière facétieuse qui aime jouer avec les mots n'en trouve aucun pour décrire mon état de félicité et le bien que me procurent toutes ces attentions. Passons donc pudiquement sous silence cet indécent moment de jouissance absolue.

J'en suis presque à ronfler tant je suis détendue et relaxée. Une fois le massage fini, je m'attends à ce qu'elle m'invite à me rhabiller, mais elle n'en fait rien. À la place, elle me propose un extra, une séance de reiki^[3]. Je ne connais pas. Elle m'explique brièvement qu'il s'agit d'une pratique visant à refaire circuler l'énergie dans le corps correctement en éliminant les blocages par imposition des mains. Ça ressemble à certaines pratiques de magnétiseurs sur le papier en tous cas. Je suis dubitative, toutefois, je ne vois pas le mal. Ça paraît assez inoffensif. Et dans le pire des cas, ça marche. Je n'ai donc rien à perdre.

En outre, je me sens tellement bien, que j'accepte finalement avec enthousiasme ce rabe inespéré. Je n'ai absolument pas envie que ça s'arrête. Mouais, je pourrais rester comme ça à l'infini. Me reconnecter à mon corps, habiter pleinement l'instant sans avoir un ouragan dévastateur qui rugit sous mon crâne et les entrailles en vrac, c'est tellement libérateur ! Si seulement on pouvait être comme ça tout le temps... Être en paix et en conscience avec soi-même à ce point est un foutu luxe inaccessible au quotidien.

Bon, visiblement, on a changé de tactique. De la relaxation à l'état brut et du vide cérébral, je passe à un état expectatif, mon esprit devenant le réceptacle d'une foule d'images jaillies de mon passé dans un désordre indescriptible et sans la moindre cohérence. Certaines parties de mon corps chauffent, claquent. Comme si une main invisible redressait des rouages abîmés et remettait en place des pièces d'un système qui était complètement sens dessus dessous.

Concentrée sur tous ces bouleversements, n'exerçant aucun contrôle sur ce qui est en train de se passer en moi, j'observe passivement ce travail de reconstruction à l'œuvre. C'est tout à fait bluffant.

Lorsqu'enfin, je ressors de chez Sophia, au bout de trois heures, j'ai l'intime conviction d'avoir fait un pas de géant dans mon processus de remise en état. Je m'éloigne de chez elle, non sans l'avoir remerciée platement et lui avoir promis que je reviendrai très rapidement, je me sens apaisée comme jamais et immensément reconnaissante. Alors, évidemment, en jetant un œil à mon portable, je me rends compte du temps que j'ai passé chez elle. Un vague sentiment de culpabilité me traverse en pensant à Sacha qui poireaute depuis tout ce temps, et à Steph qui garde les enfants. Fort heureusement, je suis dans un tel état de béatitude qu'il ne fait que me traverser. Après tout, c'était leur idée de m'envoyer chez Sophia... S'ils l'ont fait, connaissant mon état, ils devaient bien se douter que le chantier titanesque de mon psychisme délabré n'allait pas se régler en deux minutes et demie. Voilà, cas de conscience réglé.

Eh bien, si tout pouvait se régler avec autant de facilité... J'envoie un message à Sacha pour qu'il revienne me chercher rapidement, parce que, bon, il caille quand même sévèrement...

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Double effet kiss cool

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse », proverbe.

Ouais, et comme je suis maladroite, pas besoin d'attendre aussi longtemps, hein !

Sacha finit par revenir me chercher, mais j'ai eu le temps de congeler dix fois entretemps... Je me rue sur sa voiture et m'engouffre dans l'habitacle surchauffé. À mon plus grand soulagement ! Les saucisses cocktail qui me servent de doigts vont pouvoir décongeler.

— Mais tu foutais quoi, bordel ? l'agressé-je immédiatement en claquant des dents.

Il me jette un regard de biais, avec un air amusé.

— Eh bien, je vois que la séance a porté ses fruits, t'es vachement détendue, s'esclaffe-t-il.

— Je l'étais, oui. Mais le froid a une tendance certaine à crispier tous mes muscles, rétorqué-je, pince-sans-rire. Et poireauter en me gelant les fesses a un effet tout à fait délétère sur mon caractère.

— Navré pour le délai. J'ai eu quelques difficultés à me détacher de cette charmante, mais néanmoins très collante jeune femme que j'ai rencontrée au café et qui...

— T'es sérieux ?! T'as réussi à emballer une gonzesse au café du village ?

— Ah, mais je n'ai pas fait que l'emballer...

— Grands Dieux, t'es incurable... m'exclamé-je, choquée.

— Ben quoi ? On tue le temps comme on peut, hein. Ta séance a duré légèrement plus longtemps que prévu. Elle t'a fait quoi pour que t'y restes aussi longtemps ? T'as changé de bord ?

Je lui jette un regard offusqué.

— Ben quoi ? Elle est charmante la petite Sophia...

— Ne me dis pas que... ? commencé-je, outrée.

— Non, mais je ne saute pas sur tout ce qui bouge ! se défend-il, vexé.

Je le dévisage d'un œil torve, une moue dubitative sur les lèvres.

— Bon, d'accord, il y a peut-être une fois ou deux où ça a légèrement dérapé... Mais c'était avant qu'elle se remette en couple avec Seb...

— T'es invraisemblable ! soupiré-je consternée. T'as l'air de bien la connaître dis donc...

— Oui, en effet. Elle est super douée, ça serait dommage de se priver d'un tel talent. C'est Steph qui me l'a conseillée. Et bon, tu vois, à force, ça crée des liens, on discute, tout ça...

— Ouais, je vois. Les confidences sur l'oreiller, c'est ta spécialité, rigolé-je, un poil blasée.

Un sourire extravagant s'étire sur son visage de serial tombeur. Je m'esclaffe. Décidément, mon pote est incasable.

Je contemple le profil de mon ami de toujours. Il est indéniablement beau gosse, c'est un fait. Bien bâti, il s'entretient méticuleusement pour je cite : « entretenir ce corps de rêve, objet de tous les fantasmes de ces dames ». Et si je ne le connaissais pas aussi bien, je pourrais être attirée par lui. Mais voilà, de Sacha, je connais tout, ses failles, ses faiblesses, ses travers et ses défauts. Et en toute objectivité, je ne pourrais pas partager une relation amoureuse avec quelqu'un d'aussi instable émotionnellement. En revanche, en tant que meilleur ami, c'est une perle. Même s'il est toujours en retard, et pas toujours disponible parce qu'il court un ou plusieurs lièvres à la fois...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu m' observes comme ça ? J'ai un bouton sur le nez ?

— Non, rassure-toi, ton faciès de Casanova est immaculé. Je me disais que tu étais vachement bien conservé pour ton âge, lâché-je, avec un sourire perfide.

— Pfff, je n'ai que trois ans de plus que toi, je te signale, madame la grabataire.

Je me marre. Comme tout bon séducteur invétéré qui se respecte, Sacha est hyper susceptible sur la notion de l'âge.

— Ouais, tu seras toujours le plus vieux de nous deux.

— Tssss, siffle-t-il avec agacement. Eh bien, au moins, Sophia a bien bossé. Ta machine à sarcasmes est réparée.

— Il semblerait, oui, reconnais-je pensivement.

— Alors, t'as eu droit à quoi ? Tu ne m'as toujours pas raconté.

— Séance de déballage psy, massage californien et reiki, énuméré-je le regard dans le vague.

Il émet un sifflement appréciateur.

— Ah oui, quand même ! Elle n'y est pas allée avec le dos de la cuillère. Elle t'a sorti l'artillerie lourde.

— Ah bon ? C'était pas prévu comme ça ?

— On lui a laissé carte blanche avec Steph. Comme, ça, elle pouvait adapter ses soins à ce qu'elle estimait nécessaire en fonction de ton état. Il semblerait que l'opération « réhabilitation des zones sinistrées » était bien en deçà de la vérité, ironise-t-il, avec un sourire en coin. T'étais complètement ravagée en fait.

— Humpf, ne trouvé-je rien de mieux à répondre, parce qu'il faut bien reconnaître qu'il n'est pas loin de la vérité.

— Et comment tu te sens ? Mieux ?

— Graaaaave ! confirmé-je avec un enthousiasme inattendu.

Sacha éclate de rire face à ma réaction spontanée.

— Bien ! Méfie-toi quand même. Le reiki peut avoir des effets inattendus.

— Oui, elle m'a prévenue. Elle m'a dit qu'elle me contacterait pour suivre l'évolution ces prochains jours.

— Reste sur tes gardes quand même. Je ne sais pas ce qu'elle t'a brossé comme tableau, mais en fonction des gens, ça peut être très surprenant.

— OK, t'as des exemples à développer ou tu me laisses la surprise, en bon sadique que tu es.

— Je te laisse la surprise, évidemment, se rengorge-t-il fièrement avec un immense sourire moqueur.

— Ouais, le contraire m'aurait étonné, pffff.

Il se reconcentre sur la route avec un air d'une arrogance qui me donne envie de le frapper. Je m'abstiens cependant, il conduit, ça ne serait pas très prudent. Déjà qu'il se prend pour un pilote de rallye... Inutile de rajouter du danger.

Le reste de la journée, c'est-à-dire pas grand-chose, soyons francs, se passe à merveille. Aucun blessé à déplorer du côté des enfants, pas de discordes, Steph a même fait un gâteau pour le goûter. Nous échangeons un bon moment sur nos expériences respectives avec Sophia. Puis sur Sophia elle-même, puisque j'apprends avec un certain étonnement qu'elle est devenue une pote de soirée de mes deux amis. Ils me parlent de son mec, Sébastien, et de son cousin, un certain Raphaël qu'ils n'ont encore jamais vu, mais dont Sophia parle beaucoup apparemment.

Le temps s'écoule rapidement. Tellement rapidement que Sacha se propose pour aller nous chercher un repas japonais. C'est à peine s'il n'a pas droit à une « standing ovation » de la part des enfants et des mamans, dont je fais partie évidemment.

Finalement, j'ai passé une journée idyllique et une soirée à l'avenant. Sacha met un terme à ce moment inespéré, car il a un rencart, et ô surprise, il est déjà en retard... Je ne cherche évidemment pas à savoir si c'est avec l'inconnue du café ou une autre pauvre innocente victime de son charme ravageur. Steph non plus d'ailleurs.

Une fois qu'ils sont tous partis, je mets mes enfants au lit, ce qui n'est pas du luxe. Ils sont aussi surexcités qu'épuisés. Ce qui, comme tout le monde le sait, est un combo explosif... Et à une douche près, je fais la même chose me concernant dans la foulée. Je suis exténuée.

Les quelques jours qui suivent sont complètement déroutants. Les enfants montent en pression à l'approche de Noël, en cela, rien de neuf sous le soleil. Enfin, sous la pluie, le froid et le vent... Bref... En revanche, mon état psychique me déconcerte complètement. Les deux premiers jours, je flotte dans une bulle de bien-être et de zénitude aussi inattendue qu'appréciable. Mes nuits sont toutefois aux antipodes. Déjà que d'ordinaire, mes rêves sont prégnants... Mais là, j'ai l'impression de

m'incarner réellement dans mon univers onirique. Le niveau de mes émotions crève tous les plafonds, et au réveil, je ne sais plus où j'habite. Heureusement que c'est les vacances. Parce que je dois avoir le regard d'une folle échappée de l'asile au saut du lit.

Mes humeurs varient et passent de l'extase à la dépression en une fraction de seconde. Le problème, c'est que je n'ai aucune idée de la raison de ces variations cyclothymiques. Alors, OK, d'ordinaire je ne suis pas d'une constance irréprochable niveau humeur, mais là, c'est clairement incomparable. J'ai l'impression d'être sur un grand huit sans avoir aucune conscience d'y être montée... Certains jours, j'ai une envie irrépressible de pleurer. Je ne sais pas pourquoi. Je me réveille juste comme ça. Et le pire, c'est que je n'ai pas le moindre contrôle sur tout cela. Il suffit d'une attention, d'un mot gentil, et les chutes du Niagara se mettent en route sans me demander mon approbation.

Heureusement que Sacha m'avait prévenue, sinon j'aurais pu croire que je devenais définitivement cinglée. À la place, j'ai adopté un positionnement différent. Plus indulgent. Je crois que j'ai compris que j'avais beaucoup de choses à évacuer, et que la séance de reiki a servi de détonateur. En conclusion, je subis patiemment les vomissements de mon subconscient qui a, vraisemblablement, un peu trop stocké de déchets tout au long de ma vie.

Je lutte cependant pour maintenir un minimum de façade présentable face aux enfants. J'aurai tout le temps la semaine suivante, lorsqu'ils seront en vacances chez Antoine, leur père, pour me laisser aller à ce nettoyage de printemps psychologique. Je croise juste les doigts pour que mon état volatile d'une instabilité effrayante ne décide pas d'exprimer tout son potentiel lors du réveillon familial dont l'imminence persiste à m'angoisser cruellement.

Cette semaine-là, je vois beaucoup Steph qui sert de réceptacle à mes épanchements intempestifs. Enfin, disons qu'elle fait de son mieux lorsque les enfants nous en laissent l'opportunité...

Je savoure néanmoins à chaque instant ma liberté retrouvée. Passer du temps avec ma meilleure amie en fait partie. Et ce, sans limite de temps puisque je n'ai plus à prendre en compte dans mon planning les desiderata de mon ex-tyran domestique.

Actuellement dans un parc de jeu à couvert, hyper bruyant, cela va sans dire, Steph et moi dégustons des chocolats chauds pendant que nos enfants dépensent leur trop-plein d'énergie dans les toboggans gonflables et autres structures ludiques.

— Tu sais que pour refaire ta vie, il va quand même falloir que tu ressortes de chez toi ?

— Ben, je sors là, rétorqué-je sur le ton de l'évidence.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Ce n'est pas ici que tu rencontreras quelqu'un de potable, contre-attaque-t-elle en jetant un regard dégoûté au père de famille ventripotent à la table d'à côté en train de se goinfrer d'une crêpe au chocolat en tous points identique à celle engouffrée par son horrible rejeton cinq minutes plus tôt.

— Mais qui te dit que j'ai envie de refaire ma vie ? Franchement, actuellement j'ai pas la place de m'encombrer d'un nouveau boulet dans ma vie. Elle est très bien comme ça, merci. J'aimerais justement pouvoir en profiter un peu...

— T'encombrer d'un nouveau boulet ? s'esclaffe-t-elle. Vraiment ?

— Vraiment, confirmé-je convaincue.

— T'en as fait du chemin depuis quelques semaines, je suis fière de toi, commente-t-elle avec complaisance.

— Merci, ris-je. Moi aussi.

Steph éclate de rire. Rosy choisit ce moment précis pour revenir à notre table. Transpirante, moite et dégoulinante, elle s'assoit d'autorité sur mes genoux. Je retiens in extremis un « ouch » très spontané face à sa délicatesse inimitable. Steph ricane.

— Ça va ma chérie ? Tu t'amuses bien ?

— Oui, mais j'ai trop soif ! Je peux boire dans ton chocolat ?

— Oui, mais tu ne bois pas tout, hein ?

— Je vais aller t'en recommander un, anticipe Steph, connaissant ma fille sur le bout des doigts.

Je lui adresse un sourire aussi reconnaissant que consterné. Elle se lève et se dirige vers le bar pendant que ma fille avale l'intégralité de mon chocolat d'une traite. Je lève les yeux au ciel, dépitée.

— Ahhhhhh ! C'était trop bon ! Merci maman !

— Heureusement que je t'avais dit de ne pas tout boire, grommelé-je, affligée.

— Ah, mince... j'avais oublié, pardon, désolée... Mais j'avais soif, j'ai pas fait attention... s'excuse-t-elle avec une moue contrite adorable que je sais être presque totalement factice.

Et sa culpabilité sera oubliée dans cinq, quatre...

— Tiens miss glouton, se marre Steph en déposant une grande bouteille d'eau gazeuse devant ma fille.

— Oh ! Merci Tata ! s'exclame Rosy en se jetant sur la boisson toute fraîche avec un air ébahi.

— Attends, je vais te servir, intervient-je, anticipant les bêtises, parce que ma fille confond systématiquement vitesse et précipitation.

Rosy attend sagement pendant que je verse l'eau dans le verre. Puis, celle-ci subit le même sort que mon chocolat sans la moindre pitié. Les garçons déboulent au même moment. Will observe sa sœur, puis se tourne vers moi.

— Moi aussi je peux avoir un chocolat ?

— Hein ? Pourquoi moi aussi ? m'étonné-je, ne comprenant pas comment mon fils a pu griller sa sœur alors qu'elle est en train de boire de l'eau et qu'il n'était pas présent lors de son forfait.

— Ben Rosy a eu un chocolat chaud, insiste-t-il, sûr de lui.

— OK, soupiré-je, capitulant en voyant le visage de ma fille qui arbore une magnifique moustache de mousse de lait...

Machinalement, je prends une serviette et essuie le visage de Rosy. Elle gigote, puis tel un gardon frétilant sous ecstasy, saute de mes genoux et repart vers les attractions. Mon fils attend, avec une certaine inflexibilité, du genre de celle des gardes de Buckingham Palace, que je rétablisse cette cruelle injustice. Je me lève donc et lui ramène un chocolat, ainsi qu'à Léon. Il n'y a pas de raison.

Les garçons s'installent gentiment pour boire leur chocolat. C'est lorsque mon fils pousse sa tasse à moitié vide vers moi et que Léon l'imites à l'attention de Steph en nous expliquant « que nous devons penser à nous et arrêter de nous sacrifier en leur donnant notre assiette » que nous nous mettons à ressembler à deux poules lobotomisées contemplant leur nichée avec gagatisme. Il est rare que nous nous autorisions ce genre d'attitude, néanmoins, là c'est un cas de force majeure ! C'est donc avec une double dose de jubilation, émues comme deux pleureuses égyptiennes, que nous nous gargarisons d'avoir des enfants aussi sages, prévenants, mûrs et attentionnés. Ouais, profitons-en, ça ne va pas durer...

Puis, ils repartent sur l'injonction de mon fils qui vient de décréter qu'ils allaient jouer à « c'est pas sorcier », épisode « testons la gravité dans un toboggan gonflable ». Tout un programme... Nous reprenons donc notre conversation. Ou plus exactement, nous la redémarrons. C'est déjà compliqué d'avoir une conversation cohérente avec des cerveaux en ébullition constante, mais c'est un niveau de difficulté irréaliste quand des enfants aux cerveaux similaires entrent dans l'équation...

Le reste de la journée se déroule à l'avenant. Entre confessions entre amies, scènes désarçonnantes jouées par nos enfants pleins de vie et ravitaillement catégorie orgie si je cède à ma fille, ce qui n'est pas le cas évidemment. Enfin pas trop...

J'apprécie la simplicité de mon existence et la liberté de n'avoir que très peu de contraintes. Enfin, pour être honnête, j'apprécie surtout que lesdites contraintes soient de mon fait et non de celui de quelqu'un d'autre. En conséquence, j'en profite, parce que demain, c'est le réveillon, et question contrainte, je vais faire le plein pour les dix ans à venir. Ça va être sport...

Chapitre 13

Un si délicieux réveillon

« Un bobo pas soigné est un bobo qui va putréfier ». Proverbe de moi.

S'applique à tous les maux du corps et de l'esprit. Même si psychiquement, c'est vachement plus pernicieux. Quand ça vous pète à la figure, ça fait bien plus de dégâts qu'un furoncle plein de pus... Ouais, j'ai toujours eu une âme de poète...

Comme chaque année, nous nous répartissons la charge du repas de Noël. J'ai donc hérité de la lourde et pénible tâche de choisir la bûche. C'est un casse-tête que personne dans la famille ne veut affronter. Du coup, qu'est-ce qu'on fait ? Eh ben, on le refile à la gentille Judith qui ne sait pas dire non. C'est étrange comme tout le monde manie le non à la perfection dans cette famille, sauf moi... À croire que je compense pour tous les autres.

Bref, cette année, j'ai décidé que je n'allais pas me compliquer l'existence en essayant de trouver le mouton à cinq pattes, à savoir une bûche qui réussirait l'exploit de plaire à tout le monde. Ce qui est une mission impossible quand on sait que mon père ne démord pas de sa traditionnelle crème au beurre hérité de sa mère, que ma mère vomit ladite crème au beurre, que mes enfants préfèrent les glacées, que mes neveux, on s'en fout, ils n'ont droit qu'à une demi-part parce que c'est mauvais pour

les dents et que mon frère déteste le chocolat. Il ne faut pas s'étonner que mon frère et moi, on ne s'entende pas. Comment peut-on détester le chocolat ? OK, je m'égare... Toutefois, cet insoluble casse-tête a trouvé une solution miraculeuse grâce à mon pâtissier qui m'a concocté un assortiment varié de mini-bûches qui devrait combler chacun d'entre nous. Je l'aurais bien embrassé tant j'étais soulagée, et reconnaissante qu'en cette période de suractivité des fêtes de fin d'année, il prenne le temps de tenir compte de mon cahier des charges « spécial chieur de compétition ». Mais il paraît que ça ne se fait pas... Surtout quand sa femme est à côté. Mouais, OK, j'admets. Note : brider ma spontanéité.

Et si, malgré tout ça, ils ne sont pas contents, eh bien, ils n'auront qu'à se rattraper sur les macarons et les douceurs en pâte d'amande, na ! Oooh, je sens que je suis dans une forme olympique pour affronter un repas de famille moi...

Les enfants et moi sommes passés chercher la commande en fin de matinée. J'ai dû déployer toute ma pédagogie et ensuite toute mon autorité, puisque visiblement la première était largement insuffisante, pour faire comprendre à Rosy que l'on ne devait pas toucher aux bûches avant ce soir. C'est ensuite à ma patience et à mon extraordinaire self-contrôle que j'ai dû faire appel, parce que, quand ma fille a une idée dans la tête... Oui, elle m'a harcelée tout le reste de la journée. Jusqu'à ce que je parvienne à détourner son attention tel Machiavel au sommet de sa puissance en l'envoyant se préparer pour le réveillon. Elle va enfin pouvoir mettre sa robe toute neuve, pleine de paillettes argentées, froufrous moirés et rubans en satin. Robe à usage unique, évidemment. Elle ne survivra jamais à la bûche, si toutefois elle arrive miraculeusement jusque-là sans encombre. Je ne me fais hélas, aucune illusion... les taches de chocolat, ça ne pardonne pas. Surtout quand il y a autant de fanfreluches qui imposent d'entrée, un lavage à la main. Si même une machine à laver ne s'en sort pas, je ne vois pas par quel miracle j'y parviendrais.

Nous nous préparons en famille, dans une ambiance joviale, qui vire légèrement à la surexcitation en ce qui concerne les enfants. Et à la crise d'angoisse plus plus pour moi. Pourquoi, lorsque je me prépare pour un repas chez mes parents, a fortiori le réveillon de Noël, j'ai l'impression de faire des préparatifs pour entrer en guerre ? Peut-être parce que c'est le cas

en fait. Une guerre sournoise, insidieuse, à coups de piques acérées, de remarques acerbes et de critiques moins déguisées que les participants.

Je jette un dernier coup d'œil au miroir. Après ces semaines à vivre dans mes fringues cocoon, j'ai la sensation d'être plus endimanchée qu'un pingouin. Je me sens engoncée dans mes vêtements. Ce qui est un comble puisque j'ai perdu du poids. Ça doit être de l'engoncement psychologique... Bon, le résultat n'est pas trop mal tout de même. Mes longs cheveux bruns sont regroupés en un chignon flou qui cascade sur ma nuque et mes épaules en boucles soyeuses. Mon maquillage masque mon teint de macchabée. Mes grands yeux verts mangent mon visage, on ne voit quasiment qu'eux. Conclusion, on ne voit pas les cernes en dessous. Nickel !

J'ai toutefois renoncé à la robe noire, classe, chic et parfaitement inconfortable pour lui préférer un pantalon noir, sobre, à taille élastique et un pull de la même teinte rehaussé de fils d'argent. Quelques bijoux, et hop ! Me voilà présentable. Atteindre le stade suivant est au-dessus de ma volonté. Il faudra donc que mon exigeante famille s'en contente. Oui, j'ai conscience de ne pas mettre toutes les chances de mon côté pour étouffer les conflits dans l'œuf. Mais, franchement, avec le mois que je viens de vivre, je m'en tamponne le coquillard. Quitte à creuser profondément, autant y aller le plus gaiement possible et ratisser très large. Ouais, je me prépare un réveillon d'anthologie, c'est clair...

Mes enfants sont beaux comme des cœurs. Et oui, je suis évidemment hyper objective ! Mon fils a l'air d'un petit homme avec sa chemise blanche dont le col dépasse de son pull bleu marine à col en V. Ou alors c'est son air sérieux qui donne cet effet, c'est possible aussi... Et ma crevette, eh bien, c'est un boulet de démolition en robe de princesse. C'est un mélange très savant qui nécessite un dosage très précis ! Il faut cependant reconnaître qu'elle fait parfaitement illusion. Tant qu'elle ne mange pas... ou qu'elle ne court pas ou... OK, tant qu'elle reste parfaitement immobile, la bouche fermée, etc.

J'habille ma petite troupe chaudement, attrape les boîtes de bûches, confie la laisse de Fnouf à Will et hop ! C'est l'heure d'aller festoyer et réveillonner gaiement... Et non, ce n'est pas du tout ironique, hum...

Le trajet se passe à peu près correctement. Mon chien trône sur le siège avant et mes enfants se chamaillent pour savoir si les cadeaux seront ouverts à l'apéritif ou au dessert. Sachant que les enfants de mon frère

croient toujours au père Noël, il est évident que ça sera au dessert. Je rappelle une dernière fois à mes chérubins de faire preuve de retenue et de réserve au sujet de ce conte avec leurs cousins. L'écroulement de ce mythe peut créer de vrais traumatismes...

J'y ai personnellement mis un terme extrêmement vite, car je ne supportais pas de mentir à mes enfants. Je ne voulais pas que papa Noël soit le premier schisme entre eux et moi, la première grosse trahison à l'origine d'une brèche dans la confiance qu'ils m'accordaient. En revanche, inutile d'essayer de convaincre ma famille du bien-fondé de ma démarche, ils sont complètement hermétiques à mes arguments pourtant sensés.

Nous allons donc, comme chaque année, assister stoïquement et avec force indulgence à cette mascarade pathétique. Je me demande bien qui ils auront recruté cette année pour se déguiser en bonhomme ventripotent. J'espère que le concierge de leur immeuble aura refusé... Il est dévoué et très serviable, mais il a une haleine de chacal faisandé. Ma fille a refusé de l'approcher en hurlant que papa Noël était cannibale et devait avoir un morceau de viande avariée coincé dans les dents pour puer autant. J'étais à la fois écroulée de rire et consternée pour ce pauvre Gustave. Bref, un grand moment enregistré dans les annales !

Histoire de mettre tout le monde d'accord, et afin de finir le trajet sur une note de gaieté, je dégage ma playlist chansons de Noël. Jusqu'à présent, je n'avais pas le cœur à me plonger dans cette ambiance mièvre à souhait, mais pour la première fois depuis... ouais, bon, on ne rajeunit pas... Dooonc, depuis que la décence m'interdit de mentionner une date, je me sens enfin libre de me ridiculiser joyeusement. Nous entonnons donc à tue-tête « We wish you a merry christmas », suivi par plusieurs autres chants que nous transformons avec un enthousiasme juvénile exubérant en crime contre tous les tympanes à trois lieues à la ronde. Notons également que c'est tout à fait pédagogique puisque ça fait travailler leur anglais à mes enfants. En effet, tous les prétextes sont bons pour justifier l'assassinat en règle de la chanson incontournable de Mariah Carey, « All I want for Christmas is you ».

Aussitôt, je me sens envahie par un sentiment de vive satisfaction et une envie de faire un gigantesque pied de nez à beaucoup de gens. Notamment ceux qui ont une tronche de bouledogue frustré ou l'attitude de harpies frigides et empressées. C'est dingue comme ils ont tous l'air enchantés

d'aller réveillonner... Je me retiens, néanmoins, j'ai déjà l'air assez givrée en dodelinant de la tête en rythme face à mon volant.

J'avoue cependant prendre un malin plaisir à renvoyer un sourire extravagant et provocateur aux gens qui me fixent avec des yeux ronds, l'air éberlué à chaque feu rouge. On dirait des vieilles chouettes obséquieuses et guindées, avec des balais coincés dans le cul. C'est tordant !

C'est donc légèrement surexcités et un poil décoiffés que nous débarquons chez mes parents. Seul Fnouf arbore un poil parfaitement ordonné. Il en faut bien un pour rattraper le niveau. Qu'il s'agisse de mon chien ne m'embarrasse aucunement. Ce qui n'est pas le cas de ma mère qui nous observe sous toutes les coutures avec une moue aussi chiffonnée que nos coiffures. Oui, effectivement, je n'ai pas conservé grand-chose de son éducation pourtant dispensée avec beaucoup d'opiniâtreté, on ne peut pas le lui retirer. Toutefois, ça fait bien longtemps que j'ai fait mien le fameux slogan « ça sert à quoi d'avoir des vêtements si on ne peut rien faire dedans ? ». D'où la robe à usage unique de Rosy. Je savais très bien, le jour où je l'ai achetée, qu'elle ne survivrait jamais à la bûche de Noël. Est-ce une raison pour obliger ma fille à se vêtir avec des nippes qui ressemblent à des sacs à patates ? Non, on est bien d'accord. Ce n'est pas parce qu'elle est pleine de vie, bon, OK, qu'elle déborde de vie comme un volcan en éruption, qu'elle ne doit pas avoir le droit de ressembler à une princesse déguisée en guirlande de Noël. Oui, les paillettes, c'est super important ! J'ai tout de même dit non à la ceinture clignotante, faut pas charrier non plus...

J'adresse un sourire extravagant à ma mère, lui dépose un baiser sur la joue et lui colle mes cartons de bûches dans les bras avant qu'elle n'ait le temps de faire une réflexion. Je m'enfuis ensuite afin de saluer mon père. Je m'autocongratule deux secondes pour cette esquive de haut niveau. Je laisse honteusement mes enfants se débrouiller avec leur grand-mère. Je sais très bien qu'ils vont jouer sur la fibre mamie gâteau, ils savent très bien faire, ils s'en sortiront avec brio.

Lorsque j'arrive dans le salon, suivi de près par mon pot de glu à quatre pattes, j'avise immédiatement mon père en costard cravate. Toujours d'une rare élégance, il se tourne dans ma direction et m'adresse un sourire sincère en me tendant les bras. Je me coule dans son accolade affectueuse avec

ravissement. Lorsqu'il me relâche, je m'aperçois que Fnouf est en train de repérer toutes les failles potentielles à exploiter lorsque l'apéritif sera servi. Je ne suis pas certaine d'avoir fait un choix judicieux en emmenant mon chien...

Il se rue ensuite sur les trois daltons engoncés dans leurs habits de fête, à savoir les trois rejetons de mon frère, mes neveux donc... Partagés entre la joie de pouvoir caresser un animal domestique dont ils sont privés et la peur de salir leurs vêtements coûteux, ils se dandinent, ne sachant visiblement pas quoi faire. Alors oui, ma belle-sœur déteste les chiens, elle en a peur. Est-ce que j'ai amené Fnouf pour l'emmerder ? Ça se pourrait bien... Ai-je décidé de lâcher une avalanche de pavés dans la mare ce soir ? Pas consciemment, quoique...

— Vous pouvez le caresser, vous savez ? Il est super gentil, les rassuré-je en gratouillant la tête de mon chien qui remue la queue comme un métronome bien huilé.

— Tu n'y penses pas ?! Les garçons, éloignez-vous de ce chien tout de suite ! s'insurge ma belle-sœur que je n'avais pas vue.

Oups... Prise en flagrant délit de pousse-au-crime... Et oui, il m'arrive d'avoir une vue très sélective... La bécasse en chef, rigide de la tête aux pieds, corsetée dans une robe noire et blanche de styliste au prix très probablement indécent, se précipite pour faire un louable et courageux barrage de son corps à mon chien.

Celui-ci étant très bien élevé, il se hâte d'aller saluer la nouvelle venue en collant sur le tissu noir un filet de bave gluant d'une extrémité à l'autre.

— Bonsoir, Élodie, la salué-je aussi aimablement que possible, essayant de dissimuler au mieux ma réticence et mon irritation à voir mon adorable compagnon ainsi repoussé arbitrairement.

Bon, c'est un échec critique, mais la bave de mon preux chevalier fait remarquablement office de diversion. Mes salutations disparaissent sous les cris d'orfraie de la dinde de Noël. Je ricane affreusement en la voyant déguerpir sur ses louboutins qui laissent des trous dans le tapis à chacun de ses pas. Mon père rigole sous cape alors que mes neveux en profitent pour câliner Ulysse et coller au passage plein de poils blancs sur leurs mini costards.

— Eh bien, Ju, pour une arrivée toute en discrétion... ricane la voix grave de baryton de mon frère. Au moins, on ne peut pas louper que tu es

là ! Aurais-tu l'amabilité de ne pas traumatiser ma femme dès les premières minutes ?

— Salut, Simon, salué-je mon frère. Je plaide non coupable sur ce coup-là. C'est mon chien le responsable. Néanmoins, je vais tâcher de faire un effort, désolée pour le jeu de mots pourri...

Tache, tâcher... je sais, c'est subtil, hum, bref. Mon frère m'adresse un rictus aussi moqueur que sceptique. Ouais, je ne peux pas saquer ma belle-sœur. Cette espèce de poule de luxe, snob, bouffie de suffisance, hyper maniérée et psychorigide à souhait me sort par les trous de nez. Heureusement, ils habitent dans la banlieue parisienne. En conséquence, on ne se voit que rarement.

— Isaac, Aaron, Benjamin, arrêtez de vous coller à ce chien, vous savez bien que Maman ne va pas être contente si vos costumes sont pleins de poils, ordonne mon frère à sa tribu de mâles coincés.

Les trois garçons reculent docilement, un air profondément déçu et frustré peint sur leurs traits. Un irrépressible lever de sourcils exaspéré anime mon visage.

— Alors, vous êtes là depuis longtemps ? Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes ici ? fais-je un effort pour m'intéresser à la vie de mon frère et de sa délicieuse famille.

— Ça fait deux jours. Mais tu sais, avec les activités des enfants, on n'a pas vraiment le temps de s'ennuyer...

— Oh, oui ! C'est admirable tout ce qu'ils font ces petits ! Et Élodie a du mérite tu sais, s'extasie ma mère en arrivant avec un plateau empli de coupes de champagne pour le moment vide.

Je hausse un sourcil interrogateur dans sa direction, masquant mon agacement à l'entendre vanter ainsi les mérites de Bécasse première. Je redoute soudain de connaître la teneur de ces fameuses activités. Je suis déjà au courant que mon frère et sa femme se sont lancés dans l'élevage de singes savants dès la naissance du premier. Néanmoins, j'ai toujours espoir qu'un soupçon de bon sens les atteigne un jour.

— Figure-toi que, chaque matin, dès huit heures, Élodie emmène les enfants courir pendant une heure. Ensuite, c'est entraînement de golf, ou tennis en salle si le temps est mauvais, puis ils se douchent, et chacun entame son solfège sur l'instrument qu'il a choisi. Isaac au violon, Aaron à la trompette, et Benjamin s'est mis à la flûte traversière !

Je grimace, horrifiée par tant de cruauté. Ils ont réussi à choisir les trois pires instruments en cas de fausse note ! Grands Dieux ! Et mes parents ont encore toutes leurs facultés auditives ?!

Les enfants arborent tous un air aussi sage qu'abattu. Est-ce que je dois appeler la protection de l'enfance ? Je me mords les lèvres pour ne pas laisser échapper une réflexion sarcastique. Et c'est une torture. J'en ai dix mille qui se bousculent dans mon crâne cynique.

— Tu te rends compte Judith ? Quelle discipline ! Et à un âge aussi tendre ! continue de fantasmer ma mère avec force gestes grandiloquents et roulement de pupilles.

— Dis-moi, Simon, tu comptes monter un orchestre avec tes gosses plus tard ? Parce qu'il va manquer des participants... Le prochain pourrait peut-être jouer du triangle ? persiflé-je, incapable de me retenir plus longtemps.

— Non, je ne compte pas monter d'orchestre. Mais dis-moi, que font les tiens comme activités extrascolaires ?

— Eh bien, du tampon sur parquet... Merci maman, grincé-je en lui jetant un regard de reproche.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ? s'offusque-t-elle, avec un air contrarié.

— Eh bien, tu sais les tampons que tu as offerts à Rosalie ? Est arrivé exactement ce que je prévoyais... Ma fille a décidé de redécorer le parquet du salon « motif dadas multicolores » parce qu'il était, je cite, « beaucoup trop terne »... Et non, je ne sais pas comment Rosalie a appris le mot terne...

Mon frère et mon père éclatent de rire. Moi, légèrement jaune, le rire, parce que j'ai passé un temps fou à nettoyer ledit parquet. C'est hyper difficile à faire partir cette foutue encre ! Ma mère prend un air choqué et indigné.

— Parce que tu laisses ta fille sans surveillance ? crache Élodie, dont l'ouïe est pire que celle d'une chauve-souris, en revenant parmi nous, l'air toujours aussi psychorigide et hautain.

La prochaine fois, vu la vitesse à laquelle elle a nettoyé la bave de mon chien, je dirai à ce dernier d'en laisser plusieurs litres. Comme ça, on ne la verra pas de la soirée !

— Elle n'est pas sans surveillance, elle était avec son frère ! rétorqué-je en lui lançant un regard mauvais.

Elle s'apprête à répliquer, sur le point de déclencher officiellement les hostilités parce qu'on peut m'accuser de beaucoup de choses, mais sûrement pas de mère indigne, ha, mais ! Je n'accepterai aucune critique sur ce sujet, surtout venant de la part d'une mère tyrannique et castratrice au possible ! Toutefois, ma horde de Wisigoths suspend avec brio la montée sur le ring en débarquant afin de donner un coup de main à leur mamie avec les premiers pains surprises. Parce que, oui, mes enfants sont super bien élevés et adorent rendre service à leur mamie, contrairement aux trois potiches inhibées qui n'ont pas bougé d'un cil depuis l'arrivée de leur dragon de mère. Et comme le nom des pains ne l'indique pas, sans surprise donc, celui de Rosy est déjà entamé...

Chapitre 14

Les feux d'artifice de Noël, vous connaissez pas ?

« Action-Réaction-Sanction » troisième loi de Newton améliorée par mes soins.

Grand principe d'éducation qui se vérifie à chaque fois. Ou comment enseigner la physique aux enfants en une leçon...

Ma fille est dotée d'une remarquable et indestructible confiance en elle. J'admire souvent ce trait de caractère. Toutefois, il arrive que cette louable qualité lui joue des tours et la pousse à surestimer légèrement ses capacités. En l'occurrence, essayer de grignoter d'une main un triangle au jambon fromage tout en portant le plateau chargé du pain surprise me paraît un poil présomptueux.

Je me lève en hâte, afin de circonscrire la catastrophe que je vois se profiler à la vitesse du son. Mouais, bon, force est de constater que je vais nettement moins vite que le son... Non pas que je me faisais des illusions, hein ! Mais je pensais naïvement qu'avec des jambes bien plus grandes que celles de ma fille, j'arriverais à temps. De toute évidence, non...

Le plateau glisse de la main de ma fille qui a préféré assurer sa prise sur le triangle pour ne pas se le faire dérober par Fnouf qui rôde autour. Qui lui,

notons-le, a une faculté d'anticipation bien meilleure que la mienne pour le coup... déséquilibrée, elle tente de rattraper le plateau. Mais c'est trop tard, l'implacable loi de la gravité a frappé. Le pain surprise dévale le plateau comme un skieur le ferait sur une piste noire bien damée. Il choit au sol, rebondit, et se répand allègrement sur le tapis. Fnouf, rapide comme l'éclair, gobe l'intégralité des sandwiches restants en une seule bouchée. Aucune miette abandonnée à déplorer ! Aucun survivant non plus, bien entendu...

Ce chien m'épatera toujours. Cette capacité qu'il a d'engloutir de la nourriture plus rapidement qu'un magicien ferait sortir un lapin de son chapeau, c'est juste ahurissant. Bon, il faut voir le point positif, le tapis de maman est nickel chrome...

Ma fille, assise par terre, les yeux larmoyants, tente de s'excuser pour sa maladresse tout en avalant le restant de son canapé. Mouais, elle ne perd pas le nord. Elle sait très bien qu'elle est la prochaine cible sur la liste de Fnouf quand il aura fini de récupérer les derniers microatomes de bouffe sur le tapis persan.

Je ramasse le plateau, récupère l'extérieur du pain que mon chien a jusque-là négligé, et tente de reconforter ma fille malgré le brouhaha que cette malencontreuse scène a déclenché.

— Je t'avais dit d'attendre pour en manger, déclare doctement Will en revenant près de sa sœur après avoir déposé son plateau sur la table.

Ma fille lui jette une œillade incendiaire. Moi, j'avise avec consternation les taches de mayonnaise sur le tissu moiré de la robe de ma fille. Mouais, j'ai été hyper optimiste en pensant qu'elle tiendrait jusqu'à la bûche...

— Allez, ce n'est pas grave ma chérie. Tu sais, il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne cassent rien, énoncé-je ce précepte plein de bon sens.

— Oh ! Comme nos cousins, c'est ça ? répartit Rosy, innocemment en suivant mon regard, les yeux pleins d'espoir.

Je m'étrangle, à moitié morte de rire, à moitié mortifiée à l'idée que sa réplique ait été entendue par l'assemblée. Et vu le coffre de ma fille, évidemment, il n'y a aucune chance que sa remarque ait pu passer inaperçue... Bon, ben, quitte à foutre les pieds dans le plat, allons-y gaiement.

— Exactement, confirmé-je avec un regard affirmé en direction de ma fille, évitant soigneusement de croiser celui des autres. Mais tu sais, c'est pas de leur faute, ils sont sûrement épuisés par toutes les leçons de sports et de musique qu'ils ont eues aujourd'hui...

Ça ne m'empêche pas d'entendre Élodie s'étrangler d'indignation. Un sourire perfide étire ma bouche. Prends ça dans les dents, grognasse de tyran domestique !

— Ah... Maman, moi aussi je veux faire de la musique ! Je peux avoir une guitare ? C'est trop tard pour la mettre dans ma liste de Noël ?

— Oui, alors, bon, c'est un petit peu tard là, bafouillé-je, catastrophée, oubliant momentanément que je viens de commettre une énorme bourde.

Je me relève et prends ma fille par la main pour rejoindre l'assemblée dans le salon. Mon fils est très aimablement en train de donner une leçon à ses cousins sur la loi de la gravité et ses effets dont nous avons eu un exemple flagrant à l'instant. Ceux-ci l'écoutent bouche bée, fascinés.

J'aide ma mère à disposer le reste des bols et plateaux sur la table basse et veille à tenir mon chien à distance respectable de la zone de chalandise.

L'apéritif démarre cordialement. Mes enfants attaquent pain-surprise et saucisses cocktail sous le regard envieux de leurs cousins. Les pauvres gosses... Mère Poule/Poutine a donné des instructions strictes, ils ne doivent toucher qu'aux crudités, avec une gouttelette de sauce pas plus. Ils picorent donc docilement leurs bouts de chou-fleur et de carottes pendant que nous nous goinfrons de petits fours pleins de lipides. Enfin, nous... Nous, sauf la bouffeuse de graines en chef évidemment. C'est pas pour rien que je l'afflige de tous les noms de volaille de basse-cour potentiels.

— Tu sais, tu devrais dire quelque chose à ta fille... Si elle se goinfre de graisses saturées comme ça, elle va finir obèse, me fait remarquer Élodie en fixant ma fille avec un regard critique. Enfin, je dis ça, c'est pour elle. C'est à cet âge que la morphologie prend ses marques...

Mais de quoi je me mêle la pédopsychiatre de mes deux là ?!

— Je te remercie pour ta sollicitude, grincé-je entre mes dents très hypocritement en la coupant dans son laïus moralisateur sans aucun scrupule, mais c'est Noël. C'est pas le cas tous les jours, tu sais ?

— Certes, mais la discipline, ça s'acquiert dès le plus jeune âge.

— Ouais, effectivement, le despotisme aussi...

— Les enfants, allez jouer entre cousins, me coupe ma mère d'une voix puissante sentant le temps tourner à l'orage. Venez, je vais vous montrer, j'ai acheté un nouveau jeu...

Ma mère emmène les enfants dans la foulée sous les cris enthousiastes des miens et le silence tristement emblématique de mes neveux.

— Bon alors, sinon, comment marche ton dernier livre ? s'enquiert mon frère pour désamorcer le conflit imminent.

— Eh bien, ça va, il a fait une bonne sortie et...

— Mais tu arrives à en vivre ? m'interrompt ma belle-sœur.

Mais personne ne lui a appris à se taire à celle-là ?

— Eh bien, pas encore vraiment, mais...

— Mais ça doit être difficile maintenant que tu es toute seule...

Je serre les mâchoires, je vais me la faire la pétasse.

— Honnêtement, tu n'as jamais envie de reprendre un vrai métier ? poursuit-elle, inconsciente de l'énervement qui enfle en moi.

— C'est vrai ça, l'appuie ma mère qui revient à ce moment précis. Tu ne penses pas que ta lubie a assez duré et qu'il serait temps de...

— OK, stop ! cinglé-je avec autorité. J'exerce enfin un métier qui me plaît et dans lequel je m'épanouis. Tout le monde n'a pas la chance de racheter une activité avec la patientèle rattachée. Donc, non, je ne compte pas changer de métier. Il me convient très bien et je persévérerai jusqu'à ce que ça marche.

— C'est tout à fait honorable ma chérie, me félicite mon père.

— Oui, fais attention à ne pas trop t'obstiner non plus. Ça serait dommage de dilapider tout l'héritage de Mamido pour un caprice, me met en garde ma mère.

Oui, j'ai hérité d'un petit pactole au décès de ma grand-mère. Ce qui m'a permis de m'acheter ma maison en cumulant avec ce que j'ai touché après la vente immobilière suite à mon divorce. J'ai placé le reste pour avoir un matelas de sécurité, le temps de me lancer dans l'écriture. Néanmoins, je suis une très bonne gestionnaire, contrairement à ce que ma mère sous-entend. Je soupçonne un poil de mesquinerie dans sa phrase. Elle n'a jamais digéré que Mamido nous transfère, à Simon et moi, une partie de son patrimoine en direct.

Mon frère brille par son mutisme. J'ai une furieuse envie de ruer dans les brancards, mais je m'abtiens, ce n'est que l'apéro...

— Merci pour vos précieux conseils, j'en prends bonne note.

— Mais c'est pour toi qu'on dit ça, ma chérie, se vexe ma mère. On ne peut pas vivre d'amour et d'eau fraîche comme ça...

— Ouais, alors déjà, pour l'amour, c'est un poil disette, grincé-je, amère.

— Oh, oui, pardon... s'excuse ma mère. Enfin, tu ne me retireras pas que c'est une bénédiction que ce gougnafier soit enfin sorti de ta vie ! Tu es

bien mieux sans lui. Franchement, je me demande bien ce que tu as pu lui trouver...

Je ne vais pas tarder à voir sortir de la fumée de mes narines à ce train-là. Je serre poings et mâchoires afin de contenir mon envie d'ouvrir la bouche. Je ne sais néanmoins pas combien de temps je vais y parvenir.

— Chérie, tu penses vraiment que c'est le lieu et le moment ? intervient diplomatiquement mon père, bien plus sagace que ma mère présentement.

— Non, peut-être pas, tu as raison. De toute façon, nous pensons tous la même chose...

Je lève les yeux au ciel et soupire profondément.

— D'autant que ça ne doit pas être facile de se retrouver seule avec deux enfants à notre âge... Pour refaire sa vie, c'est compliqué... intervient ma belle-sœur à point nommé, comme d'habitude.

— Mais en voilà une intervention constructive, raillé-je, dégoulinante de causticité.

— Il faut avouer que ta vie amoureuse, petite sœur, c'est un peu la croix et la bannière... essaye de temporiser Simon.

Merci, mon cher frère, tant de soutien me terrasse...

— J'en suis consciente, merci bien. C'est mon procès ce soir ou bien ? Ça se passe comment ? Vous comptez installer un tribunal ? J'ai droit à un avocat ?

— Ohlala ! Mais ne monte pas sur tes grands chevaux comme ça ! C'est parce qu'on s'inquiète pour toi, c'est tout ! se récrie ma mère, avec un air indigné.

— Eh bien, est-ce que vous auriez l'obligeance de vous inquiéter pour moi quand je ne vous entends pas ?

— Rha ! Mais que tu es susceptible ! Je ne sais pas de qui tu tiens ça...

Je ricane comme une hyène hystérique.

— Chérie ? Tu n'as pas laissé les entrées au four ? Je sens une odeur de brûlé ? nous coupe papa.

Bravo papounet ! C'est très habile comme manœuvre, j'applaudis des deux mains !

— Mais enfin, c'est du saumon fumé en entrée ! Tu racontes n'importe quoi, Yvan ! rétorque ma mère en secouant la tête désappointée.

Bon, au temps pour la diversion... ça aurait pu marcher si d'aventure les entrées avaient réellement été au four... Je sens que cette soirée va être interminable.

Fort heureusement, cet élan d'attentions oppressantes à mon égard se tarit lorsque nous passons à table. À part quelques piques lâchées par inadvertance, la cabale à mon encontre cesse et nous parvenons au dessert sans que j'aie étripé qui que ce soit. Ce qui est un véritable exploit...

Les potins vont bon train. Mon frère, ma mère et mon père se régalent à échanger les derniers commérages sur les vies des uns et des autres. Je n'ai jamais vu l'intérêt d'alimenter les conversations avec la vie de gens qui ne m'intéressent pas le moins du monde. Il semblerait que je fasse encore office d'exception donc...

— ...la fille de Bertrand... Tu te rends compte ! La pauvre, à 45 ans, se retrouver comme ça, toute seule... se lamente ma mère. Elle n'est pas près de retrouver un compagnon.

— Eh bien, le problème, c'est qu'à cet âge-là, soit c'est une deuxième ou troisième main, qui traîne les casseroles de son passé, soit si ce n'est pas le cas, c'est qu'il y a un vice de fond très inquiétant pour n'avoir jamais trouvé chaussure à son pied, expose ma belle-sœur si savante.

— Non, mais, il faut qu'elle fasse comme en équitation. Quand on tombe, il faut remonter en selle tout de suite, s'esclaffe mon père, qui a l'air de trouver son trait d'esprit hilarant.

— Ouais, n'est-ce pas Judith ? Tu vas remonter en selle rapidement ? me lance mon frère qui a, semble-t-il, abusé grandement de la boisson lui aussi. Je lui lance un regard furieux.

— Non, hors de question ! Je compte bien prendre le temps de régler deux trois trucs avant, histoire d'être sûre de ne plus me coltiner des mecs tarés.

— Ah ! Donc tu le reconnais ! s'exclame ma mère triomphalement. Non seulement tu as un souci de sélectivité, mais tes ex sont tous des cas sociaux !

— Tu y vas un peu fort, chérie, lui fait remarquer mon père, l'œil torve.

— Non, mais entre l'ouvrier de chantier qui l'a plumée comme une dinde pendant quatre ans, et son ex-mari, totalement inexistant, un gey en plus !

Non, ma mère n'est toujours pas juive, mais en ayant épousé un, elle est devenue d'une intransigeance ridicule, et là je pèse mes mots.

— C'est vrai que t'as quand même un palmarès particulier, ricane mon frère.

— Ah, ben c'est sûr que tout le monde n'a pas la chance de tomber du premier coup sur la dinde du siècle, arrogante et tyrannique, qui va rendre vos enfants chèvre encore plus vite qu'elle ne t'a rendu psychorigide ! m'emporté-je, n'en pouvant plus de leurs critiques.

Évidemment la dinde en question se met à glousser d'indignation. Ouais, bon, OK, elle vient de prendre une balle perdue alors qu'elle n'a même pas ouvert la bouche pour une fois... Mon frère me fixe les yeux exorbités. Mon père toussote, embarrassé.

— Et personne ne se pose la question de savoir pourquoi j'attire toujours ce genre de personne ? Pourquoi j'ai sans cesse besoin de quémander l'affection ?

— Tu sous-entends qu'on a quelque chose à voir avec ça ? grimace mon frère.

— Je ne le sous-entends pas. Je l'affirme haut et fort ! Tous mes dysfonctionnements proviennent de notre famille !

— Ah ben, voilà mieux ! C'est de notre faute maintenant ! s'indigne ma mère.

— Vous savez quoi ? Je m'en tape. Pensez ce que vous voulez de moi, ça ne changera rien. Cependant, j'ai le droit de me préserver de tout ça. Parce que vous savez ce que vous êtes en train de faire là ?

Ils me fixent tous avec incompréhension.

— Ça s'appelle tirer sur l'ambulance ! Vous avez tous la capacité d'empathie d'une huître, bordel !

— Judith ! Ton langage ! Les enfants ! me tance ma mère complètement à côté de la plaque.

— Mon langage reflète ce que je ressens ! J'en peux plus qu'on tape systématiquement sur la brave Judith. C'est tellement facile ! Mais là, y en a marre ! Jusqu'à présent, j'ai pris sur moi, mais maintenant c'est fini ! La brave Judith a fini de se taire, elle va rendre les coups. Œil pour œil... Donc, clairement, si vous n'êtes pas foutus de m'apporter du soutien et de l'affection, fichez-moi la paix ! Je n'ai clairement pas besoin de ça en ce moment ! Les enfants, prenez vos manteaux et Ulysse, on s'en va !

— Mais maman... Les cadeaux... ?

— Je passerai les récupérer un autre jour.

— Mais maman...

— Chérie, enfin, tu ne peux pas partir comme ça... tente mollement mon père.

— Oh que si ! Je le peux et, ô surprise, je le fais !

Je jette ma serviette sur la table et quitte la scène drapée dans une dignité toute relative, mais je m'en fous. Ma colère fait une toge bien plus impressionnante.

— Joyeux Noël à tous, crié-je depuis l'entrée.

Abasourdis, ils restent tous plantés autour de la table, contemplant notre départ avec des airs de veaux décérébrés. Mes enfants à moitié en pleurs sur mes talons, Ulysse dans notre sillage, je quitte l'appartement dans un état d'intense fébrilité. Je suis partagée entre l'envie de fondre en larmes et celle de hurler de rage. À la place, je claque la porte de l'appartement avec fureur. Mes enfants sursautent et me jettent un regard effrayé.

— Ce n'est rien, tenté-je de les rassurer d'une voix plus douce. Vraiment. Ça va aller. On va rentrer, et vos cadeaux seront au pied du sapin demain matin, c'est promis.

Ils se contentent d'acquiescer et de me suivre jusqu'à la voiture. Sur le trajet ma fille pleure, extériorisant sa frustration son incompréhension et son mécontentement. Mon fils, lui, brille par son impassibilité silencieuse en fixant d'un œil morne les lumières à l'extérieur. Ce qui en dit long sur sa déception, mais également sur sa compréhension de la situation. Il me sidérera toujours par sa faculté à appréhender le monde des grands à un âge aussi tendre. Je m'en veux de leur infliger ça. Toutefois, ma priorité est de me préserver afin de pouvoir continuer à être une mère potable. Je ne me sens cependant pas la force d'expliquer mon coup d'éclat aux enfants ce soir. Je les mets au lit avec des gros câlins. On mettra les choses à plat demain. Ça laissera un peu la mousse retomber, je trouverai probablement mieux mes mots demain pour ne pas les remonter à vie contre ma famille de casse-pieds.

C'est ravagée par un ouragan émotionnel tempétueux que je vais me coucher après avoir disposé tous les cadeaux dans le salon. Fort heureusement, demain est un autre jour...

Chapitre 15

Préserver son pré carré

« L’habit ne fait pas le moine », proverbe.

OK, soit. Même si ça reflète bien mon humeur, hein... En revanche la morphologie... Non parce que « les yeux sont le miroir de l’âme » quand même ! Alors un regard porcin, ça induit quoi ?

Après une nuit fort agitée, j’ai droit à un réveil survolté. Ben oui, c’est Noël... Mes enfants se précipitent donc dans ma chambre et sautent sur mon lit avec une délicatesse toute relative.

— Maman ! Maman ! Faut que tu viennes ! On peut pas ouvrir les cadeaux sans toi ! Alleeeez !

— Rosalie, arrête de secouer maman comme ça, tu vas la mettre de mauvaise humeur. C’est Noël pour maman aussi.

Ma fille stoppe sa tentative de faire tomber des prunes de ma tête et s’assoit sagement à côté de moi. Fnouf en revanche, a bien compris que si maman est réveillée, ça veut dire gamelle imminente. C’est donc mon chien qui prend le relais pour un assaut plein de tendresse et d’affection baveuse empreint d’une impatience inratable.

— OK, message reçu cinq sur cinq, ris-je face à tant de gaieté. Allez, zou !

Je me lève, enfille mes chaussons pilous, puis sors de ma chambre encadrée par toute ma nichée. Et oui, j'inclus Fnouf qui ouvre la marche en trépignant autant que les enfants, mais pour des raisons différentes.

Après avoir géré les urgences, à savoir servir sa gamelle à l'affamé de service, je rejoins les enfants et m'assois sous le plaid en les regardant ouvrir leurs cadeaux à grand renfort de « wahouuu », « trop bien » et autres manifestations de joie exubérante.

Lorsque l'orgie est finie, mes enfants s'approchent de moi et me tendent un objet enveloppé à qui mieux mieux dans du papier cadeau.

— Comme t'as plus d'amoureux pour te faire un cadeau, on t'en a fait un. Mais comme on n'avait pas de sous, eh bien, on l'a construit nous-mêmes.

Je déballe précautionneusement le paquet cadeau sous les regards anxieux et impatients de mes deux enfants. Les yeux écarquillés par la surprise et embués par l'émotion qui me submerge, je peine à identifier clairement les détails. Mes enfants m'ont construit une boîte à bijou en origami, ornementée de plein de dessins et de messages d'amour.

— Ben maman, pourquoi tu pleures ? Ça te fait pas plaisir ?

— Ils sont pas beaux nos dessins ? Tu vois, je t'avais dit que lui dessiner le camion de Jamy, ça lui plairait pas !

— Mais si ! J'adore ! Au contraire ! Je pleure parce que je suis hyper émue. Ça me fait tellement plaisir... Merci mes bébés d'amour.

Je les prends dans mes bras pour un câlin géant. Mon curseur émotionnel pète encore une fois tous les plafonds. J'ai l'impression d'être une barre de nitroglycérine d'émotions dévastatrices en ce moment. C'est légèrement impossible à gérer... D'ailleurs, je n'essaye même pas, c'est bien trop puissant pour moi...

Après cette séquence émotion complètement chavirante, je vote pour une opération petit déjeuner. Je remporte évidemment tous les suffrages. Mon idée de Noël en pyjama aussi. Comme c'est étonnant... J'avoue que c'est d'autant plus jouissif que, lorsque nous le passons chez mes parents, il faut toujours être sur son trente-et-un. C'est donc une basse revanche, mouahaha ! Ouais ma maturité est restée là-bas hier soir...

Nous passons la journée à faire des câlins, manger des gâteaux et autres cochonneries en ayant une pensée perfide pour ma pétasse de belle-sœur et

ses légumes maudits, ainsi que pour mes martyrs de neveux, le tout vautrés devant la télé, entre deux essais de nouveaux jouets bien entendu.

J'ai tout de même pris le temps d'expliquer à mes enfants mon coup d'éclat de la veille. Contre toute attente, et me surprenant encore par leur extraordinaire capacité de compréhension, ils m'ont offert tout leur soutien.

— Non, mais maman, t'as vu nos cousins ? Ils sont gentils, hein, mais qu'est-ce qu'ils sont barbants ! commente Rosalie en roulant des yeux exagérément.

— Et puis, ils ne connaissent même pas « c'est pas sorcier », tu te rends compte ! s'indigne mon fils avec assurance.

— Ben, ça ne m'étonne pas. Tatïe leur a interdit la télévision, ils ont le droit de la regarder une demi-heure le week-end...

Mes enfants poussent des exclamations effarées, l'air horrifié.

— Mais c'est horriiiiiible ! Comment ils font dans la cour de récré ? Tout le monde doit se moquer d'eux, s'exclame ma fille avec un air désolé.

— Ils doivent passer pour des extra-terrestres s'ils ne connaissent pas « c'est pas sorcier », confirme mon fils doctement.

— T'es vraiment la meilleure maman du monde ! déclare ma fille en me sautant dans les bras avec bien entendu beaucoup de douceur.

— Oui, et si Papy, Mamie, Tonton et Tatïe ne le voient pas, c'est qu'ils sont aveugles ! T'as bien raison d'avoir râlé, hier !

Ainsi soutenue et plébiscitée par mes enfants, je me sens rassérénée. Je ne peux que me ranger à leurs arguments, ne pas connaître « c'est pas sorcier », c'est vraiment un crime de lèse-majesté...

En toute fin d'après-midi, on toque à la porte. Étant donné que je n'attends personne, je suis d'autant plus sur mes gardes en allant ouvrir. Je ne peux empêcher mon cœur de faire une embardée et mon estomac de se contracter à la pensée que Franck puisse avoir eu l'idée de venir nous importuner. Cette idée me terrifie littéralement.

Griffes et crocs affleurants afin de faire la peau à l'importun, je remballe mon attirail en avisant mon frangin sur le pas de ma porte. Je ne masque pas ma surprise de le voir là alors que j'ai clairement insulté sa chère et tendre épouse la veille. À sa place, j'aurais sûrement fait la tronche pendant des mois... Ce qui serait passé inaperçu évidemment, puisqu'on ne se voit qu'une fois par an. Mais bon, l'intention y aurait été, hein !

— Simon ?

Bon, OK, question rhétorique hein.

— Je ne te dérange pas ? me demande-t-il timidement en balayant rapidement ma tenue d'un œil impassible.

Je lui en sais gré. Je suis, comme annoncé, toujours en pyjama, chaussons pilous, pas coiffée ni maquillée. Mon frère, lui, est habillé décontracté, mais pas trop. Il faut toujours rester classe en toutes circonstances... Un médecin, éminent chirurgien parisien de surcroît, ne se laisse jamais complètement aller, n'est-ce pas ? En tous cas, pas lui, c'est certain.

— Non, comme tu vois, je ne suis pas en train de donner une réception huppée. Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi t'as pas appelé ?

— Je peux entrer ?

— Oh, oui, pardon, excuse-moi, m'effacé-je pour le laisser pénétrer dans la maison.

Il s'arrête dans l'entrée, observe l'environnement, puis se tourne vers moi l'air mal à l'aise.

— Les enfants sont pas là ? hasarde-t-il, en me montrant un grand cabas que je n'avais même pas remarqué.

Ouais, vu la taille dudit cabas, je n'ai clairement pas les yeux en face des trous... Ou alors, je suis trop estomaquée de trouver mon frangin devant chez moi en train de jouer les pères Noël de secours parce que j'ai fait un esclandre au dîner de famille la veille au soir.

— Si, si, où veux-tu qu'ils soient ? Ils sont dans le salon. Ils ne partent que lundi chez leur père.

— Je peux... ?

— Bien sûr, ils vont être ravis. Vas-y entre, l'invité-je à poursuivre jusqu'au salon.

Il entre dans la pièce. Il a à peine fait deux pas qu'un concert de cris de joie résonne, mettant à mal nos pauvres tympanes.

— Tonton !!!!

— T'as ramené les cadeaux !!! Merciiiiii !!!

Mes enfants sautent de joie, embrassent leur oncle avec entrain et se jettent sur le cabas avec une voracité digne d'un crocodile qui n'aurait pas bouffé depuis des mois. Non, vraiment, ils sont si brimés mes enfants... C'est terrifiant !

— Merci d'avoir ramené les cadeaux. Il ne fallait pas. Je les aurais récupérés dans la semaine, tu sais. Je t'offre quelque chose ?

— Non, merci. Ça va, refuse-t-il en me désignant sa tête.

— Gueule de bois ? ricané-je, en repensant à l'état dans lequel ils étaient tous quand j'ai levé le camp avec fracas.

Il me renvoie un sourire tordu en guise de réponse. Ouais, grosse gueule de bois donc.

— On pourrait se parler... heu... enfin..., bafouille-t-il, dans ses petits souliers, en jetant un regard éloquent à ma nichée.

— Oui, viens, l'invité-je à me suivre, ayant compris ses insinuations peu explicites, à savoir à l'abri des oreilles indiscrètes et particulièrement performantes des enfants.

Oui, fut un temps, mon frère et moi étions tellement complices que nous n'avions pas besoin de mots pour nous comprendre. Mais ça date de Mathusalem. Ce ne sont que des réminiscences d'une entente aujourd'hui disparue.

Nous partons donc vers la cuisine en toute sérénité puisque mes parents ont encore une fois pourri gâté mes enfants. En conséquence, ouvrir leurs paquets devrait les occuper un bon moment.

Je m'adosse au plan de travail dans l'expectative. J'observe mon frère un peu plus méticuleusement que je ne le fais d'habitude. Ce grand gaillard, à la chevelure brune parfaitement disciplinée, ou presque, il y a toujours cette crolle sur son front qui refuse de se laisser domestiquer, revient de loin. Aucune séquelle de son accident n'est visible, du moins rien de flagrant pour qui n'est pas au courant. Mon frangin est un miraculé.

L'accident de la route qu'il a eu adolescent a bien failli lui coûter la vie et lui cause encore pas mal de tracas au quotidien. Ses lombaires ne se sont jamais remises complètement. Néanmoins, il arbore en général, cette attitude pleine d'assurance et de fierté qui appartient aux chirurgiens qui sauvent des vies à longueur de journée. Je dirais même de supériorité... Ne nous voilons pas la face, cette espèce est bouffie de suffisance et souvent atteinte du syndrome de Dieu. Ma belle-sœur, par exemple, en est la digne représentante... Moi ? Caustique ? Meuh non...

Pourtant, à ce moment précis j'ai l'impression de me tenir face à une créature hybride créée en mélangeant Droopy et une vierge effarouchée. Il se décide à lever les yeux vers moi et à soutenir mon regard.

— Ju, écoute...

— Si tu es venu pour me demander de m’excuser auprès de maman, je te préviens tout de suite, c’est hors de question ! le coupé-je sur la défensive, victime flagrante de mon sentiment grandissant de culpabilité eu égard à l’esclandre que j’ai fait hier.

— Non, non... pas du tout...

— Ben alors quoi ? C’est par rapport à ta femme ? Non, parce que là aussi, je ne regrette rien ! affirmé-je avec assurance, alors que je suis parfaitement consciente que j’y suis allée un peu fort.

Bon d’accord, j’ai sorti le char Leclerc...

— Non plus. Mais, d’ailleurs, pourquoi la détestes-tu autant ? Tu sais, au fond, Élo n’est pas méchante, elle...

— Parce qu’elle représente tout ce que j’abhorre chez la gent féminine. Superficialité, sophistication, prétention, arrogance, donneuse de leçon... énuméré-je dans un élan très spontané pour éclairer mon frère sur les raisons de l’antipathie que je voue à son épouse modèle.

Mon frère ricane doucement.

— Quoi ?!

— Quel costard ! La voilà rhabillée pour l’hiver, se marre-t-il, pas du tout vexé par ma tirade péjorative. Mais effectivement, tu as raison, elle est tout ce que tu n’es pas...

— Es-tu en train d’insinuer que tu ne supportes pas ta sœur au point d’avoir épousé son exact opposé ? hasardé-je, piquée au vif, peinant à masquer ma tristesse à cette pensée.

Mon frère baisse les yeux, fuyant mon regard. Ouch ! Ça fait mal ! Ça m’apprendra à tendre le bâton pour me faire battre.

— Ce n’est pas ça, tu te trompes... murmure-t-il, en un souffle à peine audible.

Je hausse les sourcils, intriguée, me raccrochant à un ultime espoir que mon frère me détrompe et démonte ma théorie peu valorisante pour moi.

— Alors, quoi ? Je pige pas...

— C’est... compliqué... Disons qu’Élo est prévisible, elle est forte là où toi, tu es fragile.

— Et ? Je ne sais pas comment je dois prendre tes insinuations...

— Eh bien, jamais je ne pourrai blesser Élo comme je t’ai fait du mal à toi... Elle n’a pas ta sensibilité, elle n’est pas... Enfin, en bref, être moi ne fera pas de mal à Élo, contrairement à toi.

— Mais je pige rien à ce que tu racontes !

— Ju, c'est entièrement de ma faute si tu es comme tu es et que tu attires toujours les pires prédateurs à toi. Je sais très bien que tu t'es sentie négligée et rejetée suite à mon accident, que tu as fait ton maximum pour t'effacer. J'ai accaparé toute l'attention des parents.

Je fixe mon frère les yeux écarquillés, la bouche entrouverte.

— Non, mais attends, en quoi serais-tu responsable ? C'était un accident...

— Oui, mais...

— C'était un accident, Simon. Tu n'es pas responsable du comportement de papa et maman... Ce n'est pas ta faute si tu as eu un accident et que ça a mobilisé beaucoup de temps et d'énergie aux uns et aux autres, c'est le rôle d'une famille.

— Oui, peut-être, mais tu en as beaucoup souffert, et si je n'avais pas eu cet accident, maman n'aurait pas passé autant de temps auprès de moi, et...

— Et encore une fois, tu n'es pas responsable du comportement de maman. Ne me dis pas que ça fait trente ans ou presque que tu te sens coupable ?

Mon frère pique du nez à nouveau.

— Sérieux ? Alors c'est à cause de ça que tu t'es éloigné de moi ?

Mon frère lève les yeux dans ma direction. Tout ce que j'y lis me bouleverse profondément et m'ébranle jusqu'au tréfonds.

— Je suis désolé, jud', je n'ai pas eu la bonne réaction... Je... Je me sentais tellement coupable et tellement en colère...

— Arrête. S'il te plaît... Je n'ai pas été super tendre avec toi non plus à cette époque.

Un rictus ironique se dessine timidement sur sa bouche.

— Ouais, bon, OK, je ne le suis toujours pas, ris-je doucement.

— Jud', tu es ma petite sœur, tu le seras toujours, et j'aurai toujours envie de casser la gueule à tous ces cons qui, ne te méritent pas, te font du mal et qui ne savent pas voir à quel point tu es un trésor précieux... Mais... qu'est-ce que j'ai dit ? se désole-t-il en voyant les flots dignes d'une cataracte s'écouler sur mes joues.

— C'est malin, t'es content ? Voilà, maintenant je pleure, pffff...

— Mais pourquoi ? insiste-t-il, décontenancé.

— Parce que je pensais que t'étais venu pour m'enguirlander, ce qui aurait été logique au vu de mon comportement d'hier. Mais au lieu de ça, tu t'excuses... C'est le monde à l'envers...

— Je peux encore t’enguirlander, si tu y tiens, me propose-t-il avec un sourire en coin.

— Pfff, t’es con...

— Allez, viens là, m’ordonne-t-il en m’attrapant par le bras et en me serrant contre lui.

Le visage enfoui dans son blouson qu’il n’a pas pris le temps de retirer, je sanglote de plus belle. J’évacue trente ans d’incompréhension et de rejet d’un bloc, c’est violent.

Après un temps certain, nécessaire à calmer mes effusions intempestives et à remettre de l’ordre dans mes idées chaotiques, je reprends en reculant d’un pas :

— Et ça t’a pris comme ça ? Tu t’es levé ce matin et tu t’es dit « tiens, si j’allais crever l’abcès avec Judith ? » ?

— Eh bien, crois-moi ou non, mais c’est Élo qui m’a aiguillé.

Hein ?! Cette dinde ?! À mon air ahuri qu’il peut pleinement contempler grâce au mouvement de recul interloqué que j’ai eu par réflexe, Simon devine mon désappointement.

— Elle est pédopsychiatre... Y a psychiatre dedans, tu sais ? Elle peut paraître intransigeante, psychorigide et froide, mais elle a quelques notions de psychologie pas inutiles...

J’affiche une moue à cheval entre la grimace tordue et la lippe navrée.

— Donc, oui, c’est elle qui m’a conseillé de venir te parler. Je crois qu’elle a bien mieux compris tes mécanismes que toute notre famille réunie.

OK, la bécasse remonte d’un cran dans mon estime. Ça la sort à peine du gouffre abyssal où elle était précédemment plongée, mais c’est un progrès notable...

— Eh bien, tu remercieras « Élo », fais-je avec des guillemets ne pouvant m’empêcher de donner une inflexion péjorative au surnom de mon oie de belle-sœur, pour ses intuitions et ses conseils avisés pour la paix des familles.

— N’en fais pas trop, t’es pas crédible, rigole-t-il.

— Ah... mince... Bon, ben tu la remercieras quand même. Pour une fois qu’elle prône quelque chose d’utile...

— Tu ne peux pas t’en empêcher, hein ?

— De quoi ?

— De la critiquer ?

— Non, mais ce n'est pas de ma faute si ta femme est une caricature de despote psychotique... Mais, attends... Tu aimes ça en fait ?! T'as un côté masochiste qui aime être dominé ?! Nooooo ?! Est-ce qu'elle a un fouet ?

— Il faut toujours que tu exagères ! me tance-t-il, le rouge aux joues.

J'éclate de rire. Le Docteur Simon Bretman, éminent chirurgien à la Pitié Salpêtrière, Professeur à la fac de Paris, avec un pedigree long comme mon bras, adore se soumettre à son dragon d'épouse. Elle est truculente celle-là ! Je ne vais pas m'en remettre.

— La discipline, c'est rassurant... me confie-t-il, peinant à retrouver une carnation normale.

Je cesse de rire immédiatement. Je percute que mon frère aussi est plein de névroses, à commencer par sa maniaquerie du contrôle visant à éliminer un maximum d'inconnues des équations pour réduire les risques d'accident. Sans compter qu'il a déjà la vie de ses patients entre les mains, s'il peut, le reste du temps, compenser en s'en remettant à sa femme.

Je suis clairement en train de redessiner complètement le portrait de mon frère. Je sens que mon cerveau n'a pas fini de cogiter pour remettre de l'ordre dans ce séisme spectaculaire qui ébranle toutes mes croyances et mes perceptions.

— T'as essayé de te faire psychanalyser par ta femme ? le provoqué-je avec humour.

— J'ai pas besoin, c'est son passe-temps favori... Elle a coutume de dire que notre famille est un parfait entraînement pour l'étude in vivo de tous les dysfonctionnements traditionnels.

— Oh mon Dieu ! Je savais bien qu'elle était cinglée ! Y a vachement mieux à faire avec son mari, bordel !

Mon frère éclate de rire. Je l'imites, légèrement étourdie par le soulagement que je ressens à l'issue de cette conversation inattendue. Attirés par l'euphorie régnant soudain, mes enfants débarquent pour nous montrer leurs cadeaux.

Avec force exclamations, nous nous extasions chacun notre tour pour le plus grand bonheur de Rosy et Will.

Suite à cela, mon frère ne s'attarde pas. Je le raccompagne jusqu'à la porte après qu'il a salué les enfants.

— Est-ce que tu veux qu'on déjeune ou qu'on dîne ensemble avant que nous repartions ? me propose-t-il avec un sourire bienveillant.

— J'en sais trop rien. Les enfants partent lundi matin, on va avoir plein de choses à faire. Si ça te va, on se tient au courant. Je ne sais pas si je serai en forme... enfin tu vois, quoi...

— OK, ben tu me diras. Il n'y a aucune obligation. Si tu ne te sens pas prête, aucun souci. Et si tu peux essayer de discuter avec maman...

Je me renfrogne, clairement peu emballée par cette idée. Discuter avec mon frère, OK. Même si, à bien y réfléchir, on ne m'a pas demandé mon avis en amont. Avec ma mère, c'est une autre paire de manches.

— Penses-y, s'il te plaît. Je pense que ça vous ferait du bien à toutes les deux...

— Sûrement, mais...

— Laisse-lui une chance. Elle pourrait te surprendre, tu sais ?

Je hausse un sourcil affichant une moue plus que dubitative.

— Jud', tu sais très bien que tu ne peux pas lui faire la gueule ad vitam aeternam.

— J'y réfléchirai, promis. Mais ne me brusque pas...

— OK. Allez, je file, mes mélomanes m'attendent pour aller manger des gaufres derrière le dos de leur mère...

— Ah ben bravo ! rigolé-je.

— La discipline, c'est très bien, mais il faut savoir contrebalancer et faire descendre la pression si on ne veut pas que ça nous pète à la tronche.

— Tu me rassures ! Tout bon sens ne t'a pas déserté, en voilà une bonne nouvelle !

Mon frère me tire la langue avec une puérilité désarmante. J'ai l'impression d'avoir à nouveau dix ans, c'est surréaliste. J'enlace mes bras autour de son cou et l'embrasse tendrement sur la joue. Il me rend étreinte et bisous avec la même affection palpable. Wahou... non, vraiment, il va me falloir quelques jours pour me remettre de tout ça...

Chapitre 16

Solitude

« Quand on touche le fond, on ne peut que remonter ». Proverbe.

Faut-il encore être dans le bon sens... Parce que j'ai beau être au fond, je continue à creuser... À force, ça va se transformer en tunnel ! Ouf ! Tout n'est pas perdu alors ! Il reste un espoir...

Le lendemain, je n'ai pas vraiment le temps de m'apitoyer sur mon sort. La journée est consacrée, comme chaque veille de départ, à la préparation des bagages, du voyage et de tout un tas de trucs qui me permettront de passer une semaine en *off* complet. J'ai bien l'intention d'exploiter ces quelques jours afin de m'enfermer dans ma grotte, de m'isoler du monde et de travailler sur moi. Je n'en peux plus de cet état de fébrilité émotionnelle explosive. C'est fatigant, hyper agaçant et totalement incontrôlable.

J'aimerais pour une fois redémarrer l'année sur de bonnes bases, ce qui, de toute évidence, me fait cruellement défaut depuis plusieurs dizaines d'années...

Mes enfants partent chez leur père la moitié des vacances scolaires. Mon ex-mari, Antoine, est parti se réinstaller dans son fief natal lorsque nous avons divorcé. Nous nous étions rencontrés lors de nos études dans une grande école de management de Lille. Nous nous sommes mariés à la fin

desdites études et il est resté ici. Dix ans de mariage. Dix ans d'une lente agonie, d'un désinvestissement progressif. Tout ça pour qu'au final, je me retrouve avec toutes les responsabilités sur les épaules ; un mari fantôme, quoiqu'un fantôme doit certainement plus communiquer que mon ex-mari qui était à deux doigts de fusionner avec son ordinateur ; et l'impression tenace d'avoir fait deux enfants toute seule. Nous nous sommes séparés d'un commun accord, face au désintérêt des deux parties et au manque réciproque de motivation pour essayer de recoller les morceaux d'un radeau déjà à moitié englouti.

En conséquence, mes enfants prennent l'avion pour se rendre à Lyon et aller passer une partie des vacances chez leurs grands-parents qui habitent Grenoble. Ces derniers possèdent un chalet à la montagne. Je dois bien avouer que Noël sous la neige me manque. Nous y allions chaque année. Enfin bon, mes enfants continuent d'en profiter tous les ans, et c'est une bonne chose. D'autant que les parents d'Antoine les adorent et sont hyper sportifs. Mes enfants maîtrisent donc mieux leurs skis à six et neuf ans que moi à trente-huit...

Le lundi matin, nous nous mettons en route pour l'aéroport. Mes enfants sont comme à l'accoutumée, surexcités. Nous enregistrons les bagages, puis nous rendons au point UM^[4], pour attendre qu'une hôtesse vienne les prendre en charge, après un inévitable détour par la presse, afin de rendre le voyage plus festif à grand renfort de livres, de coloriages et autres babioles dont le pouvoir de distraction est toujours impressionnant.

Lorsque l'heure sonne, j'étreins mes enfants de tout mon cœur. Ils sont si mignons avec leurs petits sacs à dos par-dessus leurs doudounes hivernales. C'est toujours un moment étrange. Déchirée entre le soulagement que procure la levée momentanée des responsabilités parentales et la mélancolie qui m'envahit à les voir grandir si vite et à les voir quitter mon giron temporairement. Le vide qu'ils laissent à chaque fois est abyssal. La légèreté que me procure le fait d'ôter ma casquette de maman pour quelques jours est aussi culpabilisante que rassérénante. Il faut dire que cette casquette est très couvrante... Elle prend un maximum de place et en laisse très peu aux autres. En conséquence, je suis toujours plongée en plein désarroi le temps que je me rappelle que je ne suis pas qu'une maman...

Je reprends donc ma voiture dans un état alternatif. Ouais, comme le courant. Je passe de l'euphorie à la tristesse, de la mélancolie à la

détermination, en passant par tout un tas d'autres états avant d'arriver chez moi et de ressentir pleinement le vide et le silence. Qui ne dure que le temps que j'ouvre la porte parce que mon fidèle Fnouf est là, jappant avec enthousiasme, caracolant autour de moi comme le chiot qu'il n'est plus depuis longtemps. Ouais, tel maître tel chien, il est resté très gamin, tout comme moi.

J'ai une envie furieuse de remettre pyjamas et chaussons immédiatement. Je m'abstiens néanmoins, consciente que ma politique du frigo vide quand les enfants ne sont pas là ne va pas être applicable. En effet, d'habitude, je ne suis pas souvent là, profitant du gîte et du couvert, ou plutôt d'aller squatter honteusement la table de mes amis. Or, si je veux mener à bien mon plan d'ermite aguerri consistant à me retrancher dans mon fort, tels Pâris, Hector et Priam pendant la guerre de Troie, il va quand même falloir que je me sustente un minimum.

Il va donc falloir que je fasse un minimum équivalent de courses... Ô joie...

J'estime néanmoins avoir droit à un petit temps de pause. J'investis donc mon bureau, suivie par mon pot de glue afin de me lancer dans l'écriture de mon nouveau livre. J'ai décidé que, si j'avais vraiment le pouvoir d'écrire ce qu'il va m'arriver, alors définitivement, il faut que j'écrive des histoires gaies. Et la discussion avec mon frère a ravivé quelques flammèches de joie de vivre en moi. Autant en profiter !

Je passe donc la matinée à déverser sur mon clavier la fin d'une sordide histoire de manipulations, la fin d'un couple dont l'héroïne parvient enfin à se défaire de l'emprise du pervers narcissique qui avait planté ses griffes en son sein. Il est bien évident que toute ressemblance avec ma propre histoire est purement fortuite... Non, je ne pioche absolument pas dans mon vécu et mes émotions pour dépeindre les aventures de mes personnages, pas du tout ! L'idée qu'un auteur puisse s'inspirer de son expérience pour créer est un mythe... Comment ça je ne suis pas crédible ? Mince...

Ça me fait un bien fou. À tel point que c'est mon estomac tyrannique qui me rappelle aux basses contingences terrestres en gargouillant comme un hystérique.

Allez, assez traîné, je termine rapidement les restes du dîner d'hier, ce qui achève de transformer mon frigo en désert arctique. À part des bouteilles d'eau gazeuse, il n'y a absolument plus rien dedans. Dénichant un microbout de motivation dans l'idée qu'une fois ma corvée effectuée, je

pourrai prononcer mon état d'hibernation effectif, je file au supermarché qui est à trois minutes de chez moi. J'adore l'endroit où j'habite, en plein milieu de la campagne avec toutes les commodités et la civilisation à moins de trois kilomètres de ma maison. La banlieue lilloise est hyper pratique !

Après avoir erré dans les rayons sans grande inspiration pendant un temps fou, je lorgne mon sac avec une moue consternée. À part deux plats traiteur chinois, j'ai une brioche aux pépites de chocolat et c'est tout... Pas de quoi tenir un siège d'une semaine, ça, c'est certain.

Je retourne dans les rayons frais. On ne sait jamais, depuis dix minutes, de nouveaux produits ont pu faire leur apparition. Ouais, l'important c'est d'y croire, n'est-ce pas ? Y a rien à faire, la simple idée de me préparer un repas autrement qu'en enfournant un truc tout fait au micro-ondes quand je suis toute seule me donne envie de pleurer. Je n'ai absolument aucune motivation pour cuisiner solo. Et encore moins pour m'asseoir à ma grande table, seule, avec pour unique compagnie mon chien qui bave sur mes genoux et un bouquin. Je trouve ça d'une tristesse... Et bien évidemment, avec mon vorace de compagnon, inutile d'envisager un plateau télé, ledit plateau volerait aussi sûrement qu'une fusée propulsée vers l'orbite lunaire, son aérodynamisme miraculeusement amélioré par la disparition instantanée de la nourriture posée dessus.

Je fais le plein de pain et de fromage. C'est très bien pour les soirs de flemme ça. J'ajoute quelques paquets de raviolis frais variés. Bon, ça commence à prendre forme. Encore un dernier tour, et j'ai fait le plein pour survivre jusqu'au retour des enfants.

Je me rends à la caisse et commence à déposer mes articles sur le tapis roulant. Lorsque j'ai fini, en attendant mon tour, mon regard se perd sur les articles de la personne devant moi. Un bref coup d'œil me suffit pour en déduire que ça doit être le créneau horaire des paniers de célibataire.

Visiblement, le type devant moi a les mêmes goûts et affectionne la bouffe asiatique. Les mêmes plats traiteur que les miens passent entre les mains de la caissière pour rejoindre le sac déjà à moitié rempli. Je lève les yeux vers son propriétaire. Et stoppe mon tour d'horizon immédiatement. Alerte ! Éphèbe en ligne de mire ! À tous les postes d'observation, faites le zoom sur l'objectif immédiatement !

Je le mate donc fort peu discrètement alors qu'il est concentré sur son rangement. Grand, bien bâti, très probablement jeune quadragénaire et

plutôt beau gosse, ce qui attise mon intérêt. Parce que d'ordinaire, les types dans ma tranche d'âge ont plutôt tendance à me rebuter. Pas que je sois difficile, mais... Bon, en fait, si. Je suis un poil exigeante... C'est le cas de le dire, haha, Judith toujours un trait d'esprit particulièrement incisif ! En effet, la plupart du temps, ils arborent cette espèce de barbiche mal rasée qui leur donne un air négligé au possible et limite crade. Je ne comprends pas cette mode du poil dégueu. Déjà sur un jeune, c'est pas top, mais sur un quadra, à l'heure où le poivre et sel s'installe durablement, ça fait carrément défraîchi, presque clodo. Non, mais c'est vrai, quoi ! Imaginez qu'on fasse pareil ! Ouais, j'ai ma coupe mollet deux trois jours, tu aimes ? Comment ça, ça pique ? Meuh non, c'est hyper tendance chéri voyons... On est d'accord, ça vend pas du rêve...

Or, ce spécimen, visiblement anticonformiste et complètement à contre-courant de cette mode abominable, exhibe un menton rasé de près, ce qui est hyper appréciable. En outre, il est très probablement à l'aise financièrement, même si sa façon de se vêtir n'est pas ostentatoire, elle dénote d'un goût certain tout en étant décontractée. Ses cheveux châains retombent en boucles souples devant son visage.

Je note cependant que son faciès est crispé et ses gestes sont brusques et agacés. C'est évidemment à ce moment qu'il lève son regard sur moi. Je m'empourpre, embarrassée, et détourne vivement le regard tout en essayant de m'occuper les mains en remettant mes articles en place sur le tapis. Articles qui n'ont pas bougé d'un iota, bien entendu. Mais ça, il ne le sait pas. J'ai quand même eu le temps de voir deux yeux bleus assez fascinants, quoique méfiants.

Lorsque je me décide à relever le nez de mes courses, c'est pour m'apercevoir que le type me scrute avec défiance. Mouais, il est peut-être mignon, mais si c'est pour tomber sur un énième roquet agressif et détraqué, ça ne m'intéresse pas. Que les gens gardent leur animosité pour eux, moi je vais retourner dans ma grotte bien loin de toute sociabilité. Non, vraiment, j'ai choisi le bon métier !

Je rentre chez moi avec mes victuailles pour tenir un siège, pressée d'enfiler mes chaussons et de ne plus les quitter de la semaine. Mon chien et moi, on se suffit parfaitement à nous-mêmes ! Et je ne risque pas de le rebuter si je ne suis pas bien coiffée, pas maquillée ou en pyjama pilou. Il s'en contrefout. Mon chien est le compagnon idéal. Pourquoi donc

s'emmerder avec des hommes ? Surtout que, si j'en crois ce que Steph m'a montré, le seul manque hors de portée d'un compagnon à quatre pattes est désormais pallié grâce à la créativité parfois perverse de certains bienfaiteurs de la gent féminine... Conclusion, qu'est-ce que je suis bien toute seule en fait !

Je m'enferme donc à double tour le reste de la semaine, partageant mon temps entre écriture où je fantasme une vie hypothétique où mon héroïne malgré moult péripéties se verrait offrir pléthore d'opportunités pour démarrer une nouvelle vie, bains chauds et relaxants et séries télé sous mon plaid devant ma cheminée. En bref, le pur bonheur quoi !

Je repousse les sollicitations externes avec politesse, mais fermeté. Je n'ai aucune envie de foutre le nez dehors, ni qu'on envahisse ma grotte. Je fuis toute forme de stimulation cognitive et ça me fait un bien fou. J'ai besoin qu'on me fiche la paix et je la préserve avec acharnement.

J'ai esquivé l'invitation de mon frère, j'ai fait de même avec les molles tentatives de ma mère pour reprendre contact. De toute façon, je sais très bien que le résultat ne pourra être qu'un conflit dévastateur, ou au mieux des reproches cinglants. J'estime donc, en mon âme et conscience, que les règlements de comptes peuvent attendre encore un peu. On n'est pas aux pièces, ça fait au moins trente ans que ça macère, on n'est plus à une semaine près...

L'affaire se corse néanmoins avec mes amis qui me connaissent un peu trop bien, et qui ne s'en laissent pas conter. Le Nouvel An approche, et ils sont bien déterminés à ne pas me laisser croupir chez moi comme un vieux marécage oublié. J'ai beau leur expliquer que je hais le Nouvel An, et que je veux faire un pied de nez majestueux à la tradition en le faisant en pyjama avec un chocolat chaud et des tartines de brioche aux pépites de chocolat puis en me couchant à vingt-deux-heures, rien à faire. Steph va venir me chercher que je sois d'accord ou non, et peu importe si je suis en pyjama, elle m'a juré qu'elle m'emmènerait dans cet état si nécessaire.

Visiblement, je n'ai toujours pas appris à dire non correctement... Humpf !

Chapitre 17

Saleté de Nouvel An

« Il y a deux choses infinies : l'Univers et la bêtise humaine. Pour l'Univers, je n'ai pas de certitude absolue », citation d'Albert Einstein.

Je m'incline, c'était définitivement un grand homme... ! Et puisque je suis arrivée à la même conclusion, est-ce que ça veut dire que je suis aussi intelligente que lui ? Quoi ? Non ? Même sur un malentendu ça ne passe pas ?

Je déteste cette période de l'année. Elle ne présente qu'un seul avantage, c'est que tout est tellement mort qu'on a une paix royale ! Tout est fermé ou presque et les gens sont pour la plupart en congé. En conséquence, c'est très bon pour mon niveau d'anxiété !

Mais à part ça, c'est une période que j'abhorre. Les gens sont encore plus cons et désagréables que d'habitude. Pour preuve, toute personne ayant fichu un malheureux pied dans un hypermarché un trente-et-un décembre saura de quoi je parle. Impossible de ressortir de là sans être submergé par des envies d'homicide de masse. On dirait qu'ils sont tous victimes d'une vague d'hystérie majeure... Fort heureusement, cette année, j'ai mis un point d'honneur à ne surtout pas être concernée.

Même si Steph me kidnappe contre mon gré, je m'en fous, j'ai travaillé mon imitation de l'autruche à la perfection. La seule concession que j'accepte de faire, c'est d'ôter, à contrecœur je le précise, mon pyjama pilou. Sinon, je vais en entendre parler pendant une décennie, au moins. Sacha ne laissera jamais passer ça...

L'heure fatidique de me faire impitoyablement arracher à ma coquille confortable sonne. Je n'ai fait aucun effort pour me conformer à la dictature insupportable du 31. Celle qui veut qu'on soit justement sur son 31. Code vestimentaire tyrannique qui nous oblige à nous transformer en boule à facettes, avec paillettes, talons aiguilles et autres artifices tout aussi criminels qu'artificiels. Or, je n'ai aucune envie de me plier à ce genre de conneries. Surtout cette année. Donc, je suis en jeans, bottines et pull moelleux et chaud, na ! D'aucuns diraient que je ne me suis pas mise en valeur. Je leur répondrais volontiers que si je pouvais me déguiser en Cruella pour maintenir les gens loin de moi, je ne me gênerais pas ! Mais bon, c'est le Nouvel An, pas Halloween hein ! Je trancherais trop avec la déco, et donc mon plan machiavélique produirait exactement l'inverse de l'effet recherché, à savoir me fondre dans le décor tel un yucca d'ornement qu'on ne remarque qu'en se prenant les pieds dans son pot. Ouais, ça m'est déjà arrivé... Aucun commentaire, ça ne m'atteindra pas, je suis présentement drapée dans une dignité en béton armé !

J'avise les phares de Steph. Je dis bonsoir à mon fidèle Fnouf. Impossible de l'emmener chez Sacha, son appart n'est absolument pas configuré pour être Fnoufproof... La poubelle est bien trop facile d'accès. Et ses canapés en alcantara blanc ne survivront pas. Ou c'est Sacha qui ne survivra pas en voyant mon chien étalé sur son précieux alcantara. Personnellement, je ne vois pas en quoi le fait que mon chien roupille dessus est plus salissant que ses séances de baise récurrentes, mais bon... En tous cas, je préfère m'asseoir sur quelques poils de chien plutôt que de savoir que l'endroit est maculé de liquide séminal.

Sur ces considérations hautement poétiques, je quitte à reculons ma maison. Je monte dans la voiture de Steph en m'interrogeant sur un possible développement fulgurant de phobie sociale qui nécessiterait une mise en quarantaine.

— Salut, ma belle, alors ça y est ! J'ai réussi à te faire sortir de ta tanière ! Yeaahhh ! me salue Steph avec un enthousiasme ébouriffant.

— Ne crie pas victoire trop vite hein, maugréé-je en lançant un ultime regard éploré en direction de ma grotte. Je peux encore faire demi-tour...

— Oh que non ! me contredit-elle en passant la marche arrière avec empressement en faisant atrocement crisser mes pauvres graviers.

— Pfff, y a toujours des Uber ou des taxis hein, riposté-je en croisant les bras sur ma poitrine, déployant toute ma mauvaise volonté.

— Tututut, si tu n'es pas sage, je te confisque ton téléphone, ça règlera le problème.

— C'est de la séquestration ça, c'est répréhensible et interdit par la loi, objecté-je, entêtée.

— Très bien, t'iras déposer plainte quand on t'aura relâchée, le premier janvier, me rétorque-t-elle, avec un air goguenard.

— C'est malin, grommelé-je, désabusée, parce que, encore une fois, y a rien d'ouvert un premier janvier et surtout, la soirée sera passée, donc ça n'aura plus aucun intérêt...

Tout en ricanant d'avoir eu le dernier mot, elle lorgne ma tenue d'une œillade en biais.

— T'as sorti le grand jeu, dis-moi, se marre-t-elle.

Je grogne, ce qui la fait éclater de rire.

— C'est pas un défilé de haute couture, c'est un réveillon cosy en petit comité que tu m'as vendu, je te rappelle. Je ne vois pas pourquoi j'aurais sorti la robe de soirée, les bijoux clinquants et la truelle à peinturlurer.

Elle me jette un regard sardonique, sourcils arqués et se marre.

— Parce que t'as une robe de soirée et du maquillage, toi ?

— Alors... heu... ouais... La robe date du mariage de Simon, et le maquillage... Y a une date de péremption sur ces trucs-là ?

— T'es redoutable ma belle, s'esclaffe-t-elle de plus belle.

— Bref, de toute façon, Sacha et toi n'avez pas besoin que je me pomponne comme une geisha, donc...

— Ouais, alors... il se peut que le comité soit un poil moins petit que prévu... me coupe-t-elle, avec une certaine appréhension sur un ton hésitant.

— Oh, la garce ! hoqueté-je, outrée. Je le savais ! C'est un traquenard !

— Mais non... Détends-toi, c'est pas le bal de promo non plus... Y aura ptet une ou deux personnes en plus...

— Ça pue l'arnaque à plein nez ton truc. Par pitié, dis-moi que tu n'as pas laissé la bride sur le cou à Sacha pour tout organiser ? gémis-je,

commençant à sentir les prémices d'une crise d'anxiété pointer le bout de son nez.

— Ben tu le connais... En plus, c'est chez lui, donc... se justifie-t-elle maladroitement, m'avouant par ce biais que notre ami a eu quartier libre pour apposer sa touche très personnelle à cette soirée de l'enfer.

Je pousse un soupir à fendre l'âme. Je savais que je n'aurais jamais dû quitter mon pyjama... Je me ratatine sur le siège passager, attendant avec l'exact opposé de l'impatience que nous arrivions à destination et ce faisant, le début de mon calvaire. Mais pourquoi ai-je cédé, nom d'un chien ? Dire non, ce n'est quand même pas si compliqué, bordel !

Foutu réveillon... Pourquoi faut-il se plier à cette tradition stupide qui exige qu'on fasse étalage de sa ribambelle de connaissances ce soir-là précisément ? C'est nul. Je ne vois pas pourquoi on serait obligé d'avoir des amis le 31 décembre au soir. Pourquoi on ne pourrait pas plutôt se faire une soirée en amoureux, bon, OK, pour ça faut avoir un amoureux... ou une soirée en famille, mouais bon, pour ça faut avoir envie de la voir ou qu'elle ne soit pas partie à l'autre bout du pays... Ou un merveilleux tête-à-tête avec le plus fidèle des compagnons avec un chocolat chaud tartine ? Voilà, ça c'est dans mes cordes ! Je radote, ouais. Mais je donnerais tout ce que j'ai pour retourner passer la soirée avec mon chien devant une bonne série télé.

Je me tasse encore un peu plus sur le siège lorsque Steph gare la voiture. Avec un peu de bol, je vais fusionner avec le véhicule et elle ne me trouvera plus. Je ne serai alors pas obligée de...

— Bon ! Tu sors de là ou faut que j'aille chercher un pied de biche pour te déloger ?! me houspille Steph en interrompant ma litanie de lamentations internes.

Humpf ! Je m'extirpe en marmonnant tous azimuts. Je suis positivement ravie d'être là. C'est juste que ce n'est pas flagrant, c'est tout. Je suis affligée par mon manque de crédibilité. Même moi, je n'arrive pas à me croire...

— Allez, arrête de faire cette tronche, ce n'est qu'une soirée. Promis, je ramènerai Cendrillon dans sa grotte pour qu'elle puisse continuer à hiberner jusqu'à ce que la marmaille rentre dès que tu en auras envie. Mais, s'il te plaît, avant ça, essaye au moins, me coupe-t-elle l'herbe sous le pied alors que j'allais sauter sur sa généreuse proposition à pieds joints.

Je me renfrogne, contrariée. Steph sort plusieurs sacs du coffre puis le referme et se tourne vers moi. Je la libère d'une partie de son chargement, tout en me félicitant d'avoir mis des bottines pour transporter tout ce poids, et pas des escarpins qui m'auraient coûté certainement une ou deux chevilles.

— Ju, tu ne peux pas rester enfermée le restant de tes jours. Il va falloir ressortir quand même...

— Ouais, mais là, c'est prématuré, objecté-je, toujours pas convaincue d'avoir bien fait d'abdiquer, en pénétrant dans le hall de l'immeuble.

— C'est dans ta tête ça ! Allez, hop ! Colle-moi un sourire sur ta tronche de gnou constipé et plus vite que ça.

Je m'exécute contrainte et forcée, ne parvenant à produire qu'une lamentable grimace tordue. Steph me pousse de la main en direction de l'ascenseur, tout en se foutant de moi.

— C'est mon max, là, articulé-je difficilement, le visage figé, imitant à la perfection une vieille cougar qui aurait abusé du botox.

— Surtout ne change rien, ça va nous faire des photos dossiers mémorables, me taquine-t-elle.

Je lui lance un regard à la fois exaspéré et offusqué. Ça renforce évidemment son hilarité. Ouais, aucune pitié... Je n'ose imaginer si j'avais refusé d'ôter mon pyjama.

Puis, je me radoucis et arrête de marmonner, me rappelant que j'ai de la chance de l'avoir pour amie. Ben ouais, j'aime mon isolement, mais je ne suis pas une ingrate, hein ! Rien ne l'obligeait à faire des pieds et des mains pour sortir le vieux grizzli acariâtre de sa tanière.

Je la suis donc jusqu'à l'appartement de Sacha en essayant d'avoir un peu moins l'air d'un loir qu'on aurait expulsé de son terrier à grands coups de lacrymogène et un peu plus à une gerbille sous tranxène. On fait ce qu'on peut, hein...

Lorsqu'il nous ouvre, c'est évidemment avec un sourire jusqu'aux oreilles, sur son trente-et-un. Humpf ! Le brouhaha qui provient de l'appartement ne me dit rien qui vaille. Deux trois personnes hein ? Je jette un regard noir à Steph qui me renvoie une moue désolée. Je ne suis pas dupe, elle n'est absolument pas désolée, au contraire, le regard de connivence qu'elle échange avec Sacha me confirme que je suis victime d'un complot machiavélique.

Nous pénétrons dans le hall. Sacha nous débarrasse de nos manteaux puis nous aide à transporter nos cabas dans la cuisine. Cuisine prise d'assaut par une batterie de dindes en talons aiguilles et robes moulantes très courtes et très clinquantes. Ça glousse, caquette et jaquette tous azimuts. Inutile de préciser que Steph et moi n'en connaissons aucune.

Je ne peux m'empêcher de lever les yeux au ciel lorsqu'une blonde plantureuse au décolleté indécent se rue sur Sacha pour se lover contre lui et lui rouler un patin de tous les diables. Encore une qui se sent menacée et met un point d'honneur à marquer son territoire. Si elle savait... Nul doute que son aventure sera aussi éphémère que le papillon du même nom. Je me retiens néanmoins de faire ma mégère et de briser ses illusions, Sacha s'en chargera très bien tout seul dès demain.

Il pose les deux mains sur ses fesses avec possessivité tout en nous lançant une œillade complice. En parlant de marquer son territoire, s'il continue à lui malaxer les fesses de cette manière, il va finir par y imprimer ses empreintes palmaires...

— Les filles, je vous présente Mélissa, nous dépeint-il la demoiselle démonstrative une fois qu'il a récupéré sa langue.

Ouais, c'est vachement plus pratique pour articuler quand elle n'est pas séquestrée dans la bouche de quelqu'un d'autre...

Steph la salue aimablement sans s'appesantir. Je fais de même. Ce n'est pas comme si nous allions la recroiser après le Nouvel An, inutile de perdre du temps et de l'énergie à approfondir. Sacha est parfaitement raccord avec son temps. Le concept de l'amourette jetable est maîtrisé à la perfection...

Il lui colle une claque sur les fesses. Ce qui la fait glousser bruyamment tout en l'envoyant débarrasser nos provisions avec ses copines. Je sens que je vais avoir un mal de chien à les distinguer. Elles sont toutes aussi vulgaires qu'insipides, et elles ont dû avoir un prix de gros sur les robes de Barbie pailletées.

— C'est déjà fini avec Paméla ? lancé-je à Sacha avec un rictus sarcastique, sachant parfaitement que c'est le cas, puisqu'il s'est tapé une nana pendant que je me faisais masser la semaine dernière.

— C'était Jessica, soupire-t-il en roulant des yeux théâtralement.

— Ah, ben Ju, t'étais plus proche que moi. Je croyais que c'était Brenda, s'esclaffe Steph.

— Ou Kelly, ou Lana... T'as pas eu une Natacha à un moment ? renchéris-je en riant.

Steph est écroulée. Sacha me lance un regard furibond en soupirant à nouveau exagérément.

— Elle s'appelait Déborah, ronchonne-t-il.

— Bon, et tu l'as trouvée où celle-là ? Parce qu'elle m'a l'air bien gratinée... dévié-je la conversation parce que nous gourer de prénoms en ce qui concerne ses conquêtes est plus que monnaie courante.

En fait, nous ne prenons même plus la peine de les mémoriser avec Steph. On a toute une liste de prénoms emblématiques dont nous affublons chacune de ses nouvelles aventures qui ne durent que le temps d'un battement de cils. Qu'elles ont souvent d'exagérément longs d'ailleurs...

— C'est la sœur de ma pédicure, elle est esthéticienne et...

Steph et moi échangeons un regard qui suffit à nous faire exploser de rire.

— Rhaaa ! Vous êtes infernales ! râle-t-il en se renfrognant.

— Non, sur ce coup, c'est toi, le taquine Steph. Entendons-nous bien, il y a des gens remarquables dans tous les corps de métiers, y compris les esthéticiennes. Mais t'as fait dans la poule d'ornement, là. Enfin regarde-les...

Sacha détourne le regard pour aviser ladite poule en train d'essayer de déballer notre saumon fumé du bout de ses faux ongles qui mesurent la longueur d'une phalange complète. Je n'arrive même pas à concevoir qu'on puisse réussir à boutonner un jean avec des engins pareils. Notre pote affiche une lippe boudeuse. Ouais, clairement, il ne recrute pas au QI...

— J'espère qu'elle suce bien, parce qu'avec des griffes pareilles, je serais toi, je ne me risquerais pas à la branlette, le tacle Steph en éclatant de rire.

Il lui lance un regard à la fois offusqué et horrifié. L'image d'un paresseux me vient à l'esprit. Ces bestioles ont des griffes absolument délirantes. C'est pas bien de se moquer ! Le pauvre Sacha risque l'amputation tout de même...

— Allez, arrête de l'embêter, je suis sûre qu'il trouvera une façon d'utiliser tout ce poulailler pour bien commencer l'année, entraîné-je Steph vers la pièce principale.

Sacha nous tire la langue avec toute la maturité qu'il possède en cet instant, à savoir aucune. Tout comme Steph et moi, ne nous voilons pas la face.

Nous déboulons dans le salon où se tiennent plusieurs personnes. Je ne les dénombre pas, il y en a clairement trop pour moi et ma santé mentale vacillante. Steph me voit blêmir. Elle m'attire vers le buffet dressé contre un des murs, à l'écart de la surpopulation.

— Détends-toi, Ju, ça va aller. Ce ne sont que des gens, pas des démons échappés de l'enfer pour te dévorer.

— L'enfer n'existe pas, grogné-je. Enfin, si, c'est ici, et l'enfer, c'est les autres... C'est Jean-Paul Sartre qui l'a dit. On est donc complètement dans le thème !

— Ta culture est beaucoup trop orientée... Bientôt tu vas me citer du Jung ?

— Absolument ! Cet homme avait tout compris ! confirmé-je en levant le nez avec un air provocateur. Il va me falloir un mois entier de grotte hermétique pour me remettre de cette soirée !

— Tiens, prends une coupe, ça te détendra et ça te rendra plus sociable, m'ordonne-t-elle en me fourrant ladite coupe dans les mains.

J'attrape le verre maladroitement, m'en renversant plusieurs gouttes sur les mains. Je râle, Steph rigole, tout est normal...

— Bonsoir Stéphanie, bonsoir Judith, lance une voix qui me dit quelque chose dans mon dos.

Je me tourne, faisant mon maximum pour contenir mon expression de chat sauvage en train de cracher son hostilité et me retrouve face à Sophia. Je me détends un peu. Je ne dois plus ressembler qu'à une moufette apeurée. En net progrès donc...

— Bonsoir Sophia, répondons-nous d'une même voix, Steph nettement plus enjouée et chaleureuse que moi, même si je n'ai rien contre Sophia, hein.

C'est juste mon humeur actuelle.

— T'es venue seule ? s'enquiert Steph avec gentillesse.

— Non, je suis venue avec Seb et mon cousin Raphaël, déclare Sophia en nous indiquant du regard lesdits hommes en question.

— Oh ! On va enfin rencontrer ce fameux cousin fantôme ! se réjouit Steph.

Je décroche immédiatement. Steph et Sophia ont l'air de bien se connaître. Moi, je n'ai vu Sophia qu'une fois. Quant aux mâles évoqués, ça ne me dit rien, et je n'ai de toute façon aucune envie d'en rencontrer.

Je fais le tour de la pièce du regard. Le dénommé Seb est en train de discuter avec un autre homme qui nous tourne le dos. Plusieurs autres petits groupes se sont formés dans la pièce. J'en connais quelques-uns. Il y a des potes de boulot de Sacha et des connaissances que j'ai déjà croisées lors de mes rarissimes sorties avec mes amis ces dernières années. Ils sont tous sapés pour un gala de charité. Je fais complètement tache au milieu des invités. J'ai envie de me nicher dans un trou de souris. Je peux peut-être me planquer dans une chambre en attendant que la soirée se termine.

Je n'ai malheureusement pas l'occasion de mettre mon idée lumineuse à exécution. Steph me tire par le bras à la suite de Sophia. Peut-être que je peux faire office de statue contemporaine dans un coin si je reste suffisamment immobile ?

— Ju, t'es avec nous ? me ramène Steph brutalement à la réalité.

— Mmmh... quoi ? Oui, oui... mens-je avec un aplomb tout relatif.

— Seb, tu ne connais pas Judith...

Pendant que Sophia tente de me présenter son petit ami, ou mari, ou... ou quoi ? Il n'existe pas beaucoup d'autres options... Bref, malgré sa tentative louable de me sociabiliser, mon attention est happée par le cousin que je reconnais instantanément. Je balbutie distraitemment un « enchantée » alors que je me perds dans le regard d'un bleu limpide du dénommé Raphaël.

— Vous vous connaissez ? relève Sophia avec un étonnement palpable, sa curiosité piquée au vif.

— Heu... je... bafouillé-je lamentablement alors que le cousin de Sophia m'adresse un sourire amusé par mon embarras.

— Il me semble qu'on s'est croisé il y a quelques jours. Au supermarché, c'est ça ? répond-il de manière bien plus efficace que moi en m'interrogeant du regard pour que je confirme son assertion.

Bon, je ne lui ai visiblement pas laissé un souvenir impérissable s'il n'est pas sûr de lui. D'un autre côté, je n'étais pas exactement dans un contexte très flatteur. Je n'avais pas mis toutes les chances de mon côté, un peu comme ce soir en fait...

Je hoche brièvement la tête pour corroborer ses dires. Moi, je me souviens très bien de lui et de son air de bouledogue grognon. Il semble cependant bien plus détendu que la fois précédente, ce qui lui va bien, il faut bien le reconnaître. Moi, en revanche... J'étais probablement de meilleure humeur ce jour-là.

— Oh ! Quelle coïncidence ! s'extasie Sophia, l'air d'y voir un signe métaphysique qui me passe à des kilomètres au-dessus de la tête.

— Ah ben effectivement ! Et tu ne m'en as pas parlé ? s'indigne Steph en me fixant avec insistance.

— Et de quoi aurais-tu voulu que je te parle ? Franchement ? Tu voulais que je te dise que, ô incroyable, j'ai fait mes courses, et ô encore plus incroyable, je n'étais pas toute seule dans le supermarché parce que je ne l'avais pas privatisé pour mon unique sortie de la semaine ? rétorqué-je agacée.

— Heu... non, enfin... balbutie-t-elle, ne sachant plus quoi dire, sous le regard amusé du fameux Raphaël qui a l'air de trouver ma répartie désopilante.

— Tu sais très bien que... Bref, je vais me chercher à grignoter, coupé-je court à ma diatribe en vidant ma coupe d'un trait, me retenant au dernier moment d'étaler ma vie sans intérêt à des gens que je viens à peine de rencontrer.

Je fais volte-face et repars au trot vers le buffet. J'arrive à bon port. Bon, d'accord, ce n'était pas un vrai challenge... Je soupire profondément. Mais qu'est-ce que je fous là, franchement ?

J'enfourne un premier canapé au saumon, puis un second, ne trouvant aucune réponse pertinente à ma question non moins pertinente.

Je m'apprête à en reprendre un troisième lorsque je sens une présence à côté de moi. Je tourne le visage sur le côté pour me trouver nez à nez avec Raphaël. J'ai encore la bouche à moitié pleine de saumon. Je m'empourpre comme une collégienne lorsqu'il m'adresse un sourire aimable. Je ne peux pas lui rendre la politesse sous peine de ressembler à Izma dans Kuzco avec son bout de brocoli coincé dans les dents. Même si le saumon est moins tape-à-l'œil... Je m'efforce donc de faire de mon mieux et lui adresse une grimace pincée qui doit me faire ressembler à une vieille rombière avec un manche à balai coincé dans le séant.

— Vous connaissez ma cousine depuis longtemps ? s'enquiert-il poliment.

— En fait, non. J'ai fait sa connaissance la semaine dernière. C'est mon amie Stéphanie qui m'y a envoyée.

— Oh, d'accord. J'avais pensé... enfin... je suis désolé, je...

— Non, y a pas de mal. Je connais bien le propriétaire des lieux et Steph, c'est tout. J'en connais quelques autres, mais je sors peu, donc... Pour tout vous avouer, Steph m'a extirpée de force de mon hibernation...

— Ah, oui, ça se voit en fait, commente-t-il sans me laisser terminer mon explication, en penchant la tête sur le côté d'un air appréciateur, ou critique, je ne saurais le dire.

Je m'étrangle brièvement, vexée. Je jette un œil à ma tenue, plus pour me donner une contenance ou lui faire remarquer son impolitesse que par souci de savoir ce que je porte. Ben ouais, je le sais très bien...

Lorsque je relève le nez de mes bottines, son visage s'est fait rieur et un sourire en coin étire ses lèvres pleines. Je me sens ridicule, à tout le moins.

— Désolé, je ne voulais pas vous vexer, hein. Mais disons qu'on ne peut pas loupier que vous n'aviez pas envie de participer.

Il s'enfonce là, non ? Je le toise avec un certain agacement. Bien entendu, lui est tiré à quatre épingles, une chemise noire glissée dans un jean's gris effet ciré ne dissimulant rien de son anatomie qui, en d'autres circonstances, m'aurait paru très certainement alléchante au possible.

— Oh ! Judith ! Je ne savais pas que tu serais là ! s'exclame une voix masculine derrière moi, mettant fin à cette conversation fort peu constructive au demeurant.

Et tout à fait néfaste pour mon amour propre. Je me tourne vers l'importun, ou opportun, je ne sais pas encore. Ah... crotte... Importun donc. Paul est un pote de boulot de Sacha, que j'ai croisé plusieurs fois à l'occasion de barbecues festifs organisés justement par l'agence immobilière de mon ami. Il se tient beaucoup trop près de moi. Grand brun, pas épais, pas très séduisant non plus, et là, je suis sympa. Il a une tchatche inversement proportionnelle à son succès auprès des femmes. Et il vient d'envahir à l'instant mon espace vital avec la délicatesse d'un pachyderme dans un jeu de quilles. Une entrée fracassante donc...

Je fais rapidement l'inventaire des gens que j'ai croisés jusqu'ici. Nom d'un chien ! Cette soirée est en fait une réunion Meetic déguisée pour quadra à recaser, ou à caser tout court ! Je savais bien que c'était un guet-apens !

Chapitre 18

Rechute

« Chat échaudé craint l'eau froide », proverbe.

Est-ce que les chats souffrent aussi de troubles généralisés de l'anxiété ? Ben quoi ? L'eau froide est absolument partout dans la nature... De toute façon, les chats n'aiment pas l'eau tout court, ni la froide, ni la chaude. Mais je veux bien admettre que « chat échaudé craint l'eau tout court », ça sonne pas terrible...

Je fais face à Paul, que je considère comme un spécimen des plus lourdingues, dont il est extrêmement difficile de se débarrasser. Mon précédent interlocuteur lorgne sans vergogne le nouveau venu, avec un air pincé, voire, si j'osais, carrément dégoûté.

Eh bien, ça nous fait un point commun. Ce garçon, à défaut d'avoir du savoir-vivre, à du nez, c'est déjà ça.

— Alors ? Quoi de neuf, beauté ? fanfaronne-t-il avec arrogance. Franck n'est pas là ?

Je déglutis avec difficulté. D'abord parce que je n'apprécie pas outre mesure ses familiarités. On n'a pas élevé les cochons ensemble, ni les poules, ni les cochons d'Inde d'ailleurs. De plus, la mention de Franck me crispe immédiatement. Un peu plus d'un mois que je n'ai aucune nouvelle,

et c'est très bien comme ça ! Surtout si l'on en juge par l'impact que le simple fait de prononcer son prénom a sur moi.

— Je n'ai pas ouï dire qu'il avait été invité, répartis-je sèchement.

— Oh... Y a de l'eau dans le gaz ?

Je lève les yeux au ciel, exaspérée.

— Non, y a plus de gaz du tout, cinglé-je. Franck et moi, c'est terminé.

— Ah, merde... Désolé, je ne savais pas, s'excuse-t-il, faisant semblant de s'apitoyer. Ça fait longtemps... ?

— Je n'ai pas très envie de parler de Franck, si ça ne te dérange pas, éludé-je, en grinçant des dents, irritée par l'éclat concupiscent qui brille dans son regard depuis que j'ai fait mention de ma séparation.

Raphaël ne perd pas une miette de cet échange.

— Et du coup, t'écris toujours des romans ?

— Oui, absolument.

— Quelle chance ! Être son propre patron, bosser en toute autonomie, avoir toute la flexibilité qu'on veut. Ça laisse rêveur. J'aimerais avoir ton talent, comme ça je pourrais plaquer l'agence et devenir auteur aussi. Ça gagne bien, ça, auteur ?

— Eh bien... c'est un travail de longue haleine, il faut être patient. Je doute de pouvoir rivaliser avec les commissions que tu touches sur chacune de tes ventes, le renseigne-je le plus poliment possible, dissimulant toute mon aversion pour l'idée qu'un tel crétin se mette à écrire.

— Oh, je vois... Dommage. Eh bien, je vais me contenter de palper un max avec mes maisons bourgeoises alors, conclut-il orgueilleusement, loupant complètement l'expression écœurée qui se peint sur mes traits face à tant de fatuité. Du coup, ça te dirait qu'on aille boire un verre un de ces quatre, toi et moi... ?

OK, il embraye comme ça donc ? Sans transition ? Ce mec est un mufle doublé d'un bouffon.

— Heu... je te remercie, mais, honnêtement, pour le moment, je souhaite consacrer mon temps à mes enfants et à ma carrière, esquivé-je son invitation grotesque non désirée.

— Ah... OK, ben, fais-moi signe quand t'auras décidé de profiter à nouveau de la vie. On pourra peut-être conclure... me dit-il avec un clin d'œil appuyé et un sourire égrillard.

Je prends sur moi pour ne pas laisser sortir le fond de ma pensée et museler le grizzli enragé qui sommeille en moi qui brûle de lui sauter sur le

râble pour le défigurer. Avec un peu de chance, ça pourrait peut-être l'arranger en fait... Je suis odieuse. Je me contiens donc. Déjà que je ne suis pas très discrète dans mon accoutrement, inutile d'attirer encore plus l'attention en lui faisant remarquer qu'il est aussi subtil qu'un monster truck customisé. Il attrape une coupe et repart vers un autre groupe, non sans m'avoir gratifié d'une œillade incendiaire. Je pousse un soupir exaspéré. Ce type me fait penser à Jean Claude Duss.

— Dommage qu'il soit brun et aussi chevelu, sinon, on aurait pu le confondre avec Jean Claude Duss... se marre Raphaël en le regardant s'éloigner. C'est du grand art...

Je me tourne dans sa direction et pouffe de rire. Ses sourcils s'arquent face à ma réaction.

— Désolée. Je me disais exactement la même chose, me justifié-je, avec un sourire de connivence à peine moqueur.

— Madame a des références de qualité, me flatte-t-il, avec ce sourire en coin plein de charme qui lui donne l'air de se foutre de tout.

— On est de la même génération, ce n'est pas difficile, on a tous été bercés par les mêmes films, séries et slogans à la con.

— Effectivement. Même génération, même supermarché, vraisemblablement même quartier... Que de points communs ! me fait-il remarquer avec les yeux pétillants d'amusement.

— En effet, approuvé-je, avec un sourire détendu. Donc, tu habites Linselles ?

— Oui, j'ai emménagé récemment. Enfin récemment... ça fait quelques mois déjà. Mais je ne connais pas bien ce côté de Lille.

— Tu n'es pas d'ici ? m'étonné-je.

— J'habitais du côté de La Bassée avant.

— Et tu es bien mieux ici, près de tes proches, intervient d'un ton péremptoire Sophia qui vient de nous rejoindre pour piocher dans le buffet.

Je les fixe tour à tour, un peu perdue. Ne sachant rien de l'un ou de l'autre, je ne parviens pas à me dépatouiller des bribes d'informations que j'ai pu grappiller jusque-là.

— Raph vient enfin de réussir à faire prononcer son divorce, m'éclaire généreusement Sophia, ne tenant aucun compte du regard noir que lui lance ce dernier, apparemment peu enclin à voir sa vie privée déballée sur le buffet. Il a emménagé ici pour faciliter la garde alternée de son fils Clément qui est scolarisé au Collège de votre ville en sixième.

— Oh, d'accord... ponctué-je, ne trouvant rien de mieux à dire.

Ouais, je n'ai jamais brillé par mes compétences sociales... En même temps, si j'étais à l'aise en société, je ne serais pas écrivain au fond de ma grotte.

— Ça vous fait un point commun, rigole-t-elle en nous donnant des coups de coude à l'un comme à l'autre.

Donc, visiblement, Sophia est déjà ronde comme une queue de pelle. Mais comment a-t-elle réussi cet exploit en aussi peu de temps ?!

Je ne peux cependant pas empêcher mes joues de s'empourprer à la mention de l'inventaire des points communs que nous étions plus ou moins en train de faire quelques instants plus tôt. Raph, lui, a l'air mal à l'aise. Et c'est très compréhensible. Je ne suis pas mieux, cela va sans dire.

— Soph', tu devrais lever le pied sur le champ'. Je te signale que si tu veux raconter la vie de quelqu'un, tu peux raconter la tienne, je ne m'en formaliserai pas, tance-t-il sa cousine avec un air de franche réprobation.

— Rhooo ! Pardon, pardon... je pensais pas que tu serais gêné. Ça arrive à tout le monde de divorcer ! Regarde, ça arrive à des gens très bien, contre-attaque-t-elle en se désignant avec des gestes grandiloquents en roulant des yeux exagérément.

Raph se penche et remplace subtilement la coupe de champagne par un verre d'eau. Sophia, trop occupée à se mettre en scène, ne remarque rien. Je pouffe aussi discrètement que possible. C'est à dire très ostensiblement si j'en juge par le regard complice que me lance Raphaël.

— Et puis tu devrais être soulagé d'être enfin libéré de cette pétasse frigide et mal baisée ! Oups... Pardon ! Ce n'est pas ce que je voulais dire...

Je repouffe en avisant la tête de prétendument mauvais baiseur. C'est pas très flatteur pour sa virilité. Raph, arborant le même air renfrogné que la première fois que je l'ai vu, saisit sa cousine par le bras et l'emmène avec détermination vers le petit ami de celle-ci. Je me marre en les regardant faire. La pauvre est particulièrement sensible à l'alcool, ou alors, elle a déjà attaqué avant de venir... Parce que, honnêtement, là, elle est déjà carpette alors qu'on vient à peine d'arriver...

Steph me rejoint au buffet alors que je vide une coupe pour faire passer les différents canapés que j'ai ingurgités en me régalant du spectacle. Il faut avouer que, lors de ma rencontre avec Sophia, elle était bien plus réservée.

Posée, calme, toute en mesure et en pondération. On est clairement aux antipodes ce soir...

— Alors, t'as discuté avec le beau Raph, roucoule Steph en faisant jouer ses sourcils comiquement.

— J'ai effectivement discuté un peu avec Raph. Mais c'est surtout Sophia qui a monologué...

— Et donc ?

— Et donc quoi ?

— Ben t'as appris des choses intéressantes ?

— Comme quoi ?

— Non, mais tu le fais exprès ou quoi ? s'énerve-t-elle. Si tu n'en veux pas, moi j'en ferais bien mon casse-croûte...

— Non, mais je ne suis pas dans ce mood. Fais-toi plaisir, ça ne m'intéresse pas.

Steph me scrute avec méfiance. Elle a l'air sceptique.

— Quoi ?

— Ben c'est pas ton genre de cracher dans la soupe.

— Non, mais déjà, c'est pas une soupe ! Je ne suis pas sûre que si tu l'abordes comme ça, ça fonctionne bien... D'autre part, je ne crache pas dans la soupe comme tu dis, mais c'est beaucoup trop tôt pour moi.

— Ne me dis pas que tu penses encore à Franck ?

— Non, ce n'est pas ça... C'est juste... Je ne sais pas. J'ai vraiment envie de briser le cycle. J'ai pas envie de repartir encore dans une histoire sordide.

— Il m'a l'air très bien ce garçon. Et d'après ce que j'ai compris, lui aussi sort d'une sale histoire...

— Je m'en fous, Steph ! Je n'ai pas envie de m'intéresser à qui que ce soit. Et encore moins de panser les plaies de quelqu'un d'autre. J'ai bien assez à faire avec les miennes. J'ai envie de m'occuper de moi, de mes enfants et de mon chien. Point !

— OK, OK, t'énerve pas ! Donc, ça ne te gêne pas si je tente... minaude-t-elle, mielleuse, en laissant sa phrase en suspens.

— Absolument pas. Vas-y, fonce, éclate-toi.

Steph file comme une torpille. Diable ! Elle a un pétard dans le cul ou quoi ? Je jette un œil à la pendule et soupire bruyamment. La soirée promet d'être très longue...

J'occupe le temps comme je peux. Je papote avec Sacha, un peu avec Sophia. Néanmoins, plus l'heure tourne, plus il est difficile de tirer un discours cohérent de cette dernière. Paul est agglutiné à une des poules de la basse-cour de Brenda, Sabrina, Ornella ? Rhaaa ! Bon, on s'en fout en fait.

Steph tient le crachoir à Raphaël qui n'a pas l'air emballé outre mesure. Finalement, il parvient à détourner l'attention de Steph suffisamment longtemps pour s'esquiver et me rejoindre sur le canapé. Je l'entends soupirer bruyamment.

— Steph n'est pas à ta convenance, me marré-je, passant au tutoiement sans m'en rendre compte, l'alcool aidant très probablement.

— Ce n'est pas ça. Elle est charmante, drôle, sympa... c'est juste que je ne suis pas vraiment en phase avec la soirée « adopte un mec pour fêter la nouvelle année ».

Je m'esclaffe.

— Je comprends, je ne suis pas franchement dans ce mood-là non plus.

Il m'adresse un sourire de connivence des plus sexy. Oui, définitivement, il aurait pu me plaire, mais pas ici, pas maintenant.

C'est à ce moment que Sacha décide de faire un arrêt papotage devant notre camp retranché.

— Alors ? Tout va bien ? Vous vous amusez ? s'enquiert-il en parfait hôte de prestige, si l'on ne tient pas compte de la moule vulgaire scotchée à son bras comme une ventouse.

— Oui, oui, répondons-nous de concert.

— Ah ! Tu vois ! T'as bien fait de laisser ta grotte et ton pyjama de côté ! Qui sait qu'avait raison ? C'est Sacha ! fanfaronne-t-il en esquisant une danse de la victoire qui aurait pu être drôle si la moule n'avait pas suivi le mouvement en gloussant bruyamment.

— Tu ne devrais pas la secouer comme ça, ricané-je, le balcon n'est pas solide...

Je désigne le plus discrètement possible les atours de la demoiselle qui se sont échappés de leur contenant. Sacha explose de rire, tout en se faisant un plaisir de l'aider à remballer la marchandise. Elle se trémousse comme une anguille tout en poussant des petits cris qui me font penser à une truie en train de se moucher. Raph détourne le regard avec une moue embarrassée.

— Bon, alors, reprend mon pote, aucunement gêné par ce qu'il vient de se produire. T'as réussi à briser la carapace de Judith, bravo, mon gars !

Continue à creuser, elle en vaut la peine. C'est un kinder grizzli ma copine. Elle est pleine de surprises !

Raph lui renvoie un sourire amusé. Moi, je me renfroge. Je n'ai aucune envie qu'on creuse et qu'on brise ma coquille !

— Un kinder-grizzli, vraiment ?

— Absolument, le meilleur est à l'intérieur, se marre Sacha. Donc si l'on en juge par l'extérieur qui n'est clairement pas dégueu vu ton âge et ton art consommé de la non-mise en valeur, je laisse Raph imaginer à quel point...

— Sacha ! intervient-je, cinglante, sentant les propos graveleux arriver. Va donc t'occuper de l'intérieur de Natacha. Elle ne demande que ça visiblement.

— Mais en voilà une excellente idée ! Qu'en dis-tu ma cochonne ? saute-t-il sur l'occasion pour peloter encore un peu plus sa poupée gonflable de la soirée.

Je secoue la tête, consternée. Ce garçon n'a définitivement aucune pudeur... Raph observe la scène avec un sourire sardonique, l'air de trouver tout cela rafraîchissant. Sacha entraîne sa conquête vers le couloir en nous faisant des signes très explicites.

— Il est pas triste ton pote, se marre Raph.

— Non, effectivement, ce n'est pas un qualificatif qu'on peut appliquer à Sacha, c'est clair, soupire-je, blasée. Puéril, excessif, immature, en revanche...

Raph éclate de rire en entendant ma liste peu flatteuse des traits de caractère de mon ami.

— Kinder grizzli alors ? relance-t-il avec un sourire moqueur.

Je lève les yeux au ciel. Je sens que ça va rester ça...

Après avoir éludé plus ou moins efficacement l'origine de mon surnom débile inventé par Sacha à l'instant, nous retournons à des sujets moins invasifs. Nous discutons de généralités, puis de nos enfants, nos vies dans les grandes lignes. J'apprécie de me sentir en sécurité auprès de lui. Savoir qu'il est en mode coquille d'huître comme moi me rassure. Enfin, peut-être pas autant que moi, mais suffisamment pour me donner l'impression de ne pas être un hors-d'œuvre d'un buffet à volonté. Finalement, le reste de la soirée se déroule dans une ambiance chaleureuse, sans sous-entendu, et le temps file.

C'est ainsi que sans y prendre garde, je me détends ostensiblement, laissant tomber peu à peu mon attitude de fauve rétif et sauvage, abandonnant au passage barrières et garde-fous. Les murailles que j'ai érigées avec tant de soin s'effritent, laissant lentement mais sûrement la place à ma gaieté naturelle.

Enfin, il est l'heure de sonner ces douze coups à la con, et je pourrai décemment rentrer chez moi. Pas que je m'ennuie avec Raph, bien au contraire. Mais honnêtement, interagir avec autrui m'épuise, d'autant plus que mes batteries ne sont pas à leur plein potentiel.

Sacha, revenu de sa dégustation d'entremets, entame le décompte. Tout le monde reprend en chœur. Dieu que j'ai horreur de ces simagrées... Je reste bien vissée à mon canapé, les lèvres serrées.

Quand tout le monde s'écrie bonne année, je grommelle entre mes dents serrées en levant mon verre d'au moins un demi-centimètre. Raphaël à côté de moi explose de rire.

Je lui adresse un sourire sarcastique. Il se penche doucement vers moi et murmure dans le creux de mon oreille :

— Je te souhaite une excellente année, Judith. Que le meilleur se dessine enfin pour toi, comme pour moi.

Il dépose ensuite un baiser appuyé sur ma joue. Un peu trop appuyé. Même beaucoup trop... Il se passe quoi là ? Son odeur parfumée et délicieuse m'emplit. Je suis tétanisée. Je cille plusieurs fois, déglutis. Chaque cellule de mon corps endormi se réveille d'un coup, comme électrisée. Il se recule juste ce qu'il faut pour que j'aie le réflexe stupide de tourner le visage dans sa direction. Ses yeux d'un bleu presque transparent s'ancrent dans les miens. Mon cerveau bugue. J'ai l'impression subite d'avoir douze ans... Merde, je ne m'y attendais pas à celle-là, je n'ai rien vu venir. Je suis toujours aussi débile ! Non, mais franchement ! Au premier mec un peu beau gosse qui fait mine de s'intéresser à moi, je replonge comme une droguée en manque... bon, OK, très beau gosse, mais ça ne change rien, c'est pathétique ! Au secours !

Steph a dû entendre mon appel subliminal, car elle se jette sur moi, m'attrape le visage à deux mains et me colle un baiser baveux sur le front en me hurlant bonne année à la figure. Raphaël se recule prudemment et prestement. Je ne sais pas ce qu'il vient de se passer, mais ce n'est clairement pas conforme à mon cahier des charges. Raph subit ensuite

impassiblement les assauts d'une Steph bien imbibée. J'admire l'habileté avec laquelle il esquive le baiser que tente de lui infliger mon amie complètement désinhibée.

Je me ratatine dans le canapé, consternée. Vu son état, inutile de demander à Steph de me ramener. Mon portable vibre. Ça y est, ça commence... Je sors l'engin de la poche de mon pantalon et blêmis. Merde... Franck... il n'aurait pas pu m'oublier définitivement celui-là !

Mon humeur s'assombrit considérablement. Le charme est rompu. Mes vieux démons sont en train d'essayer de déchiqeter mon cœur à lire les mots que mon ex m'envoie.

« Bonne année, mon cœur. Je pense à toi. Il faut qu'on se voie ».

Mon souffle se raccourcit. Tous mes muscles sont crispés et mes mains tremblent. Je sens l'attaque de panique arriver pour une fois. Ce qui ne m'empêche pas de ne rien contrôler. Un vertige me saisit. Rhaaa ! Ils ne m'avaient pas manqué ceux-là ! Je lâche mon téléphone qui s'écrase par terre. Je me rattrape aux bords du canapé, le souffle haletant, le cœur battant la chamade en un rythme erratique angoissant. Je serre les dents en fixant un point de la moquette pour retrouver mon équilibre vacillant.

Raph, attiré par mes mouvements saccadés se penche vers moi l'air inquiet. Je me lève en titubant.

— Rhoo ! Ça y est t'es bourrée aussi, ma Ju ! s'exclame Steph en applaudissant.

Je ne réponds pas, me détourne et pars en direction de l'entrée. Je dois sortir d'ici, j'étouffe.

Raph s'engouffre à ma poursuite et me rattrape.

— Judith, ça ne va pas ?

— Non. Je... je veux rentrer... Mais... Steph...

— Tu veux que je te raccompagne ?

Je hoche la tête, les yeux embués.

— OK, bouge pas, j'arrive.

J'en suis bien incapable de toute façon. Je suis collée au mur, fébrile, guettant les signes du prochain vertige.

Raph revient rapidement, brandissant le trousseau de clés qu'il vient d'emprunter à Sophia.

— De toute façon, elle n'est plus en état de conduire depuis au moins trois bonnes heures. Allez, viens, on y va.

Il m'aide à passer mon manteau, puis il me conduit jusqu'à la voiture de sa cousine. Je n'ai d'autre choix que d'accepter son aide, car je titube comme une poivrée alors que ce n'est vraiment pas le cas. Je m'y engouffre comme un automate. J'ai l'impression de m'être fait harponner en plein cœur par un chalutier pour me ramener dans la prison de laquelle je viens à peine de m'échapper. Et dire que je pensais que j'étais en train de guérir... La déception et l'affliction se mélangent à la peur de voir Franck surgir sur le pas de ma porte. Sans compter l'angoisse que génèrent ces vertiges à répétitions.

Je guide Raphaël jusqu'à chez moi. Prévenant, discret, il ne me pose aucune question, jusqu'à ce qu'il se gare.

— Ça va aller ? me demande-t-il gentiment.

— Oui, oui. Je te remercie. Je suis désolée...

— Tu n'as pas à t'excuser. C'était ton ex, j'imagine...

Je fixe sur lui un regard à la fois éberlué et méfiant.

— Les messages de mon ex-femme me font le même effet...

— Oh... je vois... On est deux éclopés, c'est ça ?

Il rit doucement.

— J'imagine qu'on peut dire ça.

— Merci de m'avoir raccompagnée. Tu vas y retourner ?

— Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour ramener ma cousine et son homme, ils sont complètement cuits. Leurs réflexes doivent être du même acabit que ceux d'un calamar bouilli...

Un sourire étire mes lèvres à sa plaisanterie. J'avoue que je n'ose pas vraiment imaginer l'état dans lequel va finir ma masseuse. Probablement aussi vive qu'une limace en coma de stade 4. Pas très Feng shui tout ça...

— Pourrais-tu...

— Oui, je dirai à tes amis que tu es à bon port.

— Merci. Bonne soirée alors, lui dis-je avant d'ouvrir la portière avec un sourire reconnaissant.

— Bonne nuit Judith... me rend-il la pareille sur un ton où je perçois autant d'inquiétude qu'un fort sentiment d'inachevé.

Je claque la portière, lui adresse un petit signe de la main et file retrouver ma grotte comme si j'avais le diable aux trousses. Ce qui est ridicule, puisque c'est un ange hyper attentionné qui m'a ramenée chez moi, et que ma porte d'entrée n'a jamais empêché le diable d'entrer ni d'envahir mon espace.

Je retrouve mon chien avec une joie non dissimulée. Celui-ci me le rend au centuple. Pendant qu'il va faire son pipi nocturne pour inaugurer la nouvelle année, j'enfile mon pyjama pilou puis me grille une clope, histoire de remettre mes nerfs à leur place. Je n'en reviens pas de l'effet dévastateur d'un seul minable message. C'est lamentable...

Foutue résolution de la nouvelle année : transformer ma grotte en bunker impénétrable et m'enfermer à double tour pour les six mois à venir !

OceanofPDF.com

Chapitre 19

Redémarrage diesel

« Après la pluie vient le beau temps », proverbe.

Ouais, alors moi j'habite dans le Nord, hein ! Après la pluie, y a la bruine, puis la drache, puis... Donc vos proverbes à la con...

Lorsque mon chien en a fini avec son petit tour nocturne, qui, il faut le reconnaître, fut express, faute à la bruine, Fnouf a horreur de l'eau, je vote pour un gros dodo.

Je n'avais pas envie d'aller à cette soirée. Et même si elle ne fut pas aussi mauvaise que je l'avais redouté, je ne suis pas en état pour ce genre de conneries. Nous nous engageons dans l'escalier avec Fnouf lorsque mon téléphone émet un bip de réception de message. Je déteste ça, ça me crispe. Je prends donc la décision de le mettre en silencieux, au moins le temps de cette nuit. Je ne le mets jamais en silencieux quand mes enfants sont loin. On ne sait jamais, je dois pouvoir être joignable. Mais là, c'est au-dessus de mes forces. Je sais très bien qu'à chaque bzzzt, mon cœur va rater un battement et que je vais finir aussi tendue qu'une capote transformée en bombe à eau. Je bloque un instant sur le choix de ma métaphore. Que vient donc faire une capote dans mon cerveau malade ?

Non, décidément, j'ai passé l'âge de ces conneries de Nouvel An !

Une fois bien installée, au chaud sous ma couette, mon chien affalé sur mes jambes déjà en train de ronfler, je jette un œil aux messages.

Il y en a un de mon frère. Je note avec satisfaction le progrès par rapport à l'année dernière et toutes celles qui ont précédé. Son message est bien plus prolixe qu'à l'accoutumée et bien plus affectueux. Je lui réponds dans la même veine, heureuse que nous ayons renoué le dialogue.

Vient ensuite un message qui me glace le sang. Franck... Encore... Je grimace, appréhendant sa faculté à passer en mode harceleur forcené quand il s'impatiente.

« Tu ne me réponds pas ? »

Puis un deuxième :

« Ah ben OK ! C'est bon j'ai compris ! »

Puis un troisième :

« Tu pourrais au moins me retourner la politesse... On a passé quatre ans ensemble, ce n'est pas rien. Ça ne s'oublie pas comme ça. »

Puis un quatrième :

« T'es pas chez toi ? T'es occupée ? T'es chez ce pervers de Sacha ? Tu te le tapes, c'est ça ? »

Je grince des dents à m'en faire péter l'email. Il va falloir que je réponde pour faire cesser ce flux constant. Il est bien capable de m'envoyer des messages jusqu'au petit matin, ou de débouler chez moi pour s'assurer que tout va bien.

« Stop ! Bonne année, loin de moi si possible. Arrête ça, s'il te plaît, je suis fatiguée, bonne nuit ».

Je relis le message. Je suis encore bien trop polie... La réponse ne se fait pas attendre.

« OK, j'ai compris. Tu ne veux plus entendre parler de moi, c'est clair. T'es qu'une garce égoïste ! Et moi qui m'inquiétais pour toi... Je suis vraiment une bonne poire. »

Je grimace encore. Dieu que ces joutes verbales, ou plutôt écrites, sont éreintantes. Je n'aime pas être désagréable, je n'aime pas être tranchante. Et je déteste quand il tente de me faire culpabiliser. J'ai bien envie de remettre les barres sur les T et les points sur les i, mais je sais pertinemment que, non seulement ça serait une perte de temps et d'énergie, mais en plus, je rentrerais dans son jeu, et donc je mordrais encore une fois à son hameçon grossier.

Non, j'en ai fini avec ces bêtises. Je colle mon téléphone en mode avion, le pose sur ma table de chevet et tente de désamorcer la tension qu'il a fait grimper en moi. J'y arrive bon an mal an et finis par m'endormir, chance.

Le lendemain, je passe la journée à ressasser des idées sombres. Je déteste le premier janvier que je considère comme la journée la plus triste et la plus déprimante de l'année. Tout est fermé, tout le monde roupille, ou cuve sa gueule de bois, y a absolument rien à faire. J'opte donc pour un mode cocooning, chocolat chaud tartine, feu de bois, bouquin et câlin avec mon chien.

Je n'ai rien à faire de la journée, à part aller chercher mes enfants ce soir à l'aéroport et pester sur les quinze messages de Franck qui m'ont agressée dès que j'ai relancé le réseau sur mon téléphone. J'ai beau me blinder, savoir que je veux sortir de ce cercle vicieux et infernal, mon système nerveux continue inlassablement à réagir à ses sollicitations. C'est insupportable. Je pourrais le bloquer, évidemment, mais je sais pertinemment que si je fais ça, je prends le risque qu'il déboule chez moi. Et je veux par-dessus tout éviter une confrontation. Je ne suis toujours pas persuadée de réussir à en sortir victorieuse.

Fort heureusement, son *laïus* interminable se finit sur un « *puisque c'est comme ça, salut* », ce qui signifie qu'il est suffisamment vexé et en colère pour bouter un bon moment.

À moi de profiter de ce laps de temps pour parfaire mes défenses, consolider mes bases et soigner mes failles. Je ne désespère pas d'arriver un jour à faire en sorte que tout cela me glisse dessus comme un surf sur les vagues, ou un pingouin qui s'élance à plat ventre sur une banquise. Un sourire se dessine sur mes lèvres en repensant aux pingouins dans Mary Poppins.

En voilà une bonne idée ! J'enclenche le DVD en me renfonçant dans mon plaid avec la tronche d'une gamine de cinq ans. Rien de tel pour trouver un peu de réconfort qu'un bon Walt Disney.

Puis, la vie reprend son cours, le train-train quotidien, l'école, les courses, le boulot, les sports. Forte de ma seule et unique résolution, je m'attelle à m'occuper de moi et de mes traumatismes. En conséquence, je vais régulièrement chez Sophia m'octroyer détente et bien-être. Je me mets au Yoga. En résumé, je m'accorde du temps pour prendre soin de moi.

C'est d'autant plus facile que Franck me fiche une paix royale et que ma mère a décidé de se faire discrète. Je profite donc de cette rémission dans mon enfer personnel pour renforcer tout ce que je peux, et évacuer un maximum de négativité.

Mon manuscrit prend forme. Je malmène mon héroïne, mais pas trop. En revanche, je déverse toute mon expérience de relation toxique dans son passé. L'écriture a des vertus cathartiques et c'est ma thérapie personnelle. Je ne perds pas de vue l'idée d'écrire quelque chose de gai. Cependant, avant d'être capable de me projeter dans le bonheur, je dois purger mes stocks de malheur, de blessures et de douleur.

Enfin, vient un moment où je sens pointer l'envie de ressortir le museau de ma tanière, ou plutôt le museau de mon héroïne. Pour moi, c'est encore un peu prématuré. Je laisse donc l'espoir renaître au travers de ma plume. Et je dois bien avouer que l'impact de mes écrits est aussi bénéfique pour moi que pour mes personnages.

Concomitamment, je me prépare pour un gros salon qui a lieu au mois de mars. C'est un événement important qui draine beaucoup de lecteurs potentiels. En conséquence, j'aimerais pouvoir y présenter mon nouveau roman. Il va falloir que je bosse d'arrache-pied, car ça approche très vite.

Dans mon esprit traîne toujours cette idée saugrenue qu'il m'arrive ce que j'écris. Je suis bien trop vieille pour croire à un quelconque pouvoir magique. En revanche, la loi de l'attraction pourrait se cacher là-dessous. Mon esprit cartésien s'accroche à cette idée, car je trouve plausible que tout ne soit qu'une question de magnétisme et de polarité. Du moins je l'espère, car les aventures de ma nouvelle héroïne sont séduisantes. Enfin, c'est surtout ce nouvel Adonis qui entre dans sa vie qui l'est... Bizarrement, le spectre d'un charmant quadra aux yeux bleus traîne toujours en arrière-plan.

Ouais, allez, trêve de fantasmes, j'ai un bouquin à finir, des enfants à aller chercher à l'école et un salon à préparer !

Ça y est, le week-end est là. Mon salon est dans quinze jours, mon livre est fini, édité. Je vais pouvoir le présenter. Et en plus, il fait beau ! Je sens un immense bien-être en moi à savoir que tout est en ordre côté boulot et à contempler les jonquilles en train d'éclore. Ouais, je sais, aucun rapport. M'en fous, j'adore le printemps ! Les pommiers vont bientôt être en fleurs,

les petits oiseaux chantent... Mouais, je regarde beaucoup trop de Disney, moi !

Sacha et Steph viennent déjeuner. Et ils ramènent la bouffe. Bref, que du bonheur et du rire en perspective.

La petite troupe débarque sur les coups de midi. Léon fonce rejoindre mes enfants. Steph se dirige vers la cuisine. Je la suis après l'avoir délestée de la moitié de son chargement de victuailles, laissant le soin à Sacha de refermer derrière lui.

— Alors, quoi de neuf ? T'as l'air d'aller beaucoup mieux. Aucune nouvelle du parasite ?

— Non, toujours aucune depuis le Nouvel An, c'est luxe !

— Tu m'étonnes ! Il a trouvé une nouvelle innocente à persécuter ?

— Va savoir... Si c'est le cas, je lui souhaite bien du courage à cette pauvre fille. De toute façon, je n'en ai rien à cirer.

— Eh bien ! En voilà une bonne nouvelle ! T'es enfin passée à autre chose ? me félicite Sacha en rentrant dans la pièce les bras chargés de vivres.

— Je ne suis passée à rien du tout. Je m'occupe de moi, ça m'occupe déjà bien assez, crois-moi...

— Rhooo ! Ça y est ? T'as investi ? s'enquiert Steph avec un regard salace.

— Investi dans quoi ? relève Sacha, avec intérêt.

Je m'empourpre comme une collégienne, ayant compris son allusion à peine voilée.

— Dans un gode pardi ! répond Steph, hilare.

— Quoi ?! T'as pas de gode ? s'insurge Sacha en me lançant un regard à la fois effaré et consterné.

— Non, tu te rends compte ?! C'est effroyable... commente mon amie, qui vient de dégringoler au statut ignoble de vile traîtresse.

— Tu veux pas t'occuper de tes courgettes plutôt que de dire des conneries ? m'agacé-je en jetant un regard noir à cette dernière.

— Ouais, je vais t'en laisser une, tu me fais de la peine... décrète-t-elle, avec une moue de pitié, les yeux rieurs.

— Laisse-lui la plus grosse, elle a eu deux enfants quand même.

Ces deux cons se fendent la poire. Moi, je suis rouge comme une écrevisse trop cuite, avec de la fumée qui sort de mes oreilles.

— Maman, qu'est-ce que tu vas faire avec la courgette ? demande mon fils du seuil de la porte.

Je m'étrangle, lâche des borborygmes incompréhensibles.

— Elle va la manger, Willy, parce que maman adooooore les courgettes, le renseigne Steph avec un sourire sardonique.

Heureusement, les implicites passent complètement au-dessus de la tête de mon fils.

— Mais moi aussi, j'adore les courgettes ! Maman, tu vas partager, hein ! Tu vas pas toutes les garder pour toi ? réclame mon fils, provoquant l'hilarité incontrôlable de Sacha.

Steph aussi se bidonne fort peu discrètement.

— Maman, pourquoi il pleure de rire tonton Sacha ?

— Parce qu'il a un sens de l'humour particulièrement vaseux, cinglé-je, en fusillant mon ami du regard. D'ailleurs, où est Fnouf ? On est en train de préparer à manger et il n'est pas dans nos pattes, ce n'est pas normal...

J'explore la pièce du regard, commençant à m'inquiéter.

Je fonce fouiller le reste de la maison et tombe sur la porte d'entrée, ouverte... Et merde !

— Sachaaaaa ! hurlé-je, commençant à paniquer.

Celui-ci rapplique dare-dare.

— T'as pas fermé la porte ?!

— Ben si, enfin je crois... J'étais chargé...

— Merde ! Merde ! Merde... Ulysse s'est tiré !

Sacha se décompose. Moi je suis verdâtre. Mon chien est une feignasse pathologique, mais il a un don pour profiter de la moindre faille. C'est un foutu beagle, fugueur, avec zéro rappel.

— Steph ! Garde la maison et les enfants ! Je pars à la recherche de Fnouf.

— Je viens avec toi ! On couvrira plus de terrain à deux, me déclare Sacha tout penaud.

Steph acquiesce à distance. Nous fonçons dehors pour une battue comme j'en ai malheureusement trop l'habitude. Et à chaque fois, mon estomac fait des nœuds et mille et un scénarios effroyables me traversent le crâne.

Nous nous séparons au bout de l'allée. Je prends à droite, Sacha à gauche, tout en appelant mon chien à intervalles réguliers.

Un jour, on finira par ne jamais le retrouver... Mon stress et mon anxiété grimpent en flèche. Mon chien est une calamité...

Je remonte la rue bordée de propriétés magnifiques que je n'ai pas le loisir d'admirer. Je cherche un pinceau blanc dressé tout droit qui se balancerait gaiement de droite et de gauche, me signifiant que j'ai retrouvé mon indocile compagnon à quatre pattes. Mais rien.

Je m'évertue à l'appeler, même si je sais que ça ne sert pas à grand-chose. Ça a en général tendance à provoquer l'exact inverse de l'effet recherché. À savoir que, quand il m'aperçoit, il se barre en courant dans la direction opposée. C'est une tête de lard avec un esprit de contradiction indestructible. Le premier qui me sort tel maître tel chien, hein... !

Je poursuis mes investigations, de plus en plus catastrophée lorsque mon portable sonne. Je prie pour que ça soit Sacha qui me dise qu'il l'a retrouvé. Mais non, c'est un numéro que je ne connais pas.

Je décroche fébrilement, avec un tel empressement que je manque de faire tomber mon téléphone.

— Allo ?

— Oui, bonjour, madame, me salue une voix d'homme chaleureuse. Je me permets de vous téléphoner, car j'ai récupéré votre chien dans mon jardin, et comme il y a votre numéro sur sa médaille...

— Oh ! Mon Dieu ! Merci... exhalé-je de soulagement.

— Voulez-vous que je vous le ramène ou souhaitez-vous passer le chercher ?

— Oh... heu... je... eh bien, ça dépend. Vous habitez où ? Parce que, si ça se trouve, je ne suis pas loin... Je suis en train de battre la campagne à pied donc...

Il se montre hyper compréhensif et me communique son adresse aimablement. Je me rends alors compte que ce crétin de chien, grand aventurier devant l'Éternel, ne s'est aventuré que quatre maisons plus loin par rapport à chez moi.

Je m'empresse de faire demi-tour et de parcourir le chemin en sens inverse. Après avoir promis d'arriver dans les cinq minutes, je raccroche et envoie un message à Sacha pour qu'il rentre.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Une traque pleine de surprises

« On ne fait pas d'un baudet un cheval de course ». Proverbe.

Ouais, et moi je ne ferai jamais de mon chien un fin limier. Franchement, des poubelles, des crottes... J'appréhende vraiment sa prochaine idée...

Immensément soulagée, je m'engage dans une petite impasse et m'arrête devant la première maison, celle qui porte le numéro qu'il m'a indiqué. Je m'approche de la porte d'entrée et appuie sur la sonnette. Le temps qu'on vienne ouvrir, je contemple la bâtisse. C'est une belle maison en briques peintes en blanc avec de grandes baies vitrées. De toute façon, c'est un quartier résidentiel en pleine campagne, donc la plupart des habitations sont belles, spacieuses et bien entretenues. Celle-ci ne fait pas exception. Je remarque une belle voiture de sport stationnée sur le parking.

La porte s'ouvre, les bras et la mâchoire m'en tombent. Les yeux écarquillés, bouche bée, je contemple la muse qui a inspiré le héros de mon dernier livre en me demandant quelles étaient les probabilités pour que, pour une fois, mon chien lève un vrai lièvre, et un de choix qui plus est !

— Judith ?! s'étonne-t-il, tout aussi surpris que moi par cette coïncidence des plus troublantes.

Et en plus, ça veut dire qu'il habite à quatre maisons de chez moi. On est presque voisin en fait...

— Raphaël... Alors ça... soufflé-je, estomaquée.

— Entre, je t'en prie, s'efface-t-il en retrouvant une contenance bien plus vite que moi.

Je franchis la marche et pénètre dans la maison, consternée parce qu'encore une fois, je ne me présente pas sous les meilleurs auspices. Je suis échevelée et transpirante, essoufflée, les joues rougies par l'effort. Un vrai top model...

Mon balochard de chien, qui, par moment, est vraiment complètement con, tente de me sauter dessus pour me faire la fête. Raphaël le retient par le collier de son mieux, mais Fnouf est un sacré morceau. C'est un chien de chasse déplorable, mais c'est un modèle hors normes pour un beagle.

Pour le coup, je me retrouve avec deux beagles qui me font la fête. Une gentille femelle, qui ressemble beaucoup à Ulysse en deux fois moins grande, imite son nouveau pote avec le même enthousiasme juvénile débordant.

— Vénus ! Ça suffit, au panier ! ordonne Raphaël à la petite femelle qui me saute dessus gaiement.

La petite s'arrête, mais ne part pas pour autant. Elle jette un regard d'envie à Fnouf qui persiste à essayer de sauter suffisamment haut pour me lécher le nez. C'est assez drôle à voir, mais très remuant, et complètement vain évidemment.

— Toi aussi, t'as un beagle ? relevé-je, abasourdie par le nombre de points communs que nous partageons, n'ayant rien oublié de nos conversations du Nouvel An.

— En effet... indépendant, indiscipliné, obstiné... Il paraît qu'on prend les chiens qui nous ressemblent, expose-t-il avec son sourire en coin qui ne m'avait pas laissée indifférente.

— Eh bien, vu les grandes lignes, je ne suis pas sûre de vouloir savoir ce que ça dit de nous...

— Qu'on est des gentils ?

— Ouais, c'est sûr qu'il n'y a pas plus brave qu'un beagle... maugréé-je, en me disant que Fnouf serait bien capable d'aller faire la fête à un cambrioleur.

— Ça lui arrive souvent de fuguer comme ça ?

— Dès que l'occasion se présente, soupiré-je, blasée. Donc, non, parce que je fais très attention, mais on n'est pas à l'abri de l'inattention d'un enfant ou d'un ami...

— Il fait des trous ?

— Grands Dieux, non ! Heureusement. Il est bien trop paresseux pour ça. Non, il attend juste que quelqu'un referme mal la porte.

Raph se marre.

— Pourquoi ? La tienne creuse ?

— Oui, c'est malheureusement un beagle croisé avec une taupe. Elle a un super flair, donc une fois sur une piste, elle s'obstine, quitte à s'en faire saigner les pattes. J'ai dû renforcer tout le bas de mon grillage, parce qu'elle se fait le remake de Prison Break partout où il y a des failles.

— Oh mince... Ça doit être galère.

— C'est surtout moche, mais au moins la zone est sécurisée.

— Elle n'a pas de rappel ?

— Elle est aussi butée qu'une mule indienne. Je suis nul en éducation canine.

— Rassure-toi, je n'ai rien à t'envier. La seule chose qu'on a réussi à lui apprendre, c'est à lever la patte pour avoir un biscuit. Je crois que c'est propre à cette race en fait...

Nous échangeons encore plusieurs anecdotes sur nos vies tranquilles de maîtres de beagles indressables, rivalisant de catastrophes, bourdes et autres bêtises.

— Je vais peut-être rentrer, j'ai du monde à la maison, et... Je ne voudrais pas te déranger. Encore un immense merci pour Ulysse.

— De rien, à charge de revanche, il n'est pas impossible que tu retrouves un jour Vénus dans ton jardin. Et puis, maintenant, j'ai ton numéro, et tu as le mien, ajoute-t-il avec un regard malicieux et un sourire équivoque.

— En effet. Eh bien... Je vais te laisser, bafouillé-je en sentant mes joues chauffer. Ulysse !

Mon chien arrive au triple galop lorsque je brandis la laisse. Oui, ce couillon pense qu'on va aller se balader... Mais bien sûr, il m'a déjà fait faire mon sport pour les deux années à venir, il ne croit quand même pas qu'en plus on va aller faire un jogging ?!

— Judith ? m'interpelle Raphaël d'une voix hésitante avant que je ne franchisse le seuil.

— Oui ? marqué-je un temps d'arrêt dans l'expectative.

— Ça te dirait, un de ces quatre, d'aller dîner... ? Je veux dire, en tout bien tout honneur, en tant qu'amateurs de beagle, on pourrait échanger d'autres anecdotes...

— Heu... oui, mais... faudra s'organiser, avec les enfants, le boulot, tout ça... balbutié-je, peu sûre de moi, prise complètement au dépourvu.

— D'accord, eh bien, on s'organisera, accepte-t-il, dissimulant de son mieux sa déception.

— Voilà, on fera ça ! Merci Raph, et bon week-end ! le salué-je avec empressement en me laissant traîner par mon chien qui a encore de l'énergie à revendre après sa petite balade.

Bon techniquement, vu où je l'ai retrouvé, il a fait beaucoup moins d'exercice que moi. Il est donc normal qu'il pète le feu. Moi, nettement moins...

Sur le court chemin qui mène chez moi, j'essaye de remettre de l'ordre dans mes idées, mais ce n'est clairement pas à l'ordre du jour. Entre le coup de stress d'avoir perdu mon chien, la surprise de tomber nez à nez avec Raph, et son invitation à dîner qui m'a légèrement prise de court, c'est franchement le souk dans ma tête.

Je ne sais absolument pas si je suis prête pour ça... Parce que, il faut être honnête, n'en avoir rien à cirer de mon look ou des poils sur mes jambes, ça me va très bien. J'aime mon cocon protecteur, j'aime mon isolement et mon célibat, et j'aime mon grand lit pour moi toute seule ! Suis-je prête à refaire de la place dans ma vie à quelqu'un ? En ai-je seulement envie ?

Et est-ce que le fait de me poser la question n'est pas une réponse en soi ?

Et voilà, interaction avec mes semblables égale tempête sous un crâne le reste de la journée. Ouais, vraiment, la solitude, c'est bien...

Lorsque j'arrive enfin chez moi, je libère mon rebelle de pacotille qui fonce ventre à terre vers... je vous le donne en mille, la cuisine, évidemment. Je rejoins toute l'équipe. Sacha, qui m'a devancé pour revenir, l'air toujours aussi penaud, se confond en excuses. Je les balaie d'un revers de main.

— Laisse tomber, on l'a retrouvé, c'est tout ce qui compte, le dédouané-je, en jetant un regard de biais au fugueur qui est actuellement en pâmoison devant Steph qui prépare les saucisses pour le barbecue.

La fidélité et la loyauté de ce chien sont à vendre à celui qui aura le plus de bouffe dans les mains... Des fois, je me demande si c'est mieux qu'un mec finalement...

— Vous ne devinerez jamais qui l'a retrouvé, lancé-je, tout excitée par mon scoop de folie. Il n'était vraiment pas loin ce boubourse de chien !

— Ne me dis pas que tu l'as retrouvé chez Raph ? devine Steph, m'ôtant le pain de la bouche et ruinant mon effet.

Je me renfroge, boudeuse. Elle m'a pourri mon groove...

— Comment t'as deviné ? ronchonné-je.

— Ben, pas loin, quelqu'un que nous connaissons tous... Y a pas cinquante possibilités, se marre-t-elle. Tu ne connais toujours pas tes voisins, donc...

— Humpf... grommelé-je, agacée.

— Tu ne savais pas qu'il habitait aussi près de chez toi ? relève Sacha, les sourcils haussés par l'étonnement.

— Et comment aurais-tu voulu que je le sache ? Je ne l'ai pas revu depuis le Nouvel An ! Pourquoi ? Vous si ?

— Ben, tout le monde n'a pas décidé de se confiner jusqu'au printemps, ma chérie, m'explique Sacha sur le ton de l'évidence.

Je lui lance un regard furibond. Je ne sais même pas pourquoi ça m'agace, parce que c'est mon choix et que je l'assume pleinement. Mais savoir qu'ils se sont vus sans moi... ça titille ma fibre possessive et jalouse. Je déteste cette fibre. C'est un vieux relent de dépendance affective que je croyais pourtant avoir réglé, au moins sur le volet de l'amitié. Visiblement, y a quelques restes tenaces.

— Fais pas cette tête, promis, la prochaine fois, on t'en parlera. T'auras comme ça tout le loisir de refuser de venir parce que tu détestes la collectivité, et qu'au-delà de deux personnes, pour toi, c'est une foule, me taquine Sacha.

— Si ça peut te rassurer, Raphaël non plus n'est pas un grand fan de populace. Il n'a jamais fait long feu à nos soirées, tente de me rasséréner Steph par-dessus son épaule.

— En plus, il n'est dispo qu'une semaine sur deux, l'autre, il a son fils, et il met un point d'honneur à s'occuper de lui.

— C'est étonnant d'ailleurs, cette manie de s'enfermer avec son gamin... Tu fais pas ça, toi, constate Sacha en fixant Steph.

— Non, effectivement. Et heureusement, sinon je n'aurais aucune vie. Ce n'est pas comme si son père abusait de son droit de visite et d'hébergement...

— Alors tu penses qu'il fait ça dans quel but ?

— Va savoir. D'après ce que j'en sais, c'est un calvaire les relations avec son ex. Peut-être qu'il préfère qu'elle ne sache rien.

— Ouais, probablement. C'est clair qu'elle a l'air tellement gratinée... Il en chie des ronds de chapeaux le pauvre Raph !

— Non, mais vous êtes des vraies commères de quartiers, c'est dingue ! Vous comptez éplucher toute sa vie sous mon nez ?

— Ben quoi ? Ne me dis pas que ça ne t'intéresse pas, je ne te croirais pas, s'esclaffe Steph en voyant mon air outré.

— Non, ça ne m'intéresse pas, mens-je avec aplomb.

— T'es une vile menteuse, Ju ! me raille Sacha, les yeux pétillants.

Je lève les yeux au ciel et les plante là pour me diriger vers le garage. Un barbecue sans charbon de bois, ça cuit beaucoup moins bien. Je les entends rire aux éclats. Pffff ! Mais ils ont quel âge ?

Je reviens rapidement et fourre le sac de charbon dans les mains de Sacha.

— Tiens, rends-toi utile au lieu de dire des conneries...

— Non, mais avoue, il ne te laisse pas indifférente, le beau Raphounet !

Je le foudroie du regard. Sans aucun effet autre que de renforcer son hilarité.

— J'ai passé l'âge de ces conneries, franchement. On dirait des collégiens prépubères...

— Tu te trompes. Y a pas d'âge pour ces conneries. Tu verras, renchérit Steph en apportant le plat de saucisses.

— Et puis je croyais que tu voulais en faire ton quatre-heures, rétorqué-je à cette dernière, lasse de leurs insinuations graveleuses.

— Ouais, ben il semblerait que c'était à sens unique. J'ai lâché l'affaire depuis un bail. La seule personne qui semble l'intéresser un tant soit peu, c'est toi, ma poule...

— Arf... m'étranglé-je, en rougissant. Mais... Mais... Pourquoi tu dis ça ? On ne s'est vu qu'une fois...

— Parce qu'à chaque fois qu'on l'a vu, il nous a demandé de tes nouvelles, ma belle. Si ça, c'est pas le signe que tu lui as tapé dans l'œil, me

démontre Sacha avec un air aussi provocateur qu'arrogant.

Je me sens terriblement embarrassée. Ce que mes amis me racontent ne fait que renforcer ce que j'ai déduit de son invitation à dîner. Même s'il n'a pas été très entreprenant et qu'il a camouflé ça derrière notre attrait pour cette race de cabots obstinés, mais adorables. Toutefois, je ne me sens absolument pas prête. Je suis terrifiée à l'idée de m'ouvrir à quelqu'un, de me faire de nouveau avoir. Même entrebâiller la porte me paraît insurmontable. Je ne veux plus souffrir, je ne veux plus me faire manipuler, je ne veux plus prendre le moindre risque. J'ai deux enfants à protéger. C'est tout ce qui compte.

Sentant mon malaise grandissant au fur et à mesure de la conversation, Sacha et Steph finissent par laisser tomber le sujet brûlant de Raphaël et reviennent à des thèmes plus légers, plus futiles et beaucoup moins sensibles. Je leur en sais gré, ça allège considérablement l'ambiance.

D'ailleurs, aucun d'eux n'évoque plus Raphaël de la journée ni ma peur de sortir de mon terrier. Je crois que je suis en train de m'encroûter... Et le pire, c'est que ça me plaît !

Chapitre 21

Quand le destin a une idée en tête...

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron ». Proverbe.

Certes, néanmoins, il peut être salvateur de ne pas s'obstiner non plus, hein ! Quand on ne sait pas manier un marteau sans s'écraser les doigts, il vaut mieux être écrivain, ça fait moins de dégâts...

Voilà, on y est. Le salon démarre demain matin, tout est prêt, je suis dans les starting-blocks. Mes enfants vont passer le week-end chez mes parents. Ils sont fous de joie. Ma mère a prévu plein d'activités, y compris venir voir Maman sur son stand. Cette idée m'emplit autant de fierté que d'effroi.

Après avoir bouclé le sac, nous partons chez mes parents. L'ambiance est joyeuse, voire carrément survoltée. Je sens que ça va être festival chez Papy et Mamie...

— Maman, maintenant que je sais lire, Mamie pourra acheter ton livre et je le lirai...

— Heu... bafouillé-je, embarrassée. Tu sais, les livres que j'écris, ils n'ont pas d'images, c'est pas très drôle...

— Ah bon ? Mais s'ils sont pas drôles et qu'il n'y a pas d'images, y a des gens qui le lisent quand même ?

— Ben oui, hein ! me défend mon fils. Quand on est grand, on lit des livres sans images. Ça veut dire qu'on est grand, tu vois...

— Mais c'est ennuyeux d'être grand alors ! constate ma fille en fronçant le nez avec dégoût.

Je me marre. Si elle savait à quel point elle a raison... Plus personne ne voudrait grandir si on ne leur vendait que la stricte vérité.

— Mais, non, c'est bien d'être grand. On fait ce qu'on veut, on n'a plus à obéir aux parents, on vit tout seul...

— On vit plus avec Maman ? Mais c'est horriiiiiible ! commence à sangloter ma fille.

— Maman, explique-lui que ça a des avantages d'être grand. T'auras des amoureux, comme maman...

— Et je serai malheureuse ?

Vlan ! Prends-toi ça dans les dents, maman !

— Mais tu pourras avoir un chat ! la corrige mon fils, soucieux de lui remonter le moral.

— Ah ! Ouais, je pourrai avoir un chat rien que pour moi ! Troooooop bien ! Je partagerai mon steak haché avec lui, et il dormira dans mon lit, et...

Je laisse ma fille faire ses plans sur la comète, soulagée de son regain d'optimisme à l'idée d'un jour être adulte. J'essaye également de digérer la vision de ma vie dépeinte par mes enfants. C'est un poil déprimant, et ça ne fait carrément pas rêver, c'est consternant.

Néanmoins, il faut bien reconnaître que mon parcours ne vend pas du rêve, c'est évident. Être adulte, c'est chiant...

Nous arrivons chez mes parents. Mes enfants me doublent dans le couloir pour se jeter sur leur Mamie.

— Bonjour, mes chéris. Vous pouvez aller dans la cuisine je vous ai préparé un moelleux au chocolat...

Elle n'a pas le loisir de finir sa phrase. Mes enfants sont partis ventre à terre vers le lieu susmentionné en poussant des exclamations ravies qui ont quelque peu vrillé mes tympans. Ceux de ma mère aussi, si l'on en croit la grimace qu'elle fait en se massant les oreilles. En même temps, elle était bien plus proche de l'épicentre du cataclysme...

— Bonjour, Maman, la salué-je en posant le sac dans l'entrée.

— Bonjour ma chérie. Alors, tu es prête pour demain ?

— Eh bien, oui, j'ai installé mon stand cet après-midi. Y a plus qu'à comme on dit.

— J'espère que tu auras plein de clients. Je suis si fière de toi !

Ma bouche s'entrouvre, puis se ferme, puis s'ouvre à nouveau. Je fixe ma mère avec des yeux de merlan frit.

— Eh bien quoi ?! réagit-elle, piquée au vif. On dirait que je ne t'ai jamais fait le moindre compliment à voir ta tête.

— Eh bien... bafouillé-je, embarrassée parce qu'effectivement, ma mémoire me fait cruellement défaut à l'instant présent pour me rappeler de tels évènements.

— Ah ben, ça fait plaisir... Faites du bien à baudet... C'est bien la peine que je te fasse des compliments si tu n'en retiens jamais aucun !

Je n'ose répliquer. Le risque que ça parte en vrille est bien trop élevé. Toutefois, ma langue me démange à un point tel que je me la mords afin qu'elle se tienne tranquille.

— Tu veux un petit quelque chose ? Un café, un verre d'eau, un petit apéro ?

— Heu, non, je te remercie maman. Mais je vais rentrer, il faut que je sois en forme pour demain.

— J'ai lu ton dernier livre, tu sais ? me lance-t-elle à brûle-pourpoint, en sautant du coq à l'âne.

Ma salive fait fausse route. Je m'étrangle, tousse, laisse échapper quelques larmes tant je m'étouffe. Ma mère me tapote le dos énergiquement.

— Ça va aller ? s'inquiète-t-elle, attentionnée.

— Oui, oui, ça va... J'ai juste avalé de travers... Alors, comme ça, tu as eu le temps de le lire ?

Il n'est paru qu'il y a une quinzaine de jours, donc, à moins de s'être jetée dessus comme la vérole sur le bas clergé, je ne vois pas comment elle aurait pu accomplir ce miracle. Et j'ai du mal à imaginer ma mère dans ce rôle. De plus, elle a une nette préférence pour les polars et l'historique. D'où mon choix de genre aux antipodes de ses goûts, évidemment... Je voulais m'assurer qu'elle ne lise jamais mes ouvrages. De toute évidence, je me suis plantée quelque part.

— J'ai lu tous tes livres, m'informe-t-elle, avec un air indigné.

J'écarquille les yeux, effarée. Oh, merde... J'étais pourtant sûre que le genre que j'avais choisi la rebuterait de façon rédhibitoire. J'ai grandement

sous-estimé sa curiosité ! Je suis dans une mouise inextricable.

— Et je dois bien avouer que tu as un talent certain, ma chérie, reconnaît-elle, un éclat de fierté brillant dans ses yeux.

— OK... Je te remercie maman... articulé-je, hésitante, me méfiant de la suite de cette conversation déroutante.

— J'aimerais bien qu'on prenne le temps de discuter de ton dernier roman d'ailleurs...

Et voilà, le piège est là. Je le savais ! Jamais je n'aurais dû déverser autant de choses dans mes écrits. On va piocher dans sa vie, ses émotions, ses expériences, ses ressentis pour construire nos histoires, nos personnages. Pour assurer cohérence et logique irréfutable. Or, ma dernière héroïne avait une famille quelque peu dysfonctionnelle... Et, ô surprise, elle avait un paquet de différends avec sa mère.

— Je... oui... OK, si tu veux... Mais, maman, tu sais, c'est de la fiction, c'est un récit imaginaire, avec des personnages fictifs, tout ça...

Elle me jette un regard dédaigneux, en affichant une moue plus que sceptique.

— N'insulte pas mon intelligence, s'il te plaît, c'est vexant. Que tu décharges tes frustrations dans tes écrits, ça ne me dérange pas, au contraire. Je pense que tu as trouvé un excellent moyen pour soulager tes peines. En plus, contrairement à un psy coûteux, c'est lucratif. En revanche, ce qui me gêne, c'est ta version de l'histoire. Je peux la comprendre, mais j'aimerais vraiment que tu entendes mon son de cloche. Je pense que ça nous ferait du bien à toutes les deux.

Ma mâchoire subit une irrépressible attraction vers le tapis de l'entrée.

— Je sais que tu n'as pas le temps maintenant, et les enfants ne vont pas me laisser le loisir de t'expliquer quoi que ce soit. Mais, pourrait-on déjeuner ensemble la semaine prochaine ? J'aimerais vraiment qu'on prenne le temps de crever les abcès comme tu l'as fait avec ton frère.

— Oh... Tu es courant de la discussion que nous avons eue avec Simon ?

— Ma chérie, tu penses vraiment que ton frère, en séjournant ici, aurait pu me dissimuler quelque chose d'aussi décisif ?

J'affiche une moue boudeuse. Ouais, j'aurais bien aimé que ça reste entre mon frère et moi. Mais bon, j'aurais dû me douter qu'entre sa bécasse de femme et ma fouine de mère, il n'y avait aucune chance pour que ce

doux rêve se réalise. Je suis parfois d'une naïveté et d'une candeur affligeantes...

— Très bien. Eh bien, tu me diras, mon emploi du temps est bien plus flexible que le tien...

— Que dirais-tu de lundi midi ?

— Heu... Oui, OK. Mais tu sais, ça fait des dizaines d'années que ça traîne, on n'est pas à un jour près, tenté-je de moduler sa précipitation.

— Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Et là, en ce qui me concerne, il est bouillant, me répond-elle avec un sourire désarmant, quoique très inquiétant.

— Bien, va pour lundi alors. Mais tu n'as pas ton déjeuner avec ton club de lecture le lundi ?

— Si, mais il a été décalé à mercredi, histoire d'avoir le temps de rentabiliser nos visites au salon de ce week-end.

Bon, j'aurais essayé... Je capitule et note scrupuleusement le rendez-vous dans mon téléphone, sinon mon cerveau récalcitrant pourrait faire en sorte de l'oublier. Tout à fait involontairement, évidemment... Je dis au revoir à mes enfants avec force bisous et câlins, accompagnés de diverses recommandations d'usage. Puis, après avoir embrassé ma mère, je lève le camp.

Ce soir, c'est bain moussant, plateau chinois et série cocoon sous le plaid. Ma mise en condition va être absolument parfaite !

Mon plan s'est déroulé sans accroc, ô miracle. Ma soirée a été, comme prévu, parfaite. Ma matinée débute sereinement. Je n'ai que mes moyens de paiement à emporter. Je suis aussi zen que possible. À savoir très moyennement quand on pense au bain de foule dans lequel je vais être immergée pendant deux jours alors que je n'ai pas mis le nez hors de ma grotte depuis trois mois et que je n'ai pas échangé avec qui que ce soit en dehors de mon cercle intime. Ouais, je suis complètement stressée et tendue comme jamais...

Allez, Judith ! m'encouragé-je, ça va bien se passer. Ce n'est pas ton premier salon, tu es rodée.

Je m'encourage comme un cheval de course sur tout le trajet. Il faut au moins ça pour que j'arrive sur les lieux à peu près sereine. Ouais, j'ai l'air d'une biche apeurée prise dans les lumières des phares d'un immense 4X4 qui va l'écrabouiller.

Je rejoins mon stand et commence à mettre en place les derniers éléments. Je jette un regard alentour, histoire de faire connaissance avec mes voisins. Ce salon est original, en ce sens qu'il est aussi bien pour les lecteurs que pour les auteurs puisque plusieurs stands sont tenus non pas par des écrivains, mais par des prestataires de services auxquels nous avons recours comme des correcteurs, des graphistes, des illustrateurs. On peut y faire des rencontres très prometteuses.

À ma droite, se tient une jeune femme qui écrit, semble-t-il, des romances fantasy. À ma gauche, le stand est pour l'instant vide, mais d'après ce que je peux en voir, la personne qui le tient a un talent incontestable dans l'illustration et le graphisme. Je fais donc connaissance avec ma voisine, Valentine.

Nous sommes en grande conversation sur le développement de l'autoédition lorsque mon voisin de table arrive. Mon regard se scotche à lui comme une aiguille de boussole sur le nord magnétique. Je n'entends plus un traître mot de ce que me dit Valentine. Mon cœur rate plusieurs battements lorsqu'il remarque ma présence et m'adresse son irrésistible sourire en coin. Mais, nom d'un chien, à ce stade, ce ne sont plus des coïncidences, mais une coalition cosmique !

— Salut Judith, me dit-il avec les yeux pétillants d'amusement, visiblement aucunement étonné de me voir là.

— Raphaël... le salué-je en retour, bien incapable de me montrer plus loquace tant je suis surprise.

— Décidément, on ne se quitte plus, remarque-t-il sur un ton suggestif.

Bien entendu, je m'empourpre, bafouille, me jette sur ma caisse pour m'occuper les mains et retrouver une contenance qui s'est fait la malle à l'instant où je l'ai aperçu. Je vois ses épaules tressauter alors qu'il peine à dissimuler son rire de me voir ainsi déstabilisée. Je me mets à compter mes pièces de monnaie pendant qu'il installe son stand. Je suis au summum du ridicule, j'en ai parfaitement conscience.

Lorsqu'il est enfin installé, il se tourne dans ma direction avec un sourire affable.

— Eh bien, ma foi, c'est nettement mieux qu'un dîner. Nous allons passer deux jours entiers ensemble. Quelle aubaine, se réjouit-il prenant visiblement un malin plaisir à me mettre dans l'embarras.

— Oui, effectivement. Je ne savais pas que tu faisais ce salon...

— Et je ne vois pas comment tu aurais pu le savoir, à moins d'avoir épluché la liste des participants...

Sa phrase laissée en suspens sous-entend clairement qu'il présume que je ne l'ai pas fait. Ce garçon est malin...

— Ouais, j'aurais pu faire ça, en effet, marmonné-je, consternée par mon côté touriste.

Je n'ai certes pas pris le temps de me renseigner sur ce sujet. Ça m'apprendra à toujours me la jouer freestyle. Je déteste pourtant les surprises... Mais j'étais tellement concentrée sur ma sortie pour être dans les temps afin de présenter mon dernier livre que je ne me suis intéressée à rien d'autre.

— Alors, c'est ton dernier livre ? badine-t-il en attrapant un exemplaire de mon ouvrage sur le présentoir.

— Oui, tout fraîchement sorti, en effet. Tu lis de la romance ?

— Non, des polars, des thrillers, et de la science-fiction, me répond-il distraitement en examinant ma couverture avec concentration.

— Des genres typiquement masculins, commenté-je, essayant de dissimuler mon ton péjoratif.

— Mmmh... Je devrais peut-être essayer d'autres genres, ça a l'air très intéressant.

— Oh... Eh bien, y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, n'est-ce pas ? Si on n'essaye pas, on ne peut pas savoir si ça nous plaît ou pas.

— Très sage réflexion ! Eh bien qu'à cela ne tienne, ça m'occupera en attendant que les clients arrivent. Je te le prends ! Je serai ta première vente de la journée, me déclare-t-il avec un sourire aussi charmeur que provocateur.

Ma mère, maintenant lui... Mais pourquoi ai-je décidé de publier ce roman ?! Je ne suis pas vénale, mais une vente, ça ne se refuse pas... Je l'encaisse donc, essayant de masquer mon malaise.

— Tu passes par qui pour faire tes couvertures, si ce n'est pas indiscret ?

— Pourquoi ? me hérissé-je, sentant la critique poindre du bout de ses lèvres.

— Pour savoir...

— Mouais... On ne pose pas ce genre de question sans avoir une arrière-pensée dans la tête.

— Eh bien, disons que j’entrevois la possibilité de collaborer dans le cadre professionnel, ça pourrait être sympa.

— Je dois bien avouer que ton travail est magnifique, avoué-je, tâchant d’ignorer sa volonté à peine dissimulée de vouloir s’insérer à tout prix dans mon existence.

— Merci. Ça te plaît ? Je sais que ce n’est pas exactement ce qu’il te faut, mais je travaille aussi sur d’autres genres, se justifie-t-il en me désignant ses œuvres qui sont plus adaptées à de l’épic-fantasy.

Il sort un portfolio et l’ouvre au milieu avant de me le tendre. Je m’en saisis et contemple, admirative, ses créations dans le domaine qui m’intéresse. Je suis éblouie. C’est tellement beau ! De plus il a une notoriété certaine, car je reconnais certains visuels qui ont illustré des grands noms de l’édition.

— C’est très impressionnant, m’extasié-je en lui rendant son portfolio.

— Alors ? Intéressée ? me demande-t-il avec un sourire arrogant.

— Je ne suis pas sûre d’avoir les moyens de me payer les prestations d’un artiste aussi renommé, le flatté-je, ne sachant comment refuser.

— Pour toi, je ferai un prix d’ami, me glisse-t-il en se penchant vers moi.

Il me fait un clin d’œil qui me fait rougir à nouveau. J’ai l’impression d’être une jeune fille complètement hystérique. C’est d’un pathétique...

— Eh bien, ta proposition est très alléchante. Il faut que j’y réfléchisse.

— Prends ton temps, je ne bouge pas de là de tout le week-end, rigole-t-il.

Les premiers lecteurs affluent, coupant court à cette conversation qui met mes nerfs à rude épreuve. Je ressens sa tentative de rapprochement comme une invasion. C’est horripilant. Pourtant, il n’a rien fait de mal. Il est juste gentil, charmant et attentionné...

Mais par le passé, on m’a harponnée avec bien moins que cela, et ça a toujours tourné à mon désavantage. Je ne suis clairement pas prête pour autre chose. J’en viens à me demander d’ailleurs, si je ne suis pas traumatisée au point de développer une véritable phobie des relations avec autrui. Bon, de toute façon, ça tombe bien, refaire ma vie n’est pas au programme, ni maintenant, ni dans l’année à venir !

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Le supplice de Tantale

« Quand on tombe de cheval, il faut remonter en selle et remettre le pied à l'étrier sans tarder ». Proverbe.

Mouais... alors bon, je préconise quand même un peu de bon sens. On commence par changer de baudet !

Après une matinée bien chargée, je suis plutôt satisfaite du démarrage. Mes livres se vendent bien, mes voisins sont sympas. Oui, surtout un, on est bien d'accord. Mais chut ! Je suis dans un déni de bon aloi, c'est très confortable.

Ma pauvre Valentine a moins de chance. Elle a un voisin poissonnier. Je m'explique : le bonhomme alpague tous les lecteurs avec un discours tellement bien rodé qu'il tourne en boucle de manière répétitive. Une personne passe et c'est comme ces juke-box, on met une tune dans le bastringue et hop ! Le laïus est lancé. En conséquence, les pauvres gens sont tellement gavés qu'ils fuient littéralement le plus loin possible dès qu'il fait une pause dans son discours, en sautant le stand de ma voisine. Bon, il n'y a pas que des mauvais côtés non plus. Elle a eu quelques ventes grâce à lui aussi. Certains lecteurs s'ennuyaient tellement qu'ils lorgnaient sur les résumés de la table d'à côté...

En revanche, elle qui rêvait d'avoir à ses côtés un bel écrivain célibataire, elle en est pour ses frais. Son fantasme est mort dans l'œuf, écrabouillé par ce retraité septuagénaire au bagout inégalable. Il est évident qu'elle aurait préféré écoper de mon voisin à moi. Pas de bol, c'est le mien, mouahaha !

L'afflux de visiteurs est en train de se tarir. C'est toujours le cas à l'heure du déjeuner. Je m'apprête donc à lever le camp pour aller reprendre des forces lorsque la voix suave de Raphaël me coupe dans mon élan.

— Me laisserais-tu t'inviter à déjeuner ? Je connais un petit resto pas loin, on y mange vite et bien...

— Oh... heu... je... bafouillé-je encore.

Mais est-ce qu'à un moment je vais réussir à m'adresser à lui sans avoir l'air d'une attardée ?!

— Mais si tu as d'autres plans, je comprendrais, hein, ne t'inquiète pas.

— Non, non, en fait je comptais rentrer chez moi. Sortir Ulysse, tout ça.

Mal à l'aise, il m'observe avec un regard qui me fait penser à celui de mon chien quand il veut un biscuit.

— Bon, OK, on voit que tu crèves la dalle, cédé-je malgré moi. Je vais t'accompagner, je ne voudrais pas que tu tombes d'inanition. Tu pourrais te blesser.

— Heu... je ne sais pas comment je dois le prendre...

— Ben, t'as le même regard que nos chiens respectifs quand ils veulent un biscuit, m'esclaffé-je. Tu veux un biscrok pour patienter jusqu'à l'apéro ?

— C'est malin, râle-t-il, mi-figue mi-raisin, en fronçant le nez, visiblement pas séduit par ma proposition d'antipasti.

— Bof, ça doit pas être si mauvais que ça, objecté-je en haussant les épaules.

Il me jette un regard perplexe, les sourcils arqués exagérément.

— Non, je te rassure, j'ai jamais goûté. Mais ma fille en raffolait plus petite...

Raph éclate de rire. Ouais, j'avoue, y a de quoi se marrer en imaginant Rosy se gaver de biscuits pour chien. J'ai la chance d'avoir une enfant qui n'est absolument pas difficile...

— Alors, tu m'accompagnes ? me relance-t-il en me tendant son coude pour que j'attrape son bras.

J'acquiesce, puis obtempère. Nous convenons de passer rapidement ouvrir à nos compagnons canins respectifs en coup de vent, à l'issue du déjeuner. Nous quittons ensuite le salon bras dessus bras dessous. Le pire, c'est que j'apprécie cette proximité. Il sent drôlement bon... Je me laisse complètement aller là ! Ça ne va pas du tout ! Il est en train d'ouvrir une brèche dans mes défenses impénétrables. Je vais devoir redoubler de vigilance. Il n'empêche que ce n'est pas désagréable de se faire courtiser. J'avais oublié ce que c'était.

Nous traversons la rue. Effectivement, ce n'est pas loin... C'est un petit bistro sympa dont le cadre intimiste est chaleureux. Nous nous installons à une table dans un coin. J'ai un léger moment d'absence en me remémorant une scène de mon dernier roman. Je ne peux décemment pas ignorer les similitudes avec ce que j'ai écrit. Merde... Est-ce que ça a marché ? Ai-je réussi à conjurer le sort avec mon livre ?

— Ça va Judith ? T'as l'air ailleurs, me ramène-t-il à la réalité gentiment.

— Oui, désolée. Tout va bien. J'étais perdue dans mes pensées.

— Et elles s'étaient enfuies où ? Au royaume de fort fort lointain ?

— Shrek, hein ? ricané-je. Décidément, on a les mêmes références.

— Tu as très bon goût, c'est un bon point.

— Un bon point pour quoi ? me méfié-je brutalement.

— Est-ce que tu pourrais arrêter d'être autant sur la défensive ?

Je le fixe, déroutée. Enfin, je fais semblant d'être déroutée. Je suis surtout agacée qu'il m'ait percée à jour aussi vite et aussi facilement.

— Je ne suis pas en train de te draguer, je ne vais pas te dévorer toute crue et je ne mords pas.

Bon, je ne préciserai pas que sa deuxième phrase a déclenché chez moi des pensées complètement obscènes et tout à fait hors de propos. Je ne me l'avouerais même pas à moi-même.

Je hausse les sourcils, feignant une expression étonnée et soulagée, alors que je suis limite vexée. Ohhh ! Je sens que je vais m'autofatiguer très vite, moi !

— OK, désolée. Je n'ai plus trop l'habitude des rapports humains en fait. Je me suis pas mal repliée sur moi-même pour panser mes plaies, et j'ai l'impression de m'être transformée en chat sauvage, déblaté-je d'une traite sans avoir rien prémédité.

Son regard s'adoucit. Il m'adresse un sourire qui se veut compréhensif et rassurant.

— Je dirais que t'approcher revient plutôt à essayer d'apprivoiser un grizzli à peine sorti d'hibernation, mais...

Je prends un air outré.

— Je préfère me comparer à un hérisson. C'est petit, c'est tout mignon, mais ça se protège très efficacement.

— Et tu penses que c'est ce que tu fais ?

— Absolument !

Il se marre le con !

— Quoi ? Pourquoi tu te moques ?

— Je ne me moque pas. Je trouve ta candeur touchante.

Je plisse le nez, irritée.

— Tu sais que ce n'est pas en te barricadant dans une forteresse impénétrable que tu parviendras à te sentir bien ? explique Raph avec un regard compréhensif.

— Mais détrompe-toi, je me sens très bien ! Et puis qu'est-ce que tu en sais ? le rabroué-je sur la défensive.

— Eh bien, je suis passé par là. J'ai fait comme toi. Ça m'a aidé un temps, mais ce n'est pas une fin en soi.

— C'est-à-dire ?

— J'ai vécu pendant des années avec une femme narcissique et manipulatrice. Tu sais, la nouvelle étiquette, là, les pervers narcissiques ?

— Ouais, comme si le monde avait attendu qu'on ait inventé une étiquette pour prendre conscience que les manipulateurs égocentriques existent depuis la nuit des temps, grommelé-je.

— Eh bien, crois-moi, quand c'est une femme, c'est encore pire. Parce que personne ne veut admettre qu'un homme puisse être une victime...

Je l'observe avec attention. Il me livre son passé sans fausse pudeur, avec une honnêteté qui est tout à son honneur.

— Et quand on est passé par ce genre de choses, on sait en reconnaître les signes, enfin les séquelles, je veux dire.

Il lève ses yeux d'un bleu toujours aussi hypnotisant vers moi. Je me perds un instant dans ce regard d'une pureté et d'une sincérité désarmantes.

— Eh bien, j' imagine que ça nous fait encore un point commun... soupiré-je, ne sachant que penser de toutes ces similitudes qui ne cessent de

nous sauter au visage comme une pluie de sauterelles sur un champ de blé. Et qu'est-ce que tu attends de moi au juste ?

— Mais rien, enfin ! Pourquoi attendrais-je quoi que ce soit de toi ?

— Je n'en sais rien. Les hommes attendent toujours quelque chose d'une femme, non ?

— Je vois que tu as une bien piètre opinion de la gent masculine... On n'est pas tous des connards, tu sais ?

J'arque les sourcils, dubitative.

Raph éclate de rire.

— OK, très bien. Eh bien, soit, challenge accepté.

— Hein ? Mais quel challenge ? Je n'ai rien lancé.

— Oh si ! Je vais te prouver que toute règle a ses exceptions. Sinon, ça ne serait pas une règle.

Je m'étrangle brièvement, prise au dépourvu.

— OK, accepté-je avec un rictus sadique. Bonne chance...

— Ça n'aurait aucun intérêt si c'était facile. À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire...

— Tu fais donc ça pour la gloire ?

— Absolument pas. C'est un proverbe. C'est toi la romancière, tu devrais le connaître.

— Gnagnagna, marmonné-je, à court d'arguments.

— Je capitule face à une telle répartie, me raille-t-il, les yeux brillants.

Je me mords la lèvre inférieure, retenant in extremis un deuxième « gnagnagna » pas des plus explicites, je veux bien le reconnaître. Ni très mature d'ailleurs. Je n'ose imaginer l'image que ce pauvre garçon doit avoir de moi. Bon, voyons le bon côté des choses, pour le salon je me suis un peu pomponnée. C'est déjà vachement mieux que toutes les fois précédentes où je l'ai croisé... Et puis, flûte ! Après tout, ce n'est pas comme si je voulais lui plaire, n'est-ce pas ? N'EST-CE PAS ?! Rhaaa ! Je n'apprendrai donc jamais ma leçon...

Je tâche de me ressaisir et de rester vigilante. Toutefois, il me faut bien admettre que j'éprouve beaucoup de difficultés à maintenir mes défenses face à Raphaël. Il n'est que douceur, calme, attention et humour décalé. J'apprécie énormément ses traits de caractère. Rester méfiante s'avère de plus en plus compliqué.

— Ça fait longtemps que vous êtes séparés, ta femme et toi ?

— Ex-femme. Et oui, plus ou moins. Ça a été très compliqué. Mais maintenant, ça roule, à peu près...

— Je vois... ponctué-je, ne voyant rien du tout puisqu'on ne peut pas dire que sa prolixité s'étende à son ex-femme.

— Et toi ?

— Divorcée depuis un peu plus de quatre ans, séparée depuis quatre mois.

— C'est assez frais...

— Je ne dirais pas ça. Enfin, si, mais... disons que je savais depuis longtemps que ça devait finir comme ça. C'est juste que... En fait, je n'ai pas vraiment envie de parler de mon ex.

Il opine du chef, compréhensif.

— Et de quoi veux-tu parler alors ?

— Je... j'en sais rien. C'est toi qui m'as invitée à déjeuner. Moi, j'avais prévu de faire une pause dans ma grotte loin de toute présence nécessitant une interaction autre qu'un paquet de gratouilles et une distribution de biscrok.

— Tu veux qu'on s'en aille ?

— Je... Non, je n'ai pas dit ça non plus. Écoute, je vais être franche, je ne me sens pas prête pour quoi que ce soit. Ni m'ouvrir aux gens, ni quoi que ce soit d'autre.

— Et je ne t'ai rien proposé d'autre qu'un déjeuner...

— C'est vrai...

Je me sens soudain ridicule. Je n'ose pas soutenir son regard. Je lui ai prêté des intentions qu'il ne possède pas. Je me suis fourvoyée, victime de mes fantasmes délirants nés de mes écrits et des commérages de mes amis. Que je peux être stupide ! J'ai soudain envie de me réfugier sous la table tant j'ai honte de moi.

Mais pourquoi diable suis-je allée m'imaginer qu'il pouvait être intéressé par quelqu'un comme moi ? Il est splendide, plein de charme, bien foutu, élégant, bourré de talents. Et moi, je ne suis qu'une poupée de chiffon complètement brisée, traumatisée, en quête de thérapie au travers de son clavier, mal fagotée, même si j'ai fait un effort aujourd'hui. Je n'ai vraiment rien à offrir à un mec pareil.

— Hey... Judith, regarde-moi, m'interpelle-t-il en tendant sa main vers mon visage.

Mon attitude a dû trahir mon état d'esprit. Je lève un regard de beagle dépressif dans sa direction.

— Tu veux un biscrok pour le dessert ?

J'éclate de rire malgré mon état d'esprit.

— Sérieusement, Judith, c'est à mon tour d'être franc avec toi. Tu me plais énormément. Néanmoins, je suis bien conscient que tu as besoin de temps. J'attendrai, OK ?

Je le contemple comme si une corne de licorne lui était poussée sur la tête. C'est qui ce mec ? D'où est-ce qu'il sort ? Il en existe vraiment des comme ça ? Pour de vrai ?

— Tu comptes me répondre quelque chose, ou tu vas me laisser me ridiculiser comme ça jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

— Oui, non, enfin... Je... Rhaaaa ! Mais c'est quoi ce don pour me poser les pires questions du monde ?! Sérieux, t'as plus facile en répertoire ? Je sais pas, ma couleur préférée ? Mon hobby préféré ? Des trucs simples quoi !

Il m'adresse un sourire dévastateur. Mon bas ventre se contracte brutalement, réveillant des sensations que j'avais oubliées. À dessein, évidemment. Humpf !

Crotte de bique ! Ce mec me plaît vraiment...

— OK, j'ai entendu. J'ai compris. Et je ne sais absolument pas quoi te dire... content ?

Son sourire se fait railleur.

— Eh bien, tu pourrais me dire si je te plais également, ça serait un bon début, non ?

— T'as vu à quel point je bafouille en ta présence ? Tu as vraiment besoin que je le verbalise ?

Son air suffisant me confirme qu'il est inutile que j'use ma salive. Il me plante soudain là, se dirigeant vers le comptoir. Il sort sa carte bleue, règle le déjeuner, puis revient vers moi.

— On devrait aller ouvrir aux chiens et peut-être aller bosser un peu, tu ne penses pas ?

— Excellente idée ! Ça serait dommage de rater des ventes à cause d'un déjeuner prolongé.

Il me tend la main pour m'aider à me relever. Et galant en plus de ça ! Il faut vraiment que je me méfie, ce type est trop parfait. Et vous savez ce

qu'on dit : c'est souvent trop beau pour être vrai... Où sont donc ses vices cachés ?

Je m'en saisis néanmoins, jouant le jeu. Il m'attrape par la taille et se colle à moi. Ah ouais ?! Comme ça ?! Au beau milieu du re...

Mon cerveau vient de court-circuiter violemment lorsque ses lèvres se sont posées doucement sur les miennes. Je n'étais clairement pas prête pour ça !

Vu ma réactivité qui équivaut certainement à celle d'un poulpe crevé, il finit par me relâcher. Il éclate de rire en avisant mes yeux aussi ronds que des billes.

— Désolé, se marre-t-il. L'euphorie du moment... Allez, viens, on va bosser, tes livres et mes créations ne vont pas se vendre tous seuls.

Il m'attrape par la main et m'entraîne vers la sortie. J'ai autant de vivacité et de souplesse qu'un automate rouillé. Je suis encore complètement abasourdie. Tout cela est beaucoup trop rapide pour moi... Je n'ai rien vu venir. Enfin, si, mais la vitesse à laquelle ça s'est produit, non. J'ai pas de compteur pour la vitesse du son... Mais dans quoi me suis-je laissée embarquer ?!

Chapitre 23

Fausse note

« La chance sourit aux audacieux », proverbe.

Ouais, alors personnellement mon expérience m'a surtout appris qu'elle souriait aux gens culottés, sans scrupules, dépourvu de sens moral et sans aucun principe, mais bon... je dis ça...

Après un détour express chacun chez soi pour faire prendre l'air à nos compagnons à quatre pattes, nous revenons et reprenons nos places respectives, lui avec une décontraction ébouriffante, moi aussi fluide que 6PO, le robot de Star Wars. Je ne me suis toujours pas remise de son initiative audacieuse à la fin du repas.

Valentine en train de terminer sa salade en tupperware me lance une œillade aussi envieuse qu'excitée. Serait-il gravé sur mon front que Raph m'a embrassée ? Je sors un petit miroir de mon sac pour m'en assurer, on ne sait jamais... Val se marre. Moi, je pique du nez, me demandant sérieusement à quel âge mental j'ai régressé.

Je vois bien qu'elle espère me cuisiner, elle a l'expression d'un chat devant un sapin de Noël. Fort heureusement pour moi, l'affluence reprend de plus belle, ce qui ne nous laisse aucun répit pour les commérages.

Du coin de l'œil, pourtant fort occupée à dédicacer mes ouvrages, je ne peux m'empêcher de contempler, impressionnée, la file d'attente devant le stand de Raph. Son travail connaît un succès retentissant. Les produits dérivés qu'il a développés autour de la saga à succès d'un auteur dont la notoriété n'est plus à prouver s'arrachent comme des petits pains. Il faut dire que ce sont de véritables objets d'art. Je finis d'ailleurs, lors d'un moment de latence, par lui acheter un jeu de cartes à l'effigie de cette série que j'ai beaucoup aimée. Avec ça, je ferai des parties de solitaire dignes d'une reine ! Ouais, je sais, c'est pathétique...

Je termine d'encaisser ma lectrice, m'apprêtant à saluer poliment la suivante lorsque je reconnais ma meilleure amie.

— Steph ?!

— Salut ma belle ! Alors, les affaires marchent ?

— Oui, super bien, je suis ravie.

— Tu m'étonnes, ce n'est pas comme si tu étais mal entourée en plus, remarque-t-elle avec un sourire sarcastique en lorgnant mon voisin de table. C'est une sacrée chance que vous soyez à côté ! C'est fait exprès ?

Je sens mes joues se colorer. Si je veux donner du grain à moudre à ma copine, je ne pourrais pas mieux m'y prendre... Pffff !

— Non, du tout. J'ai découvert ça ce matin quand il est arrivé...

— Eh bien... Si tu veux mon avis, c'est un signe !

— Un signe de rien du tout. Ça s'appelle le hasard, point.

— Ouais, ouais, bien sûr. Et la marmotte elle met le chocolat dans le papier d'aluminium, bien entendu. Il n'y a pas pire sourd que...

— Steph, y a rien à entendre, arrête un peu. On est là pour bosser...

— L'un n'empêche pas l'autre. Qu'est-ce que tu peux être obtuse et butée des fois... On te sert une perle sur un plateau d'argent et toi, tu fais mine de n'avoir rien remarqué. Va falloir que j'y mette mon nez !

— Non Steph ! Pit...

— Salut Raph ! me coupe-t-elle avec un sourire extravagant. Tu vas bien ?

Je pique du nez en m'empourprant. Celui-ci rend son salut à mon amie avec un sourire aussi sincère que charmant. Il ne s'éternise cependant pas, fort heureusement pour moi et ma dignité, le devoir ne le lâche pas d'une semelle.

— Mêlé-toi de tes oignons, articulé-je entre mes dents serrées.

Steph me tire la langue avec un amusement non feint. Ouais, j'ai clairement régressé, et je ne suis pas toute seule. On se croirait revenu aux années collège. Quelle plaie !

— En tous cas, c'est sympa d'être passée me voir, fais-je diversion, afin d'éloigner le beau Raphaël du centre de la conversation.

— Ben non, c'est normal, et puis je ne suis pas venue juste pour tes beaux yeux. Je n'ai plus rien à lire, me déclare-t-elle en me faisant un clin d'œil. Elle attrape un exemplaire de mon dernier roman et me le tend.

— Et je veux une dédicace du tonnerre ! T'as intérêt à t'appliquer !

Je ris, amusée qu'elle ait fait la démarche comme une lectrice lambda alors qu'elle a tout le loisir de me les acheter quand elle vient à la maison.

— Et depuis quand lis-tu des romances ? la taquiné-je.

— Ben, depuis que tu en écris, pardi !

J'éclate de rire.

— Sacha n'est pas avec toi ?

— Non, il avait une après-midi spa avec Tara, Sandra... bref, la Jessica du week-end quoi. Il a promis de passer faire un tour demain.

— Il ne se casera jamais, je crois que c'est une cause perdue, remarqué-je, blasée.

— Probablement... Mais au moins, on a de quoi se marrer.

Nous échangeons un regard complice. C'est clair qu'avec les frasques de notre pote, y a de quoi écrire une saga à succès. Je me concentre sur ma dédicace. J'ai remarqué que si j'essaye de bavarder en même temps que j'écris, la fiabilité du processus est très aléatoire... Conclusion, si je ne veux pas rédiger trop de bêtises, il vaut mieux que je garde un œil sur mon papier.

Après avoir payé son dû, Steph m'envoie un baiser du bout des doigts et continue son tour, non sans m'avoir promis de repasser avant de partir. Je continue mes dédicaces, me faisant la réflexion que je vais devoir ramener des stocks supplémentaires demain si je ne veux pas être en rupture. C'est tout à fait galvanisant !

Un peu plus tard, c'est au tour de ma famille de débouler avec toute l'énergie qui caractérise ma nichée. Ma mère s'insère docilement dans la queue, alors que mes enfants viennent s'agglutiner au-devant de ma table, comme deux abeilles sur un pot de miel.

Fidèles à eux-mêmes, mon fils se saisit du premier tome de ma série de fantasy et parcourt le résumé avec l'air sérieux d'un directeur d'Académie, alors que ma fille touche à tout, se saisit des décorations, les replace, pour finir par lorgner sur les figurines en résine sur le stand de Raphaël.

— Will ! Will ! Regarde ! La fée, là, elle est trop belle ! Maman ! Tu me l'achètes, dis ? S'il te plaiiiiit...

La lectrice à qui je suis en train de dédicacer mon dernier roman observe mes enfants avec un air attendri.

— Ce sont vos enfants ?

Bien vu, Lustucru ! Ses capacités de déduction hors pair manquent de me faire tomber de ma chaise. Je dissimule mes sarcasmes derrière un sourire commercial que je maîtrise parfaitement. Oui, je me suis longuement entraîné devant mon miroir...

— Absolument. Ils sont avec leur grand-mère, confirmé-je en lui tendant son livre.

— Ils sont adorables, commente-t-elle en me tendant sa carte bleue.

— Merci beaucoup. Ils sont pleins de vie, effectivement, précisé-je avec un cynisme certain.

— Oh, oui, c'est merveilleux. Il vaut mieux ça que des enfants neurasthéniques.

— En effet, ne m'étalé-je pas, puisque la pauvre n'a aucune idée de l'énergie qu'il faut pour remettre de l'ordre derrière chaque manifestation de leur créativité sans limites.

Je lui rends sa carte, la remercie. Elle me salue puis s'en va observer le stand de Valentine.

— Maman, alors ? Tu dis oui ? Regarde comme elle est trop jolie ! insiste ma fille en s'appropriant la figurine et en me l'agitant sous le nez.

— Rosalie ! Repose ça tout de suite avant de l'abîmer !

Je m'empare de l'objet et le repose sur la table sous le regard amusé de Raphaël. Ma mère, dont le tour est enfin arrivé, récupère ma fille en lui adressant un regard sévère.

— Ce sont tes enfants ?

Mais qu'elle est con cette question, bon sang ! Évidemment que ce sont mes enfants ! Tous les mioches qui passent sur le salon ne m'appellent pas Maman !

— Voilà une déduction digne de Sherlock Holmes, ricané-je à l'attention de Raphaël qui s'esclaffe. Désolée, j'espère qu'elle ne l'a pas abîmée.

— Ce sont mes modèles d'expo, ne t'inquiète pas. Ils ne sont pas destinés à la vente. Ils ont déjà fait leur temps. Tiens, jeune fille, puisqu'elle te plaît tant...

Il tend la figurine à ma fille qui se précipite pour s'en emparer avec les yeux si pleins d'étoiles qu'on dirait la Voie lactée.

— C'est vrai ? C'est pour moi ? Ohhh ! Merciiiiiii ! exprime-t-elle sa joie avec toute son exubérance.

Elle sautille sur place en contemplant sa fée en résine comme si c'était la huitième merveille du monde.

— Non, mais... Tu es sûre ? Le salon ne fait que commencer, et... Ça me gêne, je vais te la payer, combien je te dois ?

— Arrête, se marre-t-il. Comme je te l'ai dit, c'est un modèle d'expo. Et puis ça me fait plaisir.

Je me sens hyper embarrassée. Les joues écarlates, je me confonds en remerciements en bafouillant lamentablement, sous le regard avide de ma mère qui n'en perd pas une miette.

— Et toi, mon grand, y a quelque chose qui te ferait plaisir ? alpague-t-il mon fils, avec une volonté d'équité tout à fait louable.

Will s'avance, tout en réserve et en pondération. L'exact opposé de son feu follet de sœur... Il observe tous les objets, les lithographies, mais je le connais. Rien ne va retenir son attention, pas assez scientifique à son goût.

— Non, je vous remercie, mais...

— Mamie t'emmènera au stand de science-fiction. Tu devrais trouver ton bonheur, là-bas. J'ai repéré des livres sur les engins de chantiers, intervins-je pour éviter à mon fils de se retrouver dans l'embarras.

Ses yeux se mettent à pétiller. Un sourire enthousiaste étire ses lèvres.

— Il est dans sa phase engins mécaniques, précisé-je à Raphaël pour ne pas le vexer.

— Effectivement, ce n'est pas trop mon rayon, acquiesce-t-il, avec un sourire amusé.

Mais, c'est dingue ! Ce type prend tout bien, il est d'une positivité qui me sidère.

— Tu ne nous présentes pas ? intervient ma mère, avec tout son tact légendaire. Bonjour, je suis Brigitte, la mère de Judith.

Elle tend la main en direction de Raphaël, qui l'attrape et la serre avec bonne volonté. Il lui adresse son sourire en coin charmeur.

— Maman, voici Raphaël, un collègue de travail.

— C'est un plaisir Madame, lui répond-il avec un sourire qui ne s'étend pas à ses yeux.

Il me jette un regard de biais, où le reproche et l'interrogation se mêlent. Je feins d'ignorer le malaise que mes paroles ont provoqué. Ben quoi ?! Il ne voulait quand même pas que je dise « mon petit ami potentiel, mais je ne suis pas tout à fait sûre », si ?! Il se ressaisit rapidement, arborant un air des plus affables, puis s'excuse afin de retourner à sa file d'attente qui ne diminue pas.

— Quel charmant jeune homme ! Vous vous êtes rencontrés ici ?

— Non. On s'est déjà rencontré avant, c'est le cousin de ma masseuse. Et ce n'est pas un « jeune » homme maman. Il a mon âge, à peu de choses près. Nous ne sommes plus des jouvenceaux tous frais...

— Par rapport à moi, si. Vous êtes des jeunes à peine sortis de l'adolescence, rigole-t-elle.

— Toujours tout en pondération, évidemment... soupiré-je en levant les yeux au ciel. Je sais d'où Rosalie tient son sens très particulier de la mesure...

Mes sarcasmes lui glissent dessus, comme à l'accoutumée.

— Ton stand est très joli, ma chérie. Tu as bien fait ça ! Tu es contente de ton démarrage ? change-t-elle abruptement de sujet.

— Oh, merci. Oui, très. Comme tu peux le voir, ça ne désemplit pas. C'est génial.

— Bien, bien ! Très bien ! Bon, je ne voudrais pas t'empêcher de faire des ventes. Je vais donc te prendre celui-ci, celui-là, et... Will chéri ? Tu ne voulais pas celui-là ?

— Si, mamie, c'est bien celui-là, confirme mon fils.

— Mais maman, tu les as déjà lus, non ? Et Will peut lire les exemplaires que j'ai à la maison...

— Tututut ! Tout travail mérite salaire ! Hors de question de faire du népotisme. Je suis très fière d'acquérir les œuvres de ma fille.

— Okéééé... accepté-je, à court d'arguments.

Je prépare sa commande, peine à dédicacer mes ouvrages, parce que, clairement, ce n'est pas ce qu'il y a de plus évident que de dédicacer ses livres à ses parents. Surtout quand certains desdits livres ont servi d'exutoire à mes frustrations quant à ma relation avec eux... Je décide finalement d'opter pour l'humour. Autant ne pas se prendre au sérieux et tourner l'incident diplomatique potentiel en dérision. Après tout, je suis leur

filles, je dois bien tenir mon sens de l'humour de l'un des deux... Espérons juste que ça soit de celui qui va les lire...

Ma mère et les enfants s'en vont, non sans m'avoir embrassée affectueusement. L'après-midi se poursuit, amie et famille repassent me faire un coucou avant de s'en aller. J'ai le cœur gonflé de joie, d'amour, et de plein d'autres choses. Les salons sont toujours très intenses en émotions. Principalement des bonnes, qui font du bien à l'ego et à mon cœur de bisounours.

Malheureusement, comme souvent quand un élan d'optimisme m'emporte, la réalité me rattrape et me prouve que j'ai parlé trop vite. Ne jamais vendre la peau de l'ours... Et celui-là, il serait grand temps qu'un braconnier s'en occupe !

La surprise n'a d'équivalent que la contrariété que je ressens en voyant Franck se planter devant mon stand peu de temps avant la fermeture au public. Droit, fier, tout en arrogante vanité, il observe mes livres avec un air circonspect, comme s'ils pouvaient mordre.

— Qu'est-ce que tu fous là, Franck ? l'agressé-je sans autre forme de procès.

— Bonjour, Judith, appuie-t-il ses paroles avec condescendance. Tu salues tous tes lecteurs avec autant d'amabilité ?

Sourcils arqués, sourire en coin sarcastique, fossette charmeuse. OK, il a sorti l'artillerie lourde du serial séducteur. Je soupire exagérément, tout en le fusillant du regard. Ses sourcils s'envolent encore un peu plus et il m'adresse un sourire narquois.

— Non, ce traitement privilégié t'est exclusivement réservé. Donc, je répète, qu'est-ce que tu fous là, vu que tu ne lis pas ?

Ouais, Franck s'est toujours targué de ne jamais ouvrir un livre et de préférer la télé. D'où ma question, qui est somme toute légitime.

— Eh bien, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, tu sais. J'ai donc décidé de suivre ton conseil et de me mettre à la lecture.

— Et comme par hasard, t'as décidé ça maintenant, en commençant par mes livres justement, grincé-je, ahurie par son culot.

— Je pensais que tu serais flattée. Je n'ai pas choisi n'importe qui, c'est un grand honneur que...

— Arrête ton cirque, Franck. On sait très bien, toi et moi, que tu ne vas pas ouvrir le moindre livre...

— Ah, mais détrompe-toi ! me coupe-t-il, l'air bravache. Je vais le lire. C'est celui-là qui parle de moi ?

Ô Narcissisme quand tu nous tiens !

— Non. Si tu en veux un qui parle de toi, c'est le précédent, grimacé-je, partagée entre l'envie de l'envoyer bouler avec un coup de pied aux fesses, et celle de ne pas refuser une vente, surtout si c'est lui qui paye ! Ça serait un petit retour des choses pour sauver l'honneur.

— Ah... Et celui-là, il parle de qui alors ?

— De personne. Ce sont des personnages fictifs, tu sais. Ce n'est pas parce que je m'inspire de mes expériences que c'est une autobiographie...

J'encaisse sa vente, puis galère laborieusement pour le dédicacer. Parce que question inspiration, à part « sors de ma vie » ou « va crever », c'est un peu le néant, il faut bien l'avouer.

— Arrête, je te connais par cœur. Je sais très bien que tu pioches toujours dans ton environnement, donc de qui ça parle ? T'as quelqu'un dans ta vie ?

— Ça ne te regarde pas ! cinglé-je en claquant mon stylo sur la table et en lui tendant son livre. T'as perdu le droit de me poser des questions la dernière fois que tu m'as quittée. Maintenant, excuse-moi, mais j'ai des vrais lecteurs qui attendent. Donc, si on en a terminé...

— Donc t'as quelqu'un ! Je le savais ! Ce n'est pas ton genre de m'ignorer aussi longtemps ! Ben dis donc, tu n'as pas perdu de temps pour me remplacer ! C'est qui ?!

Mon sang commence à bouillir. Je sens la rage me monter au nez comme un éternuement irrépressible. Ce qui est une catastrophe, car ce n'est absolument ni le lieu ni le moment de régler mes comptes avec mon ex.

Bien entendu son cirque attire les regards, y compris celui de Raph. Tel un preux chevalier, celui-ci décide de voler à mon secours avant que je n'explose.

— Tu as besoin d'un coup de main Judith ? Cet homme t'importune ? s'adresse-t-il à moi en faisant exprès d'ignorer Franck.

— T'es qui, toi ? aboie Franck en direction de Raph, de plus en plus agressif. C'est lui ?

Il se tourne vers Raph, puis à nouveau vers moi dans une posture menaçante. La situation commence doucement à m'échapper.

— Mais enfin, Franck ! Ça suffit ! Reprends-toi, on est dans un salon littéraire, pas dans une cour de récréation ! tenté-je d'en appeler à sa raison, que je sais parfaitement inexistante quand sa jalousie prend les rênes.

— C'est qui ce mec ?! rugit Franck.

— Ce mec, c'est un homme poli et bien élevé, qui respecte son environnement. Dois-je appeler la sécurité ?

Sans s'en rendre compte, Raph s'est levé. Il domine Franck d'une demi-tête. Courageux, mais pas téméraire, ce dernier comprend qu'il n'est pas en bonne posture et que ça risque de mal tourner pour ses fesses de roquet caractériel.

— C'est bon, je m'en vais, grommelle Franck. Mais on n'en a pas fini toi et moi ! Je compte bien avoir le fin mot de l'histoire, décrète-t-il en tendant un doigt menaçant vers moi.

Je soutiens fièrement son regard, et affiche tout le dédain qu'il m'inspire. En revanche, je tâche de garder au fond de moi la terreur que je ressens. Je le regarde partir fixement, ne commençant à respirer à nouveau qu'une fois qu'il a franchi le seuil du salon. Vu l'heure, ce connard est bien capable de m'attendre à la sortie pour obtenir ses foutues explications. Explications que je ne lui dois pas, j'en suis parfaitement consciente. D'autant qu'il n'y a rien à expliquer. Enfin, presque rien...

Perdue dans mes pensées, je ne me rends compte que j'agrippe le bord de ma table à m'en faire blanchir les articulations que quand la voix chaude et attentionnée de Raph résonne à mon oreille.

— ... va, Judith ?

— Mmh... quoi ? Pardon, j'étais ailleurs.

— Est-ce que ça va ?

— Oui, ça va, soupiré-je, la voix éteinte, manquant cruellement d'entrain.

— C'est ton ex, c'est ça ?

— Effectivement. On ne peut rien te cacher... Eh bien, au moins, t'auras appris plein de choses sur moi, aujourd'hui.

Je plaisante, mais le cœur n'y est pas. Mes sarcasmes tombent à plat. Non seulement je ne suis pas ravie que Raph ait rencontré tout ce monde, mais je suis également consternée par son altercation avec Franck. C'était pourtant une bonne journée... Et elle finit en un effroyable retour de bâton, avec mon épouvantable passé en mode boomerang. Ou plutôt boulet oppressant qui me colle aux godasses comme un chewing-gum trop mâchouillé. Est-ce qu'un jour je vais être débarrassée de ce cancrelat ?!

Raph parcourt la salle du regard. Il ne reste que quelques lecteurs épars. Le salon va fermer ses portes dans peu de temps. Je décide de commencer à remballer. Mes mains tremblent. Je me sens fébrile, agitée par une foule de sentiments nocifs qui me rongent de l'intérieur. Franck est toxique, ce n'est plus à prouver, mais l'effet présentement est dévastateur.

— Judith, tu es sûre que ça va ? Tu es toute pâle, insiste Raph, l'inquiétude se peignant sur ses traits.

— Oui, oui. Ne t'inquiète pas. Je vais rentrer, je suis fatiguée.

Je me lève, un poil trop précipitamment probablement. Un violent vertige me saisit. Je me rassois en catastrophe. J'ai la nausée. Et merde ! Je suis en train de faire une rechute. Je pensais en avoir fini avec mes attaques de panique, mais je dois me rendre à l'évidence, ce n'est pas le cas...

Raph se précipite vers moi.

— Ça va, ce n'est rien... Juste un petit vertige, tenté-je de minimiser les choses.

— Je te raccompagne, décrète-t-il, soudain autoritaire.

— Non, ça va aller, je t'assure. Merci, mais je dois ramener ma voiture, y a les enfants...

— T'es qu'une menteuse, les enfants sont chez ta mère pour le week-end, me rétorque-t-il avec un sourire moqueur.

Je m'empourpre légèrement, prise en flagrant délit d'esquive pitoyable. Visiblement, il avait l'oreille qui traînait sur mon stand quand les enfants m'ont lancé « À demain, Maman ».

— Judith, sois raisonnable. Tu n'es pas en état de conduire. Et ce n'est pas comme si ça me faisait un détour.

— Mais, demain matin... objecté-je mollement, sentant ma résistance s'effriter comme une roche calcaire sous l'assaut des vagues.

— Je passerai te chercher. Allez, viens, on rentre.

Il me tend la main. Encore une fois, je cède. Je l'attrape et titube lamentablement pour me retrouver dans ses bras, telle une poupée de chiffon ramollie. Mes jambes me portent à peine.

Il me guide vers la sortie, tout en portant nos effets. Je me laisse faire, complètement effondrée par les effets secondaires que la visite de Franck a eus sur moi.

Je monte dans son véhicule. C'est à ce moment que j'aperçois Franck, de dos, appuyé sur le capot de ma voiture. Il se grille une clope en attendant que j'arrive. Un frisson glacé me parcourt l'échine.

Raph suit mon regard et avise mon ex. Sa mâchoire se contracte, mais il ne dit rien. Moi, j'essaie de récupérer une respiration normale, ce qui n'est pas une mince affaire, puisque j'ai l'impression que mon cœur danse la polka et que j'ai troqué mon système pulmonaire contre une brique en acier trempé.

— Il va prendre racine là, tu penses, ou il y a un risque qu'il percute que tu ne t'es pas installé un lit de camp sur place ?

— Je dirais, qu'il y a un risque non négligeable que...

Raph ne me laisse pas finir ma phrase. Il a deviné la suite.

— OK, je t'emmène chez moi, déclare-t-il en posant une main sur ma cuisse en un geste protecteur qui se veut rassurant.

J'opine, incapable de me résoudre à rentrer en sachant que Franck est bien capable de débouler dans la soirée quand il se sera rendu compte que le salon est fermé et que je ne suis plus là.

— Il faut...

— On passera récupérer Ulysse, détends-toi. Vénus sera ravie d'avoir un copain pour jouer.

— Merci, soufflé-je, en un murmure à peine perceptible.

Il m'adresse un sourire rassurant. J'essaie de me détendre. Pour le moment, je suis en sécurité. C'est tout ce qui compte.

Chapitre 24

C'était pas prémédité

« Prudence est mère de sûreté », proverbe.

Leçon que l'on acquiert en général après avoir pris un paquet de murs dans la tronche...

Après être passés récupérer mon chien, nous gagnons le domicile de Raphaël. Vénus nous offre un accueil aussi démonstratif que celui que Fnouf nous a réservé.

Raph m'invite à entrer et à me mettre à l'aise dans son salon pendant qu'il va ouvrir la porte à nos deux joyeux compagnons.

La pièce est meublée avec beaucoup de goût. Épurée, et zen, tout en bois clair, en métal et en tissu dans des dégradés de beige, la décoration est soignée, chaleureuse et rassurante, à l'image de Raphaël. Je m'y sens immédiatement à mon aise. Je m'installe dans le canapé, m'accorde enfin le droit de souffler. Raph me rejoint rapidement.

— Tu veux quelque chose à boire ? Un petit remontant ? Je peux te préparer un mojito si tu veux ?

— Non, ça va aller, le remercié-je, alors que mes yeux ont probablement exprimé l'inverse.

— Ne bouge pas, j'arrive, m'ordonne-t-il avec un air de conspirateur.

Mon regard se promène sur les différents objets qui décorent la pièce, mais surtout sur la bibliothèque. Des photos de kite surf et de parapente ornent les murs. Je ne le savais pas adepte des sports extrêmes. Bon, il faut bien reconnaître que je ne sais pas grand-chose de lui en fait...

Il revient avec un plateau sur lequel se trouvent deux mojitos, des bols de chips, d'olives et de saucisson coupé en tranches. Mon estomac se met à gargouiller bruyamment, ce qui fait sourire Raph.

Il dépose mon verre devant moi, dispose les bols puis s'installe dans un grand fauteuil à côté du canapé.

— Allez, trinquons à cette première journée, et à toutes nos ventes, me propose-t-il en attrapant son verre et en se penchant vers moi.

Nos verres s'entrechoquent. J'en avale une gorgée. La boule que j'ai dans l'œsophage depuis la visite de mon ex ne se dissout malheureusement pas.

— Ça lui prend souvent de débouler comme ça dans ta vie à ton ex et de te harceler ?

J'avale une autre gorgée précipitamment. Je n'avais pas spécialement envie de parler de Franck...

— Non, enfin, plus depuis un moment. Mais c'est dans son tempérament.

— Tu sais que tu peux déposer plainte ? Demander une injonction d'...

— Je sais tout ça, le coupé-je, précipitamment. Mais je ne le souhaite pas. Tout simplement parce que si je veux le maintenir à l'écart, je n'ai qu'à faire ce qu'il faut.

— C'est-à-dire ? m'invite-t-il, à développer, ne masquant pas sa perplexité.

— Eh bien, être ferme. Ce n'est quand même pas si compliqué. Je ne sais pas pourquoi je n'y parviens pas. Ça me gonfle prodigieusement !

— Tu as déjà envisagé que, ferme ou non, ça ne changera rien tant que tu auras peur. Ce genre de connards, c'est comme les animaux sauvages, ils reniflent ta peur à des kilomètres, ils s'en nourrissent et ça les excite encore plus.

— Je le sais, soupiré-je, accablée. Je n'ai pas peur de lui...

— C'est de toi que tu as peur, c'est ça ? devine-t-il en venant s'asseoir à côté de moi.

Je lève les yeux vers lui. Son regard est un mélange de tendresse, de compréhension infinie et d'empathie profonde. Je m'y perds un instant, sentant une bouffée incontrôlable d'émotion me submerger. Les larmes envahissent mon champ de vision. Il a tapé en plein dans le mille et le fait de le verbaliser vient d'ouvrir les vannes de mon système cognitif. Merde...

Les larmes se mettent à couler sans discontinuer. Je les essuie précipitamment, mais il en vient toujours plus. Je me sens pitoyable.

Un bras m'entoure les épaules. Raph m'attire doucement vers lui. J'enfouis ma tête dans son torse, dissimulant mes effusions intempestives.

— Ça prend du temps de guérir de ce genre de traumatismes, me souffle-t-il à l'oreille.

Tant de bienveillance et d'indulgence me font chavirer. Je m'effondre dans ses bras, déversant mes émotions en un fatras indescriptible, immensément reconnaissante de trouver une épaule compatissante.

Au bout d'un laps de temps indéterminé, je me redresse, honteuse de m'être autant épanchée.

— Ça va mieux ?

En guise de réponse, je lui offre un reniflement d'une élégance rare. Il se marre et me tend un bout d'essuie-tout. Je me mouche bruyamment, déployant toute ma féminité pour l'occasion. Qu'est-ce que je disais déjà ? Qu'aujourd'hui, je rattrapais le niveau des fois précédentes ? Hum...

Je camoufle le mouchoir dans mes mains, puis lève le nez dans sa direction pour enfin daigner répondre à sa question prévenante.

Nos visages sont très proches. Trop proches. Je sens son souffle sur ma peau. Ses yeux me fixent avec une telle douceur que c'en est troublant. Hypnotisée, aucun son ne franchit mes lèvres.

Ses sourcils se haussent légèrement. Mue par je ne sais quelle pulsion, je réduis la distance jusqu'à ce que mes lèvres écrasent les siennes. D'abord surpris, il ne tarde pas à réagir et à me rendre mon baiser. Toutefois, je m'attendais à un peu plus d'enthousiasme. Mes mains se sont perdues quelque part dans ses cheveux, laissant le mouchoir tomber sur mes genoux. Les siennes encadrent mon visage en coupe, ses pouces caressent délicatement mes joues. Néanmoins, il me repousse doucement, mais fermement.

Encore une fois transformée en écrevisse trop cuite, je me recule précipitamment, honteuse de mon comportement.

— Je suis désolée, m’excusé-je, en fuyant son regard. Je ne sais pas ce qui m’a pris. Je...

— Et moi qui croyais que tu succombais enfin à mon irrésistible charme, me taquine-t-il, avec un regard espiègle.

— Oui, non, enfin... rhaaaa ! Mais pourquoi suis-je incapable d’aligner deux mots correctement quand je suis avec toi ?! C’est insupportable !

Raph éclate de rire face à mon désarroi.

— Qu’est-ce que tu dirais de dîner ?

Je le fixe avec des yeux ronds. Alors là, c’est de la royale esquive de compétition ! Donc, on ne va pas reparler de ce qu’il vient de se passer ? De mon moment d’égarement aussi subit qu’inattendu ? OK, très bien, ça m’arrange. Je ne sais effectivement pas du tout comment justifier que je lui ai sauté dessus tel un chien sur un os de côte de bœuf bien saignant. D’autant que, rappelons-le, je ne souhaite pas entamer une quelconque relation, je tiens à mon célibat ! Il va peut-être falloir que je me le grave quelque part, histoire de m’en souvenir au moment opportun...

J’acquiesce donc bêtement, la bouche entrouverte, l’air probablement aussi vif et futé qu’une palourde échouée sur la plage à marée basse.

Feignant de ne pas remarquer mon hébétude, il se lève et débarrasse l’apéritif afin de se mettre aux fourneaux. Je me lève à sa suite et lui emboîte le pas, bien décidée à participer à l’opération et à ne pas me faire entretenir comme une princesse trop gâtée.

Clairement, j’ai le cerveau à l’envers et l’estomac dans les talons. C’est donc avec une intégrité physique pour le moins aléatoire que je l’accompagne à table. Je contemple mon assiette, dépitée. En plus ce mec est un cordon bleu ! Franchement, je ne comprends pas qu’un homme pareil soit célibataire. Et qu’il s’intéresse à moi... Enfin, s’intéressait. L’emploi du passé est important. Parce que, visiblement, son attrait aussi soudain qu’éphémère pour ma personne a l’air de lui être passé. Ce qui génère chez moi des sentiments contradictoires. Je suis à la fois soulagée, car ça me paraît beaucoup plus logique, et à la fois déçue, parce que, bon, on ne va pas se mentir, je suis extrêmement sensible à son charme depuis le jour où je l’ai vu.

Ah, ouais, je ne suis pas prête, c’est vrai... Décidément, j’ai une fâcheuse tendance à oublier cet état de fait.

Le dîner se passe dans une ambiance légère, nous plaisantons au sujet du voisin de Valentine. Raph aussi a repéré le manège du bonhomme. Il est aussi excédé que moi par les racoleurs de grande surface. Ça me rassure. Même si, à notre grand désarroi, ça a l'air de fonctionner puisque le type a quand même sacrément vendu tout au long de la journée.

Nous sommes entourés par deux beagles à l'affût. Ces deux-là s'entendent comme larrons en foire et chacun guette avec avidité au pied de son maître qu'une miette s'égare.

Une fois le dîner terminé, nous débarrassons et Raph me propose de déguster un thé devant une série télé, histoire de digérer.

J'hésite. J'ai autant envie de rentrer chez moi me terrer sous ma couette que de rester là encore un peu, bien à l'abri d'une indésirable incursion Franckesque. Un regard en direction de mon hôte me suffit pour trancher. Il n'est vraiment pas tard, un ou deux épisodes ne vont pas me tuer. Et ils me mettront un peu plus à l'abri d'une visite nocturne. Je sais que, passée une certaine heure, Franck n'osera plus se pointer. Or, cette heure n'est pas encore venue.

J'accepte donc avec gratitude son invitation à squatter encore un peu plus son canapé.

Je m'installe confortablement. Toujours attentionné, Raph vient étendre un plaid sur mes genoux. Puis, une fois le thé prêt, il me rejoint sur le divan. Je lui tends généreusement un bout de plaid qu'il accepte sans sourciller. Puis, l'invasion commence. Je constate avec un certain soulagement qu'il n'est pas plus doué en éducation canine que moi. Nous nous retrouvons donc coincés entre deux beagles affectueux qui prennent leurs aises à tel point que nous nous retrouvons collés l'un à l'autre.

Nullement embarrassé, Raph se marre, puis passe son bras autour de mon épaule pour que je puisse me lover contre lui. Un poil versatile le garçon quand même... Je me laisse cependant faire, échappant ainsi à un écrabouillage en règle par mon poids lourd de chien. J'avoue que ce garçon est très confortable. Ouais je me laisse complètement aller, ça ne va pas du tout ! Toutefois, je suis bien trop fatiguée pour continuer à entretenir mes débats internes, ou lutter contre cette offre gracieuse de réconfort et de tendresse.

Raph allume la télé, me propose plusieurs séries. J'en sélectionne deux. Il tranche et lance le premier épisode.

Rapidement, mon attention se focalise sur tout autre chose que la télé. D'abord, les chiens, qui ronflent comme deux moissonneuses-batteuses, couvrant certains dialogues en totalité. Ensuite, et c'est probablement ce qui monopolise toutes mes ressources psychiques, ce sont les doigts de Raph qui caressent machinalement mon bras, me déclenchant une avalanche de frissons irrépessibles. Mes réactions ne peuvent décemment pas lui échapper, car tous les poils de mes bras sont dressés tels des soldats au garde-à-vous.

Pourtant, ses yeux sont focalisés sur l'écran, toute son attention rivée sur la série que nous avons choisie ensemble. Délaissant la tête de mon chien que je gratouillais afin de ne pas laisser traîner mes mains n'importe où, mue par une audace que je ne me connaissais pas, je m'enhardis. Je pose ma main sur son torse, à la base de son cou.

Il tressaille à peine. Pourtant, il reste impassible. Ayant récupéré mon bras pour une contre-attaque machiavélique, celui de Raph dérive vers ma taille. Ses doigts se posent à la limite de mon pull qui s'est suffisamment retroussé pour dévoiler un pan de peau nue. Les doigts de Raph se l'approprient sans vergogne. Mes frissons se démultiplient. Je retiens un ronronnement in extremis. Je me mords la lèvre afin de retenir toute manifestation inopportune de plaisir.

Mes doigts effleurent son cou. Sa peau est douce et chaude. Je caresse la naissance de sa clavicule tout doucement, jusqu'à sentir la chair de poule envahir sa peau. Un rictus satisfait étire mes lèvres. Il n'y a pas de raison pour que je sois la seule à ressembler à une volaille de basse-cour déplumée, non, mais !

Raph persiste à regarder la télé avec un stoïcisme admirable. En revanche, la commissure de ses lèvres le trahit. Quant à moi, j'ai définitivement abandonné la série pour contempler les traits de son visage qui sont d'une incroyable beauté.

Sentant mon regard peser obstinément sur lui, Raph finit enfin par quitter l'écran des yeux. Un sourire en coin étire ses lèvres. Son regard brille d'un éclat intense, brûlant, révélateur de sa réactivité à mes caresses insistantes.

Nos yeux se croisent enfin. Je m'y noie brièvement avant de faire à nouveau le premier pas, probablement aidée en cela par les reliquats de mojito qui doivent encore traîner dans mon organisme. Je me tends, jusqu'à effleurer ses lèvres des miennes. Ce contact m'électrise de la racine des cheveux jusqu'à la pointe des pieds. La bouche de Raph s'entrouvre, sa

langue darde soudain et caresse la mienne, l'invitant dans un ballet sensuel et passionné.

Ma main quitte son cou pour se perdre dans sa chevelure. La sienne se plaque dans mon dos pour réduire encore un peu plus l'espace entre nous. De son autre main, il attrape mon cou en une caresse à la fois tendre et possessive.

Ses doigts s'aventurent dans mon dos, sur mon flanc, puis mon ventre. Je ne suis plus qu'un frisson géant. Le thé va être froid, mais je m'en fous. Lui aussi visiblement.

Chapitre 25

Pourquoi faire simple ?

« C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures confitures », proverbe.

Y a pas à dire, l'expérience a du bon... Même si ce n'est pas très flatteur pour les vieux pots, hum, hum...

Soudain, encore une fois, il me repousse. Je ne comprends pas. C'est d'un pénible cette cyclothymie ! J'apprécierais grandement qu'il sache ce qu'il veut, ça m'éviterait de me poser mille et une questions débiles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmuré-je, blessée par ce deuxième rejet en une seule soirée.

— Écoute... Je... balbutie-t-il, hésitant.

— Je ne te plais pas ?

— Ça n'a rien à voir. Tu devrais pourtant le savoir. Je te l'ai déclaré pas plus tard que ce midi. C'est juste que... enfin... Tu n'es pas prête, je pense. Je ne veux pas profiter de ta vulnérabilité, et je souhaite encore moins être une béquille pour surmonter tes traumatismes.

— Hein ?! Mais...

— Ne me dis pas que la visite de ton ex ne t'a pas déstabilisée, je ne te croirai pas. Or, quand on se sent vulnérable, on ne fait pas des choix

judicieux. Et je veux être un choix judicieux, en pleine conscience. Pas un rempart pour te protéger et combler tes failles.

Je le fixe avec une franche contrariété. Tout ce qu'il dit est très sensé, certes, et je sais pertinemment qu'il a raison. Néanmoins, mon bas ventre n'est clairement pas d'accord avec cette conclusion. De ce que je peux en apercevoir, le sien non plus d'ailleurs...

À défaut d'argument convaincant, c'est une moue boudeuse qui se peint sur mes traits. Bravo Judith ! Si j'espère le convaincre que mon choix est éclairé, je ne peux pas plus mal m'y prendre.

— Tu as très certainement raison, et il me faudra encore du temps avant d'être débarrassée de toutes les séquelles que cette histoire m'a laissées, mais...

— Judith, ce n'est pas une bonne idée...

— À cet instant précis, franchement, je m'en contrefous. J'ai bientôt quarante ans, donc, honnêtement, j'ai passé l'âge d'agir sur un coup de tête. Et même si c'était le cas, je suis assez mature pour l'assumer. Néanmoins, tu me plais, depuis le jour où l'on s'est rencontré, et oui, j'ai envie de toi, déblaté-je, en m'empourprant violemment en prononçant la dernière partie de cette phrase. Maintenant, si ce n'est pas ton cas, dis-le-moi, je comprendrai, ne t'inquiète pas. Je rentrerai chez moi et on en restera là.

Je lui lance un regard de défi, nez en l'air, expression farouche à l'appui. Il me sourit affectueusement, puis son sourire en coin se dessine. Il me fixe les yeux pétillants, luisants d'un éclat plus trouble qui fait jaillir des papillons dans mon bas ventre. Il se passe un nombre de trucs positivement effrayants dans cette zone depuis un moment...

— Est-ce que tu me crois hypocrite au point de nier éhontément l'évidence ? rit-il en jetant un coup d'œil non équivoque à son entrejambe enflé.

Un sourire coquin se peint sur mes lèvres. Je me mordille la lèvre inférieure, émoustillée par ce que cette vision fait naître en moi. Il se redresse, pose une main sur ma joue et attire mon visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux sont vissés aux miens.

— Je meurs d'envie de te faire l'amour, là, sur ce canapé, énonce-t-il d'une voix suave qui me chamboule. Mais je pense vraiment qu'il vaut mieux y aller doucement. Je suis passé par là, je sais quels dégâts cela peut faire de...

Je lui coupe brutalement la parole en collant mes lèvres aux siennes. J'en ai assez de tergiverser. Je n'ai aucune envie de me retourner le cerveau pour savoir si c'est judicieux ou non. J'ai envie de lui, là, maintenant, tout de suite. Et lui aussi.

Je pose une main inquisitrice sur son entrejambe. Un grognement lui échappe alors que sa bouche prend possession de la mienne avec une ardeur renouvelée. Je change de position, l'assaille littéralement en le chevauchant, abandonnant ma retenue, ma bonne éducation et mes questionnements sous les coussins du canapé. L'une de ses mains empoigne ma chevelure alors que l'autre se glisse avidement sous mon pull.

Lorsque ses doigts atteignent mon mamelon, je ne peux retenir un gémissement de plaisir. Il empoigne mon sein avec sensualité. Je soulève son pull, lui enlève, puis parcours son torse de mes doigts savourant le contact de sa peau, de ses muscles qui tressaillent sous mes caresses. Je me retrouve rapidement torse nu. Sa bouche plonge pour flatter ma poitrine de ses lèvres, de sa langue. Je ferme les yeux, savourant ce toucher absolument exquis.

Nous sommes interrompus cavalièrement par un concert de « Fnouf » dans nos oreilles. Raph relève la tête, hilare. Je ne peux que rire à mon tour de voir nos deux compagnons tenter de se mêler à la fête.

— Je crois que mon fantasme ne verra pas le jour ce soir. Si on veut être peinard... viens, me dit-il en m'invitant à me lever.

J'obtempère docilement. Il se lève, puis, sans crier gare, m'attrape et me soulève dans ses bras. Je passe les miens autour de son cou, savourant cet instant magique. Oui, parce que, pour une fois, je suis avec un gaillard suffisamment costaud pour que cette scène ne tourne pas au vaudeville en se terminant en vautrage lamentable.

Il m'emmène ainsi jusqu'à sa chambre. Il me jette sur le lit. Je rebondis, puis une fois stabilisée, m'apprête à râler sur ce traitement manquant cruellement de délicatesse. Les mots restent coincés dans ma gorge face au tableau que m'offre son corps d'athlète. La vache ! Qu'est-ce qu'il est bien gaulé ! Mon corps d'addict à l'oisiveté fait pâle figure à côté de cette gravure de mode. Il ne me laisse néanmoins pas le loisir ni de me plaindre ni de ruminer. Il me défait de mon pantalon avec une dextérité qui me laisse rêveuse, puis reprend son exploration en partant du bout du lit.

Je soupire d'abord d'aise, puis rapidement mes soupirs se muent en halètements et en gémissements. Non seulement ce mec est beau à tomber raide, mais en plus il est d'une dextérité... Et comment on dit quand on est doué avec sa langue, hein ? D'une linguinité époustouflante ? Mouais, c'est bizarre quand même... Bref, on s'en fout complètement, l'essentiel n'est pas là.

Les prémices d'un orgasme ravageur se font sentir. Je tremble comme une feuille. Puis soudain, je me cambre violemment sous l'effet de l'explosion de lumière et de sensations extrêmes que provoque son savoir-faire.

Pantelante et haletante, je le regarde progresser vers moi le regard enfiévré. J'en frémis d'impatience. Mais le fourbe s'arrête en chemin, butinant ma poitrine, mordillant, léchant. Je me tortille comme un ver de terre. Ça le fait rire.

— C'est de la torture, ronchonné-je pour la forme.

Il glousse, puis se décide enfin à remonter jusqu'à moi. Il me surplombe, appuyé sur un coude.

— Il paraît que plus c'est long...

J'interromps ses galéjades en empoignant son sexe, il pousse un râle de plaisir lorsque je commence à le caresser suavement.

— Je te conseille vivement d'arrêter tout de suite si tu ne veux pas que je déclare forfait par KO, me susurre-t-il à l'oreille d'une voix qui me liquéfie instantanément.

— Et pourquoi ne pourrais-je pas te rendre la monnaie de ta pièce ?

— Tu auras d'autres occasions, mais là, c'est moi qui prends soin de toi, me rétorque-t-il en déposant une pluie de baisers de mon oreille jusqu'à ma clavicule.

D'une main agile, il attrape un préservatif dans sa table de nuit. Je ne peux m'empêcher de noter ce fait qui vient assombrir mon plaisir. La prudence, c'est très bien. Du prêt à l'emploi directement dans la table de chevet, ça sous-entend quoi ? Est-il un habitué de ce genre de pratiques ? Personnellement, sur ma table de chevet, y a mon chargeur de téléphone, un livre et un vieux couple de boules quies datant de l'époque où Franck dormait à côté de moi.

Il enfile la protection en latex, puis son regard se pose sur moi.

— Y a un problème ? me demande-t-il en me voyant froncer les sourcils. Saleté de visage trop expressif !

— Non, non, pas du tout, nié-je, tentant au mieux d'éluder le malaise.

— Je vois bien que si. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est le fait que j'ai des capotes dans ma table de nuit qui te chagrine ?

Je me mords la lèvre, incapable de réfuter sa supposition.

— Je ne suis pas un moine, tu sais ? Et généralement, vous les filles, n'avez jamais ce qu'il faut. Je suis juste prévoyant et bien organisé.

— Oui, oui, et je n'ai rien à redire à cela, c'est très bien ; balbutié-je, embarrassée.

Il se laisse glisser sur le côté, s'appuyant sur son coude pour m'observer avec agacement.

— Je ne suis pas vierge, Judith, j'ai un gosse... Et je n'ai pas fait vœu de chasteté en divorçant, OK ?

— Oui, je sais, je suis désolée. Je... je ne sais pas pourquoi je réagis comme ça, c'est stupide...

— Ton ex, il t'a trompée ?

Je tourne vivement mon visage dans sa direction. Mes traits sont crispés. Ma bouche est scellée. Mais comment fait-il pour taper en plein dans le mille à chaque fois ?

— Je ne suis pas ton ex. Je ne suis pas non plus un queutard invétéré, d'accord ? me déclare-t-il d'une voix plus douce. J'ai eu quelques aventures depuis mon divorce, et je préfère être équipé. C'est tout.

— Oh... je suis donc une aventure supplémentaire ? réagis-je involontairement.

Raph soupire, puis me jette un regard navré. Ouais, à sa place je me jetterais aussi un regard navré. Incroyable comme cette peur de l'abandon est nocive et démarre au quart de tour !

— Je n'en ai aucune idée à ce stade Judith, d'accord ? Je t'avais dit qu'il valait mieux y aller doucement. Tu ne peux pas me demander maintenant si c'est du sérieux entre nous alors que notre histoire est à peine en train de démarrer...

Je me sens terriblement conne d'un coup. Mais que je peux être bête ! Qui s'attendrait à un engagement inconditionnel à ce stade d'une relation ? Franchement... C'est tout moi ça ! Tout ou rien, aucun sens de la mesure, pffff ! On dirait ma fille ou ma mère. Oh misère, je suis foutue...

— Je suis désolée, tu as raison. Je ne suis clairement pas guérie du tout... Je, je vais rentrer...

— Arrête... Viens là, m'attrape-t-il alors que je fais mine de me relever.

Je me laisse entraîner dans ses bras. Je pose la tête sur son épaule, me niche dans son cou. J'inspire son odeur, un mélange de cèdre et de musc. J'embrasse doucement la peau de son cou. Il dépose un baiser d'une infinie tendresse sur mon front. Je lève mon visage, trace un chemin de mes lèvres jusqu'à trouver les siennes. Ses doigts effleurent ma poitrine. Je frémis. Il mordille doucement ma lèvre inférieure, je pousse un gémissement de plaisir lorsque ses doigts descendent vers mon entrejambe, retrouvant immédiatement le chemin jusqu'à mes terminaisons nerveuses déjà en feu. Ses doigts s'insèrent en moi me provoquant toujours plus de sensations. Je me redresse, le chevauche avec détermination. Son sourire en coin m'accueille avec délectation. Nous reprenons là où nous nous étions arrêtés. Ses gestes sont empreints tout à la fois d'impatience, d'avidité, de tendresse et de respect. Ce mélange provoque en moi des choses que je n'ai encore jamais ressenties jusque-là. Je me positionne alors, prenant le contrôle de sorte que son sexe se trouve à l'orée du mien.

Je plonge dans son regard, m'y perds, m'y noie. Je me laisse glisser doucement, percevant chaque centimètre de son avancée en moi. Sa bouche s'entrouvre. Ses mains se positionnent sur mes hanches. Il reprend les rênes, me pénétrant profondément. Un cri m'échappe. Son regard langoureux me liquéfie. Après plusieurs va-et-vient, il me fait rouler sur le côté. Il me domine, plonge son visage vers le mien. M'embrasse avec avidité alors qu'il prend toujours plus possession de moi. De plus en plus vite, de plus en plus fort. Je me laisse emporter, bouleversée, chavirée par le plaisir qui me submerge. Dans un râle étouffé, il jouit en même temps que moi.

Il est évident que ça aurait été dommage de rater ça...

Trop de tout, trop d'émotions, trop de fatigue, trop de bouleversements. Je m'endors dans ses bras sans même m'en rendre compte, pour une fois depuis très longtemps totalement insouciante du lendemain.

Chapitre 26

Une parenthèse ne dure jamais... dommage

« Y a pas de mal à se faire du bien », proverbe.

Ouais, en voilà un au sujet duquel je ne trouve rien à redire ! Profitez de mon silence, ça ne dure jamais bien longtemps...

Le lendemain matin, lorsque j'émerge d'un monde onirique probablement situé bien au-delà d'Alpha du Centaure, il me faut un temps considérable pour reprendre pied avec la réalité. En effet, quand je reprends conscience, je ne sais toujours pas qui, de moi ou de l'héroïne de mon dernier roman, tient les rênes de mes pensées.

Troublée par la ressemblance flagrante entre ce que j'ai écrit il y a quelques semaines et ce que je suis en train de vivre, je n'arrive pas à démêler la pelote de laine. Est-ce que ce truc ne marche que sur moi ou est-ce que ça fonctionne aussi pour les autres ? Si ce n'est pas le cas pour les autres, est-ce que ça veut dire qu'en écrivant, je pratique sans le savoir une espèce de reprogrammation de mon cerveau ?

C'est perdue dans ces conjectures déstabilisantes à la limite du délire que j'ouvre les yeux. Le décor ne m'est pas familier. Un instant de flottement plus tard, je percute que la chaleur qui m'entoure est bien trop vaste pour

être celle de mon chien. Question pertinence, je ne suis clairement pas au sommet de mes capacités ce matin... Mes yeux se posent sur le torse dans lequel j'ai enfoui mon nez.

Oh ! D'accord, j'ai dormi chez Raph... Il faut vraiment que j'arrête de me projeter dans mes personnages ! L'idylle chaotique que j'ai développée pour mon dernier livre n'est vraiment pas faite pour moi ! Je veux rester célibataire moi ! Bon, OK, visiblement c'est totalement compromis si j'en crois le magnifique spécimen qui dort encore du sommeil du juste enroulé autour de moi, tel un rouleau de printemps. Non, parce qu'à côté ne donnerait pas une bonne idée de la situation. Nous sommes plutôt imbriqués tels deux Lego, enchevêtrés dans un méli-mélo de membres indescriptible et agrippés l'un à l'autre comme des bébés chimpanzés au cou de leur mère.

Je jette un œil au radio-réveil. Il est encore tôt. Je peux encore m'accorder quelques instants pour émerger correctement. Et profiter sans vergogne de l'hospitalité très généreuse de Raph.

Est-ce que je regrette ce qu'il s'est produit hier ? Non, absolument pas. Est-ce que ça soulève une tempête séculaire de questionnements dans mon cerveau névrosé ? Indubitablement...

Me voilà bien, tiens ! Moi qui ne voulais pas m'encombrer d'une relation avec qui que ce soit pour ne pas perturber mon processus de réparation, j'ai encore une fois raté des éléments clés de l'énoncé. Bon, j'aurais pu plus mal tomber, c'est clair. Raph est doux, prévenant, attentionné, respectueux, compréhensif. Ça en fait des qualités ! Où sont donc les vices cachés ? Non, parce qu'il est impossible qu'un homme soit aussi parfait. Toute médaille a son revers. Reste à savoir ce que c'est...

J'ai déjà tellement de fois succombé à la publicité mensongère de ces hommes qui, tels des paons majestueux, nous sortent toute la panoplie pour nous éblouir. Puis, une fois le temps de la parade passé, le naturel refait surface pour mieux nous asservir et nous martyriser. Je ne me ferai plus jamais avoir par la poudre aux yeux et l'esbroufe masculine, aussi séduisante soit-elle. Je dois découvrir ce que Raph cache derrière cette façade irréprochable et tout aussi irrésistible.

Mes projets d'enquête se voient néanmoins vite entravés par le suspect qui est en train d'émerger à son tour. Ses doigts caressent mon dos délicatement. Son emprise se resserre, il m'attire vers lui doucement, mais sûrement. Il ouvre les yeux et me sourit.

— Salut, belle demoiselle, bien dormi, murmure-t-il en me contemplant avec une tendresse qui me fait fondre instantanément.

— Étonnamment, oui, à merveille, réponds-je spontanément, me surprenant moi-même par ce constat évident.

— Tu m'en vois ravi, se réjouit-il en posant un baiser délicat du bout des lèvres sur mon front. Mais, pourquoi « étonnamment » ?

— Oh... eh bien, bafouillé-je, honteuse, comprenant que mes propos peuvent prêter à confusion. Je suis une vieille ourse casanière, alors, quand je ne dors pas chez moi, mon sommeil est toujours très perturbé la première nuit. Et puis, on ne peut pas dire que mes nuits sont paisibles et reposantes depuis... eh bien, depuis un certain temps, voire un temps certain, si tu vois ce que je veux dire...

— Tu es toujours aussi prolixo au réveil ? se marre-t-il en déposant une pluie de baisers dans mon cou qui me font frissonner.

— Heu... oui, non, pas avant mon café normalement... Mais, bon, tu te doutes bien que...

Un couinement m'échappe lorsqu'il entreprend de me faire taire en explorant de ses mains baladeuses certaines parties de mon corps particulièrement sensibles. Je suis peut-être bavarde, mais ses mains sont tout aussi loquaces que moi, dans un tout autre registre cependant. Ce qui me coupe le sifflet très efficacement, il faut bien le reconnaître.

— On va finir par être en retard, le sermonné-je sans grande conviction, et d'une voix qui trahit mon émoi très involontairement.

Son étude de la texture de ma poitrine avec sa langue l'empêche de me répondre. Toutefois, la conclusion est limpide...

Je capitule lamentablement vite et m'abandonne sans plus aucun scrupule à sa fringale matinale. Après tout, quoi de mieux qu'un orgasme pour démarrer la journée sous les meilleurs auspices ?

Fébriles et tremblants, nous nous accordons quelques minutes supplémentaires pour nous dispenser de tendres caresses. Je flotte dans un nuage cotonneux de douceur attentionnée. Lâchant prise avec mon mental torturé, je profite pleinement de ces instants qui, sans vraiment le vouloir, m'ouvrent perspectives et espoirs. Je m'approprie donc avec reconnaissance ces quelques rayons de soleil dans mon quotidien maussade.

Puis, incorrigible avec ma tendance à tendre le bâton pour me faire battre, je brise la magie de ce réveil exquis en ouvrant la bouche pour nous

ramener aux basses contingences terrestres.

— Il va falloir que je passe chez moi... Il faut que je me douche, que je me change...

— Tu peux te doucher ici, tu sais ? relève-t-il avec un sourire coquin.

— Certes. Néanmoins, il va aussi falloir que je me brosse les dents, et pour ça, tu ne peux rien faire pour me dépanner.

— J'ai des brosses à dents neuves en stock...

— T'as vraiment une solution à chaque problème ? rigolé-je.

— Ça se peut... se vante-t-il avec un air mutin.

— Dois-je en déduire que tu souhaites me séquestrer ?

Pour toute réponse, il pince mon téton, m'arrachant un couinement de pintade effarouchée.

— Tu es conscient que tout cela n'est qu'une parenthèse enchantée ? Il va bien falloir à un moment reprendre une vie normale... On a un salon sur le feu, des enfants, un métier...

— En fait, t'es vachement rabat-joie comme nana... ronchonne-t-il en affichant une moue boudeuse.

— Non, juste adulte... Je sais, ce n'est pas drôle, mais nous n'avons plus vraiment l'âge de nous comporter comme des ados inconséquents. Il faut vraiment que je me lève. Je dois ramener mon fauve à la maison et le nourrir. Il y a des choses sacrées...

— J'avoue... Je me range à tes arguments implacables, cède-t-il avec théâtralité. Vénus va m'arracher les mollets si je traîne trop...

Je repousse la couette en riant dès qu'il me relâche de son emprise. Un courant d'air froid me fait frissonner. Je regrette déjà ma nécessaire, mais terriblement ennuyeuse maturité.

J'enfile les quelques vêtements qui gisent sur le sol, constatant dépitée, qu'il en manque la moitié. Oups... Dans l'euphorie du moment, je me suis quelque peu éparpillée.

Raph se marre en voyant mon air contrit. Il me lance un T-shirt et un sweat. Je les passe en le remerciant. Nous n'avons manifestement pas les mêmes mensurations. Je flotte dans ses habits.

— Ça te va bien, commente-t-il avec un air appréciateur.

— C'est mal de se moquer, surtout d'aussi bon matin !

— Non, vraiment, ça te donne l'air d'une petite fille qu'on a envie de cajoler...

— Alors vu l’air salace que tu affiches, je suis à deux doigts de conclure que tu es un gros pervers à tendance pédophile...

— Je suis flatté, éclate-t-il de rire. Mais non, je suis juste un amateur de belles femmes qui n’ont pas peur de montrer leurs fragilités, se justifie-t-il en me faisant un clin d’œil.

Je m’empourpre comme la petite fille à laquelle il vient de me comparer. Je m’enfuis dans le couloir, ne sachant que répondre à cette assertion déstabilisante.

Il m’emboîte le pas. Les chiens nous font une fête de tous les diables. Je constate avec un certain désappointement que le mien s’est fait une couverture des habits que j’ai laissés traîner. Heureusement que Raph m’en a prêté.

— Laisse donc tes affaires pour le salon ici. Je les emmènerai avant de passer te chercher.

— Oh, OK, merci.

— Je passe te prendre à 9 h 45, ça te va ?

— Oui, nickel. Merci.

— Et arrête donc de me remercier. Je le fais avec plaisir, crois-moi, me déclare-t-il avec un sourire enjôleur, les yeux pétillants.

Mon chien au bout de sa laisse jappe et tourne en rond comme un lion cocaïné. Ça n’empêche pas Raph de me prendre dans ses bras et de m’embrasser langoureusement avant de m’ouvrir la porte.

Je file en direction de ma maison dans l’air frisquet du matin, emportée par un Fnouf survolté. J’ai dû mal à réaliser. Je suis toujours sur un petit nuage vaporeux, bercée par l’euphorie provoquée par le comportement de Raph. Et même si je sais, avec une absolue certitude acquise à force d’expériences malencontreuses, que je vais à un moment ou un autre déchanter, je n’arrive pas à reposer les pieds sur Terre.

Eh bien, soit, autant profiter de cette surabondance d’endorphines, ce n’est pas tous les jours bombance dans ce domaine. C’est même plus vache maigre et grosse disette depuis que ma vie sentimentale a vu le jour...

Avec ce petit dérapage matinal, je n’ai pas vraiment le loisir de traîner et de m’appesantir sur les tenants et aboutissants de la situation. Je sers donc sa gamelle à Ulysse qui se jette dessus comme s’il n’avait pas mangé depuis des mois. Ce chien n’est qu’un ventre... Je file prendre ma douche, et

achève de me préparer en buvant un café. Impossible d'affronter une nouvelle journée de salon sans ma dose de ce breuvage.

Raph est là à l'heure dite. Je ferme la maison et grimpe dans son véhicule.

— Tu es magnifique, me déclare-t-il avec un sourire charmeur.

— Oh... heu... je... Merci, bafouillé-je, mal à l'aise parce que je n'ai vraiment pas pris le temps de soigner les finitions.

— Alors, tes retrouvailles avec ta brosse à dents étaient à la hauteur de tes espérances ? me taquine-t-il avec son habituel sourire en coin ironique.

— Absolument ! décrété-je, entrant dans son jeu. Je ne sais d'ailleurs pas comment je vais me remettre de toutes ses effusions... C'était si intense... !

— Tu essayes de me rendre jaloux d'une brosse à dents ? se marre-t-il.

— Parce que j'y arrive ?

— Aucune chance. Je suis bien plus polyvalent qu'une brosse à dents. Elle ne m'arrive pas à la cheville. Je n'ai pas qu'un manche, j'ai une langue moi...

— Dont tu uses à la perfection, il faut le reconnaître.

Raph se rengorge, tel un paon en pleine roue de séduction. Je m'esclaffe.

— Tu es drôlement en forme ce matin, relevé-je avec un sourire moqueur.

— Parce que tu as des points de comparaison ?

— Heu... en fait, non, reconnais-je, confuse. Il est vrai que je ne t'ai jamais vu au réveil, donc...

— En effet.

Je ne sais plus trop quoi dire. Ce rappel brutal que nous ne nous connaissons pas vraiment me fait un drôle d'effet. Ne souhaitant pas laisser le malaise s'éterniser, je change donc de sujet, et en choisis un plus anodin et moins graveleux pour badiner gentiment.

— C'est quand même un sacré coup de chance que nos stands soient voisins. Le hasard fait parfois bien les choses.

Comme il ne répond pas, je tourne mon visage dans sa direction. Un air vaguement coupable traîne sur son visage parfaitement rasé.

— T'en fais une tronche ? J'ai dit quelque chose de mal ?

— Non, non, du tout. Tu as raison, c'est une heureuse coïncidence.

— Pourquoi j'ai la sensation que tu n'en penses pas un mot ?

— Hum... peut-être parce que le hasard a parfois besoin d'un petit coup de pouce, et il se peut que je sois responsable dudit coup, m'avoue-t-il avec

un regard par en dessous.

— Hein ? Je ne comprends pas...

— Eh bien, il se pourrait que je connaisse les organisateurs, et que...

— Attends ! Tu veux dire que c'est toi qui as demandé que nous soyons placés côte à côte ?!

Son air coupable ne laisse aucune place au doute. Il a manigancé en amont pour que je sois à côté de lui. Je n'en reviens pas d'une telle rouerie. Et dire que j'y ai naïvement vu un signe cosmique. Non, mais je suis d'une bêtise parfois !

— Donc tout cela était complètement prémédité en fait ? me crispé-je, ayant la sensation de m'être encore une fois fait manipuler comme une débutante.

— Non, pas du tout ! Enfin... Quand j'ai vu ton nom sur la liste des participants, je me suis dit que ça serait sympa d'avoir un visage familier pas loin et que ça serait l'occasion de faire plus ample connaissance, c'est tout. Je te jure que pour le reste, c'était totalement spontané !

Je me rembrunis, très moyennement convaincue. Je déteste être le dindon de la farce. Je déteste me faire manipuler. Et je déteste avoir l'impression d'être une souris prise au piège. Je laisse le silence s'installer, n'ayant aucune envie de palabrer. Je suis furieuse.

Raph gare la voiture sur le parking. Il coupe le moteur et se tourne vers moi.

— Écoute, je suis désolé. Je ne pensais pas que tu y verrais un inconvénient, ou pire, un sordide complot pour te piéger. Ce n'était pas mon intention. Mais... Je sais à quel point un salon peut parfois être long. Et comme nous avons bien sympathisé au Nouvel An...

— Te fatigue pas. J'ai bien compris que t'avais décidé de me mettre le grappin dessus. C'est chose faite. Affaire classée. Merci de m'avoir amenée.

Je sors de la voiture sans lui laisser l'opportunité de rétorquer quoi que ce soit. Je me dirige vers l'entrée du salon d'un pas rageur. La journée avait pourtant bien commencé. Comme quoi, ne jamais vendre la peau de l'ours encore une fois...

Et ladite journée ne fait décidément qu'empirer. Mon sang ne fait qu'un tour puis se glace brutalement lorsque je reconnais la silhouette qui fait le

pied de grue devant l'entrée du salon sous l'œil méfiant des vigiles de sécurité.

Bordel de m... ! Franck ! Non, mais ne me dites pas qu'il a passé la nuit là à m'attendre ?! Il n'est quand même pas aussi taré ?!

OceanofPDF.com

Chapitre 27

Douche froide

« Un homme averti en vaut deux », proverbe.

Est-ce qu'on pourrait revoir les calculs ensemble ? Non, parce que dans mon cas, ça fait soit zéro et je refais exactement les mêmes conneries, soit dix mille et je m'exile sur Mars histoire d'être bien à l'abri... Je pense donc que l'équation est erronée.

Je ralentis le pas à un point tel que Raph me rattrape sans aucun problème. Je ne peux pas faire marche arrière, mais ce n'est pas l'envie qui manque. Il pose une main dans mon dos, se voulant rassurant et protecteur. Je me crispe instantanément. Toujours très remontée contre lui.

Entre ce que je viens d'apprendre et la vue de Franck, on ne peut pas dire que je sois d'un calme olympien.

— Qu'est-ce qu'il fiche là ? me demande Raph, interloqué. Tu crois qu'il a passé la nuit là ?

— Aucune idée, mais je me pose la même question, réponds-je sèchement, tendue comme une corde d'arc.

— Ce type est pire qu'un pot de glu. Il est agglutiné à tes pas comme une moule à son rocher. T'es sûre que tu ne veux pas demander une injonction d'éloignement ?

Je soupire exagérément. Je suis lasse de tout ce cirque.

Raph ne me lâche pas. Je meurs d'envie de l'envoyer promener, mais j'y vois aussi une opportunité pour mettre un point définitif à la possessivité déplacée de mon ex. Je renonce donc temporairement à recadrer Raph. Nous parvenons ensemble près de l'entrée. Franck nous remarque enfin. Son front se plisse, ses yeux s'étrécissent. Son regard se fait noir comme de l'encre. Il ne lui manque plus que les grognements et la bave aux lèvres pour ressembler à un bouledogue enragé.

— T'étais où bordel ?! Je t'ai attendue des heures ! m'agresse-t-il dénigrant la plus élémentaire politesse.

— Bonjour, Frank, appuyé-je outrageusement sur le premier mot, lui rendant avec un plaisir sournois la monnaie de sa pièce de la veille. Qu'est-ce que tu fais encore là ? T'as passé la nuit ici ?

— Je suis venu pour te voir. Il faut qu'on parle.

— Mais on n'a plus rien à se dire, Franck.

— Eh bien, moi j'ai des choses à te dire. Donc, tu vas m'écouter. Mais d'abord, tu vas répondre à ma question. Où as-tu passé la nuit, puisque ta voiture est restée là ?

— Mais, merde à la fin ! Ça ne te regarde pas ! Et t'es un grand malade si t'as passé ta soirée à espionner ma voiture. Franchement, faut te faire suivre...

— T'étais avec lui, c'est ça ?! crache-t-il en jetant un regard dédaigneux à Raph. Tu n'as pas perdu de temps pour me remplacer, à ce que je vois !

— Non, mais, ça fait des mois que tu m'as quittée ! Assume un peu !

— Eh bien, j'ai fait une erreur. Voilà, t'es contente ? Depuis le temps que tu me demandes de les reconnaître, eh bien c'est fait.

Je lève les yeux au ciel, excédée.

Notre discussion musclée ne passe pas inaperçue. Les hommes de la sécurité gardent un œil vigilant sur notre trio.

— Tu es à moi, Judith...

— Je ne crois pas, non, susurre Raph d'une voix qui devrait déclencher tous les systèmes d'alarme de mon crétin d'ex.

Enfin, s'il n'était pas trop occupé à asseoir sa domination sur moi comme un chien pisse sur un lampadaire.

— Toi, la roue de secours, on ne t'a pas sonné. Judith, viens avec moi, j'aimerais qu'on se parle en privé, aboie Franck en attrapant mon bras avec

brutalité.

— Et violent en plus de ça... Il a vraiment tout pour plaire, ce blaireau. Franchement Judith, t'as vraiment succombé à ça ?

L'inflexion que Raph donne à « ça » est tellement méprisante que, si j'avais été à la place de Franck, je me serais ratatinée de honte. Mais ce n'est pas l'amour propre qui étouffe ce dernier. Au lieu de ça, il tire plus fort sur mon bras pour m'entraîner à l'écart.

— Arrête, tu me fais mal ! Je n'irai nulle part avec toi ! Aïeuu !

Je me débats, Franck ne lâche pas. Du coin de l'œil, je vois la silhouette de Raph se mouvoir tel un félin en chasse. Il attrape le poignet de Franck et le tord brutalement. De surprise ou de douleur, je m'en fiche, Franck me lâche. Je recule précipitamment, hors de portée.

— La dame a dit non, c'est pourtant clair... assène Raph avec un air qui dissuaderait n'importe qui de lui chercher des noises.

Sans compter sa stature, évidemment. Mais Franck est trop borné et orgueilleux pour admettre la supériorité indéniable de Raph. Tel le teigneux colérique qu'il a toujours été, mon ex se redresse, ivre de rage, et d'un geste d'une rapidité étonnante, balance son poing dans la figure de Raph.

Ce dernier recule sous l'impact. Je me mets à hurler aussi bien de colère que d'indignation sur l'assaillant. C'est à ce moment que le service de sécurité se décide à intervenir. Deux grands gaillards maîtrisent rapidement Franck et l'immobilisent, nous invitant à nous réfugier dans le bâtiment qui n'est pas encore ouvert au public.

— Raph ? Ça va ? me précipité-je auprès de mon ardent défenseur.

Raph se tient la joue. J'ôte sa main pour observer les dégâts. Une rougeur s'étale là où le poing de Franck a frappé. D'une oreille, j'entends l'un des gardiens appeler la police. Eh bien, ça lui fera les pieds ! J'espère que ça le calmera une bonne fois et que ça le convaincra de me foutre la paix.

— Raph, vraiment, je suis désolée, m'aplati-je en excuse, consternée qu'il ait fait les frais du cadavre le plus moisi que j'ai dans mes placards. Je suis navrée, tu n'aurais jamais dû être mêlé à ça. C'est à moi de régler ce problème, pas à toi. Je suis sincèrement mortifiée...

— C'est bon, ça va. Arrête. Il tape comme une fillette ce gnome.

— Mais tu vas avoir un bleu...

— Et lui, il va finir en tôle. Ou il va au moins y passer les prochaines quarante-huit heures. Donc, arrête de t'excuser, je n'ai rien. C'est bon. Mais

tu devrais vraiment faire le nécessaire pour maintenir ce mec très loin de toi. Il est bien trop dérangé pour que tu parviennes seule à lui faire entendre raison.

— Mais, je...

— Rhaa ! Et puis, tu sais quoi ? Fais comme tu veux, c'est ta vie après tout, cingle-t-il sèchement avant de me tourner le dos pour déballer ses affaires.

Il commence à ordonnancer son stand sans plus me prêter attention. Vexée et blessée par sa froideur soudaine et son désintérêt manifeste, je décide de faire pareil. Ça fait déjà beaucoup trop d'émotions et d'animations pour une journée qui ne fait que commencer.

Une demi-heure plus tard, deux policiers viennent prendre notre déposition afin de conduire Franck au poste. Je suis immensément soulagée de savoir qu'il ne rôdera plus autour de moi et que je peux relâcher ma vigilance, du moins pour les deux prochains jours. Je profite de leur visite éclair pour me renseigner un peu plus sérieusement sur la fameuse demande d'injonction.

À la fin de leur explication, je suis dépitée. D'autant plus qu'ils nous demandent de passer Raph et moi au commissariat pour déposer plainte en bonne et due forme. Ce qui sera, selon eux, le point de départ de la procédure qui me permettra d'avoir enfin la paix. Connaissant la rapidité de la justice française, je ne suis clairement pas près d'être débarrassée de Franck... Un brin découragée à l'idée de ce qui m'attend, j'abandonne mon poste temporairement afin d'aller prendre l'air.

— Tu veux un café ? Je vais m'en chercher un, je peux t'en ramener un si tu veux, proposé-je à Raph qui ne s'est pas vraiment déridé depuis l'incident.

Il accepte, sans tergiverser, m'assurant qu'il gardera un œil sur mon stand pendant ce temps.

Après l'avoir remercié de sa prévenance, je me dirige vers la machine à café. Puis, armée de mon breuvage, je me poste à l'extérieur, près de l'entrée. J'attrape mon paquet de cigarettes au fond de mon sac, en allume une, puis aspire avidement la fumée. Toute cette violence m'a rendue fébrile. Je suis sur les nerfs, immensément contrariée, et frémissant à retardement à l'idée de ce qu'il serait arrivé si Raph n'avait pas été là.

Franck n'a jamais été violent, du moins physiquement. Jamais je n'aurais imaginé en arriver là. Je suis à la fois consternée et terrifiée. Et dire que demain matin je vais devoir me pointer au commissariat alors que je déjeune avec ma mère le midi. Je sens que ça va encore être une journée à classer dans le top dix de mes journées les plus merdiques...

Après avoir écrasé ma clope, je me décide à rentrer. J'attrape un café pour Raph et retourne à mon poste. Je dépose le café devant lui. À ce moment-là, un nouveau vertige me saisit.

— Judith, ça va ? s'inquiète immédiatement Raph, oubliant instantanément ses griefs à mon encontre.

— Oui, oui, ça va, le rassuré-je d'une voix faiblarde.

— T'es sûre ? Tu es verdâtre... C'est rarement le signe qu'on est en pleine forme...

Je lui adresse un sourire qui se veut amusé, mais qui doit ressembler à une grimace.

— C'est encore ces foutus vertiges. J'en ai ras le bol de faire des attaques de panique à chaque fois que je croise mon ex, râlé-je, lui démontrant ainsi que ce n'est pas grave.

— Ça finira par se tasser, surtout si tu vas au bout de la démarche, tente-t-il de m'encourager.

Je soupire profondément. Rien que l'idée de me lancer dans une procédure pénale me donne la nausée.

— Je t'épaulerai, si tu veux. J'ai un pote avocat spécialisé dans le pénal avec qui je fais du kite. Je pourrai lui demander de se charger de ton dossier si tu veux ?

— Oh... heu... oui, pourquoi pas. Merci, c'est gentil. Mais avec un peu de chance, la garde à vue calmera ses ardeurs.

— Tu es prête à prendre le risque et à abandonner le seul moyen de pression à ta disposition ?

— Non, je n'ai pas dit ça. J'ai... J'ai juste besoin d'y réfléchir. Il sera toujours temps d'en reparler une fois qu'on aura déposé plainte.

— OK. Tu veux qu'on y aille ensemble demain ? Je peux passer te prendre si tu veux, me propose-t-il, retrouvant son costume d'homme prévenant et attentionné.

Je reste un instant interdite face à ces changements d'humeur et d'attitude intempestifs. J'ai un peu de mal à m'y retrouver.

— Oui, pourquoi pas. Mais il faut que je sois rentrée pour midi, je déjeune avec ma mère demain.

— Alors, on a intérêt à y aller tôt. On ne sait jamais combien de temps ça va prendre.

— T'es un habitué des dépôts de plaintes ? relevé-je étonnée.

— Je l'ai été...

J'aurais bien approfondi cette discussion, puisque j'en ai appris plus sur lui en quelques instants que depuis que je le connais. Surtout cette dernière assertion qui pique cruellement ma curiosité. Mais les clients commencent à affluer et le devoir nous appelle.

Le reste de la matinée ne nous laisse pas le loisir de papoter à nouveau. Au moins, les affaires marchent, c'est déjà ça.

Juste avant midi, j'ai le plaisir de voir Sacha débarquer.

— Comment va ma romancière préférée ? entame-t-il, amenant avec lui, toute sa joie de vivre communicative.

— Parce que t'en connais d'autres ? rétorqué-je avec un immense sourire.

— Effectivement, je te le concède, la compétition n'est pas très rude... Alors, comment ça se passe ? Tu vends bien ?

— Oui, c'est un vrai succès ce salon, je suis contente.

— Et avec ton charmant voisin de table ? me lance-t-il avec un air de conspirateur.

— Eh bien, oui, ça se passe bien, je te remercie, le rabroué-je d'un air guindé. Il vend très bien aussi.

— Non, mais ce n'est pas ce que je te demande, babache, me rembarre-t-il en levant les yeux au ciel exaspéré. Est-ce qu'il t'a dépoussiérée ?

— Rhaaa, Sacha ! T'es insortable ! On est en public là, le réprimandé-je, en le foudroyant du regard.

— Ooooh ! Ça, ça veut dire que oui ! Alors ?! Heureuse ?

— Sacha ?

— Oui ?

— La ferme, grogné-je en montrant les dents.

— Oh, mais c'est que tu me mordrais, dis donc ! Très bien, rabat-joie. Parlons de mécanique newtonienne alors, c'est suffisamment sérieux comme sujet pour toi ?

Je jette un œil derrière lui, espérant trouver des lectrices en attente pour pouvoir l'envoyer promener, mais que nenni. C'est le calme de l'heure du déjeuner. Crotte !

— Et pourquoi la mécanique newtonienne tout d'un coup ? relevé-je, légèrement désappointée par le sujet choisi. Qu'est-ce qu'un agent immobilier comme toi en a à carrer de ladite mécanique ?

— Eh bien, la mécanique newtonienne, mademoiselle, c'est l'étude des corps en mouvement ou des corps au repos...

— Non, mais c'est pas vrai ! T'es incorrigible !

— Je suis un expert en mécanique newtonienne, figure-toi ! La force de frottement, l'action réaction, commence-t-il à mimer de façon suggestive.

— Sacha par pitié, geins-je en me cachant le visage dans les mains.

— Je vois que t'es au taquet, se marre Raph en déboulant dans la conversation, probablement attiré par le show de mon ami.

— Toujours ! Et j'ai bien mis en pratique cette nuit pour tester la résistance au frottement de...

— SACHA ! beuglé-je, les yeux arrondis d'horreur. On est dans un salon littéraire, pas dans un bar échangiste !

— Rhooo, mais que tu peux être snob des fois, c'est dingue ! Hé, mais dis donc, qu'est-ce que t'as foutu ? Tu t'es fait agresser par une tasse à café ? rebondit Sacha en examinant la joue de Raph de plus près.

— Non, c'est Franck... Longue histoire, je te raconterai plus tard, esquivé-je en voyant le regard de mon ami s'allumer comme celui d'un renard face à un poulailler bondé.

— Ouais, y a intérêt ! renonce-t-il momentanément avec un regard menaçant. Bon, y a pas grand-monde, vous venez déjeuner avec moi ? Comme ça, j'arrêterai de choquer toutes ces chastes oreilles. Et vous pourrez me raconter toutes ces péripéties.

— Je dois rentrer ouvrir à Ulysse, donc...

— Qu'à cela ne tienne, on n'a qu'à prendre à emporter et on casse la croûte chez toi, t'en dis quoi Raphounet ?

— Raphounet ? tiqué-je, les sourcils arqués.

— Cherche pas... C'est une private joke tout droit sortie d'une soirée un peu trop arrosée, élude-t-il. Alors ?

— Moi ça me va. De toute façon, il faut que j'aille ouvrir à Vénus aussi donc... accepte Raph sans sourciller.

Me voilà donc prise au piège encore une fois. C'est un complot, j'en suis certaine !

Sacha gare sa voiture sur mon parking. Nous en descendons et je propose dans la foulée à Raph de ramener Vénus à la maison. Il décline ma proposition, eu égard à la tendance de sa chienne à se prendre pour une foreuse à pétrole, et accepte de ne passer chez lui qu'une fois le déjeuner fini. C'est meilleur chaud, toutes ces saletés de fast food à emporter.

Fnouf nous fait un accueil d'enfer. Nous nous installons à table. Sacha ne se formalise pas du bordel qui règne dans ma demeure, il la connaît par cœur. En revanche, je suis quelque peu honteuse de présenter mon intérieur à Raph. Chez lui, tout est nickel, bien rangé, ordonné. Ici, eh bien, je vis avec deux enfants très créatifs... Conclusion, divers jouets traînent dans le salon, des dessins maculent mon frigo. Bref, c'est une maison qui vit. Il ne fait cependant aucune remarque. Son regard ne s'attarde même pas sur la panoplie de peinture sur dada en polystyrène qu'a laissé traîner Rosalie sur la table.

— Bon alors, racontez-moi pourquoi Raph se retrouve avec un cocard à cause de ton tocard d'ex ? relance Sacha, plus obstiné qu'une mule indienne.

Je lui conte donc notre arrivée au salon ce matin, omettant bien évidemment de préciser que nous étions venus ensemble avec une seule voiture et que j'ai dormi chez Raph.

— Je ne le pensais pas capable d'aller jusque-là, médite Sacha, préoccupé. Il n'avait jamais été violent avec toi, si ?

— Non, jamais. Mais je crois qu'il s'est senti blessé dans sa virilité de coq orgueilleux.

— Ce mec est un con doublé d'une merde sans nom, crache Raph, méprisant.

— Je ne peux qu'être d'accord, confirme Sacha. Vous allez faire quoi du coup ?

— Pourquoi vous ? C'est à moi de régler ce problème, c'est mon ex, Raphaël n'a rien à voir avec ça.

— Ce n'est pas ce que dit sa joue, me raille Sacha avec un sourire sarcastique.

— On va aller déposer plainte demain matin, le renseigne Raph.

— On ? Héhé, donc, j'avais raison, y a bien un « vous », relève mon ami, doté d'une sagacité qui m'insupporte.

— Je crois qu'il est tant que j'aille ouvrir à Vénus si nous voulons retourner au salon et ne pas louper de clients, esquive Raph, manquant pour l'occasion totalement de subtilité. Non, ne bouge pas, je vais réussir à trouver la porte comme un grand. Profite de ton ami...

Raph se lève et s'enfuit. Oh le fourbe ! Le lâche ! C'est ça, courage, fuyons. Courageux, mais pas téméraire, le preux chevalier.

Je sens peser sur moi le regard de Sacha. Genre trente-six tonnes bien chargées... Je me tourne dans sa direction. Il me fixe avec les yeux pétillants, un sourire extravagant sur le visage, me dévoilant toutes ses dents. Je soupire, blasée. À quel âge ça mûrit un mec en fait ?

Chapitre 28

Je savais qu'il y avait un loup !

« La folie, c'est se comporter de la même manière et espérer un résultat différent », Einstein.

Pourtant quand on regarde l'Humanité, c'est une grande règle... Serais-je donc l'une des rares personnes à être saine d'esprit ?

Vu le regard de convoitise de Sacha, dire que je me sens comme ces pauvres écrevisses qu'on s'apprête à ébouillanter vivantes pour les déguster ensuite avec une bonne mayonnaise serait encore loin de la vérité.

Tout est trop frais, trop récent. Je n'ai aucune envie de parler de ce qu'il s'est passé, alors que je n'ai pas la moindre idée de la suite des événements. Bon, clairement Sacha ne partage pas mon opinion, et il ne va rien lâcher. Ce mec est plus entêté qu'un beagle sur la piste d'un lièvre.

— Bon, alors, tu craches le morceau ou il va falloir que je te torture ? s'impatiente-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? soupiré-je de guerre lasse.

— Eh bien, tout ! Comment s'est arrivé, ce que vous avez fait...

— Tu veux aussi les positions où ça va aller ? grincé-je ironiquement.

— Non, quand même, vous avez le droit à un peu d'intimité.

— Merci, Monsieur est trop bon...

— Je sais, je sais, se rengorge-t-il avec emphase. Bon alors... ! Tout ce suspense est intenable !

Je lui conte donc très succinctement et dans les très très grandes lignes les points clés de la soirée.

— C'est tout ? Y a pas de quoi en faire un fromage, ronchonne-t-il avec une moue déçue.

— Ben quoi ? Tu t'attendais peut-être à ce que, après une journée de salon, dès la première fois, on explore l'intégralité du Kamasutra ?

— Et pourquoi pas ? Tu sais ce qu'on dit de la quarantaine à propos du sexe ?

Je lève les yeux au ciel, exaspérée par anticipation.

— Que c'est la meilleure période de la vie ! Va falloir te dévergondner un peu ma belle.

— Sans façon, merci. J'aimerais déjà savoir où je vais avec cette histoire...

— Rhahalala les femmes ! Pourquoi toujours avoir besoin d'objectifs, de plans sur la comète et autres conneries ? Vous pouvez pas juste profiter de l'instant présent ?

— Non, mais c'est pas une vie de n'avoir jamais ni projet ni objectif, Sacha.

— Et à force de n'avoir que ça, tu passes à côté de ta vie, ma chérie, me rétorque-t-il avec un air fat.

— Eh bien, il doit bien exister un juste milieu entre toi et moi, non ?

— Mmmh, possible, mais pas fun !

— Sacha...

— Je suis un hédoniste, moi, Madame !

— Qui finira tout seul, la queue rabougrie d'avoir trop servie, le charrié-je.

— Jamais ! J'ai un engin indestructible ! C'est une matraque à toute épreuve, elle te mate les récalcitrantes en un rien de temps ! Ça moufte pas, je te le dis ! s'enflamme-t-il en mimant l'utilisation d'un fouet.

— Tu racontes vraiment n'importe quoi, pouffé-je face à son envolée lyrique scabreuse.

— Tu fais ton effarouchée, mais chuis sûr que ça t'excite ! J'en toucherai un mot à Raph, si tu veux...

— T'es con ! Arrête un peu, on n'a pas besoin de tes tuyaux percés...

— Vous êtes prêts ? nous hèle la voix de Raph depuis l'entrée.

Nous nous jetons un regard de connivence, puis éclatons de rire.

— On arrive ! crions-nous de concert en nous levant pour débarrasser.

Une fois la table propre, nous rejoignons Raph, puis Sacha nous ramène au salon, parce qu'il faut bien bosser un peu quand même...

Sur le trajet de retour, je les écoute parler. Ils font mention d'un week-end rafting en avril. Je tends l'oreille. Raph est visiblement un passionné de sports extrêmes en tous genres. Ce qui n'est franchement pas mon cas. Fut un temps, j'aimais bien les sports de glisse, mais un demi-tour pas audacieux pour deux sous sur des patins à glace m'a valu une jambe cassée et un petit supplément métallique dans la guibole dont je me serais bien passé. Ça a mis un terme définitif à mes velléités de sportive amateur. Je limite donc aujourd'hui ma prise de risques à la descente de l'escalier et ça me suffit...

De toute façon, je ne suis pas conviée, donc je les laisse à leurs projets de jeunes chiens fous. J'ai du mal à cerner Raph. Sa réaction face à mon manque d'engouement pour la résolution par la voie judiciaire de mes soucis avec Franck m'a déroutée. Je voudrais bien creuser le sujet, mais l'occasion ne s'est pas présentée, et je suis à peu près sûre que le rush du dimanche après-midi ne sera pas non plus un moment très opportun. Je range donc mes interrogations dans un coin de mon cerveau bien au chaud. Ça tombe bien, nous sommes arrivés.

Nous saluons Sacha qui repart vers je ne sais quelle aventure, et je ne veux pas le savoir, soyons clairs.

— Tu as été bien effacée pendant le déjeuner, me lance Raph, le regard interrogateur. Quelque chose ne va pas ?

Ah ben si c'est lui qui entame le sujet... Je ne peux pas refuser une perche aussi flagrante.

— Eh bien, non, tout va bien. Enfin... Disons que je n'ai pas bien compris ta réaction ce matin.

— Laquelle ? Celle où j'ai tenté de faire entendre raison à cet animal qu'est ton ex ?

— Non, du tout. Plutôt celle où tu m'as envoyée sur les roses au sujet de la démarche d'injonction d'éloignement.

Il se rembrunit. Ben quoi ? Il pensait vraiment que sa brutale saute d'humeur m'avait échappé ?

— Je suis désolé. J’ai cru que...

— Que quoi ?

— Que tu allais te la jouer fausse victime qui ne veut en réalité rien changer à sa situation moisie...

Je hausse les sourcils, interloquée. C’est quoi ce plan ?

— Heu... C’est quoi cette vieille psychanalyse pourrie ? tiqué-je, en marquant un temps d’arrêt.

Forcé de stopper à son tour, Raph s’arrête et se tourne vers moi. Nous nous retrouvons immédiatement coincés au milieu d’un flux de visiteurs qui ne font pas grand-chose pour éviter la collision. Heurtés de toutes parts, nous repartons rapidement nous mettre à l’abri derrière nos stands. Il me rejoint derrière le mien et me prend à part en m’entraînant vers l’arrière.

— Je suis désolé, encore une fois. C’est une méprise. C’est juste que... à nos âges, on sait désormais tout ce que l’on ne veut plus. Et clairement, des nanas qui se plaignent sans arrêt, mais qui ne font rien pour évoluer, j’en ai soupé. Je ne veux plus jamais avoir affaire à ce genre de femmes.

— Okéééé... Tu m’en vois ravie d’être mise au parfum. Et je suis navrée si je t’ai donné à un seul instant l’impression d’être ce genre de dindes. Mais clairement, c’est assez symptomatique du fait que nous ne nous connaissons pas vraiment.

— Et je ne demande qu’à apprendre à...

— Je n’en doute pas, mais... Oh ! Excuse-moi, j’ai des clients, mets-je fin abruptement à la conversation en retournant vers mon stand.

Je le plante là. L’air penaud d’un beagle à qui on a refusé un biscuit se peint sur ses traits. Je n’ai pas menti, les quelques lectrices qui sont devant mon stand accaparent mon attention pour mon plus grand soulagement. On est là pour vendre après tout. Et non, ça n’a absolument rien à voir avec mes doutes grandissants au sujet de Raph et moi... Ouais, mauvaise foi bonjour ! OK, qu’il m’ait prise pour une de ces personnes qui se victimisent à longueur de temps sans jamais se remettre en question me vexe considérablement. Qu’il ait préféré m’envoyer balader et partir boudier plutôt que d’en discuter n’est pas non plus très encourageant. Bref, la partie immergée de l’iceberg est en train de faire surface et ce que j’en vois ne me plaît pas vraiment. Heureusement, à cet instant, mes lectrices m’empêchent de ressasser vainement ces constats décevants.

Néanmoins, ça ne dure pas, bien que les clients affluent une bonne partie de l'après-midi., ils ne m'empêchent pas de penser malheureusement. Nous n'avons cependant plus l'occasion de rediscuter en privé et c'est tant mieux. Je ne sais toujours pas comment me positionner face à son aveu. On a le droit de se tromper, ce n'est pas la question. Mais qu'en est-il de mon droit à me protéger ? Est-ce que mon aversion pour les procédures longues et pénibles fait de moi une lâche ? Est-ce qu'un mot suffit pour ternir l'image que Raph s'est faite de moi ? Dois-je être inflexible et rancunière pour pouvoir lui plaire ? Si c'est le cas, autant arrêter de suite, je ne serai jamais comme ça ! Je n'apprécie pas qu'on me juge, surtout au moindre faux pas, ou ce qu'il considère comme un faux pas.

Entre deux lectrices, je rumine et ressasse questions et réflexions qui ne me donnent pas franchement envie d'approfondir le sujet. Du moins pas dans l'immédiat.

En fin d'après-midi, mon attention, qui se relâche nettement vu ma réduction du flux de visiteurs, est attirée par la cliente de Raph. Une femme blonde, les cheveux parfaitement brushés, se tient devant le stand de Raph avec un air pincé. Accompagnée d'un homme aussi fade que terne, et d'un jeune garçon d'une dizaine d'années qui ressemble trait pour trait à Raph, elle le toise avec dédain.

Je jette un œil à Raph qui oscille entre regard attentionné pour le petit, et visage crispé au possible pour le couple qui se tient devant lui. Je ne peux empêcher mes oreilles de traîner du côté du stand voisin.

— ...bien fallu qu'on se déplace, puisque TON fils voulait absolument voir son père au travail. Travail bien plus important que lui, puisque c'est sans vergogne que tu as sacrifié le temps que tu devais passer avec lui...

— Sandrine, ce n'est ni le lieu ni le moment. Et si c'est pour me faire des reproches que tu es venue, tu peux t'en aller. Clément restera avec moi jusqu'à la fin de la journée.

— Tu n'y penses pas ! Ce n'est pas la place de ton fils ! Il n'y a que les pères indignes pour traîner leurs gosses sur leur lieu de travail ! On n'est plus au XIXe siècle, Raphaël.

— Maman, on peut acheter celui-là à papa ? Il serait trop bien sur le mur de ma chambre ?

— Mon chéri, enfin, on ne va pas acheter quelque chose à papa. Il gagne suffisamment bien sa vie. Il peut bien te l'offrir, tu es son fils...

Le fiel et le venin qui dégoulinent de la bouche de cette femme sont si corrosifs que mon bide se tord pour Raph.

— Tiens mon chéri, cède ce dernier, sans autre forme de procès, en tendant à son fils la lithographie sur laquelle il s'était arrêté.

— Merci papa, se réjouit le gamin, aussitôt rabroué par la mère aigrie.

— Ne le remercie pas, chéri, c'est normal, c'est ton père, encore une fois, il peut bien te l'offrir. Il aurait dû y penser de lui-même d'ailleurs...

Elle lui lance un regard méprisant et hautain plein de reproches. Raph tâche de soutenir celui-ci impassible, mais sa prestation n'est pas hyper convaincante, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Les affaires ont l'air de bien marcher... Ça ne se ressent pas du tout dans la pension, cingle-t-elle avec un éclat de convoitise dans le regard.

— Tu sais très bien que nous sommes en garde alternée, et que ton nouveau pantin gagne suffisamment bien sa vie pour ne pas prétendre à une prestation compensatoire, rétorque Raph les mâchoires contractées par l'énervement. Qu'est-ce que tu es venue faire ici ? Tu sais très bien que l'ordonnance d'éloignement est toujours valable.

— Je n'ai plus le droit de venir à un salon du livre sous prétexte que tu y es ? s'indigne-t-elle, faussement choquée.

Un tel cinéma mériterait sans conteste un oscar...

— Sandrine... grogne Raph, l'air furibond.

— Je te l'ai dit, ton fils a fait des pieds et des mains pour venir te voir. Quel genre de mère serais-je pour refuser ? Et puis, ça m'évite le détour par chez ta mère, j'ai fait d'une pierre deux coups...

— Je croyais que tu ne voulais pas qu'il reste ici tant que je n'avais pas terminé de travailler ?

— Eh bien, nous allons faire un tour avec lui, et ça sera le cas, il n'y a plus personne ou presque... Et puis tu peux bien finir un peu plus tôt pour être avec ton fils. Déjà que tu aurais dû être avec lui tout le week-end...

Je peux presque voir la fumée sortir des narines de Raph tant il est au bord de la crise de nerfs.

— Ce n'est pas moi qui choisis la date des salons. Et tu sais très bien que ce n'est que partie remise, on a échangé les week-ends, je ne t'en ai pas fait cadeau...

— Oui, oui, tu sais, il n'y a que les gens qui ont des choses à se reprocher qui se justifient, écarte-t-elle les arguments de son ex-mari d'un revers de main dédaigneux.

Les yeux de Raph manquent de sortir de leurs orbites. J'assiste à un laminage en règle. Cette femme est une garce.

— Tiens, voilà les affaires de Clément, assène-t-elle en faisant signe à son conjoint de donner un énorme sac à mon voisin.

Celui-ci s'en saisit et le pose à l'arrière de son stand.

— Ah, oui, au fait, pendant que j'y pense, voici une demande de révision de la pension. Mon avocat en a fait parvenir un exemplaire au tien.

Raph prend le document du bout des doigts comme s'il était empoisonné.

— Tu n'as rien écouté à ce que je t'ai dit ?

— Si, si. Mais ton récent succès et ta toute nouvelle notoriété me laissent à penser que tu n'es pas très honnête sur tes déclarations...

Raph s'étrangle, le sang lui monte au visage. Il ne va pas tarder à péter un plomb. À sa place, j'aurais déjà étripé la gonze une bonne dizaine de fois.

— Mais tu...

— Tututut, pas devant Clément voyons, le sermonne-t-elle avec un air de supériorité insupportable. Tu ne voudrais pas que ton fils pense plus de mal de toi que nécessaire, n'est-ce pas ?

Raph la dévisage avec une haine palpable. Un sourire surnois tend les lèvres minces de son ex-femme.

— Allez, viens Clément, allons faire le tour. Je te le redéposerai quand nous aurons fini.

Le gamin obéit sans discuter. Le bonhomme potiche aussi. Elle passe devant mon stand en jetant un regard méprisant à mes couvertures.

Lorsqu'elle voit son fils lorgner mes livres fantastiques, elle crache :

— Encore de la littérature pour bonne femme désœuvrée et pour gamins attardés. Viens Clément, nous te trouverons des œuvres plus adaptées certainement plus loin.

J'en reste bouche bée. Après le show qu'elle a fait à son ex-mari, elle se permet de dédaigner des inconnus sans même savoir de quoi elle parle. Mais qu'est-ce que c'est que cette connasse ? Et pourquoi dois-je me prendre les balles perdues ?

Une fois qu'ils sont suffisamment loin, Raph se tourne vers moi l'air contrit.

— Je suis désolé pour ce qu'elle a dit. N'en tiens pas compte s'il te plaît. Sandrine est une langue de vipère aigrie...

— J'avais effectivement remarqué... Elle est gratinée dis donc...

— Oui. Mais ce n'est pas uniquement sa faute. Enfin bref, laisse tomber.

Je l'observe, étonnée. Une pétasse à ce niveau, c'est inné. Sa connerie n'est pas apparue comme par magie, ou la suite d'une histoire qui se serait mal passée. Sinon, moi aussi je serais clairement une pouffiasse aigrie, acariâtre et amère. Comment peut-il la défendre après la scène à laquelle je viens d'assister ?

J'ai comme l'impression que lui non plus n'est pas complètement guéri... Ça pue !

Chapitre 29

Retomber comme un soufflé

« On voit la paille qu'il y a dans l'œil de son voisin, mais pas la poutre qu'on a dans le sien ». Proverbe et parabole biblique.

*Alors, clairement, il y en a, c'est pas une poutre, mais un madrier, hein !
Voire le chêne centenaire au grand complet...*

Je n'essaye plus de discuter avec Raph. Celui-ci a l'air à la fois furieux et sur ses gardes, en plus d'hyper mal à l'aise. À peu de choses près, on dirait moi ce matin. Ses yeux scrutent les allées en permanence, sur le qui-vive. Cette femme le terrorise en fait. J'ai l'impression que Franck et moi sommes des tout petits joueurs à côté d'eux. En tous cas, je cherchais où étaient les vices cachés chez Raph, on peut dire que je les ai trouvés. Il se traîne un giga méga boulet en la personne de son ex-femme qui doit avoir comme mantra principal « qu'est-ce que je vais inventer aujourd'hui pour pourrir la vie de mon ex-mari ? ». Finalement, je m'en sors super bien avec Antoine ! La transparence, c'est une super qualité pour un ex-mari...

Je commence doucement à ranger un peu mes affaires. Le salon ne va pas tarder à clore ses portes. Il va être temps pour moi de remballer et de reprendre une vie normale. Cette parenthèse était certes agréable, mais j'ai la sensation qu'elle se termine en eau de boudin. L'euphorie de la veille est

aujourd'hui retombée comme un soufflé. Finalement, c'est mieux comme ça. Je n'étais de toute façon pas prête à m'investir dans quoi que ce soit. Et mon petit doigt me dit que Raph, encore moins...

Du moins, j'essaye de m'en convaincre, histoire de clore cet aparté avec une dignité certaine. Malgré tout, mon estomac se crispe et je ressens un pincement au cœur désagréable en contemplant mon voisin avec l'image de cette nuit qui se superpose en filigrane. Décidément, les sentiments, ce n'est jamais simple...

Un micropoil avant la fin, Steph se pointe.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? m'étonné-je, les yeux ronds.

Je dois ressembler à un hibou sur ce coup-là...

— J'ai eu Sacha...

— Ah... commenté-je sobrement, avec un air blasé.

— Avec Léon, on est venu te donner un coup de main pour ranger, et on se propose de passer chez le chinois pendant que tu récupères William et Rosalie. Comme ça, tu mets les pieds sous la table après ce dur week-end de travail acharné...

— Ouais, n'en fais pas trop non plus, rigolé-je en la voyant rouler des yeux à la mention du travail acharné.

Parce qu'il n'y a évidemment aucun sous-entendu dans sa phrase, surtout quand on sait qu'elle a eu notre concierge de pote au téléphone.

— Mais sinon, merci, c'est adorable, me reprends-je, pour ne pas passer pour une ingrate forcenée.

— Je savais que ça te plairait, se rengorge-t-elle avec un sourire complice. Raph, tu te joins à nous ?

Elle se tourne en direction de l'intéressé.

— Non, je te remercie pour l'invitation, c'est gentil, mais je vais passer mon tour, je suis mort...

Steph affiche un air profondément déçu.

— Ben justement, raison de plus pour mettre les pieds sous la table, comme ça, après tu peux rentrer te coucher... insiste-t-elle pourtant, ne s'avouant pas vaincue.

— Certes, mais non, pas cette fois, je...

— Qui c'est celle-là ? C'est ton nouveau harem ? cingle une voix que je n'étais pas pressée de réentendre.

La blonde acariâtre nous toise avec un mépris tel que des frissons de répulsion me parcourent tout le corps. Steph, après un instant de flottement dû à la surprise, se reprend et monte au créneau.

— J’imagine que cette blondasse frigide est ton ex-femme. Tout s’explique... Et pour ta gouverne, la mégère, on n’insulte pas les gens qu’on ne connaît pas.

— Des putasses, comme d’habitude, crache la blonde en nous fixant à travers ses yeux plissés par la mesquinerie. Décidément mon pauvre Raphaël, tu ne changeras jamais. Je te préviens, si j’apprends que Clément a été mis en présence de tes mauvaises fréquentations, tu sais ce qu’il va arriver...

Elle finit sa phrase en toisant son ex-mari avec un regard menaçant, sans la moindre once de pitié. Ce dernier hoche docilement la tête, abattu.

Je fronce les sourcils, atterrée. Et c’est le même gars qui me disait ce matin que je devais aller me battre jusqu’au bout ? Il ferait clairement mieux de balayer devant sa porte !

— Non, mais c’est pas parce qu’on est mal baisé qu’il faut s’en prendre à la terre entière. Achète-toi un gode, morue, va ! s’énerve Steph, les poings sur les hanches, en fixant la femme avec un regard assassin.

— Et toi, tu ne dis rien ? Tu laisses ces gueuses insulter ton ex-femme ?! s’insurge Sandrine, en alpaguant Raph d’un air outragé.

Ce dernier a l’air franchement au bout de sa vie. Complètement désespéré.

— Devant ton fils en plus ? en rajoute encore une couche la diva.

— Si tu l’avais déposé chez mes parents comme convenu, tout ça ne serait pas arrivé, Sandrine, réagit-il finalement.

— Parce que ça va être de ma faute en plus ?! Non, mais c’est dingue ! Tu répands visiblement des rumeurs péjoratives sur mon compte, devant ton fils, et c’est moi la coupable ?!

— Je pense qu’il est temps que tu t’en ailles, Sandrine. C’est 19 heures, l’échange de garde. Il est 19 h 10...

Sandrine lui lance un dernier regard fielleux, puis, redressant le nez d’un air pédant, entraîne sa plante verte à sa suite pour vider les lieux. Non sans avoir embrassé son fils et lui avoir fait un tas de recommandations, avec une emphase qui pourrait être risible si elle ne plongeait pas Raph dans un tel désarroi.

— Ben dis donc, c'est un salon littéraire ou le bureau des pleurs pour les ex frustrés ? s'exclame Steph en se tournant vers moi, l'air indigné.

Je soupire en haussant les épaules, affligée.

— Raph, tu es sûr de... ? relance-t-elle mon voisin.

Il lui lance un regard désabusé, puis désigne son fils.

— OK, une prochaine fois alors. Bon, on y va, j'ai la dalle, moi ! accepte Steph, comprenant qu'il est inutile d'insister.

— Yep, allez, fini. On remballe, abondé-je en enfilant mon manteau.

Steph commence à charger les caisses sur mon diable. Léon de ses petites mains m'aide à ranger les derniers trucs qui traînent sur le stand.

Finalement, nous faisons le premier voyage en compagnie de Raph. Premier et unique me concernant, car avec l'aide de mon amie, on a réussi à tout emporter d'une seule traite. Ce n'est pas le cas de Raph, dont le fils se tourne royalement les pouces pendant que son père s'échine tout seul.

Nous lui donnons un coup de main, puis levons le camp. Raph fait monter son fils dans sa voiture, puis m'attrape le bras pour me retenir.

Je me tourne, sourcils arqués en signe d'interrogation muette.

— Je... Je passe toujours te chercher demain matin ?

— Heu... oui, OK, confirmé-je, mettant quelques instants à me rappeler l'objet du rendez-vous.

— Je... on se téléphone, OK ? me demande-t-il hésitant, à des années lumières du type plein d'assurance, doux et attentionné que j'ai rencontré.

— Ouais, on va faire ça. Bonne soirée, Raph, le salué-je, pas franchement chaleureusement.

Il me regarde partir avec une expression qui me fait de la peine. Oh ! Non ! Le chien battu, j'ai déjà donné, merci ! Aucune chance pour que je reprenne sous mon aile un mâle bafoué, en quête de reconnaissance, c'est mort ! Je ne me laisserai plus amadouer. Plus jamais ! Je démarre et quitte les lieux avec célérité. J'ai hâte de retrouver ma nichée et ma vie de célibataire bien huilée.

Pourquoi faut-il toujours que les mecs les plus névrosés soient les plus séduisants ? Merde ! C'est vraiment injuste ! Sur le papier, Raph était parfait... Sur le papier... Bon, en vrai, au lit aussi, il faut bien le reconnaître.

Je récupère mes enfants chez ma mère. Pour une fois, je dois bien avouer que je suis contente d'être là. Ouais, je sais c'est dingue. Rien de tel que de

se trouver face à une histoire sordide et des emmerdes clairement affichés pour réévaluer ce que l'on a et s'en délecter.

Je ne m'éternise cependant pas, Steph va m'attendre à la maison, et de toute façon, je déjeune avec ma mère demain. J'embrasse mon père en coup de vent, embarque mes poussins, et rentre à la maison avec un indicible soulagement. Ahhhh ! Ma vie monotone, mon train-train, ma routine ! Mais quel bonheur immense ! Mes enfants me racontent avec enthousiasme leur week-end avec papy et mamie. Comme d'habitude, ils n'ont pas chômé. Et ils ont été gâtés pourris.

Comme prévu, Steph a été plus rapide que moi... Elle m'attend sur le perron avec un Léon qui ne tient pas en place.

Après le dîner, nous laissons les enfants jouer ensemble un petit moment. Steph m'entraîne dans le fumoir, ouais je sais, c'est classe, dans le garage donc, moins classe... après m'avoir aidé à débarrasser la voiture.

— Alors, avec Raph... ça n'avait pas l'air d'être au beau fixe quand je suis arrivée.

— Franchement ? Je ne sais pas quoi te dire. On a passé une excellente soirée, et je te parle pas de la nuit, mais...

— Mais ?

— Mais, je ne suis pas sûre... Sa vie m'a l'air d'être encore plus moisie que la mienne. Il m'a pas l'air super équilibré en fait...

— Parce que tu l'es ? s'esclaffe-t-elle.

J'émetts un son entre le grommellement et le grognement, doublé d'un regard noir pour l'effet.

— OK, OK. Pardon... rigole-t-elle. Mais non, il ne l'est pas. Ça ne veut pas dire que ce n'est pas quelqu'un de bien. Franchement, tu connais des gens à notre âge qui ne sont pas névrosés ?

J'avoue, sa remarque mérite réflexion...

— Ouais, voilà, y en a pas. On a tous un passé, une histoire, plus ou moins lourde, plus ou moins cause de traumatismes divers et variés. On a tous des cicatrices et des boulets...

— Ouais, enfin, y en a qui traîne des obus en lieu et place des boulets. T'as vu son ex ?

— Ah ben, j'avoue qu'elle est sacrément gratinée celle-là, se marre Steph, en roulant des yeux exagérément.

— Non, mais c'est une hystérique ! Tu imagines devoir composer avec ce genre de cinglé ?

— Ah ben non, clairement pas. Mais bon, je crois que, qui dit couple, dit obligation de compromis et de composer avec des casse-burnes, non ? Pourquoi tu crois que j'en reste aux plans cul ?

— Honnêtement, je n'ai ni la patience ni l'énergie à l'heure actuelle pour me farcir ce genre d'emmerdes. Je crois que je vais passer mon tour.

— C'est toi qui vois. Mais Raph, c'est un bon gars. Faut juste qu'il finisse de régler ses dossiers, un peu comme toi...

— Tu prêches pour quelle paroisse en fait ?

— Aucune. J'ai juste envie de voir mes amis heureux. Que ce soit ensemble ou séparément. Mais vous iriez bien ensemble, je trouve.

— Ouais, ben, un jour peut-être, mais pas maintenant. Et je pige toujours pas... Il t'attirait à un moment... Que s'est-il passé ?

— Comme plan cul, oui. J'ai eu ce que je voulais. C'est bon, je me retire du jeu, se marre-t-elle.

— QUOI ?! Mais, quand ? Enfin, pourquoi tu ne m'as rien dit avant ?

— Parce que ça t'aurait freiné. Je te connais ma chérie. Et puis, je ne voulais pas que tu tombes sur n'importe qui.

— Parce que tu vas me dire que t'as fait ça pour moi peut-être ?

— Non. On était bourré. C'est tout. Il était libre, moi aussi, point. Et c'était fin janvier, donc détends-toi, c'est de l'histoire ancienne, voire, ça ne mérite même pas de figurer au procès-verbal. En revanche, d'après mes souvenirs, un poil confus, t'aurais tort de ne pas en profiter, c'est un super bon coup...

— Steph ! râlé-je, en rougissant.

— Sinon, il ne te restera qu'à jeter ton dévolu sur Roger...

— Roger ?

— C'est ton cadeau d'anniversaire, bouge pas !

Je reste plantée dans mon fauteuil comme une dinde empaillée. Non, mais qu'est-ce qu'elle a encore inventé ?

Steph revient quelques instants plus tard, avec une boîte rectangulaire emballée dans du papier cadeau de Noël décoré de personnages Disney.

— Mais, ce n'est pas mon anniversaire, objecté-je, interdite en me saisissant du paquet qu'elle me tend.

— C'est dans quinze jours, tu ne vas pas me casser les pieds !

Je lève les yeux au ciel, blasée.

— Ben merci, c'est super gentil, mais...

— Ouvre-le, arrête de faire ta gêlée.

J'obtempère, sinon, je pense qu'elle va me torturer. Le papier tombe sur mes genoux. Je fixe l'image sur la boîte, la bouche entrouverte, les yeux exorbités. Je dois avoir les joues cramoisies.

— Je te présente Roger ! Le top du top, dernier cri, avec une fonction suceuse à air pulsé, douze modes de vibrations...

— Mais... Mais... Je... je...

Steph explose de rire et dégaine son portable. Avant que je réagisse, elle a pris un cliché. Je m'insurge, proteste, elle rit de plus belle. Des larmes entraînent son mascara à leur suite sur ses joues tellement elle se bidonne.

— Connasse... marmonné-je, en grimaçant.

— Tu me remercieras plus tard ma biche, continue-t-elle à rire. Roger te donnera tout le temps nécessaire à la réflexion quant au sort que tu réserves au beau Raphaël.

— Sérieux... Tu l'as fait ? n'en reviens-je pas, mortifiée. Tu m'as offert un gode pour mon anniversaire... ?

— Eh ouais ! Je suis la meilleure de tes meilleurs amis !

— Mais... je sais même pas comment ça marche, un bazar pareil...

— T'es sûre que tu veux que je te montre comment ça fonctionne ? relève-t-elle avec un sourire égrillard.

Je vais finir par entrer en combustion spontanée si ça continue... Steph éclate de rire à nouveau.

— Non, ça devrait aller. J'imagine qu'il y a un mode d'emploi... bafouillé-je, embarrassée.

— Vraiment ? Tu penses avoir besoin d'un mode d'emploi ? ricane-t-elle.

— OK, ça va, oublie ce que je viens de dire...

— Et qui sait, vous pourrez le recycler avec Raphounet...

Je lui lance un regard dubitatif.

— J'ai le même, chérie, c'est un modèle de compét ! Crois-moi, ça peut être très utile pour pimenter...

— OK... OK... Bon, de toute façon, ça n'est pas d'actualité... Je te remercie pour ce cadeau si... personnel, grincé-je, mi-figue mi-raisin.

— On en reparle quand tu l'auras essayé. Tu vas voir, essayer Roger, c'est l'adopter !

— Parce que tu l’as appelé Roger aussi ?

— Non, le mien, c’est Marcel, parce que, je peux lui dire d’appuyer sur le champignon, et chauffe Marcel !

— Punaise, mais t’es redoutable, explosé-je de rire, en la voyant mimer l’action.

— C’est pour ça que tu m’aimes ma biche. Bon allez, il se fait tard. Je vais y aller, sinon, les mômes vont être impossibles à coucher.

— C’est clair, confirmé-je, en étouffant un bâillement.

Je cache Roger dans un endroit sûr, puis raccompagne Steph et Léon. Je procède ensuite au coucher de mes enfants. Il est trop tard pour le bain. Tant pis, ça sera pour demain. Je suis éreintée. J’embarque Fnouf et m’écroule dans mon lit. Je m’endors sans demander mon reste.

Chapitre 30

Règlement de comptes

« L'arroseur arrosé » expression.

Grand principe auquel j'adhère sans restriction. J'adore le voir en action, c'est jubilatoire. Sur les autres évidemment, hein, je ne suis pas maso...

Ce n'est que le lendemain matin que je m'aperçois que j'ai des messages non lus sur mon téléphone. J'y jette un coup d'œil rapide, histoire de vérifier que ce n'est rien d'urgent. Ils proviennent de Raphaël. Je les laisse donc de côté, estimant qu'ils peuvent attendre que mon rôle de maman soit accompli correctement. Je suis trop naze pour être multitâche ce matin. Les salons, c'est exténuant. Alors avec toutes ces émotions fortes en plus... Ouais, je rampe comme un limaçon.

Une fois ma nichée à l'école, je rentre et me confectionne un deuxième café. Je sens que je vais en avoir besoin...

J'ouvre les messages de Raph. Rien de bien important. Même si c'est touchant. Il voulait savoir si j'étais bien rentrée et s'excuser pour les scènes de l'après-midi ainsi que pour son refus de venir dîner. Franchement, je ne lui en veux pas. J'irais même jusqu'à dire que ça m'arrangeait. Il y a trop de zones floues et d'ombres dans tout ce qu'il s'est passé. J'ai besoin d'y voir un peu plus clair sur tous les plans.

Son dernier message est écrit sur un ton qui laisse deviner une certaine déception face à mon absence de réponse. Je ne peux m'empêcher de culpabiliser. Crotte, je ne suis vraiment pas guérie ! Je n'ai indubitablement aucune raison de me sentir coupable de dormir à poings fermés après un tel week-end. Je suis irrécupérable...

Et c'est forte de cette incurabilité que je lui envoie un message pour m'excuser de mon absence de réponse. Je suis un cas désespéré !

Il me répond immédiatement qu'il passera me prendre vers 9 heures 30. Mince ! J'avais complètement oublié qu'on devait aller déposer une plainte. Je ne suis absolument pas convaincue par le procédé. J'espère encore pouvoir persuader Franck de me ficher la paix normalement, sans avoir à entamer des procédures lourdes. Il est excessif, certes, mais pas complètement fou furieux. Du moins, c'est ce que je pense. Je m'en serais rendu compte en quatre années à ses côtés quand même.

Bon, résultat des courses, il me reste une heure pour être présentable. Vaste chantier...

Une heure plus tard, avec une ponctualité digne d'une horloge suisse, Raph sonne à ma porte. J'ouvre. Il se tient dans l'embrasure, toujours aussi beau gosse. Envolé l'air de chien battu de la veille. J'ai à nouveau affaire au mâle viril qui m'a séduite. Je papillonne des yeux, intimidée.

— Tu es magnifique, me complimente-t-il en guise de salut.

— Oh... heu, merci, bafouillé-je, prise de court par la sensualité qui se dégage de lui en cet instant.

Ses yeux bleus se vissent aux miens. Me revoilà prise au piège de ses deux lacs étincelants. Il fait un pas, réduisant l'espace entre nous à un mouchoir de poche. Mon souffle se bloque après avoir inhalé une bouffée de son odeur parfumée. Il place une main en coupe sur ma joue et se penche pour m'offrir un baiser à m'en faire trembler les genoux. OK, je n'étais clairement pas prête pour ça. Pas après les au revoir réfrigérés de la veille.

Indépendamment de ma volonté, mes bras se glissent autour de sa taille. Il m'enlace, approfondissant notre baiser. Mon bas ventre commence à se crispier violemment. Ce n'est pas du tout le bon moment...

— Prête ? me demande-t-il avec un sourire en coin.

— Heu... oui, heu... ça dépend pour quoi...

Son sourire s'étire un peu plus et un éclat coquin brille dans son regard.

— Je suis navré que nous n’ayons pas le temps pour ça, mais promis, je me rattraperai dès que l’occasion se présentera.

Je m’empourpre comme une gamine. Non, mais c’est invraisemblable, j’ai quel âge bon sang ?! Ma petite voix mesquine me le rappelle très distinctement. Pétasse !

Je ferme la maison pendant qu’il démarre sa voiture. Je prends place à côté de lui.

Il se met en route tranquillement, laissant traîner sa main sur ma cuisse. Ça me déconcentre. J’ai un milliard de questions qui se bousculent sous mon crâne.

— Alors, prête à te lancer ?

— Me lancer dans quoi ? relevé-je, perturbée par sa caresse nonchalante qui m’électrise au plus haut point.

— Eh bien, dans la procédure pour avoir la paix, me répond-il sur le ton de l’évidence.

OK, on n’était pas sur le même sujet visiblement... Néanmoins, je ne suis prête pour aucun des deux, donc...

— Je n’en sais rien...

Il retire sa main brutalement. Et voilà, changement d’humeur abrupt me revoilà ! Pfff !

— T’as changé d’avis ?

— Non, enfin, disons que je réfléchis à d’autres moyens pour ne pas avoir à en arriver là.

— Face à ce genre de folies, tu n’as pas le choix. Il ne s’arrêtera jamais.

— Tu n’en sais rien, tu ne le connais pas.

— Lui, non, mais ce genre de personnages, si.

— Ben, vas-y, je t’écoute, convaincs-moi.

Raph se rembrunit. Je vois clairement ses mâchoires se contracter et rouler sous sa peau.

— C’est ton ex ? C’est ça ? deviné-je.

— Oui.

— Tu veux bien m’expliquer, s’il te plaît ? tenté-je de l’amadouer parce que je n’ai vraiment pas envie de jouer aux devinettes.

— Sandrine et moi, c’est... enfin, c’était compliqué... soupire-t-il en se passant une main dans les cheveux, visiblement pas à l’aise.

Je le laisse poursuivre, enfin, j’espère qu’il va poursuivre. Parce que « c’est compliqué », ça n’est pas une réponse très explicite et ça manque

cruellement d'arguments.

— On a été marié quelques années. Clément est né. Et, je sais pas... ça l'a rendue complètement barge. Elle a commencé à devenir parano. Elle m'accusait de plein de trucs. Elle a coupé les ponts avec tous nos amis et m'a forcé à faire pareil. Elle était en dépression perpétuelle. Je ne faisais jamais assez bien, elle était persuadée que je la trompais. Ça a fini par arriver... Sauf qu'elle avait été voir ailleurs avant moi. Mais ça, je ne l'ai appris qu'après. On a mis des années à se séparer et à divorcer. Elle voulait me ruiner. Elle voulait la garde exclusive de Clément, que je renonce à mes droits parentaux.

Je l'écoute me déballer sa vie avec patience.

— Je n'ai rien lâché concernant Clément. Alors elle me l'a fait payer de plein d'autres manières. Dès que j'avais le malheur d'être avec une fille, elle la harcelait, elle venait crever nos pneus en pleine nuit. J'ai tout essayé. Elle est complètement folle. Même encore maintenant, elle brave régulièrement l'injonction toujours en se réfugiant derrière les soi-disant volontés de Clément. Le pire, c'est qu'elle fait tout pour monter mon fils contre moi et le modeler à son image. Mesquin, revanchard, surnois...

— Je vois... Je suis désolée...

— Tu n'as pas à l'être, tu n'y es pour rien. C'est très fatigant à la longue... Mais toi, tu n'as pas d'enfant avec lui, je me trompe ?

— Non, en effet.

— Donc, si tu vas au bout, tu pourras avoir la paix.

— Je le comprends. Mais Franck n'est pas Sandrine, et j'aimerais essayer des moyens plus pacifiques.

— Tu te fourvoies. Quand quelqu'un est persuadé que l'autre est un objet dont on se dispute la propriété, c'est qu'il y a un dysfonctionnement irréversible enclenché. Crois-moi, j'aimerais vraiment pouvoir te dire le contraire, mais...

— Ouais, enfin, même avec une injonction, visiblement, ça ne suffit pas, si j'en juge par ce qu'il s'est produit hier.

— Sandrine me menace beaucoup, mais...

— Mais quoi Raphaël ? Tu te rends compte que tu essayes de diriger mes actions pour que je les calque sur les tiennes alors que t'es incapable de te faire respecter quand tu l'as devant ton nez ?

Oups... C'est sorti tout seul... Raphaël se tourne brièvement et me jette une œillade meurtrie.

— Désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire... Enfin, si, mais...

— Tu t'enfonces là, grommelle-t-il, renfrogné.

— Ouais, je sais merci... Non, mais d'une, tu ne peux pas contrôler mes actes ni mes choix. Si je n'ai pas envie d'entamer une procédure longue et fastidieuse dont le résultat n'est pas garanti, c'est mon droit. Alors, oui, j'ai encore des choses à régler, mais quand on voit ton comportement d'hier, il semblerait que toi aussi.

Bon, cette fois, je l'ai vraiment fâché. Son regard lance des éclairs à la pauvre route qui n'a rien fait.

— Écoute, je...

— Non, arrête. Tu as parfaitement raison, lâche-t-il dans un soupir immensément las. J'ai encore beaucoup de choses à régler et à remettre en ordre. J'ai été suivi par un psychiatre pendant des années pour me sortir de l'état traumatique dans lequel j'étais. Et je sais en reconnaître les signes.

Il renforce sa dernière phrase d'un long regard appuyé dans ma direction. Je m'aperçois alors que nous sommes garés.

— Mais je vais mieux ! objecté-je.

— Il n'est pas normal que tu sois saisie de vertiges à cause de sa présence.

— Je sais... Mais ça va passer.

Il me jette un regard hautement dubitatif.

— Et toi ? Est-ce que tu trouves normal de m'ignorer souverainement quand il y a ton fils et de faire carpette face à la diva hystérique ?

— Je ne vois pas le rapport avec le sujet actuel...

— Moi non plus, reconnais-je, embarrassée. Mais n'empêche, ça m'a blessée, et je ne suis pas sûre d'apprécier cette facette.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te blesser. Vraiment. Mais quand Sandrine est dans les parages, il vaut mieux que je ne connaisse personne, c'est moins dangereux.

— Donc, si je comprends bien, t'assumeras jamais de refaire ta vie devant elle ?

— Mais qui parle de ça ? On n'en est clairement pas là, toi et moi.

Ouch, ça fait mal.

— Et vu comme c'est parti, il est clair que ça n'arrivera jamais. Bon on y va ? J'ai pas toute la matinée ! clôturé-je la discussion en claquant la portière avec humeur.

Oui, il m'a énervée, oui, il m'a blessée, et oui, j'ai sorti les griffes. Humpf ! Je me dirige d'un pas martial vers le commissariat. Il m'emboîte le pas sans ajouter un mot. Il ne vaut mieux pas...

Je pensais naïvement pouvoir parler à Franck. Malheureusement, je me casse le nez. Je n'ai d'autre choix que de suivre Raph et déposer plainte à mon tour.

Lorsque nous ressortons du commissariat, je suis d'une humeur de chacal enragé. Non seulement je ne suis pas soulagée d'une quelconque manière d'avoir porté plainte, persuadée que ça va aggraver la situation plutôt que l'inverse, mais en plus, je suis toujours en rogne contre Raph.

— Écoute, entame-t-il en entrant dans la voiture et en se tournant vers moi.

Je me tends, enfin, encore un peu plus que je ne l'étais.

— Je pense que, eu égard à nos situations respectives, nous nous sommes un peu emballés et ça va beaucoup trop vite.

— Je ne vois pas vraiment ce qui va trop vite, vu qu'il n'y a rien qui va, mais bon...

Il se renfrogne.

— Judith, tu me plais énormément...

— Mais ? Parce qu'il y a un mais, n'est-ce pas ?

— Il n'y en a pas qu'un... Ton ex est collant et violent. La mienne est une folle furieuse. Et j'ai mon fils une semaine sur deux. Or, j'ai l'impression que tu attends de moi des choses que je ne peux pas te donner...

— Mais détrompe-toi, je n'attends rien de toi, rebondis-je vivement sur son hésitation. Toutefois, ôte-moi d'un doute, tu m'as prise pour un plan cul, comme Steph ?

Il a un mouvement de recul involontaire.

— Comment... ?

— C'est ma meilleure amie, crétin... Et elle n'a jamais eu la langue dans sa poche. Mais franchement, je m'en fous, vous faites ce que vous voulez. Le problème, c'est que, moi, je ne parviens pas à me limiter à ce genre de relations. Donc, clairement, si c'est la seule chose que tu as à offrir, tu peux m'oublier.

Je n'en reviens pas d'avoir réussi à dire ça...

— Je vois...

— Et c'est tout ? m'indigné-je, alors qu'il démarre la voiture sans ajouter un mot.

— Ben, que veux-tu que je te dise ? Tu as été claire.

— Donc, tu me voyais bien comme un plan cul, c'est ça ?

— Je n'ai jamais dit ça. Néanmoins, il semble que je sois dans l'incapacité d'offrir autre chose pour le moment.

— OK. Très bien.

— Et c'est tout ? s'exclame-t-il à son tour, reprenant mes mots.

— Oui, absolument. J'ai déjà bien assez souffert. J'ai rempli le quota pour plusieurs générations. Donc, ce que tu me proposes ne m'intéresse pas. Désolée. Pour ça, y a les godes, leur emploi du temps et leurs disponibilités sont vachement plus flexibles.

Il m'observe avec les yeux exorbités.

— Quoi ? Je t'ai choqué ? me hérissé-je, déstabilisée par ma propre hardiesse.

— Non, enfin... s'ébroue-t-il, redéployant son sourire en coin et son regard pétillant. Disons que, je ne te voyais pas comme ça...

— Comme ça ? Mais ça veut dire quoi ? Comme une grosse morte de faim qui a besoin d'un gode pour ses crises de manque ?

— Heu... non. Juste aussi ouverte et joueuse... Mais ce n'est pas péjoratif, contrairement à ce que tu as l'air de penser.

— Ah... heu... Ben moi non plus en fait... Laisse tomber, esquivé-je en rougissant et en détournant le regard du côté de la fenêtre passager.

— Ben, c'est dommage. Ça commençait à devenir intéressant au contraire.

— Putain, mais tu joues à quoi Raphaël ?! m'énervé-je. Tu souffles le froid, le chaud, le glacial, le brûlant. T'es impossible à suivre, franchement.

— Désolé. Je n'ai pas envie de ne plus te voir et...

— Et moi, je n'ai pas envie d'avoir une relation comme ça, type ascenseur émotionnel de l'extrême. J'ai déjà donné. Ça rend complètement dingue, et ça, c'est quand on s'en sort entier.

— Pourtant, la passion, c'est ce qu'il y a de plus enivrant sur terre...

— Et de plus destructeur aussi. Je ne connais aucune façon de vivre quelque chose de passionnel sans y laisser un max de plumes. Or, à l'heure actuelle je suis dans le même état qu'une dinde de thanksgiving ! Donc, t'es gentil, tu m'oublies et tu retournes à tes plans éphémères, sans prise de tête.

Moi, je vais retourner dans ma grotte, hiberner pour les trente prochaines années.

Raph n'ajoute rien. J'espère que le message est clair. On n'en est même pas encore à la phase passionnelle que j'ai déjà mal. Inutile de tenter le diable.

Je ne m'éternise pas lorsqu'il se gare. Je descends précipitamment, lui envoie un signe de la main en guise d'au revoir, puis m'engouffre chez moi, bien à l'abri des relations humaines. J'ai besoin de souffler cinq minutes avant d'aller affronter ma mère.

Foutue journée de merde...

OceanofPDF.com

Chapitre 31

Crevage d'abcès

« Tout vient à point à qui sait attendre », morale de Jean de La Fontaine.

Alors, oui, mais ça serait bien que ça arrive avant que je sois complètement fossilisée, hein...

Je tourne en rond comme un lion en cage jusqu'à l'heure du rendez-vous avec maman. Je me repasse en boucle les évènements. J'ai un peu de mal à comprendre le crash éclair dont je suis victime. Comment, après tous les fiascos qui jalonnent ma vie amoureuse, je peux encore tomber dans le panneau aussi facilement ? C'est affligeant.

Bon, il faut bien reconnaître que Raph est assez irrésistible dans son genre. Seulement, une fois qu'on gratte le vernis, eh bien, il s'avère aussi cinglé que son ex. Je ne sais pas qui, du bourreau ou de la victime est le plus à blâmer. Le plus dérangeant dans cette histoire, c'est que ça fait douloureusement écho à ma propre situation. Le cercle vicieux des relations dysfonctionnelles qui conduisent à des relations toxiques n'a plus vraiment de secrets pour moi. Ce n'est pas pour autant que je possède les clés pour sortir de ce merdier... On ne peut pas dire que j'aie brillé par mes capacités à m'extraire de ce piège sordide... J'ai même plutôt tendance à faire pire à chaque fois...

Par association d'idées, ça me rappelle les propos de Sophia, la cousine de Raph au sujet des flammes jumelles. Finalement, je n'arrive pas à savoir lequel des deux, de Franck ou de Raph, me provoque le plus cet effet miroir qui me renvoie mes propres failles à la figure. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas agréable...

J'ai très envie de verser quelques larmes... La sécurité que j'ai éprouvée auprès de Raph samedi soir me manque déjà. Et soyons honnêtes, ce n'est pas la seule chose que je regrette de voir me glisser entre les doigts. Ce con a réussi l'exploit de me faire vibrer encore plus puissamment que ce que j'ai connu avec Franck. Ce qui est loin d'être anodin, je peux vous le dire...

Je m'ébroue, mentalement et physiquement, car me remémorer tous ces moments m'émoustille beaucoup trop pour ma santé mentale. Finalement, je vais peut-être apprécier le cadeau de Steph à sa juste mesure... D'ailleurs, il est temps de sortir Roger de sa cachette et de le mettre à disposition plus facilement que dans un carton de décoration de Noël au fond de mon garage.

Je cesse mon manège et range mon intense frustration au placard lorsque l'heure de déjeuner arrive. Je grimpe dans ma voiture et me rends au restaurant convenu. J'adore cet endroit, on y mange bien, pour un prix raisonnable, le décor est chaleureux et les patrons sont hyper sympas.

Ma mère, comme à son habitude, est en avance et déjà installée à table en train de siroter un porto.

— Ah ma chérie ! Te voilà ! Je ne t'ai pas attendue, tu ne m'en veux pas ? pépie-t-elle joyeusement en me montrant son verre.

— Pas du tout. Tu as bien fait, la dédouané-je en l'embrassant.

Je défais mon manteau et m'assois face à elle. Un léger blanc s'installe. Je ne sais pas trop pourquoi je suis là. Je commande un apéritif. Ma mère sirote son porto comme un bébé son biberon. C'est son péché mignon.

Mon mojito arrive. Je plonge mes lèvres dedans pour me donner du courage. Je ne sais pas à quelle sauce je vais être bouffée, et vu comme la journée à commencer, je crains le pire...

Ma mère repose son verre et dirige son regard vers moi. Elle me fixe avec un mélange de gravité et de sentimentalisme qui font grimper ostensiblement ma tension.

— Alors, maman, de quoi voulais-tu parler ? décidé-je de lancer les hostilités, parce que ce suspense est par trop insoutenable pour mon système nerveux déjà fortement malmené.

— Eh bien, comme je te l'ai dit, j'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Ton coup d'éclat à Noël a, comme qui dirait, mis un coup de pied dans la fourmilière de mon cerveau... Et lire tes ouvrages m'a aidée à poser des mots et à comprendre un certain nombre de tes réactions, développe-t-elle en préambule, sur un ton qui se veut détaché.

— Okééé, ponctué-je avec appréhension, face à cette entrée en matière qui augure le déballage des vieux dossiers.

Autrement dit, ça pue...

— Je suis désolée, ma chérie. Il semble que je n'aie pas été la mère attentionnée que je pensais... m'avoue-t-elle en plongeant le nez dans son porto, l'air contrit.

Je tique. Mes sourcils se froncent, j'attends la suite, intriguée par ce mea culpa inattendu.

— J'ai bien peur que tes soucis récurrents ne soient que la conséquence de notre modèle familial un brin dysfonctionnel...

— Tu t'es mise à la psychologie récemment ? ironisé-je, face à ce constat des plus évidents.

— Tes livres m'y ont poussée, oui, admet-elle humblement, mais avec un rictus sarcastique qui souligne ma responsabilité dans son initiative surprenante. J'ai fait quelques recherches. Et puis j'ai discuté un peu avec Marie-Jo, tu sais, celle qui...

— Je sais qui est Marie-Jo, maman, la coupé-je, jugeant inutile qu'elle me décrive le pedigree de la femme du concierge.

Je crains le pire pour la suite si c'est Marie-Jo la source d'informations et de réflexion de ma mère...

— Eh bien, je crois que j'ai malheureusement reproduit avec toi, ce que j'ai vécu avec ma propre mère. Mamido était... enfin... Elle vous adorait, mais son comportement de grand-mère était aux antipodes de celui qu'elle avait en tant que mère. Avec moi, elle a toujours été d'une exigence qui frôlait la tyrannie absolue. Si tu veux mon avis, Castro aurait été un débutant à côté de Mamido.

J'écoute ses confessions au sujet de son enfance avec une attention renouvelée. Jamais je n'aurais imaginé ma mamie gâteau en tyran despotique. Ni ma mère en enfant rabrouée à la confiance en soi rachitique.

Ces aveux apportent un tout nouvel éclairage sur ma famille que j'étais loin d'imaginer.

— Enfin, bref, il semble que j'ai involontairement reproduit le schéma mère-fille que j'ai subi... Ce qui explique que ton frère n'en ait pas fait les frais, puisque j'étais fille unique.

— Ouais, enfin pour Simon, je vois quand même deux trois autres explications... grincé-je, laissant ma phrase en suspens, pleine d'accusations non formulées explicitement.

— Tu fais référence à son accident ?

— Entre autres choses, oui. Cet accident a eu une incidence désastreuse sur l'équilibre familial, déclaré-je, amère, mais aussi sobrement que possible, gardant pour moi les paroles bien plus acerbes que cet évènement m'inspire.

— Je sais, soupire-t-elle, la mine désolée. Ton père n'a pas été à la hauteur. Il est de la vieille garde. Les hommes ne géraient pas le foyer avant, tu comprends... Mais tu n'étais pas malheureuse chez papou et mamido.

— Non, je n'étais pas malheureuse. J'étais choyée, dorlotée, chouchoutée à l'extrême. Ce qui ne m'a pas empêchée d'avoir l'impression d'être un encombrant paquet dont on devait se débarrasser parce qu'on n'avait pas de temps à lui consacrer. Il fallait s'occuper de Simon, le fils chéri, craché-je, me surprenant moi-même par l'animosité qui dégouline de mes propos.

— Mais enfin, voyons, pas du tout ! se récrit ma mère, les yeux exorbités, visiblement choquée par mes mots acides. Comment as-tu pu penser ça ?

Elle semble aussi scandalisée que consternée. Moi, je n'ai aucun contrôle sur les émotions putrides que je suis en train de déverser. À croire que la cocotte-minute dans laquelle tout était stocké vient d'exploser. Je poursuis donc dans la même veine, sans parvenir à contenir mon fiel et mes ressentis toujours aussi vivaces malgré toutes ces années.

— Oh, bah, facile, dès que t'étais pas là, Papa me déposait illico chez Papou et mamido pour une durée indéterminée parce qu'il avait trop de travail. Et quand Simon est revenu à la maison pour sa convalescence, c'était même combat, parce qu'il fallait qu'il se repose et que je faisais trop de bruit...

Ma mère plonge le nez dans son assiette vide, puisqu'il n'y a plus de porto pour y noyer sa culpabilité. Je ne pensais vraiment pas que tous ces souvenirs étaient encore aussi chargés en amertume et rancœur de tout bord. Je suis à deux doigts de montrer les dents, comme un rottweiler à qui l'on aurait piqué sa gamelle. Moi qui croyais avoir digéré tout ça depuis longtemps, j'en suis pour mes frais.

— Il n'y en avait que pour lui ! J'étais le trublion, le vilain petit canard, toujours en trop, ajouté-je encore, déversant tout mon mal-être en une bile acide.

— Tu n'as jamais été en trop, souffle ma mère à peine audible, l'air totalement accablée. C'est juste que...

— Que quoi maman ? Parce que moi je n'ai pas eu la malchance de me faire renverser en deux roues par un chauffard, ça justifiait qu'on me prive de moyen de locomotion, qu'on me critique sans arrêt ou qu'on me range dans un placard ?!

— Mais non enfin ! Mais, on a bien failli perdre ton frère. C'est un miracle qu'il n'ait gardé que si peu de séquelles.

— Et voilà... Simon par ci, Simon par là... Mais il ne fallait pas me faire si vous ne vouliez pas de moi ! persiflé-je, abasourdie par mon propre comportement qui frôle la bêtise de l'impulsivité prépubère.

— Arrête ! Ça suffit ! s'emporte-t-elle, les yeux emplis de larmes, mais avec une expression furibonde. Simon et toi êtes les plus belles réussites de ma vie ! Je t'interdis de remettre en cause les raisons de ta naissance. Nous te désirions profondément avec ton père. Mais...

Elle marque un temps d'arrêt, me laissant le temps d'avaler sa petite crise d'autorité. Il me faut au moins ça, car j'ai clairement passé l'âge de me faire sermonner comme une écolière dissipée.

Elle reprend ensuite, plus doucement, ses traits s'affaissant brutalement :

— Je ne pouvais pas me couper en deux... je ne pouvais pas à la fois être avec toi et être avec Simon. Qu'aurais-tu fait à ma place ? Est-ce que tu aurais réussi à faire mieux ?

— Indéniablement, cinglé-je, furieuse. Enfin...

Je me reprends, percutée de plein fouet par le dilemme qui a déchiré ma mère à cette époque. Transposant le problème à ma situation actuelle, je me rends compte que l'équation est autrement plus compliquée que ce que mon ressenti d'enfant à l'époque avait paramétré. Comment m'y prendrais-je si

cela devait m'arriver ? Je blêmis. En tant que mère célibataire, le problème me paraît encore plus inextricable.

— Aurais-tu renoncé à aller au chevet de ton enfant blessé ? Réponds-moi sincèrement, comment aurais-tu voulu que je fasse les choses ? insiste-t-elle, les yeux larmoyants, semblant réellement en quête d'une solution magique.

Je reste muette, pétrifiée par les conséquences du changement de point de vue. Ma mère se tait, attendant ma réponse qui ne vient pas. C'est fou comme certaines choses inextricables peuvent se résoudre facilement lorsqu'on se décide à bouger ses fesses et les mettre sur une autre chaise... Tout le panorama semble alors complètement différent.

— Je suis désolée maman, articulé-je finalement d'une petite voix. Je n'avais pas compris... Je... Je ferais exactement comme toi, évidemment...

— Et tu ne pouvais pas comprendre, m'interrompt-elle en secouant la tête, navrée. Tu avais à peine plus de dix ans. Tu as éprouvé des sentiments, des angoisses, des questions, avec la maturité émotionnelle et la vision du monde d'un enfant d'un âge aussi tendre. Il est parfaitement normal que tu n'aies pas compris à l'époque, ma chérie. C'était à ton père et à moi de prendre le temps nécessaire pour t'expliquer les choses. Nous ne l'avons pas fait, probablement parce que nous-mêmes nous étions dépassés par les événements, nos ressentis, nos peurs... Et je crains malheureusement que cette omission ait eu des conséquences sur ta construction et ton équilibre.

— C'est le moins que l'on puisse dire... grimacé-je, dépitée. J'ai bien l'impression que ma peur de l'abandon et ma dépendance affective viennent tout droit de ce quiproquo et de ces non-dits.

— Eh bien, je veux que tu saches qu'on ne t'a jamais abandonnée, déclare-t-elle sur un ton affermi en me fixant avec un regard déterminé. On a juste très mal géré nos priorités, et on s'y est pris comme des manches avec toi, parce que tu allais bien et que tu étais en pleine santé. Tu n'avais pas autant besoin de nous que ton frère à ce moment-là.

Cet aveu me touche en plein cœur. Une foule d'émotions remontent à la surface, m'aidant à mettre des mots sur des sentiments qui sortent pour la première fois au grand jour.

— Mais, c'est faux, maman ! J'avais besoin de vous. Au contraire. J'ai cru que j'allais perdre mon frère... Et j'ai aussi perdu mes parents dans la foulée, enfin, façon de parler, mais...

— Je suis désolée, vraiment, me coupe-t-elle en laissant échapper une larme qui coule lentement sur sa joue. Je n’ai pas été là, à l’époque, mais je te promets que je vais tâcher de ne plus jamais faillir à partir de maintenant.

Je blêmis derechef, très inquiète au sujet de ce que cela implique pour l’avenir.

— Ce qui sous-entend ? frémis-je, avec appréhension.

— Qu’il est temps que nous ayons une vraie relation mère-fille, un truc épanouissant, qui te fournisse des bases solides afin de t’aider à déployer tes ailes.

Ah, finalement, son plan n’a pas l’air cataclysmique. Ça semble même plutôt prometteur en fait. Un sourire confiant et reconnaissant se dessine sur mes lèvres. Je m’autorise enfin à espérer un réel changement. C’est pour le moins inattendu, et très rassérénant.

Elle reprend, les yeux brillants d’émotions et d’admiration. Ouais, je sais, ça fait beaucoup pour mes nerfs à fleur de peau.

— Ma chérie, tu es pleine de talents, tu es belle, intelligente, créative. Tu as fait deux merveilleux enfants. Tu n’as pas besoin d’un homme pour t’épanouir ni pour te mettre en valeur.

Je sens les larmes m’envahir insidieusement à mon tour. Ma mère attrape ma main sur la table et la serre. Tant d’émotions transpirent dans ce geste que c’en est bouleversant.

— J’ai été une mère beaucoup trop exigeante. J’ai reproduit ce que ma mère m’a infligé, je suis désolée. J’ai commis tellement d’erreurs... Mais, malgré cela, tu es là, debout, resplendissante. Je suis si fière de toi, ma chérie, et je dis cela tout à fait objectivement, sans m’octroyer le moindre mérite là-dedans. Je n’ai vraiment pas fait ce qu’il fallait pour ça, mais en dépit de moi, tu es devenue une femme extraordinaire.

Et voilà, les larmes coulent le long de mes joues sans discontinuer. J’ai rêvé si souvent d’entendre ces mots sortir de la bouche de ma mère... Et voilà qu’au moment où j’ai l’impression d’être en perdition totale, elle se décide enfin à me tendre une bouée de sauvetage. Je n’en reviens pas...

— Si tu le veux bien, j’aimerais qu’on déjeune plus souvent ensemble, afin de creuser et d’évacuer tous nos dossiers moisissés. Nous pourrions alors rebâtir une relation plus saine, qui pourra t’aider à trouver de vraies marques dans ta vie.

J'acquiesce en silence, incapable de prononcer un mot tant ma gorge est comprimée par l'émotion. Ma petite fille intérieure danse la samba parce qu'elle vient enfin de retrouver sa maman, ou de la trouver tout court, c'est possible aussi. Je n'en montre rien, évidemment. Ou presque, hum...

— Il est temps que tu révèles tout ton potentiel et que tu en finisses avec ce cycle de relations dysfonctionnelles transgénérationnelles. Tu as la force pour mettre fin à cette malédiction, me déclame-t-elle avec une telle ferveur que j'en perds le peu d'aplomb qu'il me restait.

— Je... Merci maman, bafouillé-je, complètement chamboulée par le revirement de ma mère, ainsi que tout ce qu'il entraîne dans mon psychisme comme chambardements par un effet boule de neige tonitruant.

— Tu n'as pas à me remercier. J'aurais dû m'en rendre compte bien plus tôt et faire le nécessaire en son temps. Je suis navrée qu'on ait perdu autant de temps et que ça t'ait autant coûté.

Je hausse les épaules en un geste nonchalant. Désinvolture que je suis loin de ressentir, bien entendu. Il s'agit plutôt d'un brusque lâcher prise débouchant sur un investissement total de l'instant présent.

— Peu importe, l'important c'est que ça se produise, déclaré-je donc, pensant sincèrement chaque mot que je prononce. Beaucoup n'auront jamais cette chance.

Ma mère m'adresse un sourire d'une bienveillance et d'une reconnaissance époustouflante.

— Et donc, tu vas réussir à glisser un déjeuner hebdomadaire avec ta fille dans ton planning de ministre ? la taquiné-je gentiment, histoire d'alléger un peu l'atmosphère.

— Eh bien, comme je te l'ai dit, il est grand temps de revoir mes priorités. Tu es une priorité. Et j'aurais dû m'en rendre compte bien avant...

— Oh maman... balbutié-je, en essuyant mes larmes qui coulent de plus belle.

Au temps pour ma tentative d'allègement...

— Bon, et comment vont mes petits-enfants chéris ? embraye-t-elle, comprenant, avec un chouïa de retard, mon besoin de dédramatiser au moins temporairement la conversation.

Et je lui en sais gré, parce que, de toute évidence, je vais mettre un certain temps à me remettre de cette révolution !

Nous finissons le déjeuner, alternant les sujets légers et les mises au point plus sérieuses au fur et à mesure que les choses remontent à la surface. Nous avons clairement un gros travail de fond à effectuer, mais j'imagine que la « restothérapie » que ma mère vient d'inventer va grandement nous y aider. Et puis, il faut avouer que c'est quand même vachement plus agréable avec un bon verre et une bonne assiette qu'en fixant le plafond d'une pièce insipide chez un psy quelconque.

Nous crevons tant et tant d'abcès que les patrons, toujours charmants, finissent par nous faire comprendre que le resto va fermer. Oups... Effectivement, nous avons vu le personnel de cuisine se faire la malle il y a déjà un petit moment...

Confuses, nous nous en allons en nous confondant en excuses.

Ma mère et moi nous quittons sur une embrassade qui se transforme en une étreinte pleine d'émotions, à la limite de l'effusion hémorragique. Non, nous ne sommes pas du tout exubérants dans cette famille ! Ça se saurait quand même...

C'est donc dans un état d'intense agitation, et le mot est faible, que je retourne chez moi m'attaquer à un nouveau manuscrit.

Chapitre 32

Travail de fond

*« Patience et longueur de temps valent mieux que force ni que rage »,
morale de Jean de la Fontaine.*

*Et la patience, ça s'achète où ? Mes parents l'ont oubliée dans le cahier
des charges...*

Après cette semaine qui a démarré sur les chapeaux de roues, ma vie ressemble étrangement à un long fleuve tranquille. Enfin aussi tranquille que possible avec deux enfants pleins de vie, un chien obsédé par la nourriture et beaucoup de frustrations. Sur ce dernier point, Roger m'est d'un secours inestimable. Et source de grands moments de solitude aussi...

Oui, ma cachette que je pensais pourtant introuvable n'a pas résisté aux côtés fouine spécialisée en furetage de pointe de mes enfants. Je ne vous raconte pas ma tête lorsque j'ai retrouvé Roger détourné pour former un pont sous lequel mon fils faisait passer ses karts électriques... Il trouvait très amusant de simuler un séisme et une tornade en même temps... La honte donc ! J'ai bien entendu changé de cachette immédiatement. Steph, en revanche, n'a toujours pas fini d'en rire...

Plusieurs semaines ont passé, durant lesquelles ma mère n'a pas failli. Ces séances de psychothérapie familiale me font un bien inestimable. J'ai

enfin l'impression de pouvoir parler à ma mère sans fard, sans crainte d'être jugée ou critiquée. Ce qui est totalement inédit. J'ai encore un peu de mal à m'adapter à ce changement, mais c'est pour le mieux. En revanche, il faut avouer que ce dragage de fond monopolise une quantité astronomique de ressources psychiques. J'avance donc à la vitesse d'un escargot léthargique dans mon boulot. Néanmoins, je relativise, puisque j'avance quand même, c'est l'essentiel. Et puis mon dernier roman marche très bien, donc je ne m'inquiète pas outre mesure.

En revanche, je dois bien avouer que ma dernière résolution qui consistait à me remettre au sport, tout étant relatif bien entendu, ne m'apporte pas le bien être espéré. En effet, bien que Fnouf, lui, soit aux anges, mes balades me conduisent systématiquement sur le chemin de chez Raphaël. Je me surprends régulièrement à lorgner du côté de son domicile, juste pour voir s'il est là, si sa voiture est stationnée, si je peux l'apercevoir, on ne sait jamais. Je suis pathétique, oui, en effet...

Mais force est de constater que son passage éclair dans mon existence y a créé un vide et un manque. D'autant que mon manuscrit en cours d'écriture me fait souvent penser à lui et à ses travaux graphiques. J'imagine sans difficulté l'une de ses couvertures illustrer la nouvelle série qui a pris corps dans mon esprit. Malheureusement, aucune rencontre fortuite, aucune coïncidence, rien. Si je veux le revoir, je vais devoir me décider à forcer la main au destin, et je ne m'y suis pas encore résolue. Principalement parce que je ne sais pas comment, soyons francs. Et parce que je rechigne à me frustrer davantage puisque nous nous sommes quittés sur des objectifs antinomiques parfaitement clairs. Je n'ai jamais été adepte de remuer le couteau dans la plaie. C'est totalement improductif et très douloureux.

J'ai revu Franck aussi. Plusieurs jours après sa garde à vue, il m'a envoyé un message pour me demander si j'accepterais de le voir afin de discuter. J'aurais pu refuser, prendre peur, me braquer. Néanmoins, le ton de son message me laissait penser que quelque chose avait changé. Et comme je suis d'un naturel curieux, ou complètement maso, je n'ai pas réussi à trancher...

Je me suis donc retrouvée dans sa voiture un soir, en direction d'un petit resto-bar que nous avons l'habitude de fréquenter au début de notre relation.

Repenser à cette soirée a un effet apaisant sur moi. Ouais, je sais, ça paraît inconcevable et pourtant...

Après nous être installés à une table, Franck plonge son regard dans le mien. Je le soutiens, ou du moins j'essaye de le soutenir sans être remuée jusqu'au tréfonds par l'intensité que j'y perçois.

— Alors, tu vas me dire pourquoi nous sommes là ? entamé-je, n'ayant pas une envie dévorante de replonger dans nos vieux travers.

— Je voulais te dire que je suis désolé, j'ai merdé.

Effectivement... et ce depuis le début de notre relation, mais bon, je m'abstiens de mentionner ce détail temporel, hein ! Inutile de déclencher les hostilités pour si peu. Je me tais donc, le laissant poursuivre.

Nonobstant, sa démarche est intéressante. Jamais Franck ne m'a invitée au restaurant, et encore moins pour s'excuser. C'est donc inédit et tout à fait délectable. Même si c'est bien trop tard pour changer quoi que ce soit.

— Je... Je t'aime toujours Judith.

— Okééé... ponctué-je, embarrassée.

— Pas toi ?

Il dégage le regard de chien battu, classique. Allez, Judith, un peu de fermeté, tu peux le faire.

— Écoute Franck...

— Je sais que c'est terminé entre nous. Je sais que je t'ai fait trop de mal... Mais je...

— Comme tu l'as dit, c'est terminé, le coupé-je fermement avant qu'il ne s'empêtre dans un laïus inextricable qui nous mettrait mal à l'aise tous les deux. Nous sommes adultes, Franck. Il est temps de voir les choses en face et d'arrêter de se mentir. Il est fort probable que je t'aime toujours et que tu garderas une place quelque part dans mon cœur. Parce que quand on aime aussi fort, c'est inoubliable. Mais on se fait trop de mal Franck. On n'est pas fait pour être ensemble.

Je vois ses épaules s'affaisser. Sérieusement ? Il espérait encore ?

— Je vois... Il ne se passera plus jamais rien alors ?

— Non. Pourquoi ? Tu en doutais ?

— Non, me répond-il fermement en se redressant, affichant un air bravache.

Je sais qu'il n'en pense pas un mot. Mais peu importe. Je fais semblant de le croire, ça m'arrange.

— On a essayé, de plein de manières différentes. Y a rien à faire, ça se termine toujours mal et dans la douleur. Or, je mérite mieux que ça, Franck. Et toi aussi, très certainement.

Il accuse le coup, avec un aplomb impressionnant. Je le connais cependant trop bien pour ne pas voir les signes de sa déception.

— Il te rend heureuse ?

— Qui ça ?

— Eh bien, lui, tu sais ? Il prend soin de toi comme il se doit ?

— Je ne suis avec personne, Franck. Et personne ne prend soin de moi à part moi.

Ses yeux s'éclairent. Merde ! Mauvais message.

— Et je ne veux personne ! J'ai des choses à réparer chez moi, et je ne peux le faire que seule. Tu devrais d'ailleurs faire pareil...

— J'y travaille...

— Ah bon ? C'est vrai ? relevé-je en écarquillant les yeux de surprise.

— Oui, je règle mes merdes. Au boulot, tu vois, y a...

Et blablabla... Au temps pour les progrès potentiels. À partir de là, Franck ne fait que se plaindre, rejetant la faute sur les autres, toujours et encore. Plus il m'en raconte, plus je me rends compte qu'en réalité, il a régressé.

Lassée de ses jérémiades sans fin, je finis par lui demander de me raccompagner.

Au moment de se dire au revoir, il me caresse la joue du bout des doigts. Les frissons irrépressibles qu'il déclenche me renvoient plusieurs mois en arrière. J'ai un mouvement de recul involontaire. Son regard s'éteint.

— Au revoir, Franck, dis-je d'une voix neutre en m'extirpant de la voiture.

Je n'entends pas sa réponse. Je vois juste son regard empli de regrets. Je le sens peser sur moi jusqu'à ce que je referme la porte de chez moi. Je m'adosse à celle-ci, poussant un profond soupir de soulagement. La sensation qui domine est celle que l'on ressent à la fin d'un livre lorsqu'on le replace dans la bibliothèque, en sachant qu'on ne le relira jamais. C'est bel et bien fini cette fois-ci. Un poids s'ôte de mes épaules, et c'est bien plus légère que je gagne mon lit.

Je repense régulièrement au parcours de ma dernière héroïne. Il semblerait que, si j'ai eu le pouvoir à un moment de provoquer des choses

dans ma vie en écrivant, ce pouvoir a bel et bien disparu. La fin de l'histoire était tout de même plus stimulante que la mienne... Quoique, je n'aie pas à me plaindre, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être sur le bon chemin. Ça change ! Et puis, je n'ai peut-être pas d'homme dans ma vie, mais j'ai des super amis. Steph et Sacha se relayent pour faire prendre l'air au grizzli...

D'ailleurs, Steph ne m'a pas laissé le choix. Elle organise mon anniversaire avec un peu de retard chez elle dimanche midi, à savoir demain. Je suis sommée de pointer le bout de mon nez ainsi que celui de mes enfants et la truffe de Fnouf à midi et demi.

En attendant, il fait un temps magnifique, et je compte bien en profiter avec les enfants.

C'est donc avec une joie palpable que chacun des enfants enfourche son vélo et ouvre la route à mon fidèle Fnouf et à moi. Ayant enfin décidé que je n'étais définitivement pas masochiste et que rien ne viendrait gâcher ma journée ni ma bonne humeur, nous bifurquons du côté opposé de chez Raphaël.

Mon chien truffe et oreilles au vent renifle frénétiquement toutes les odeurs qui traînent. Sa queue dressée fièrement, brandissant son pinceau blanc oscille de droite et de gauche, témoignant de sa félicité.

Je pourrais presque faire comme lui... nez en l'air, flânant tout en contemplant la nature en ce mois d'avril reprendre vie, je me promène en gardant tout de même un œil sur Will et Rosy. Mais non, tout va bien, les oiseaux chantent, les bourgeons fleurissent sur les arbres. Je profite pleinement de tout ce fourmillement, car il résonne en moi. Je frétille comme un têtard avide de découvrir sa nouvelle mare.

Soudain, mon chien tire sur sa laisse. Vers l'avant, je précise, c'est pour cela que c'est surprenant. Car, le cas échéant, étant donné que c'est un mâle, les arrêts sont fréquents pour déposer trois gouttes afin de marquer son territoire. Si je veux être honnête, nous sommes d'ailleurs plus souvent à l'arrêt qu'en promenade. Ce chien à une microvessie...

— Maman ! Maman ! crient mes enfants en chœur. Regarde !

Tous deux me montrent du doigt un animal au milieu de la route.

— Regarde maman ! Y a un autre Fnouf en liberté !

Entraînée par mon chien qui, contrairement à moi, est doté d'une sociabilité éblouissante, je trotte jusqu'à rattraper mes enfants qui se sont

sagement arrêtés sur le bas-côté. Je dois louer leur bon sens, c'est effectivement bien plus prudent d'être à l'arrêt pour lâcher le guidon afin de montrer des choses du doigt... Nous sommes entourés de champs de chaque côté et le trafic n'est pas franchement intense sur cette partie de la route.

Je fais la mise au point, scrute avec attention l'animal en question dont la silhouette ressemble effectivement à mon chien. Pinceau blanc en l'air, truffe au vent, la bestiole remue la queue tous azimuts en regardant dans notre direction. Il n'y a bien qu'un beagle pour faire la fête à n'importe qui de cette façon...

Après un instant d'observation, j'ouvre des yeux ronds comme une chouette. Ah ben merde alors... Et dire que je pensais devoir forcer le destin...

— Vénus ! Viens ici ma belle ! Qu'est-ce que tu fais là toute seule ?

Ayant reconnu son nom, la petite femelle se dirige ventre à terre vers nous. Ouais, ça peut arriver, sur un malentendu... Les beagles n'ont aucun rappel, mais genre vraiment aucun. Nonobstant, celle-ci vient saluer son pote à quatre pattes avec jovialité.

— Maman ?

— Oui, mon chéri ?

— Tu connais cette chienne ?

— En effet...

— Et tu crois vraiment qu'elle va te répondre ? me demande Will avec un air profondément dubitatif.

— Non, m'esclaffé-je, Je peux néanmoins te dire qu'elle a fugué en creusant sous le grillage, en témoigne toutes ces taches de boue sur ses pattes et son museau.

— Ohhhh ! D'accord ! T'es trop forte maman !

Je souris à mon fils avec un air fat.

— Comment on va faire ? On ne peut pas la laisser là, surtout si tu sais qui est son maître, souligne ma fille, future Brigitte Bardot en herbe. On peut la ramener à la maison ? Dis ?

— Non, ma chérie. Je sais où elle habite, on va la reconduire chez elle.

Se pose maintenant la question de savoir comment je vais réussir cet exploit... Je n'ai qu'une laisse, et je ne suis pas Mac Guyver. Même pas inspecteur Gadget. Mon fils en revanche...

Will descend de son vélo et me tend fièrement une ficelle qu'il sort de la poche de son manteau. En tombent plusieurs Lego, des prospectus, des

morceaux de circuit Mario... J'attrape la ficelle en le remerciant. Il se dépêche de remettre ses trésors dans sa poche. Au vu de la quantité d'objets hétéroclites qui y ont trouvé refuge, je me fais la réflexion que, même si mon fils est un accumulateur compulsif, je ne dois pas laver assez souvent leurs manteaux...

Je passe la ficelle dans le collier de Vénus, puis l'attache à la laisse d'Ulysse.

Compte tenu de l'inconfort et de la fiabilité toute relative et très aléatoire de mon dispositif, nous faisons immédiatement demi-tour et prenons la direction de chez Raph. Ouais, exactement ce que je voulais éviter... Enfin bref...

Les deux chiens surexcités zigzaguent sur la route en se croisant sans arrêt. Je manque de me vautrer un nombre de fois absolument indécent. Mes enfants, prudents, pédalent derrière nous. C'est effectivement plus sage si nous voulons éviter le saucissonnage généralisé...

Je n'ai pas revu ni eu de nouvelles de Raphaël depuis ce fameux jour où nous avons déposé plainte contre Franck et que nous nous sommes quittés sur une fin de non-recevoir réciproque. J'appréhende légèrement ce face-à-face improvisé.

Lorsque nous arrivons dans son allée, je constate que sa voiture est stationnée. Bien, au moins il est là, je n'aurais pas à emmener Vénus chez moi et à lui téléphoner. Quoique, à bien y réfléchir, ça aurait été plus facile à gérer comme situation.

Enfin, bref, il est trop tard pour reculer. J'appuie sur le bouton de la sonnette et patiente.

C'est le jeune garçon, Clément donc, qui ouvre la porte.

— Bonjour, nous salue-t-il en observant tout notre petit groupe.

— Clément ?! C'est qui ? crie une voix d'homme du fond de la maison.

— Bonjour, je suis une voisine, et j'ai...

— Vénus ! Papa ! Une dame nous a ramené Vénus ! se met à crier Clément en ne dissimulant ni sa joie ni son soulagement de retrouver sa chienne.

Une ombre apparaît derrière la porte, puis la silhouette de Raph se détache pour finalement imposer sa stature toujours aussi impressionnante face à moi. Ses yeux s'écarquillent. Sa bouche s'entrouvre, mais pas un son n'en sort.

Clément s'est précipité sur Vénus et la câline avec entrain, collant de la boue partout sur ses vêtements.

— Bonjour, Raphaël, brisé-je le silence qui s'éternise. On se baladait et on est tombé sur cette demoiselle... Alors, on te l'a ramenée.

J'explique tout cela en concentrant mon attention sur le bout de ficelle que j'essaye vainement de dénouer. D'une, ça m'évite de soutenir son regard, et deux, eh bien, il faut au moins ça pour détricoter le merdier... Et encore, c'est franchement pas gagné.

— Bonjour, Judith, finit-il par articuler de sa voix grave qui me fait vibrer. Merci, c'est super gentil. J'étais en train de réparer la clôture, on allait partir à sa recherche.

— Eh bien, voilà qui t'évite une battue effrénée, dis-je, en me bagarrant de plus belle avec les touillons que forment la ficelle et la laisse de Fnouf.

— Est-ce que tu veux que j'aille te chercher des ciseaux ? l'entends-je me proposer sur un ton aussi attentionné qu'ironique.

Je lève la tête dans sa direction. Son sourire en coin illumine son visage. Il se fout ouvertement de ma poire, mais ses yeux pétillent d'amusement. Mes souvenirs ne lui rendaient pas justice. Il est encore plus beau qu'avant... Le printemps a des effets tout à fait pervers sur mon comportement.

— J'ai bien peur que cela s'avère nécessaire, accepté-je en dissimulant au mieux mon émoustillement.

Il se marre, puis disparaît pour réapparaître presque aussi vite avec une paire de ciseaux. Je me redresse, abandonnant sans scrupule cette tâche herculéenne. Il s'accroupit, sectionne en plusieurs endroits la ficelle, puis récupère sa chienne. Clément est parti discuter avec mes enfants un peu plus loin. Je ne sais pas de quoi ils parlent, mais Will et lui ont l'air d'avoir trouvé un sujet passionnant si j'en juge par les grands gestes qu'ils font tous les deux sous les yeux critiques de ma fille.

— Bon, eh bien, voilà. Mission accomplie. Cette coquine ne sera pas partie longtemps, déclaré-je, commençant à me sentir mal à l'aise sous le regard scrutateur de Raph.

Non, scrutateur, ce n'est pas tout à fait vrai. Il est plutôt en train de me déshabiller du regard, comme s'il comptait me bouffer. Mon bas ventre se contracte sous son examen à la limite de l'impudeur. Mes joues s'enflamment. Je n'ai qu'une envie, c'est de prendre mes jambes à mon cou

et de m'enfuir pour aller me noyer sous une douche glacée. Foutu printemps !

— Bon, eh bien, nous allons vous laisser, décrété-je en reculant. Bon week-end !

— Encore merci. Et... Judith ?

— Oui ? lancé-je par-dessus mon épaule.

— Ça m'a fait plaisir de te voir, me déclare-t-il en me fixant sans ciller.

Son regard me donne très chaud... Le ton sur lequel il a prononcé cette phrase me déclenche des frissons dans tout le corps. Je suis beaucoup trop réceptive, là, ça ne va pas du tout ! Comment peut-il me faire autant d'effet avec une seule pauvre petite phrase anodine, par-dessus le marché ! Enfin, anodine... Si l'on cumule le ton, le regard voilé, le sourire enjôleur et toute son attitude en général, il n'y a clairement plus rien d'anodin là-dedans. Les signaux qu'il m'envoie sont clairs comme de l'eau de roche. Et ma réactivité est proche de la nanoseconde... Je m'enfuis plus que je ne m'en vais, quittant cette tentation qui n'a absolument aucune chance d'aboutir à l'heure actuelle. Roger va encore devoir se sacrifier. Le pauvre, c'est de l'esclavagisme que je lui inflige en ce moment... Je retire ce que j'ai dit, je déteste le printemps !

Chapitre 33

On peut faire de la kiné pour réapprendre à vivre ?

« Un bonheur n'arrive jamais seul », proverbe revisité par mes soins.

Ouais, je sais, normalement, c'est un malheur, mais c'est nul, on voit bien que c'est un proverbe français, un proverbe de râleur quoi... Je préfère dans ce sens-là. C'est comme « les bons moments passent trop vite », ben techniquement les mauvais aussi, na !

Mes enfants, Fnouf et moi repartons en balade une bonne partie de l'après-midi. Il me faut au moins ça pour désamorcer le processus que la visite fortuite à Raph a provoqué. Je ne parviens cependant pas à le chasser complètement de mon esprit. Les spectres de son corps, de son regard, de sa voix me poursuivent jusqu'au lendemain, sans me laisser vraiment de répit. En revanche, je dois bien avouer qu'il a filé un sacré coup de boost à Roger... Je n'ai jamais joui aussi vite... Hum, bref, passons.

Aujourd'hui, c'est le jour de la fête organisée par Steph. Ce qui a le mérite de doucher mes pulsions, puisque je sais, avec une absolue certitude que Raph ne sera pas présent. Je ne sais pas s'il a été invité, mais de toute façon, la présence de son fils règle la question. Il ne sort jamais ni ne voit

qui que ce soit quand son fils est là, sous peine d'entraîner de nouveaux conflits dantesques avec son ex-femme.

Je ne parviens pas à dire si je suis déçue ou soulagée de cette perspective. Éloigner la tentation est une manière comme une autre de se protéger. Or, à l'heure actuelle, je me sens comme un vétéran de guerre, dont les blessures sont encore en train de cicatriser. J'ai l'impression de devoir tout réapprendre. Que ce soit au niveau de la vie en général, de mes relations avec les autres, ou tout simplement d'apprendre à aimer correctement. Parce que, j'ai découvert au travers de notre restothérapie avec ma mère que je ne savais pas ce qu'était réellement l'amour. Je n'en connaissais que les aspects viciés, pervers par des relations dysfonctionnelles et déséquilibrées. Aujourd'hui, j'occupe ma place, j'emplis désormais moi-même le vide béant qu'il y avait dans ma vie. Et je colmate mes failles.

J'espère ainsi que le jour où je me sentirai prête à aimer à nouveau, je serai suffisamment fonctionnelle pour découvrir quelque chose de nouveau, et non pas les sempiternelles relations toxiques qui ont jalonné mon parcours sentimental désastreux.

La vie est douce aujourd'hui. J'apprécie à sa juste valeur chaque instant passé avec mes enfants, mon chien, ma famille, mes amis. Je n'ai pas de place pour autre chose. Inutile donc de regarder le menu, je n'ai pas faim.

Enfin... ce n'est pas ce que mon corps m'envoie comme signal, mais l'esprit domine la matière n'est-ce pas ? Quel est l'idiot qui a décrété ça ? Ce n'est en tous cas pas Roger qui dira le contraire... Bon, OK, je frétille toujours autant, j'ai l'impression d'être en ébullition, comme ces bourgeons sur le point d'éclore. Il n'y a cependant aucune chance pour que j'assouvisse mes élans reproducteurs, ni aujourd'hui ni demain ni... OK, on a compris.

Nous arrivons chez Steph à l'heure dite. Ma copine m'accueille avec un entrain communicatif.

— Allez, entrez ! Tu connais le chemin. Tout le monde t'attend dehors, il fait un temps de dingue, c'est barbecue ! Sacha est au taquet... Je te préviens, aujourd'hui, nous avons une certaine Sabrina au menu...

Je m'esclaffe. Les enfants emmènent Fnouf dans le jardin avec une énergie qui fait plaisir à voir. Surtout chez les autres en fait...

— J’entends un sacré brouhaha. T’as invité qui ? m’inquiété-je, pas du tout préparée à un bain de foule.

— Surprise ma chérie ! Allez, arrête de te faire désirer. Zou ! En piste la star de la journée.

Elle me pousse vers l’extérieur avec un dynamisme appréciable, quoiqu’un peu brutal. Je trébuche, me rattrape. Mes jambes flageolent un poil à l’idée qu’il y ait une assemblée colossale de gens qui m’attendent.

Je franchis le seuil de sa baie vitrée. Atterris sur la terrasse en rétablissant mon équilibre de justesse.

— Happy Birthday Judith ! m’acclame une foule dense.

Enfin, une foule... Bon, vu que pour moi, quand il y a plus de trois personnes c’est une foule, voilà quoi ! N’empêche que je ne pensais pas qu’elle aurait réussi à réunir autant de monde.

J’avise en premier lieu ma famille. Mon frère et ma dinde-plus-tout-à-fait-dinde de belle-sœur ont fait le déplacement avec leurs enfants. Grands Dieux, ils ont dû louper l’entraînement de musique... Quel sacrifice ! Je suis extrêmement touchée ! Ma mère et mon père sont là aussi.

Sacha, une pince dans chaque main, en lâche ses saucisses pour me saluer de loin. On ne précisera pas que sa pintade du jour est scotchée à son dos comme une sangsue à une plaie sanglante sur un corps moyenâgeux.

Je remarque ensuite plusieurs autres potes de divers horizons. Certaines, accompagnées de leurs conjoints, proviennent des liens que j’ai tissés à mesure de mes publications. J’avoue avoir noué quelques amitiés hyper précieuses au cours de mes pérégrinations d’écrivain débutant. D’autres sont des potes de boulot de Steph et de Sacha que j’ai rencontrés il y a déjà pas mal de temps et que j’apprécie. Ce dernier point étant fondamental, parce qu’ils se coltinent quelques boulets d’anthologie dans leurs tafs respectifs. Mais trêve de commérage, Steph a trié sur le volet les invités pour m’épargner lesdits boulets, alors profitons-en. Je remarque également Sophia qui, à force de me voir pour prendre soin de moi dans son cabinet, est devenue une amie aussi. Seb est là, bien sûr.

Mon cœur se gonfle à voir cette assemblée réunie rien que pour moi. Je m’apprête à enlacer Steph pour la remercier d’avoir organisé tout ça, lorsque je le remarque. Mes yeux s’agrandissent. Tronche de hibou le retour...

— Non ? T’as pas fait ça ? balbutié-je à l’oreille de Steph, catastrophée.

— Fait quoi ? relève-t-elle innocemment.

— Mais... mais... comment se fait-il que... son fils... ?

OK, mon discours manque un poil de cohérence et de fluidité. Steph pouffe de rire lorsqu'elle avise dans quelle direction mon regard est verrouillé.

C'est ce moment précis que choisissent Ulysse et Vénus pour me saluer ou se rappeler à mon bon souvenir. Ma ligne de mire s'efface au profit des deux boules de poils qui sont en train de repeindre mon pantalon avec des motifs très artistiques façon papatte canine ultra réaliste.

Bon, si je pensais avoir la berlue, la présence de Vénus me confirme que ce n'est pas le cas. Merde... Mais son fils, il en a fait quoi ?

Son regard a brièvement croisé le mien, s'éclairant immédiatement. J'ai à peine eu le temps de voir un sourire charmeur s'esquisser sur son visage. Ce qui a suffi à me provoquer une bouffée de chaleur. Peut-être que je suis en train de démarrer la ménopause, sait-on jamais...

Je me sens fébrile tout à coup. Mes jambes recommencent à flageoler. Ma respiration s'accélère sous l'effet de mon cœur qui s'emballe comme celui d'une collégienne énamourée. Bon, visiblement vu la quantité d'hormones qui s'agitent dans mon sang et dans mon cerveau, je peux oublier les syndromes pré ménopause, j'en suis clairement très éloignée...

Je cherche mes enfants du regard. Je les trouve non loin du buffet apéritif. Évidemment, ma fille a repéré immédiatement le saucisson. C'est un bien meilleur chien de chasse que Fnouf, indubitablement... Will est en grande conversation avec Léon et Clément. Je ne sais pas ce qu'ils sont en train de construire à grand renfort de canapés au fromage, mais ça a l'air d'être de l'ingénierie de pointe ! Donc, il a amené son fils... Il y a incontestablement quelque chose qui m'échappe...

Je suis toujours en train de bloquer sur cette équation dont les paramètres ont changé sans avoir la politesse de m'en informer, lorsque je suis interrompue dans mes cogitations par cette voix suave que je redoute et en même temps espère entendre. Rhaaa ! Non, mais j'ai quel âge pour être victime de ce genre d'émois ?!

— Salut Judith, joyeux anniversaire, me susurre-t-il au coin de l'oreille en déposant un baiser sur ma joue.

Un baiser un peu plus appuyé que ce que la bienséance aurait voulu évidemment. Sinon, je ne serais pas en train de sentir mes joues chauffer

exagérément.

— Salut Raph... Mais... qu'est-ce que tu fais là ?

Il se recule, arque un sourcil façon dessin animé. Sa bouche se tord subrepticement en une grimace déçue. OK, j'ai encore dégainé mon tact olympique pour l'occasion.

— Tu n'es pas contente de me voir ?

— Je... non, enfin si, mais je... Et ton fils ? Tu n'as pas peur que...

— Détends-toi, Judith, rigole-t-il face à mon éloquence catastrophique. Il a deux trois trucs qui ont évolué... Et c'est grâce à toi.

— Hein ?! éructé-je, l'élégance personnifiée.

— Je t'expliquerai. J'espère qu'on aura l'occasion d'en rediscuter autour d'un café, d'un verre, ou, si j'ose, un dîner ?

Ses yeux pétillent de mille éclats. Son sourire teinté d'appréhension relance la cadence de mon cœur en une cavalcade effrénée.

— Heu... Oui, pourquoi pas, accepté-je, sonnée, en cillant plusieurs fois.

Il prend le temps d'apprécier ma réponse avec un sourire enjôleur. Pendant ce temps, mon cerveau reconnecte deux ou trois neurones. Ce qui me permet de réaliser un point crucial.

— Et donc... hier, tu m'as laissée m'empêtrer comme ça, alors que tu savais très bien que tu serais ici aujourd'hui ? l'accusé-je, agacée d'avoir encore été le dindon de la farce.

— Il faut croire que le destin a décidé de prendre de l'avance sur nous, pauvres humains, me répond-il, désinvolte en me faisant un clin d'œil.

— Je n'en reviens pas que...

— Que quoi ?

— Que... eh bien... non rien, laisse tomber.

— Si, vas-y, développe le fond de ta pensée, m'invite-t-il en me fixant avec insistance.

J'ai vraiment beaucoup trop chaud là... J'ouvre et ferme la bouche comme une carpe en train d'asphyxier. Son sourire s'étend. Il fait un pas vers moi. Je suis statufiée. Un deuxième. Ma respiration est en train de partir en sucette là. Il ne va quand même pas faire ce que je crois ? Y a beaucoup trop de monde là !

Ses deux mains emprisonnent mon visage, m'empêchant de m'esquiver. Bon, ça, c'était dans l'hypothèse où j'aurais été capable de bouger. Ce qui, de toute évidence n'est pas le cas.

Son visage plonge vers le mien. Qui a appuyé sur le bouton accélérer ?!

Ses lèvres se posent sur les miennes en un long et sensuel baiser. Sa langue caresse mes lèvres. Je suis en train de me liquéfier. J'entrouvre la bouche, il s'y engouffre, m'entraînant dans une sarabande endiablée. Il met fin à son baiser en mordillant ma lèvre, me déclenchant une nouvelle salve de frissons dévastateurs. Je crois bien que ma culotte est trempée... Il s'écarte d'un ou deux centimètres à peine, puis me souffle un joyeux anniversaire aussi brûlant et plein de promesses qu'un feu de la Saint-Jean.

Mes neurones sont partis se planquer en Ouzbékistan... Je le fixe, hébétée, la bouche toujours entrouverte.

— Eh ben voilà ! s'écrie Steph en me décochant une bourrade dans le dos qui a au moins le mérite de relancer le courant dans mes hémisphères cérébraux. Allez, SANTÉÉÉÉÉ !

Son cri est repris à la cantonade par l'assemblée. Mais qu'est-ce qu'il vient de se passer ?

Je jette un regard en direction de Raph. Celui-ci a l'air absolument ravi de son effet. Ouais, forcément, y a de quoi être flatté... Il me décoche un sourire à faire fondre l'Antarctique au grand complet. Je n'ai aucune chance d'y résister...

Les enfants accourent vers nous. Ma fille me tend un rond de saucisson.

— Tiens maman ! J'ai sauvé le dernier, il est pour toi !

— Merci ma chérie. J'espère que ce n'est pas toi qui as mangé tout le bol...

Son air coupable m'offre la confirmation de mes craintes.

— Fnouf m'a aidé ! se dédouane-t-elle avec beaucoup d'assurance.

Je ne saurais dire si cette assertion me rassure ou me catastrophe...

— C'est ton nouveau amoureux ? élude-t-elle le sujet qui fâche avec tout le tact que je lui ai légué, à savoir aucun donc...

Je m'étrangle avec ma rondelle de saucisson.

— Non, enfin... je...

Elle me dévisage, les sourcils froncés, les poings sur les hanches.

— Eh bien, ça devrait. Je le reconnais, c'est le monsieur du salon qui m'a donné la fée. Donc, c'est un gentil monsieur, et tu mérites un gentil amoureux, parce que t'es la meilleure maman du monde entieeeeer ! décreète-t-elle avec autorité avant de faire demi-tour, faire subir un nouvel assaut à ce pauvre buffet apéro.

Bouche bée, je regarde ma fille s'en aller le torse gonflé d'un aplomb indestructible.

— Pour une fois, je suis d'accord avec Rosy, confirme Will. Tu mérites un homme au grand cœur, et lui, il a un grand cœur. Tu viens Clément ? On va construire le pont du Gard...

Ledit Clément acquiesce, mais n'emboîte pas immédiatement le pas à mon fils et Léon. Il observe son père avec un air sérieux, puis déclare :

— Je suis d'accord avec eux. Ils ont sauvé Vénus ! Toi aussi, tu mérites quelqu'un de gentil. On se fout de ce qu'en pensera maman.

Puis, il tourne les talons et part en courant dans le fond du jardin rejoindre Will et Léon qui ont déjà entrepris de récolter moult bâtons pour leur projet ambitieux.

Je me tourne vers Raph qui semble d'un stoïcisme remarquable face à ce plébiscite général de la part de notre progéniture.

— La vérité sort de la bouche des enfants, il paraît... commente-t-il avec un air aussi satisfait que provocateur. Je t'ai dit qu'il y avait deux trois trucs qui avaient évolué.

— Je vois ça, en effet. Je suis contente pour toi, lui déclaré-je, avec sincérité.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? On retente notre chance ?

— Je... Eh bien, c'est tentant, approuvé-je à demi-mots, toujours sur la réserve.

— Tentant ? C'est tout ? Je m'attendais à un poil plus d'enthousiasme.

Il affiche une lippe boudeuse et un air déçu à la limite de la caricature.

— Ce n'est pas... enfin... disons que j'ai l'impression d'être toujours en convalescence. J'ai la sensation de devoir tout réapprendre. Je ne sais pas comment on fait pour aimer normalement... lui avoué-je, optant pour la vérité.

— Moi non plus, Judith. Moi non plus... Mais qu'est-ce qui nous empêche de le découvrir ensemble ? Pas à pas, sereinement.

Face à mon hésitation persistante, il se rembrunit. Je n'ai pas envie de laisser passer cette chance, Raph me plaît bien plus que de raison, mais...

— Tu as ton fils jusqu'à quand ? finis-je par lancer, évasive.

— Je dois le ramener ce soir chez mes parents. Pourquoi ?

— Eh bien, ce n'est pas le lieu ni le moment le plus approprié pour discuter de ça, je pense. Donc, que dirais-tu de venir en discuter une fois les enfants couchés devant une tisane ?

Bon, OK, une tisane, c'est pas un planning très glamour, mais il a l'air de s'en fiche complètement. Son regard s'illumine. Ses lèvres se tendent en un sourire éblouissant.

— Vendu. Je te promets que je saurai me montrer convaincant, s'engage-t-il, le regard soudain voilé en se mordant la lèvre inférieure.

Mon bas ventre se tortille, tout émoustillé. Pas que lui, bien entendu. J'en frémis tout entière par anticipation. Ça doit se voir, car il m'adresse une œillade non équivoque qui me fait frissonner.

— Allez, je vais te laisser profiter des autres invités, je ne vais pas te monopoliser, ils sont tous là pour toi après tout. Qui suis-je pour te séquestrer de la sorte ?

Il se penche, effleure mon cou puis mon oreille de ses lèvres et me murmure un « vivement ce soir » qui m'embrase littéralement.

Et dire que je croyais être traumatisée et ne plus jamais être capable de ressentir ce genre de choses... Je me suis clairement fourré le doigt dans l'œil jusqu'au trognon... Mais bon, réjouissons-nous, pour une fois, mes erreurs ne font pas mal du tout !

Chapitre 34

Handicapé de la vie, mais maestro des émotions fortes

« À toute chose, malheur est bon », proverbe.

Pourquoi donc les plus grandes leçons s'apprennent dans la douleur ? Ça manque cruellement de pédagogie tout ça...

Moi qui ne suis pas une fan des bains de foule, je passe pourtant la journée sur un petit nuage. Je converse avec tout le monde, papillonne, m'éternise parfois. Surtout avec Raph, on ne va pas se mentir. Mais également avec ma famille.

Jamais je ne me suis sentie autant à ma place. Le travail que nous avons entamé avec ma mère porte ses fruits. Nous y avons mêlé mon père à l'occasion. Ça fait tellement de bien d'ouvrir son cœur à ceux qu'on aime, à nos racines.

Je me sens plus forte que jamais. J'aurai mis du temps à me relever, mais cette fois, c'est enfin sur mes deux jambes, sans béquilles, en équilibre avec moi-même et mes proches, bien ancrée dans mes fondations qui sont enfin solides. J'ose enfin être moi-même, sans concession, sans compromis, et étrangement, je m'aperçois que les miens ne m'en aiment que plus encore. Si j'avais su...

Lorsque la journée touche à sa fin et qu'il est temps de regagner nos pénates, je m'entretiens avec ma meilleure amie.

— Merci, Steph, vraiment...

— Mais arrête, tu le mérites. Et puis je ne l'ai pas fait que pour toi hein, me taquine-t-elle avec un sourire ironique.

— Ah bon ?

— Non, je l'ai fait pour ce pauvre Roger... Tu sais, ça a une certaine durée de vie, et m'est avis que tu allais l'user avant l'âge ce pauvre vieux...

— Putain, mais que t'es con des fois, éclaté-je de rire.

Elle me renvoie un sourire extravagant, hyper fière d'elle.

— Profite, ce type est fait pour toi, je te le garantis...

— En fait, t'as décidé de changer de carrière et de monter une boîte d'entremetteuse, c'est ça ? Vile cachottière !

— Toi aussi, t'es con quand tu veux, rigole-t-elle. Et... tu me raconteras, hein !

— Seulement si t'es sage, répliqué-je avec un sourire machiavélique.

Elle éclate de rire à son tour et me tire la langue comme une gamine. Je fais évidemment pareil... Maturité quand tu nous tiens !

Les enfants sont enfin couchés. Ils étaient survoltés. Néanmoins, c'est aussi la garantie que tout le monde va dormir bien profondément. Héhé, oui, il m'arrive d'être diabolique...

J'attendais ce moment avec une fébrilité grandissante. J'ai toutefois pris le temps de me doucher et de passer par la case désactivation du mode grizzli poilu pas encore sorti d'hibernation. Ça tient chaud, mais c'est quand même pas hyper sensuel les poils...

Enfin, on toque à la porte. Je me précipite comme une enfant de cinq ans à qui on a annoncé l'arrivée du père Noël, auquel je ne crois plus depuis fort fort longtemps, précisons-le. Je me prends les pieds dans le tapis. Me rattrape de justesse, le nez à deux centimètres de la porte. Je suis pire que mes gosses en fait...

J'ouvre l'huis en faisant fi de ma dignité qui est restée coincée sous le tapis piègeur.

Je marque un temps d'arrêt, fascinée par le tableau qu'il m'offre. Mais que ce mec est beau, ça devrait être interdit ! Il m'observe avec un sourire craquant, les yeux pétillants d'espièglerie. Ouais, le bruit que j'ai provoqué

en écrasant mes deux mains sur la porte n'a pas dû passer inaperçu. Je suis la discrétion incarnée...

— Entre, je t'en prie, m'effacé-je pour le laisser passer.

Je referme la porte derrière lui. Il n'a pas bougé d'un pouce. Il me bloque le passage. Ses yeux me déshabillent. Je lui adresse un sourire timide. Il fait un pas, passe sa main dans mes cheveux, puis se penche vers moi. J'en frémis d'impatience, mais aussi d'appréhension. Suis-je réellement prête à laisser à nouveau quelqu'un entrer dans ma vie ? Suis-je prête à prendre le risque de souffrir encore ?

Toutes mes questions se meurent au moment où ses lèvres s'emparent des miennes en un baiser aussi torride que langoureux.

Il se recule en me tendant un sac.

— Tiens, je me suis dit que ça serait plus stimulant qu'une tisane, m'explique-t-il avec son sourire en coin toujours aussi irrésistible. Tu veux que je les prépare ?

Je jette un œil dans ledit sac. Il a ramené de quoi nous confectionner des mojitos. Je suis sous le charme. J'acquiesce en opinant du chef et l'invite à me suivre dans la cuisine.

Pendant qu'il confectionne les cocktails, j'entreprends d'assouvir ma curiosité.

— Alors, en quoi suis-je responsable des fameux changements ?

— Eh bien, disons que tu as mis le doigt sur des dysfonctionnements qui avaient échappé à mon psy... Il est clair que j'avais un léger souci avec le concept d'engagement. Je n'avais pas désarmé complètement les mécanismes de protection visant à m'éviter toute nouvelle emprise extérieure.

— Oh...

— De plus, tu avais raison également sur le fait que j'étais aussi vrillé que Sandrine. Elle n'était pas seule responsable de notre relation toxique. J'ai entrepris de poser des barrières claires. Et j'ai monté des dossiers avec mon avocat, afin de me prémunir de toute action potentielle à l'encontre de mon droit de garde. La situation est sous contrôle. Du moins, autant qu'elle peut l'être quand on a une ex comme Sandrine...

— Et ton fils du coup... ?

— Je ne m'interdis plus de vivre parce qu'il est là. Au contraire, il est important que je l'intègre pleinement à ma vie. Et je dois avouer que l'impact semble plutôt bénéfique.

— Et c'est moi qui ai provoqué tout ça ?

— Eh bien, oui. Ton refus, ton absence, tout ce que tu m'as balancé à la tronche... J'ai beaucoup réfléchi... Tu m'as manqué, Judith, me déclare-t-il les yeux flamboyants en me tendant mon verre.

Nous trinquons. Son regard ne me lâche pas d'une miette. Il dépose son verre sur le plan de travail. Il réduit l'espace entre nous. Plonge son visage dans mon cou.

— Et moi ? Je t'ai manqué ? me demande-t-il d'une voix rauque et suave, pleine de promesses très explicites.

Ses lèvres effleurent ma peau, glissant jusqu'à la base de ma mâchoire. Il remonte doucement en une caresse qui me déclenche des frissons délirants.

— Je crois qu'on peut dire ça, oui, badiné-je, mon expression devant considérablement atténuer ma taquinerie.

Il se redresse, me défie du regard, puis fond sur ma bouche. Je pose à l'aveugle mon verre. Plonge mes mains dans sa chevelure et me laisse envahir par la multitude de sensations que Raph provoque en moi. Non, décidément, je n'ai jamais été aussi réceptive de toute ma vie... Je crois que mon plan de travail s'en souviendra longtemps... Ma petite culotte aussi, puisqu'elle a fait les frais de l'assaut de mon amant impétueux et impatient. Que c'est bon de se sentir à nouveau pleinement en vie...

Épilogue

« Rien ne sert de courir, il faut partir à point », morale de Jean de la Fontaine.

Celle-là, elle est parfaite pour la réfractaire au sport que je suis. Et puis, si on ne court pas, on a quand même moins de chances de se prendre les pieds dans le tapis...

Un an plus tard

Je suis en train de vérifier que les enfants sont tous bien attachés sous leurs regards exaspérés pendant que Raph termine de charger la voiture.

— Maman, c'est bon, on sait attacher une ceinture, hein, objecte Will sur un ton condescendant.

— Je le sais mon chéri. Mais je vérifie quand même, on ne sait jamais. Je l'entends soupirer.

— Maman, maman, t'as bien pris ma queue de sirène ? panique soudain Rosy.

— Oui, ma chérie, elle est là.

— Ah, ouf ! T'es géniale maman !

— Merci ma chérie, dis-je avec beaucoup de modestie.

Je me redresse, claque la portière et me tourne vers Raph. Je me perds un instant en contemplation béate. J'ai toujours quelques difficultés à m'approprier l'idée que cet homme absolument magnifique, talentueux, et j'en passe, soit dingue de moi et me réclame à cor et à cris de fonder un foyer. Je ne sais toujours pas si j'ai un quelconque pouvoir avec mes écrits,

mais là, la fiction a largement été dépassée par la réalité... Et loin de moi l'idée de m'en plaindre !

Il s'approche de moi de sa démarche de félin dont il sait qu'elle m'émoustille à coup sûr. Il m'attrape par la taille et m'attire vers lui. Il moule son corps au mien et m'embrasse comme dans les films. J'en suis tout ébaubie.

— Prête ?

— Très franchement ? Absolument pas !

Il éclate de rire.

— Tout va bien se passer, mon cœur, tu verras. Je suis sûr que tu es faite pour ça.

— Ouais, ne nous emballons pas, hein ! La bonne nouvelle, c'est que si je me foire, je tomberai dans l'eau, ça limitera les dégâts...

Il m'embrasse encore une fois puis me lâche pour grimper dans la voiture. Je l'imites, et me tourne vers les enfants.

Clément, Will et Rosy sont bien installés. C'est parti... Non, mon top départ ne manque absolument pas d'enthousiasme, c'est faux ! Je nie !

Nous partons passer la première semaine des vacances d'avril sur les bords du lac d'Armbouts-capelle. C'est le fief de Raph pour ses week-ends entre potes pour pratiquer planche à voile, kite surf, et autres sports nautiques nécessitant un sens de l'équilibre dont je suis totalement dépourvue.

Alors, oui, je suis flattée qu'il nous y emmène, mais je me demande si mon caprice, vieux relent de dépendance affective dont je ne suis pas totalement débarrassée, ne va pas me jouer des tours. Franchement, quelle idée de vouloir apprendre à faire de la planche à voile à mon âge ?

Cette année a été riche en émotions. Raph et moi luttons encore pour nous débarrasser des vieux schémas ancrés en nous et des réflexes de protection dus à des années de relations toxiques.

Mais comme il me l'avait promis, nous avançons pas à pas, sans nous presser. Profitant de chaque instant, savourant cette liberté retrouvée. Il n'y a que Roger qui pourrait se plaindre de ne finalement pas avoir réussi à prendre sa retraite anticipée. Raph est un artiste après tout, il est super créatif, pour mon plus grand plaisir, cela va sans dire... Et, oui, moi aussi je

suis une artiste, mais dans ce domaine, son imagination va bien plus loin que la mienne. Hum... bref, restons décents !

Nous apprécions donc chaque moment intensément, sans nous soucier de la suite, nous nous sentons en sécurité. Moi qui étais toujours tenaillée par un sentiment d'urgence absolu, prendre mon temps est un réel progrès. Nous avons gardé notre indépendance, chacun chez soi en résumé. Même si, il faut en convenir, le chacun chez soi est rapidement devenu un pied de chaque côté. Nous avons beau ne pas habiter très loin l'un de l'autre, nous en avons vite eu assez de devoir nous précipiter chez nous avec les fringues de la veille et une haleine de poney. Chacun a donc concédé un petit bout de son espace pour faire une place à l'autre.

J'ai bien cru que Franck avait réussi à me briser en tant de petits morceaux que jamais je ne m'en relèverais. Pourtant, force est de constater que, non seulement je me suis relevée, mais qu'en plus, c'est enfin débarrassée de mes schémas dysfonctionnels que je me tiens aujourd'hui, portant un regard confiant et apaisé sur l'avenir ainsi que toute notre tribu réunie.

Je ne sais pas où cela va nous conduire, et honnêtement, je m'en fous. Tout ce que je sais, c'est que je me sens épanouie, heureuse et en paix. Que je suis avec un homme gentil, attentionné et respectueux dont je suis éperdument amoureuse, avec qui je collabore sur de nombreux projets. Ma dernière série a été entièrement illustrée par Raph et c'est un franc succès.

Nos enfants s'entendent comme larrons en foire, et nos chiens, eh bien, ce sont des beagles, donc... autant dire que leur association de malfaiteurs nous interdit le moindre relâchement quand nous déposons des victuailles sur la table.

C'est donc avec une sérénité inestimable que je m'avance désormais sur le chemin que nous avons choisi d'emprunter ensemble. Enfin, sérénité... on va faire du sport quand même...

— Maman ? m'interpelle Rosy.

— Oui ma chérie ?

— Quand est-ce que vous faites un bébé avec Raph ? Je veux un petit frère ou une petite sœur ! Parce que Clément et Will jouent toujours ensemble, c'est pas juste, moi aussi je veux une sœur ou un frère pour moi toute seule !

Arg ! Ma fille et ses lubies aussi fulgurantes qu'iconoclastes... Raph me lance une œillade ironique. Je m'étrangle légèrement, tâchant de ne pas montrer mon embarras. J'ai dit quoi à propos de la sérénité déjà ?!

— C'est un complot, c'est ça ? grincé-je en fusillant Raph du regard.

Il m'adresse un sourire extravagant.

— Oh, oui ! Ça serait trop chouette ! Dites oui ! Allez, scandent les trois enfants en chœur.

— Je plaide non coupable, se marre Raph en levant les mains en l'air en signe d'innocence.

— Dites oui ! Dites oui ! Dites oui !

Je pousse une profonde exhalaison, blasée. Mes oreilles sifflent à cause de cette acclamation généralisée. Même Raph s'y met...

Alors bon, sérénité, peut-être pas... Mais bon, soyons honnêtes, j'adore ma nouvelle vie, c'est un peu tous les jours la fête. Et en toute franchise, joie, bonheur et paix ne riment pas forcément avec maturité...

Remerciements

Et voilà ! Je quitte à regret Judith et toute sa troupe. Je ne pensais pas m'attacher autant à ces personnages en si peu de temps. Du coup, il est possible que des spins off fassent leur apparition, qui sait...

Ce livre est un peu particulier. Un vrai défi, ou plutôt deux en un : un one shot et une romance ! Deux trucs que je ne pensais jamais écrire et pourtant...

Alors évidemment, tout cela ne serait pas possible sans ma partenaire de crime, ma binome d'amour, Bones évidemment ! Je ne vais pas m'épancher ici, tu sais déjà tout ce qu'il y a à savoir et plus encore. N'empêche que notre collaboration va toujours plus loin, nous rendant toujours plus soudées, toujours plus indissociables et toujours plus complémentaires. Cette aventure de l'écriture ne serait clairement pas la même sans toi, c'est une évidence ;-) Donc merci ma jumelle cosmique, et pfff, que les mots sont petits pour décrire certaines émotions...

Une autre de mes incontournables et indispensables : Liz ! L'autre pilier de mon parcours d'écrivain. Sans toi, tes coups de fouets, ton soutien, je ne sais même pas si ce livre aurait vu le jour... Bref, je crois que, toi aussi, tu sais déjà tout et plus encore. Donc, je ne vais pas t'écrire un roman, quoique... hum... on se comprend ;-) Merci du fond du cœur d'être toujours là et de répondre toujours présente.

Et maintenant qu'on a évoqué les deux piliers de mes fondations, passons à la structure essentielle : à savoir mes partenaires d'amour.

Certaines sont passées de lectrice à BL, puis à partenaires, d'autres de chroniqueuses à partenaires, parfois en passant par la case BL aussi.

Ces femmes, toutes aussi merveilleuses les unes que les autres forment mon socle, celui grâce auquel mes livres font leur petit bonhomme de chemin, car la diffusion et la communication sont des éléments fondamentaux de la vie d'un livre.

Je vous dois à toutes énormément. Vos BL rendent mes œuvres plus belles, vos chroniques font vivre mes livres bien au-delà de mes espérances. Merci les filles d'avoir accepté de faire partie de ma team de grissons, vous

êtes géniales ! Parce qu'au-delà du boulot, ce sont aussi de merveilleux liens qui se tissent et se consolident au fil des jours, et ça, ça n'a pas de prix !

Lolita, merci d'être là depuis le début, de me suivre et me soutenir depuis l'origine comme tu le fais. Merci d'être venue au Touquet. C'était tellement génial de te voir en vrai. Merci pour tout ce que tu fais.

Isa, que dire que je ne t'aurais pas déjà dit ? Ton œil de lynx traqueur de coquilles récalcitrantes m'est absolument indispensable ! Et tout le reste aussi bien évidemment ! Et ouaip, je te suivrai au bout du monde, mais en attendant ledit bout, Gréasque, c'est déjà bien ;-) Vivement juin ma belle ! Rien de tel que de magnifiques selfies pour immortaliser ces moments merveilleux passés en ta compagnie ;-p

Ma Naï, ma poulette cosmique ^^ . Mais quelle rencontre de dingue ! Tu t'es propulsée au rang de muse pour des punchlines exceptionnelles en un temps record. Et que ferait un auteur sans inspiration, hein ? Voilà, merci pour tout, merci d'être toi, merci pour ton enthousiasme fou, et vivement qu'on se voit !

Ma Nadine, toujours fidèle, toujours disponible, tu es une pépite ! Merci pour tout, ton œil de lynx et ta célérité sont sans commune mesure. Ta gentillesse et ton enthousiasme également. Et oui, un jour on va réussir à se téléphoner XD.

Tat, ma biquette d'amour, je suis tellement heureuse de te compter désormais parmi mes bêtas ! En plus de toute le reste, cela va de soi, alors merci pour tout ! Nos parties de rigolades, Ginette... Ouais, tout ça ;-p

Charlie, nouvelle recrue aussi en BL, mais chroniqueuse fidèle depuis l'origine, merci pour ton implication, tes chroniques, nos discussions, et surtout ton exemplaire organisation qui me laisse toujours rêveuse. Un jour, j'arriverai à faire pareil ! Ou pas... Merci d'être toujours là et de répondre toujours présente !

Mau et Coco, comme dirait Bones, indissociable duo de folie ! Merci les filles, parce que vous êtes toujours là, malgré un planning parfois tendu comme un string. Toujours au taquet, dynamiques, des agents marketing inimitables et d'un enthousiasme ébouriffant ! Vous arrivez avec brio à jongler avec nos délais débiles à Bones et moi, qui sommes toujours raccord pour ne pas vous faciliter la vie, on est bien d'accord... Alors, franchement, merci et bravo ! Parce que bosser avec nous, ça peut être sport...^^

Ma petite Sarah chérie, fidèle depuis l'origine, aussi enthousiaste que dévouée, merci pour tout ce que tu fais. Je suis vraiment flattée de te compter parmi mes partenaires d'amour, et absolument ravie de pouvoir bosser avec toi plus étroitement. C'est que du bonheur !

Justine, une rencontre coup de cœur, un partenariat flash, des discussions géniales et des moments fabuleux. Merci pour tout cela et plus encore. C'est une vraie joie de te compter parmi mes grissons chéris !

Et ma Maryne, toujours là depuis le premier tome de Hors Normes, fidèle au poste, toujours au top pour mettre en avant mes livres. Merci du fond du cœur d'avoir accepté de participer à cette aventure.

Un merci très spécial à Blandine, qui a inspiré le personnage de Sophia. C'est une femme en or, généreuse et bienveillante, et si vous avez l'occasion de passer par son cabinet à Bondues, vous ne le regretterez pas !

Et merci à vous, lecteurs et lectrices ! Tout cela ne rimerait pas à grand-chose sans vous... Parce que, si l'on publie, c'est avant tout pour vous, sinon nos histoires ne sortiraient jamais des tiroirs... Je n'écris pas pour moi, mais pour tous ceux qui prendront plaisir à me lire, même si j'avoue humblement y prendre moi aussi beaucoup de plaisir... Le vrai bonheur est dans le partage de ces aventures, le partage des émotions que mes livres ont fait naître, en vous, en moi, les rires, les sourires provoqués par une phrase au détour d'une page...

Vous avez aimé ce roman ? Si jamais vous avez le temps et l'envie, n'hésitez pas à laisser un commentaire sur la page Amazon du livre, ça m'aiderait beaucoup.

Un mot sur l'auteur

Julie est née en mars 1977 dans le Nord. Après avoir exercé différents métiers allant de l'expertise comptable à la rénovation immobilière, elle exerce aujourd'hui le métier d'écrivain à plein temps, pour son plus grand bonheur dans sa région natale. Elle a également monté sa maison d'édition, Cygnus Libris.

Férue de voyages, de sciences et de littératures, alliant des passions variées, elle est tombée dans la marmite des profils neuro-atypiques il y a une dizaine d'années. C'est aujourd'hui devenu son cheval de bataille. Ses séries mettent en scène ces êtres si particuliers de façon romancée dans des univers fantastiques où se mêlent son attrait pour les sciences et sa passion pour la nature humaine.

Avec, aujourd'hui, une dizaine de livres à son actif, c'est une œuvre atypique, inclassable, mêlant plusieurs genres qu'elle propose, toujours dans le domaine de l'imaginaire et agrémentée d'humour et de sarcasmes, parce le rire, c'est très bon pour la santé ! Alors, pourquoi s'en passer ?

N'hésite pas à la contacter, elle ne mord pas, du moins, il paraît... XD
<https://www.instagram.com/julie.legrisson/>
<https://www.facebook.com/julielegrisson/>
ou bien par mail : julie.legrisson@gmail.com

De la même auteure

Saga Hors Normes (SFF)

Tome 1 : les Enfants de Prométhée (19 août 2021)

Tome 2 : Loïmos (20 septembre 2021)

Tome 3 : Chimère (26 octobre 2021)

Tome 4 : Sphinx (28 décembre 2021)

Tome 5 : Ange (2 février 2022)

Tome 6 : Phoenix (27 avril 2022)

Tome 7 : Ikigai (27 avril 2022)

Série les Mécaniméens : (Fantastique/dystopie)

Tome 1 : Aléna (août 2022)

Tome 2 : Adriel (novembre 2022)

Tome 3 : Agathe (décembre 2022)

Toi, moi et nos traumas (comédie romantique), (février 2022)

En co-écriture

Avec Bones Vercetti

Série : Murphy et compagnie (SFF/horreur/humour)

Tome 1 : Tartare de bon voisinage (22 septembre 2022)

Tome 2 : Divines brochettes en barbecue (21 octobre 2022)

[1] Osmium : métal qui a la densité la plus élevée connue à ce jour

[2] Vieille publicité pour un spray nettoyant dépoussiérant où l'actrice, Marie-Pierre Casey glisse sur une très longue table en bois rendant la surface du meuble rutilante.

[3] Le reiki est une méthode de soins non conventionnelle d'origine japonaise, fondée sur des soins dits « énergétiques » par imposition des mains.

[4] Point UM : zone de l'aéroport où les hôtesses viennent prendre en charge les enfants mineurs voyageant seuls.

OceanofPDF.com